

HISTOIRE DE FRANCE,

RACONTÉE À LA JEUNESSE;

PAR

M. LAMÉ FLEURY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

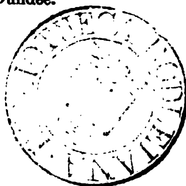
NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET SOIGNEUSEMENT CORRIGÉE, AVEC DES NOTES EXPLICATIVES,

PAR

J. CHRISTISON,

Maître de Français aux Séminaires de Dundee.



ÉDIMBOURG: MYLES MACPHAIL.

LONDRES, SIMPKIN AND MARSHALL.

LIVERPOOL, G. PHILIP.

1844.

IMPRIMERIE DE GUILLAUME MACPHAIL, 2 GREENSIDE PLACE.

ADVERTISEMENT.

This edition of Fleury's deservedly popular History of France is published with translations into English of the more difficult phrases, with a view to its more general introduction into the Schools of Great Britain. The utmost care has been bestowed upon the correction of the press, so as to render the book worthy of the confidence of teachers and others who take an interest in the education of youth.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES ROIS DES FRANKS ET DES ROIS DE FRANCE.

A. D.		A. D.	
419.	PHARAMOND.	742.	CHILDÉRIC III.
428.	CLODION.	751.	PEPIN-LE-BREF.
448.	MÉROVÉE.	768.	CHARLEMAGNE.
456.	CHILDÉRIC I.	814.	LOUIS I.
481.	CLOVIS I.	840.	CHARLES I.
511.	CHILDEBERT I.	877.	LOUIS II.
558.	CLOTAIRE I.	879.	LOUIS III. ET CARLOMAN.
562.	CARIBERT.	884.	CHARLES II.
566.	CHILPÉRIC I.	888.	EUDES.
584.	CLOTAIRE II.	896.	CHARLES III.
628.	DAGOBERT I.	923.	RAOUL.
638.	CLOVIS II.	936.	LOUIS IV.
656.	CLOTAIRE III.	954.	LOTHAIRE.
670.	CHILDÉRIC II.	986.	LOUIS V.
673.	THIERRI I.	987.	HUGUES CAPET.
691.	CLOVIS III.	996.	ROBERT.
695.	CHILDEBERT II.	1031.	HENRI I.
711.	DAGOBERT II.	1060.	PHILIPPE I.
717.	CLOTAIRE IV.	1108.	LOUIS VI.
719.	CHILPÉRIC II.	1137.	LOUIS VII.
720.	THIERRI II.		

A. D.		A. D.	
1180.	Philippe II.	1547.	Henri II.
1223.	Louis VIII.	1559.	François II.
1226.	Louis IX.	1560.	Charles IX.
1270.	Philippe III.	1574.	Henri III.
1285.	Philippe IV.	1589.	Henri IV.
1314.	Louis X.	1610.	Louis XIII.
1316.	Philippe V.	1643.	Louis XIV.
1322.	Charles IV.	1715.	Louis XV.
1327.	Philippe VI.	1774.	Louis XVI.
1350.	Jean-le-Bon.	1793.	Louis XVII.
1364.	Charles V.	1793.	La République Française.
1380.	Charles VI.	1804.	Napoléon, Empereur.
1422.	Charles VII.	1814.	Louis XVIII.
1461.	Louis XI.	1824.	Charles X.
1483.	Charles VIII.	1830.	Louis-Philippe.
1498.	Louis XII.		
1515.	François I.		

HISTOIRE DE FRANCE,

RACONTÉE AUX ENFANTS.

LA GAULE ET LES GAULOIS.

Depuis l'an 50 avant J.-C. jusqu'à l'an 406 de l'ère chrétienne.

Lorsque vous avez lu l'Histoire de la République Romaine, mes jeunes amis, vous n'aurez pas sans doute manqué de remarquer que l'une des principales conquêtes de Jules-César, fut celle de la Gaule, ce beau pays que l'on nomme aujourd'hui la France, et qui est celui où nous sommes nés. Comme l'histoire de cette partie de l'Europe est l'une des plus intéressantes que vous puissiez étudier, et qu'il serait honteux pour des Français de ne pas la savoir, c'est précisément celle-là que je veux vous raconter à présent.

Cependant, avant que je vous dise tout ce qui se passa autrefois dans cette contrée, et que je vous nomme les personnages célèbres auxquels elle a donné naissance, je voudrais bien que vous apprissiez à connaître sur une carte géographique les fleuves principaux, les chaînes de montagnes, les villes importantes, de ce grand Etat,[1] afin d'être plus à même de comprendre les événements dont il a été le théâtre.

Remarquez donc d'abord, mes chers enfants, que les anciens donnaient le nom de Gaule à tout ce vaste ter-

ritoire compris entre le Rhin, l'Océan, la Méditerranée, les Alpes et les Pyrénées; qu'elle comprenait plusieurs provinces qui ne font plus partie de la France actuelle, qu'elle est traversée par un grand nombre de fleuves et de rivières, dont plusieurs méritent une attention particulière.

Parmi ces fleuves, distinguez surtout le RHIN, qui coule au nord-est de la Gaule, et la sépare de la GERMANIE, que l'on nomme aujourd'hui l'ALLEMAGNE.[2] Ce fleuve, qui est l'un des plus rapides de l'Europe, est souvent mentionné dans les premiers temps de notre histoire, et vous ne sauriez trop vous appliquer à connaître son cours.

A peu de distance du Rhin, vous trouverez sur la carte la MEUSE,[3] grande rivière qui coule du sud au nord, et va se jeter comme ce fleuve dans l'Océan. Autrefois, le cours de cette rivière était entièrement compris dans l'intérieur de la Gaule; sous plus d'un rapport[4] elle mérite de fixer votre attention, mais aujourd'hui, une partie des provinces que traverse la Meuse appartient au nouveau royaume des Belges.[5]

En descendant la carte du nord au midi, vous rencontrerez la SEINE, cette rivière remarquable qui passe à Paris, et dont les bords sont à présent couverts d'une multitude innombrable de villes, de villages et de maisons de campagne.

Il en est de même de la LOIRE,[6] autre rivière dont le cours a beaucoup plus d'étendue que celui de la Seine, puisqu'elle traverse la majeure partie des provinces gauloises, et les divise presque entièrement en deux parties égales. Les Romains donnaient le nom d'AQUITAINE à toute la partie de la Gaule comprise entre la LOIRE, l'Océan et les Pyrénées, et cette province conserva long-temps cette dénomination, que vous ferez bien de ne point oublier.

La Loire, qui prend sa source dans de hautes montagnes situées vers le midi de la Gaule, n'est d'abord qu'un tout petit ruisseau qu'il vous serait aisé de franchir;

mais ensuite elle devient une belle rivière, qui porte même de grands vaisseaux, lorsqu'elle approche des côtes de l'ouest, où elle se jette dans la mer.

Il me serait impossible de vous nommer ici tous les fleuves qui traversent la Gaule en différents sens; mais je vous prie de distinguer le RHÔNE et la SAÔNE, qui, après avoir pris leur source dans les montagnes que vous voyez à l'est de ce pays, se réunissent en un seul lit, pour suivre vers la Méditerranée leur cours rapide et majestueux. C'est à l'embranchment[7] de ces deux fleuves que se trouve située la ville de LYON, l'une des plus anciennes et des plus commerçantes de notre pays.

La plupart de ces montagnes, situées à l'est de la France, ne font plus aujourd'hui parti de ce royaume. L'une des chaînes qu'elles forment entre elles, porte le nom de JURA, et elles appartiennent à la république suisse, que le Rhin sépare de l'Allemagne actuelle.

L'ancienne Gaule renfermait un grand nombre de villes riches et populeuses, dont les principales sont indiquées sur la carte: elles portaient le titre de CITÉ, parce que leurs habitants se gouvernaient eux-mêmes, à l'exemple des citoyens de l'ancienne Rome, qui, comme vous savez, se réunissaient fréquemment dans leur forum, pour élire leurs magistrats, et délibérer en commun sur les affaires publiques.

Ces cités, à l'imitation de cette antique capitale du monde, étaient ornées de superbes monuments, tels que des bains publics, des aquéducs, des palais, des temples, des théâtres et des cirques, où se célébraient des combats de gladiateurs ou de bêtes féroces, et des jeux de différentes espèces. C'étaient les Romains qui avaient introduit chez les Gaulois[8] l'usage de ces monuments et le goût de ces spectacles, auxquels ils se portaient avec non moins de passion que les peuples de l'Italie.

Vers le même temps à peu près, il arriva que des prêtres chrétiens se répandirent dans les Gaules, et propagèrent parmi la population de ces contrées, jusqu'alors adonnées au culte des faux dieux, la connais-

sance de l'Evangile, qui, comme vous savez, est le livre de notre religion. Malgré les persécutions de plusieurs méchants empereurs qui faisaient mourir les nouveaux chrétiens, il n'y eut bientôt plus un Gaulois qui ne voulût recevoir le baptême, ce qui contribua plus que toute autre cause, à rendre les habitants de la Gaule doux et humains, de farouches et guerriers qu'ils avaient été jusqu'alors ; car vous devez vous rappeler que le terrible Brennus, qui mit Rome à deux doigts[9] de sa perte, et que vainquit le dictateur Camille,[10] conduisait une armée de Gaulois, et que ce fut encore une troupe de cette même nation qui fut exterminée en Grèce par la foudre et les tempêtes, au moment où elle allait saccager le fameux temple de Delphes.[11]

Avant leur conversion au christianisme, les anciens peuples de la Gaule, auxquels on donnait aussi le nom de CELTES, professaient une grande vénération pour les prêtres de leurs faux dieux, auxquels ils donnaient le titre de DRUIDES. Ces druides, qui habitaient de préférence les vastes forêts dont la Gaule était alors couverte, sacrifiaient à leurs divinités des victimes humaines, et surtout de pauvres petits enfants, dont ils s'imaginaient que le sang était plus agréable à ces dieux bizarres.

L'usage de ce culte affreux avait entretenu parmi la nation celtique une humeur sauvage et cruelle, que la religion chrétienne seule put faire disparaître. Il ne resta de ces mœurs barbares des Celtes que leur langage, qui ne fit place qu'après plusieurs siècles à la langue latine, que parlaient indistinctement tous les sujets de l'empire romain, et dont un grand nombre de mots sont restés mêlés à notre langue française.

Ce que je viens de vous dire de la Gaule et de ses premiers habitants suffira, j'espère, mes jeunes amis, pour vous donner une juste idée de ce pays, sur lequel vous allez avoir beaucoup d'intéressantes histoires à écouter.

[1] Afin d'être plus à même de comprendre, *that you may be more able to understand.* [2] Allemagne, *the French modern name for Germany.* [3] Meuse, *Maese.* [4] Sous plus d'un rapport, *in many respects.* [5] Belges, *Belgians.* [6] Il en est de même de la Loire, *it is just the same with the Loire.* [7] Embranchement, *confluence.* [8] Chez les Gaulois, *among the Gauls.* [9] A deux doigts, *within an inch, or near.* [10] Camille, *Camillus.* [11] Delphes, *Delphos.*

L'INVASION DES BARBARES.

Depuis l'an 406 *jusqu'à l'an* 481.

Il y avait déjà plusieurs centaines d'années que les Romains s'étaient rendus maîtres de la Gaule, et ils avaient couvert ce pays d'une multitude de monuments, dont les débris excitent encore aujourd'hui notre admiration, lorsque des nations barbares, qui venaient du côté de la Germanie, franchirent le Rhin, et se répandirent de proche en proche sur toute la surface des provinces gauloises, où elles exercèrent de terribles ravages.

Quoique ces Barbares ne fussent pas tous sortis du même pays, on dit qu'ils appartenaient pour la plupart à la même race que les TEUTONS, ces peuples sauvages que Marius vainquit autrefois en Italie, ainsi que vous avez pu le voir dans l'Histoire Romaine, et leur aspect répandit la terreur au milieu de la population des Gaules.

Parmi eux on remarquait les VISIGOTHS, dont je vous ai déjà parlé dans un autre livre ; les BURGONDES, qui étaient à peu près originaires du même pays ; et enfin les FRANKS, peuple qui avait quitté par troupes les forêts de la Germanie, pour venir, de l'autre côté du Rhin, chercher un climat plus doux et du butin à

enlever : ces derniers n'avaient point de demeures fixes, et ils se plaisaient à parcourir tantôt un pays, tantôt un autre, comme le font encore aujourd'hui, dans l'empire de Russie, quelques tribus tartares, ou, en Afrique, certaines peuplades arabes, qui ne vivent que de pillage.

Maintenant, il faut que je vous dise quel était le butin qui attirait ainsi cette multitude de Barbares dans les Gaules ; c'étaient des esclaves, des troupeaux, des étoffes et des meubles d'or et d'argent dont ils dépouillaient les Gaulois, pour les transporter dans leur désert ; car il était bien rare de voir un Frank rester en arrière, lorsque ses compagnons s'en retournaient, et ils préféraient aux douceurs d'une vie paisible leur existence sauvage et périlleuse.

Si je vous expliquais quelle était la figure et le costume de ces aventuriers terribles, lorsqu'ils parurent dans les Gaules, je suis sûr que vous comprendriez aisément l'effroi que leur apparition répandit dans cette contrée. Ils portaient de longs cheveux retroussés sur le sommet de leur tête ; deux grosses moustaches leur tombaient de chaque côté de la bouche, et couvraient leurs lèvres épaisses ; ils portaient sur leur épaule une espèce de pique garnie de fer, et armée de crochets, dont ils se servaient comme d'un grappin pour entraîner les hommes, ou enlever les choses qui leur convenaient. Enfin ils étaient armés d'une Francisque, sorte de hache à double tranchant, dont ils faisaient usage avec beaucoup d'adresse dans les combats.

Le reste de leur accoutrement répondait à cette figure étrange ; leur vêtement se composait d'un habit de grosse toile, serré autour du corps et sur les membres, et leurs pieds étaient chaussés d'une espèce de guêtres de peau de cheval. Le plus souvent ils combattaient la tête nue, et une longue chevelure graissée de beurre rance était à leurs yeux la plus belle de toutes les coiffures.

Je vous laisse à penser, mes bons amis, ce que de-

vinrent les paysans gaulois, lorsqu'ils virent arriver chez eux des hommes d'une figure si effrayante ; leur terreur fut si grande qu'ils ne cherchèrent même pas à se défendre, et se laissèrent emmener en esclavage, pêle-mêle avec leurs troupeaux, ou à la suite des chariots sur lesquels les Barbares chargeaient tout ce qu'ils enlevaient dans les campagnes.

Dans ce temps-là, les empereurs romains étaient si faibles et si découragés, qu'ils n'avaient point de soldats à opposer à ces bandes sauvages, dont les courses se renouvelaient à tout moment dans les provinces gauloises; aussi furent-ils obligés de souffrir que des troupes de Franks, après-avoir dévasté une partie de ce beau pays, s'établissent enfin entre le Rhin et la Meuse, d'où ils purent se livrer à des incursions dans les Gaules, aussi souvent que cela leur plaisait. Les premiers Franks qui se décidèrent à s'arrêter ainsi dans cette contrée, reçurent le nom de SALIENS, parce qu'ils se fixèrent à peu de distance de l'Océan, sur les bords d'une rivière que l'on nommait alors YSALA, qui arrose une partie de la Belgique[1] actuelle ; les autres Franks qui vinrent après eux, et s'établirent non loin du Rhin, furent désignés sous celui de RIPUAIRES, ce qui voulait dire alors HOMMES DE LA RIVE, dans leur langue teutonique.

Nous retrouverons bientôt dans cette histoire ces tribus de Franks saliens et de Franks ripuaires, avec lesquels il faudra que nous fassions plus ample connaissance, puisqu'ils devinrent par la suite les maîtres de toute la Gaule, et furent les aïeux de la nation française. Mais il s'écoula bien des années avant qu'ils se décidassent à s'établir définitivement de l'autre côté de la Meuse ; ils préféraient ne pas s'éloigner de la Germanie, où étaient restées un grand nombre de tribus de la même nation.

Quant aux autres Barbares, comme ils traînaient après eux leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient, ils se hâtèrent de traverser

les Gaules, où les Visigoths se fixèrent de l'autre côté de la Loire, et formèrent un puissant Etat, dont TOULOUSE fut la capitale, tandis que les Burgondes, s'approchant des montagnes de l'est, fondèrent aussi un royaume, qui reçut d'abord le nom latin de BURGUNDIA, et plus tard celui de BOURGOGNE.

Les Visigoths, qui n'étaient pas aussi sauvages que les Franks, et qui d'ailleurs étaient chrétiens, tandis que ceux-ci adoraient les divinités scandinaves dont parle la mythologie, furent bien accueillis dans toutes les cités du midi de la Gaule; et les Burgondes, qui dans leur pays étaient presque tous menuisiers ou charpentiers, se mirent à exercer leur profession dans les contrées où ils s'arrêtèrent: c'est sans doute pour cela qu'on trouve encore à présent dans les départements qui faisaient autrefois partie du royaume de Bourgogne, beaucoup de gens occupés à faire toutes sortes d'ouvrages en bois; et c'est encore dans ce pays que se fabriquent la plupart des jouets d'enfants, que l'on vend ensuite à Paris et dans les autres villes de France.

[1] Belgique, *Belgium*.

LE BAPTÊME DE CLOVIS.

Depuis l'an 481 *jusqu'à l'an* 511.

Bien des années s'écoulèrent, mes jeunes amis, et il arriva bien des événements, avant que chacun de ces peuples barbares eût pris dans les Gaules la place qui lui convenait; les Visigoths et les Burgondes furent les premiers à se fixer, ainsi que nous venons de le voir, et ce fut un bonheur pour les pays qu'ils occupèrent;

mais les Franks, d'une humeur plus turbulente, eurent bien de la peine à renoncer à leur vie périlleuse; toujours stationnés de l'autre côté de la Meuse, ils continuèrent à lancer de petites troupes de pillards sur les provinces voisines, d'où ils se retiraient, suivant leur coutume, aussitôt qu'ils avaient amassé autant de butin qu'ils pouvaient en emporter.

Mais voilà que parmi les Saliens, il se trouva un chef plus hardi que les autres, qui, réunissant une partie de sa tribu, s'avança de ce côté-ci de la Meuse jusqu'à Tournai, l'une des principales villes de ce pays, et en fit sa demeure habituelle. Cet audacieux aventurier se nommait Clovis, et appartenait à la famille des Mérowings,[1] la plus illustre de la tribu salienne, parce qu'elle descendait d'un ancien roi frank nommé Mérowig, ce qui, dans la langue des Barbares, voulait dire *éminent guerrier*.

Or, ce serait une erreur de croire que les rois de ce temps-là fussent, comme ceux que l'on a vus depuis en Europe, de très-grands personnages, auxquels chacun ne parlât qu'avec respect, et qui gouvernassent tout un royaume en disant: Je veux. Les rois franks étaient tout simplement des guerriers plus braves ou plus heureux que d'autres, que leurs compagnons choisissaient pour être leurs chefs dans les courses qu'ils voulaient entreprendre. Il fallait donc aussi qu'ils fussent plus hardis, plus entreprenants, et quelquefois aussi plus méchants que leurs soldats eux-mêmes, afin de s'en faire craindre et respecter. Leur seule distinction était de porter leurs longs cheveux graissés d'huile parfumée, au lieu du beurre rance dont se servaient les autres Franks, et cette chevelure était la principale marque de leur dignité, car, dès qu'elle était coupée, ils perdaient toute autorité sur leurs sujets. C'est pour cela que vous trouverez souvent ces anciens chefs des Franks désignés sous le nom de *Rois chevelus*.

Ces princes étaient ordinairement accompagnés d'un certain nombre de guerriers qu'ils attachaient à leur

personne, moyennant quelques présents, tels qu'un cheval de bataille, une francisque, ou une autre armure ; ces guerriers portaient le nom de LEUDES, ce qui veut dire fidèles, et ils formaient autour du maître qu'ils avaient choisi une garde nombreuse et déterminée.

Clovis donc était le chef, ou, si vous l'aimez mieux, le roi des Saliens stationnés à Tournai, et c'était de là qu'il se mettait en marche avec son armée, qui ne comptait guère plus de cinq ou six mille combattants, pour aller enlever, soit aux Gaulois qui habitaient entre la Meuse et la Loire, soit aux autres Barbares eux-mêmes, leurs esclaves et leur butin. Mais comme il n'était pas moins rusé qu'entreprenant, et que d'ailleurs il trouvait bons tous les moyens qui lui étaient utiles, il finit par devenir le plus puissant de tous les princes franks, qui, comme lui, faisaient métier de dévaster la Gaule, et fit si bien, tantôt par la ruse, tantôt par la force, qu'il transporta sa demeure de Tournai à Paris, autrefois nommé Lutèce[2] par les Romains, et qui n'était alors qu'une toute petite ville, renfermée entre deux bras de la Seine. Il parvint même à faire périr, par une trahison, le roi des Franks ripuaires, dont il était jaloux, et se trouva par-là en peu d'années le seul chef des Franks, depuis le Rhin jusqu'à la Loire.

Il ne faut pas vous étonner, mes jeunes amis, si, à propos de ce prince fameux, qui passe ordinairement pour le premier roi des Franks et le fondateur de leur monarchie, je vous parle de la ruse et de la trahison qu'il employait très-volontiers contre ses ennemis ; de tels moyens sont sans doute fort peu honorables pour un prince, qui devrait toujours se montrer vaillant et magnanime, et ne s'élever que par de glorieuses victoires ; mais ce sont là les habitudes des peuples barbares, et encore aujourd'hui la ruse est si familière aux sauvages de l'Amérique, qu'on en a vu quelquefois demeurer pendant plusieurs jours et plusieurs nuits couchés sous un buisson, ou immobiles sur une branche

d'arbre, pour y guetter l'ennemi qu'ils voulaient frapper.

Clovis, par son habileté et son astuce, plus encore que par son courage, étant devenu le seul roi de tous les Franks, prit pour femme une belle princesse, nommée CLOTILDE, qui était la fille d'un roi de Bourgogne. Cette princesse était chrétienne, et elle n'avait pas moins de vertu que de beauté; aussi, lorsqu'elle fut mariée, et qu'elle vit que Clovis, comme tous les Franks, adorait les fausses divinités de son pays, elle s'en affligea sincèrement, et pria Dieu de toute son âme, pour que Clovis se fît baptiser et se convertît à la religion chrétienne, qui rend les hommes plus doux et plus humains, en leur apprenant à se corriger de leurs défauts.

C'était l'usage parmi les Franks, même lorsqu'ils habitaient encore leurs forêts de Germanie, de se disperser sur toute la surface du pays qu'ils occupaient, pour y passer l'hiver et se reposer de leurs fatigues. Alors les chefs ne conservaient autour d'eux que leurs fidèles, c'est-à-dire ceux qui s'étaient attachés à leur service; mais lorsqu'ils se furent répandus dans les Gaules, au lieu de donner à leurs leudes, comme auparavant, des chevaux et des francisques, ils leur distribuèrent, autour de la demeure qu'ils avaient choisie, des champs avec des esclaves pour les cultiver. Ces champs ainsi donnés reçurent le nom de TERRES SALIQUES, parce que les Saliens furent les premiers qui en firent usage, et Clovis eut soin d'en accorder un grand nombre à ses compagnons, pour qu'ils ne s'éloignassent plus de sa personne, et fussent toujours disposés à former son armée.

Mais lorsque les premiers beaux jours du printemps avaient reparu, on voyait les Franks, accourant de toutes les parties de la Gaule, se réunir en armes autour de leur roi, et former une assemblée que l'on nommait un CHAMP DE MARS, où ils décidaient de quel côté ils recommenceraient à guerroyer, et surtout à

chercher de nouveau butin ; le roi était alors obligé de les conduire où ils voulaient aller, et vous n'aurez pas de peine à croire qu'avec de pareilles gens Clovis n'était pas toujours sûr d'être obéi. Je vais vous raconter, à propos de cela, une histoire qui vous fera voir que le roi des Franks n'était certainement pas leur maître.

Avant que Clovis se fût rendu plus puissant que tous les autres chefs des Franks, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il arriva un jour qu'il s'empara de la ville de Soissons, qui appartenait à l'un de ses ennemis. Cette malheureuse ville fut pillée et saccagée de fond en comble, et chacun des Franks rapporta au camp le butin qu'il avait fait, pour être partagé en commun, selon la coutume des Barbares.

Il y avait là, parmi une multitude de choses précieuses de toute espèce, un magnifique vase d'or, orné de ciselures, que Clovis trouva si beau, qu'il demanda au soldat qui l'avait enlevé dans une église, de le lui abandonner pour sa part du butin; mais cet homme grossier, au lieu d'obéir et de céder ce vase au roi, aima mieux le briser en mille pièces, en le frappant de toutes ses forces avec sa masse d'armes.

Il n'en fallait pas tant pour mettre ce prince fort en colère, car il était d'un naturel très-emporté, et comme il était accoutumé à tout arracher de gré ou de force, il souffrait avec peine qu'on osât lui résister ; mais dans ce moment il dissimula son ressentiment, et n'osa pas, à la face de toute l'armée, punir le soldat qui lui avait désobéi d'une manière si grave.

Maintenant, il faut que vous sachiez qu'une masse d'armes était une espèce de massue de fer, garnie de pointes, dont on se servait à la guerre à cette époque, et bien long-temps encore après, pour assommer ses ennemis ; et comme cette massue était fort pesante, il fallait être très-fort pour pouvoir seulement la soulever.

A quelque temps de là, le roi, qui n'avait point oublié la désobéissance de son soldat, passa une revue

de ses troupes, et fit sortir cet homme du rang, pour le réprimander de quelque faute légère qu'il venait de commettre ; mais celui-ci s'étant baissé dans ce moment, pour ramasser quelque chose, le roi, qui portait aussi une masse d'armes, lui fendit la tête d'un seul coup, en le frappant, dit-il, comme il avait frappé le vase à Soissons.

La reine Clotilde fut très-affligé lorsqu'elle apprit la mauvaise action que Clovis avait commise, en s'abandonnant ainsi à un mouvement de colère et de rancune ; mais elle ne se rebuta point pour cela, et continua de prier Dieu avec ferveur de toucher l'âme du roi, persuadée qu'il deviendrait meilleur et plus humain, s'il voulait se faire baptiser et embrasser la religion chrétienne, qui ne permet jamais de s'abandonner à de si coupables violences.

Dans ce temps-là, il arriva précisément que Clovis fut obligé de marcher avec son armée à la rencontre d'un nouveau peuple germanique qui, ayant passé le Rhin, prétendait chasser les Franks de la Gaule. LES ALLEMANDS,[3] c'était ainsi que l'on nommait ce peuple, étaient aussi braves et beaucoup plus nombreux que les soldats de Clovis, et ils devaient être suivis de plusieurs autres tribus barbares, qui auraient bientôt exterminé toute la nation franke.

Clovis s'étant avancé au-devant d'eux, les rencontra dans un endroit appelé TOLBIAC, où s'engagea une terrible bataille, qui coûta la vie à un grand nombre de soldats de part et d'autre. Le roi des Franks, malgré son habileté et son courage, manqua d'être pris ou tué[4] dans la mêlée, et pendant un instant la victoire parut lui échapper.

Dans ce moment, Clovis se souvint de ce que la reine lui avait dit si souvent de la bonté de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoque dans leur détresse, et au plus fort de la bataille, il s'écria qu'il se ferait chrétien, avec toute son armée, si le dieu de Clotilde lui accordait la victoire.

Il n'eut pas plus-tôt dit ces mots, que ses soldats reprirent courage. Les Allemands au contrare, frappés d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts, et la fortune se déclara pour le roi des Franks.

Alors Clovis, reconnaissant que c'était au dieu de Clotilde qu'il devait la défaite de ses ennemis, fit savoir à cette princesse qu'il voulait se faire baptiser ; et la joie qu'elle en ressentit fut si grande, que peu s'en fallut que cette bonne nouvelle ne la fît mourir[5] de plaisir.

En effet, peu de temps après, le roi pria un saint évêque, nommé Remi,[6] de le baptiser avec trois mille de ses soldats, dans l'église de la ville de Reims, où il y eut une belle cérémonie dont on n'a jamais perdu le souvenir.

C'est en mémoire de cet événement remarquable que l'usage s'établit, plusieurs siècles après, d'amener en grande pompe les rois français dans la même cathédrale de Reims, non pas pour les y baptiser, parce qu'ils étaient toujours baptisés en naissant, mais pour y recevoir la couronne au milieu d'une cérémonie religieuse, à laquelle on donnait le nom de Sacre du Roi.

Un grand nombre de Franks suivirent l'exemple de Clovis, et reçurent le baptême peu de temps après lui ; mais il y en eut encore beaucoup d'autres qui continuèrent à adorer les faux dieux. Ce ne fut que par la suite des temps,[7] que toute leur nation se convertit au christianisme, qui depuis cette époque a toujours été la religion pratiquée dans les Gaules.

Vous trouverez dans plusieurs livres, mes jeunes amis, et surtout au bas de beaucoup d'estampes, Clovis désigné comme le premier roi de France ; c'est une erreur dont il faut vous défendre,[8] parce que, du temps de Clovis, il n'y avait encore ni royaume de France ni peuple français. Les Gaules, dont vous savez que ce prince n'occupait que la partie comprise entre le Rhin et la Loire, étaient alors habitée par des Gaulois, des Burgondes, des Visigoths et une multitude d'autres Barbares, parmi lesquels les Franks n'étaient que des

étrangers. C'était de ces derniers seulement que Clovis était le roi; les autres ne lui étaient soumis que lorsqu'il était le plus fort, et il fallut encore plusieurs centaines d'années avant que tous ces peuples, en se mêlant, formassent véritablement la nation française, comme je vous le dirai plus tard.

Quoique Clovis, parmi les Franks saliens, ait le premier embrassé le christianisme, plusieurs chefs de sa famille, et entre autres son aïeul MEROWIG, et son père CHILDERIC Ier, avaient conduit avant lui des bandes de Franks dans l'intérieur des Gaules; et c'est à cause du premier de ces princes, que l'on a donné le nom de Mérowings à toute la suite des rois de la même dynastie, qui régnèrent successivement sur la nation franke.

[1] Mérowings, *Merovingians.* [2] Lutèce, *Lutetia, from* lutum, *clay.* [3] Allemands, *Germans.* [4] Manqua d'être pris ou tué, *was very near being taken or slain.* [5] Peu s'en fallut que cette bonne nouvelle ne la fît mourir, *this good news almost made her die.* [6] Remi, *Remigius.* [7] Par la suite des temps, *in the course of time.* [8] C'est une erreur dont il faut vous défendre, *this is a mistake which you must not commit.*

LES ENFANTS DE CLODOMIR.

Depuis l'an 511 *jusqu'à l'an* 558.

Si vous voulez vous faire une idée de ce qui eut lieu dans les Gaules après la mort de Clovis, vous pouvez vous imaginer ce que deviendrait le petit jardin de cette maison si vous le partagiez entre vous tous pour y cultiver des fleurs, ou y recueillir des fruits, selon votre bon plaisir. L'un prendrait ce côté, où il y a des groseilles et des tulipes ; l'autre préférerait celui-ci, où s'élève un beau cerisier ; un troisième s'emparerait de ce coin de terre, où il pourrait étudier sa leçon, à l'ombre d'un poirier

chargé de fruits à demi-mûrs; un quatrième enfin ferait choix çà et là, de plusieurs endroits où il pourrait à son gré cultiver des fleurs qui aiment la fraîcheur, ou d'autres qui se plaisent au soleil.

Eh bien! ce fut précisément ce qui se passa, mes bons amis, dans l'empire des Franks, lorsque les quatre fils de Clovis divisèrent entre eux, à peu près selon leur convenance, le vaste royaume que leur avait laissé leur père. Ces princes, que suivaient un bon nombre de leudes, et autour desquels les guerriers franks dispersés dans les Gaules venaient volontiers se rallier, s'établirent chacun sur une partie du territoire, et formèrent ainsi quatre royaumes, auxquels ils donnèrent le nom de la ville qu'il avaient choisie pour leur capitale; de sorte qu'il y eut à la fois, dans le seul pays que les Franks avaient occupé sous Clovis, un roi de Paris, un roi de Soissons, un roi de Reims et un roi d'Orléans.

Aucun de ces princes, à vous dire le vrai, n'était bien recommandable par ses qualitiés, parce que, dans ce temps-là, tous les hommes étaient plus ou moins sauvages ou grossiers; mais les deux plus cruels furent, sans contredit, CLOTAIRE, roi de Soissons, et CHILDEBERT, roi de Paris, qui persécutèrent les enfants de leur frère CLODOMIR, roi d'Orléans, pour s'emparer de l'héritage de ce malheureux prince, qui avait été tué dans une bataille contre les Burgondes.

Le roi Clodomir, en mourant, avait laissé trois petits garçons que la reine Clotilde, leur grand'mère, avait emmenés à Paris pour les faire élever sous ses yeux, et elle les aimait tendrement, parcequ'ils étaient sages et obéissants.

Childebert était naturellement d'un caractère très-jaloux; il ne pouvait souffrir que la reine, en sa présence, caressât continuellement ces petits-fils, qui ne se plaisaient qu'auprès d'elle, tant elle était bonne et affectueuse pour eux. Ce méchant prince fit savoir cela à son frère Clotaire, qui était encore plus mauvais que lui, et ces deux méchants convinrent ensemble de

faire périr ces pauvres enfants, pour qu'on ne leur donnât pas la couronne de leur père, lorsqu'ils seraient devenus grands.

Clotaire vint donc à Paris, comme pour visiter son frère, et tous deux annoncèrent hautement qu'ils allaient conduire leurs petits neveux dans le royaume de leur père, pour leur partager les trésors que ce prince avait laissés.

La reine Clotilde crut, comme tout le monde, ce que disaient ces méchants, et lorsqu'ils lui demandèrent de leur confier ces enfants pour les mener dans leur royaume, elle fut transportée de joie, et ordonna qu'on mît aux jeunes princes leurs plus beaux habits, et qu'on leur donnât bien à boire et à manger ; ensuite elle les embrassa avec tendresse avant leur départ, en leur disant qu'elle espérait bien qu'ils deviendraient des rois sages et vaillants, comme leur père Clodomir l'avait été.

Ces pauvres enfants partirent donc bien joyeux, et croyant qu'ils allaient jouir de tout le bonheur imaginable ; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'on les avait trompés, car au lieu d'être conduits dans les beaux palais qu'on leur avait promis, ils furent jetés séparément dans des prisons obscures, où on ne leur laissa pas même la consolation de gémir ensemble.

Vous devez penser combien ces petits princes furent désespérés quand ils virent cela ; chacun d'eux se prit à pleurer amèrement dans son cachot, et ils ne pouvaient s'empêcher de verser des torrents de larmes, en pensant au temps où ils étaient comblés de caresses et de présents par leur bonne-maman : ce n'était pourtant pas le plus grand malheur qui leur fût réservé, et vous allez voir quel sort les attendait.

C'était par l'ordre de Clotaire et de Childebert qu'ils avaient été jetés dans des cachots ; mais ces cruels n'étaient point encore satisfaits, et ils ne pouvaient plus demeurer en repos, tant que leurs neveux seraient vivants, parce qu'ils appréhendaient que les leudes de

Clodomir n'arrachassent ses enfants de leur prison, ou peut-être que la reine Clotilde, instruite de leurs mauvais desseins, ne leur ordonnât de lui renvoyer ses petits-fils.

Un jour donc que cette princesse était dans un appartement de son palais des THERMES, autrefois bâti auprès de Lutèce par l'empereur Julien, et dont les restes existent encore au milieu de Paris, elle vit tout-à-coup paraître devant elle un des officiers de Childebert, tenant d'une main une paire de ciseaux, et de l'autre un poignard. Je vous laisse à penser quel fut l'effroi de la vieille reine, à l'aspect de cet homme, qui avait une figure aussi atroce que le message dont il était chargé ; mais elle fut bien autrement épouvantée, lorsqu'elle entendit ce misérable lui annoncer qu'il était envoyé par Clotaire et Childebert, pour lui demander si elle voulait que ses petits-fils fussent égorgés, ou seulement qu'on les privât de leur chevelure.

C'est ici le lieu de vous rappeler quelle idée s'attachait parmi les Franks à ces longs cheveux, privilége distinctif de la race des Mérowings, dont la privation entraînait leur exclusion du trône, et de plus les condamnait à une prison perpétuelle.

A ce terrible message, et surtout à la vue des ciseaux et du poignard, la reine fut si troublée qu'elle faillit perdre la raison ;[1] dans son désespoir, elle s'écria qu'elle aimait mieux cent fois que ses enfants mourussent, que de les voir privés de leurs longs cheveux, puisque après cela ils ne pourraient plus devenir rois.

C'était sans doute la douleur qui faisait parler ainsi la bonne Clotilde, qui d'ailleurs ne pouvait imaginer que ses fils fussent assez cruels pour faire périr de pauvres enfants qui ne leur avaient fait aucun mal, et qu'ils auraient dû protéger au lieu de leur nuire.

Le barbare officier alla rapporter à Clotaire la réponse de la reine, et ce prince envoya aussitôt chercher deux des petits princes dans les cachots où ils étaient en-

fermés, et les fit amener devant lui et devant Childebert, qu'il avait fait avertir secrètement.

Lorsque les enfants entendirent ouvrir les gros verrous de leur prison, et qu'on leur eut appris qu'ils allaient être conduits devant leurs oncles, ils ne doutèrent pas qu'ils ne touchassent enfin au moment d'être heureux, et quittèrent avec joie ce triste séjour où ils avaient déjà tant pleuré. Mais ces pauvres petits ne savaient pas à quel sort ils étaient réservés.

Dès qu'ils furent arrivés dans le palais, l'impitoyable Clotaire saisit par un bras l'aîné de ses neveux, et, le renversant à terre, lui plongea son poignard dans le cœur : le malheureux petit prince expira sur-le-champ, en poussant un grand cri.

Le second enfant, qui vit cet affreux spectacle, se jeta aux genoux de son oncle Childebert, et le supplia, en pleurant si fort, de ne pas le faire périr comme son frère, que ce prince, tout cruel qu'il était, ne put se défendre d'un moment de pitié, et voulut empêcher Clotaire de commettre un nouveau crime.

Mais ce mauvais prince avait le cœur plus dur qu'un rocher, et il se livra à une telle colère contre Childebert, de ce qu'il voulait épargner ce sang innocent, qu'il le menaça de le frapper lui-même du poignard dont il était encore armé ; celui-ci, effrayé d'une pareille violence, détourna la tête avec horreur, pour ne pas être témoin de ce second meurtre, que Clotaire accomplit alors sans opposition.

Il ne restait plus après cela que le plus jeune des trois enfants de Clodomir, qui se nommait CLODOALD ; mais lorsque Clotaire voulut aussi le mettre à mort, on ne le trouva plus dans sa prison, d'où, pendant la nuit, les leudes de son père étaient venus l'enlever. Cette nouvelle adoucit le chagrin de la reine Clotilde, qui ne put jamais se consoler de la mort de ses autres petits-fils, qu'elle avait tant aimés.

Le prince Clodoald, lorsqu'il fut devenu grand, était si bon et si charitable qu'il passa toute sa vie à secourir

les pauvres et les malheureux ; et au lieu de chercher à devenir roi, il se coupa lui-même les cheveux, et se retira près de Paris, dans un endroit où il mourut, et auquel depuis ce temps-là on donna le nom de Saint-Clodoald ou de Saint-Cloud.

C'est dans ce lieu que se voit maintenant un château royal, entouré de beaux jardins, où vous aurez remarqué sans doute de magnifiques cascades, si l'on vous a conduits à la promenade de ce côté.

[1] Qu'elle faillit perdre la raison, *that she was near losing her reason.*

LE REPENTIR.

Depuis l'an 558 *jusqu'à l'an* 565.

Lorsque les enfants de Clodomir eurent ainsi cessé d'exister, Clotaire et Childebert partagèrent avec leur frère Thierri, roi de Reims, les domaines de ce prince, et entreprirent ensemble de grandes guerres contre les Visigoths, auxquels ils enlevèrent la plus grande partie des provinces gauloises qu'ils possédaient de l'autre côté de la Loire ; de sorte que ces peuples qui, fatigués de cette longue lutte, s'étaient retirés d'abord aux pieds des Pyrénées, dans un pays appelé la SEPTIMANIE, passèrent bientôt après en Espagne,[1] où ils fondèrent une vaste et puissante monarchie. En même temps, les rois franks détruisirent le royaume de Bourgogne,[2] et jamais la puissance de cette nation n'avait paru si formidable.

Après cela, les Franks, qui venaient de remporter de si grands avantages sur les autres Barbares, en chassant ceux-ci des Gaules, et en soumettant ceux-là

par la force de leurs armes, se trouvèrent maîtres absolus de ce vaste pays; mais ils ne firent, pendant bien long-temps, que parcourir en troupes, sans s'y établir, les provinces de l'autre côté de la Loire; et si quelquefois on vit les rois chevelus venir, à l'exemple des anciens empereurs romains, s'asseoir, couverts d'un manteau de poupre, dans les cirques de Nîmes et de Toulouse, il s'écoula encore beaucoup d'années, avant que leur domination sur ces contrées méridionales devînt stable et régulière; ils préféraient à tout autre séjour celui des provinces les plus rapprochées de leur Germanie, où des nations nombreuses, restées de l'autre côté du Rhin, demeuraient encore associées à leur puissance.

N'allez pas croire pourtant, mes jeunes amis, que Clotaire et Childebert, qui venaient de se couvrir du sang de leurs pauvres petits neveux, ne furent pas punis de leur scélératesse, et qu'une prospérité toujours croissante devint leur partage. Après la mort de leur frère Thierri et de son fils Théodebert, l'un des plus vaillants princes de son temps, et dont ils s'approprièrent aussi l'héritage, ces deux méchants se brouillèrent, sans doute, parce qu'ils avaient horreur l'un de l'autre, et ils eurent bien des maux à souffrir pendant le reste de leur vie.

D'abord leur mère, la bonne reine Clotilde, ne voulant plus demeurer avec aucun d'eux, se retira dans une ville éloignée, où elle passa sa vie à prier Dieu de toucher leurs cœurs, et de leur inspirer le repentir de leurs fautes; ensuite Chramnès, fils de Clotaire, à l'instigation de son oncle Childebert, oublia le respect qu'il devait à son père, et se révolta contre lui, ce qui était certainement un grand crime; mais Dieu permit sans doute que Clotaire trouvât des ennemis parmi ses propres enfants, lui qui avait fait périr avec tant de barbarie les enfants de son frère Clodomir.

A quelque temps de là, Childebert mourut sans que personne le regrettât, parce qu'il avait passé sa

vie entière à faire du mal, et Clotaire se trouvant ainsi le seul roi de tous les Franks, non seulement de ceux qui s'étaient établis dans les Gaules, mais encore des tribus qui demeuraient encore en Germanie, prit le nom de Clotaire Ier ; mais quoiqu'il fût plus puissant que jamais prince des Franks ne l'avait été, il n'en fut pour cela ni meilleur ni plus heureux.

Cependant la révolte de Chramnès n'était point encore apaisée, et Clotaire, au comble de la colère,[3] se décida à marcher en personne avec un grand nombre de soldats contre ce fils rebelle, qui s'était retiré en BRETAGNE,[4] l'une des provinces gauloises que baigne l'Océan ; là Chramnès, ayant osé livrer bataille à son père, fut complètement défait, et tomba au pouvoir des soldats du roi, au moment même où il cherchait à s'embarquer sur un vaisseau avec sa femme et ses filles. Quelqu'un se hâta d'aller demander à Clotaire ce qu'il voulait qu'on fît de cette pauvre famille.

Vous connaissez déjà ce prince pour un homme si impitoyable, que vous ne serez point surpris, sans doute, de la nouvelle barbarie à laquelle il se livra ; dans sa colère, il demanda d'abord où était son fils, et lorsqu'on lui eut répondu qu'on l'avait fait entrer dans une chaumière, où il était gardé à vue[5] avec sa famille, il ordonna qu'on le liât à des poteaux, ainsi que sa femme et ses petites filles, avec des chaînes de fer, et qu'on mît le feu aux quatre coins de cette masure. Cet ordre cruel fut exécuté, et ces infortunés périrent dans les flammes, sans que personne osât les secourir, tant on redoutait la vengeance du roi.

Aussitôt que ce crime affreux fut consommé, le barbare Clotaire sentit s'élever dans son âme des remords déchirants ; car c'était son propre sang qu'il venait de répandre, et quelque méchant qu'il fût, il ne put songer sans horreur que son malheureux fils venait d'être sacrifié à un moment de colère.

Dès ce moment, son palais lui devint insupportable ;

on le voyait errer dans les campagnes, le visage pâle, et le front meurtri des coups qu'ils s'était donnés dans son désespoir. Chacun fuyait son approche avec effroi, craignant toujours qu'il ne se livrât à quelque nouvelle furie.

Tantôt il se prosternait dans les églises, pour prier Dieu de lui pardonner ses crimes, tantôt il allait visiter les savants et les saints personnages de son temps, en les suppliant de lui indiquer quelque remède contre ses souffrances ; mais personne ne pouvait le soulager, parce que ses remords étaient la juste punition de tous les maux qu'il avait causés.

Une pareille existence n'était pas supportable, et bientôt il mourut consumé de chagrin et de repentir ; mais son désespoir dura autant que sa vie, et dans ses derniers moments encore, il s'écriait qu'il voyait bien que Dieu était plus puissant que tous les rois de la terre.

Cette effrayante histoire doit nous apprendre, mes jeunes amis, que jamais une mauvaise action ne demeure impunie ; et Clotaire, malgré toute sa puissance, ne put pas se consoler d'avoir été criminel, quoiqu'il parût n'avoir plus rien à craindre de personne, et qu'il eût fait périr tous ceux qui lui portaient ombrage.[6]

[1] Espagne, *Spain.* [2] Bourgogne, *Burgundy.* [3] Au comble de la colère, *in a great rage.* [4] Bretagne, *Brittany.* [5] Gardé à vue, *closely watched.* [6] Qui lui portaient ombrage, *who made him suspicious.*

LES FRANKS D'AUSTRASIE.

Depuis l'an 565 *jusqu'à l'an* 575.

Aussitôt que le roi Clotaire Ier fut mort, ainsi que je viens de vous le raconter, mes bons amis, quatre de ses

fils, qui lui survécurent, partagèrent entre eux son vaste royaume, comme l'avaient fait ceux de Clovis. Or, vous savez que ce royaume s'était bien accru depuis le temps de ce dernier roi; car non seulement il comprenait tout le pays des Saliens et des Ripuaires, ainsi que celui des Visigoths et des Burgondes, mais encore beaucoup de peuples barbares, restés de l'autre côté du Rhin, consentaient à obéir au roi des Franks, parce qu'il était de la race chevelue des Mérowings.

Tout ce vaste empire fut donc divisé entre les fils de Clotaire, et chacun d'eux s'en alla demeurer dans une grande ville, dont il fit sa capitale. Mais CHARIBERT, l'un de ces princes, roi de Paris et d'Aquitaine, étant mort peu de temps après, les trois autres s'emparèrent de ses États, et il n'y eut plus dans tout l'empire des Franks, que trois rois: Chilpéric, roi de NEUSTRIE;[1] Sigebert, roi d'AUSTRASIE,[2] et enfin Gontran, roi de BOURGOGNE.

Maintenant, il faut que je vous dise quelles étaient les parties de la Gaule auxquelles on donnait les noms d'Austrasie et de Neustrie, et dont je viens de vous parler pour la première fois. L'Austrasie était le pays occupé autrefois par les Franks ripuaires, et compris entre le Rhin et la Meuse. On lui donnait ce nom, parce qu'elle était située du côté de l'orient, qui est celui où le soleil se lève.

La Neustrie, au contraire, était la contrée resserrée entre la Meuse et la Loire, sans y comprendre le pays des Bretons; on la nommait ainsi, parce qu'elle était située vers l'occident, qui est le côté où le soleil se couche.

Il faudra tâcher de vous familiariser avec les dénominations de ces royaumes, dont vous retrouverez souvent les noms dans ce livre et dans d'autres; et lorsque vous les connaîtrez parfaitement sur la carte, rien ne vous sera plus facile que d'en garder le souvenir.

Quoique les fils de Clotaire se trouvassent ainsi de grands rois, Sigebert, roi d'Austrasie, dont la capitale

était COLOGNE, se trouvait encore plus puissant que ses frères, parce que c'était à lui qu'étaient échues en partage les nations germaniques que le Rhin séparait des Gaules. Ces peuples étaient sauvages autant qu'intrépides, et ils n'attendaient qu'une occasion pour se répandre à leur tour sur ces provinces où les Franks avaient acquis tant de richesses.

Or, Sigebert avait pris pour femme une belle princesse, nommée BRUNEHAUT, qui était fille d'un roi des Visigoths d'Espagne, et pour laquelle il avait un grand attachement.

De son côté, Chilpéric, roi de Neustrie, avait épousé une sœur de Brunehaut, qui était aussi une bonne et vertueuse princesse, et que l'on nommait GALZUINDE ; mais voilà que, peu de jours après ses noces, la pauvre Galzuinde fut trouvée étranglée dans son lit, sans que personne pût soupçonner quelle main avait osé commetre ce crime effroyable.

Il y avait alors à la cour de Chilpéric une jeune fille, appelée FRÉDÉGONDE, qui était, dit-on, d'une merveilleuse beauté, mais dont le cœur était encore plus mauvais que son visage n'était aimable. Frédégonde n'était qu'une simple paysanne, lorsqu'on la fit venir à la cour de Neustrie, pour y être suivante de la reine ; mais Chilpéric l'ayant remarquée, la trouva si belle qu'il résolut de la prendre pour femme, et il eut l'indignité de consentir à ce qu'on fît périr secrètement la pauvre Galzuinde, pour mettre Frédégonde à sa place.

En apprenant la mort de cette princesse, Brunehaut, qui aimait beaucoup sa sœur, se livra à un grand désespoir ; mais bientôt, sachant que Frédégonde avait osé s'emparer de la couronne de Galzuinde, et se faire proclamer reine, elle ne fut plus maîtresse de son ressentiment, et détermina Sigebert à déclarer la guerre à son frère. Le roi d'Austrasie marcha donc contre Chilpéric, avec une armée qu'il rendit encore plus formidable, en appelant à son aide un grand nombre de chefs barbares, qui accoururent de Germanie, suivis

d'une multitude de soldats farouches et impitoyables, pour ravager le royaume de Neustrie.

Les Neustriens, à vous dire le vrai, n'étaient pas moins braves que les Austrasiens, mais ceux-ci faisaient plus souvent la guerre entre eux, et tandis que les Franks de Neustrie étaient devenus doux et pacifiques, depuis leur séjour dans les Gaules, ceux d'Austrasie, au contraire, étaient demeurés rudes et belliqueux, par leur contact continuel avec les nations germaniques. Aussi le roi Sigebert remporta-t-il la victoire sur son frère, qu'il chassa même de Paris; et peut-être allait-il lui ôter la couronne avec la vie, lorsque Frédégonde, à qui ce moyen était familier, envoya secrètement contre Sigebert deux misérables assassins, qui, l'ayant surpris, le frappèrent d'un poignard empoisonné, et le laissèrent mort sur la place.

Ce meurtre arrêta les victoires des Austrasiens; mais il ne mit point un terme à la haine mutuelle de Frédégonde et de Brunehaut; car la première, profitant du moment où cette reine d'Austrasie était plongée dans la douleur et la consternation, la fit surprendre par ses gardes, et jeter dans une étroite prison avec son fils CHILDEBERT II., qui n'avait que cinq ans, défendant, sous peine de la vie, que personne osât visiter la reine prisonnière.

[1] Neustrie, *Neustria.* [2] Austrasie, *Austrasia.*

LA REINE FRÉDÉGONDE.

Depuis l'an 575 *jusqu'à l'an* 584.

Cependant Brunehaut, captive, ne vivait plus que dans des transes affreuses, et chaque fois qu'on ouvrait

la porte de sa prison, il lui semblait voir entrer de farouches soldats, qui venaient lui arracher sons fils ou l'égorger à ses yeux. Cette terreur devint un si effroyable supplice pour elle, que les leudes d'Austrasie lui ayant fait offrir secrètement d'enlever le jeune prince, et de le transporter dans son royaume, elle préféra se séparer de ce cher enfant, et consentit à le confier à leurs soins.

Malheureusement il n'était point facile de faire sortir le petit roi de la prison, ni de tromper la vigilance des gardes qui l'entouraient, et la reine ne trouva d'autre moyen de salut que de le mettre dans une corbeille, qu'elle descendit pendant la nuit du haut des murailles, avec une corde, sans que personne s'en apercût. Un homme dévoué reçut la précieuse corbeille, et en peu d'instants le petit Childebert se trouva au milieu des braves Austrasiens qui avaient combattu pour son père, et qui s'empressèrent de le reconnaître pour leur roi. Mais comme cet enfant était trop jeune pour les gouverner, ils placèrent auprès de lui un de leurs principaux chefs, qui, sous le nom de MAIRE DU PALAIS, eut la garde du jeune monarque, et gouverna l'Austrasie à sa place.

C'est pour la première fois sans doute que vous rencontrez dans vos lectures, mes jeunes amis, le titre de MAIRE DU PALAIS, qu'il est nécessaire de bien comprendre. Ces officiers étaient de très-grands seigneurs, auxquels obéissaient tous les gouverneurs du royaume, et après avoir été de simples domestiques des rois, ils avaient fini par devenir les chefs de leurs leudes, et les premiers magistrats du royaume.

Quoique la reine Brunehaut fût restée bien triste après le départ de son enfant, à qui elle pensait sans cesse, elle était si belle et surtout si intéressante par ses malheurs, que le prince MÉROVÉE, fils de Chilpéric, l'ayant visitée dans sa prison, malgré la défense de Frédégonde, ne put s'empêcher de l'aimer, et lui demanda si elle voulait être sa femme.

Brunehaut avait bien envie de refuser cette offre, car elle ne pouvait se consoler de la mort de Sigebert ; mais Mérovée lui ayant promis de protéger le petit roi d'Austrasie, et de le sauver de tous les dangers qui environnaient son enfance, cette tendre mère ne lui résista plus, et consentit à ce qu'un pieux évêque, nommé PRÉTEXTAT, les mariât secrètement, quoique le prince n'eût point demandé le consentement du roi son père, dont il craignait le ressentiment contre la veuve de son frère.

Frédégonde n'avait jamais pu souffrir Mérovée, parce qu'il était le fils d'une autre femme de Chilpéric ; aussi, lorsqu'elle apprit que ce jeune prince avait osé devenir le mari de Brunehaut, elle courut en avertir le roi, qui se mit dans une fureur épouvantable, de ce que son fils ne lui avait point demandé la permission d'épouser sa prisonnière.

Cependant, Mérovée, informé de la colère de son père, et ne sachant comment se dérober à son indignation, avait eu le temps de se réfugier dans une église avec sa femme, espérant que le roi, qui le poursuivait, respecterait cet asile, ouvert même aux plus grands criminels. En effet, Chilpéric n'osa pas arracher son fils du pied des autels ; mais il lui fit faire de si belles promesses, que ce prince, trop confiant, vint se jeter à ses genoux et solliciter son pardon.

Le roi, touché de compassion à la vue de son fils repentant, allait peut-être lui ouvrir ses bras, et lui pardonner la faute qu'il avait commise, lorsque la cruelle Frédégonde, qui ne le quittait pas plus que son ombre, faisant saisir le jeune prince par ses gardes, avant même que son père eût pu parler, ordonna qu'on lui coupât les cheveux sur-le-champ, et qu'on le jetât dans un CLOÎTRE, d'où il ne devait plus sortir.

Maintenant, il faut que je vous dise qu'un cloître, dans ce temps-là, et bien des siècles encore après, était une vaste maison, où se réunissaient volontairement un certain nombre d'hommes, pour y passer leur vie entière à prier Dieu, et à remplir d'autres devoirs de

religion; on donnait le nom de MOINES à ceux qui embrassaient cette existence, dont ils ne pouvaient plus s'affranchir tant qu'ils vivaient. Il y avait alors dans les Gaules un grand nombre de ces établissements, la plupart environnés de fortes murailles, et plutôt semblables à des prisons qu'à des lieux de retraite; et Frédégonde, en faisant enfermer Mérovée dans un de ces cloîtres, prétendait l'obliger à se soumettre à la vie monastique, et à renoncer ainsi au trône, dont elle avait voulu le rendre indigne, en le privant de sa longue chevelure.

Cette femme implacable, qui nourrissait un profond ressentiment contre l'évêque Prétextat, de ce qu'il avait marié Mérovée avec Brunehaut, poursuivit ce saint personnage de toutes les manières possibles, et sa vengeance ne fut satisfaite que lorsqu'elle l'eut fait poignarder par un assassin, au pied même de l'autel où il venait de célébrer la messe.

Quant à Brunehaut, les leudes d'Austrasie exigèrent qu'elle fût rendue à son fils, et elle retourna dans son royaume; mais dès ce moment, sa vie entière ne fut plus qu'une suite de malheurs. Pendant son absence, les maires du palais, profitant du jeune âge du petit Childebert II., étaient devenus les véritables rois d'Austrasie, et ce n'était plus que d'eux seuls que les chefs des Franks consentaient à recevoir des ordres.

Le pauvre Mérovée ne survécut pas long-temps à la disgrâce dont il avait été frappé. Parvenu à s'échapper du cloître où on l'avait enfermé, il était sur le point de passer en Austrasie, dans l'espoir d'y joindre Brunehaut, lorsque des soldats de son père se mirent à sa poursuite; et l'infortuné prince se voyant au moment de tomber entre leurs mains, préféra la mort au sort qui l'attendait, s'il était repris. Il supplia un ami qui l'accompagnait de le percer de son épée, et les gardes de Chilpéric n'arrivérent que lorsqu'il avait cessé d'exister.

Tous ces meurtres étaient l'ouvrage de la terrible

Frédégonde, qui semblait ainsi l'emporter sur tous ceux qu'elle haïssait, lorsqu'au milieu de tant de prospérités, elle fut frappée d'une affliction qu'elle avait certainement bien méritée.

Cette reine avait deux petits garçons qu'elle aimait bien vivement (si toutefois un être si méchant peut aimer quelque chose) ; en une seule nuit, ces deux jeunes princes moururent de la même maladie, et Frédégonde au désespoir, au lieu de reconnaître dans ce coup du ciel la juste punition de ses crimes, n'eut d'autre pensée que de trouver de nouvelles victimes.

Dans ce temps-là, on croyait aux sorciers et aux sortiléges, ce qui était bien ridicule, je vous assure, car il n'y a jamais eu personne qui ait pu faire ce que Dieu a rendu impossible ; et lorsqu'on vous dira que de semblables choses ont existé, vous ferez bien de n'en rien croire, et même de vous en moquer.

Frédégonde ne sachant à qui s'en prendre du double malheur qu'elle venait d'éprouver, fit amener en sa présence quelques vieilles femmes de Paris, qui prétendaient être sorcières, parce qu'il se trouvait dans cette ville des gens assez ignorants pour se faire dire leur bonne aventure par elles, moyennant quelques pièces de monnaie.

La reine ordonna donc à ces prétendues sorcières de lui apprendre ce qui avait fait mourir si promptement ses deux fils, comme si ces pauvres créatures eussent pu en savoir quelque chose ; mais quand elle vit qu'elles ne pouvaient rien lui apprendre, elle leur fit endurer toutes sortes de tourments, tels que de leur faire mettre les pieds sur des charbons ardents, jusqu'à ce qu'elles déclarassent qu'elles avaient elles-mêmes causé la mort des petits princes, en faisant usage de certains secrets de leur art, pour satisfaire plusieurs personnes qui haïssaient Frédégonde, et dont cette furie avait résolu la perte.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela, mes bons amis, mais ces misérables femmes aimèrent mieux

accuser des innocents pour obéir à la reine, que de souffrir plus long-temps d'aussi effroyables tortures.

Tous ceux qu'elles avaient eu la faiblesse de nommer, périrent dans les supplices, et parmi eux quelques uns des plus grands seigneurs de Neustrie. Ainsi la douleur de Frédégonde causa la perte de plusieurs hommes honnêtes, qui étaient complétement innocents du prétendu crime dont on les accusait.

Je suis sûr que vous dites déjà, comme moi, qu'il n'y eut jamais au monde une aussi méchante créature que cette Frédégonde ; mais vous allez voir par un nouveau trait, que rien n'était au-dessus de l'atrocité de cette femme.

Un soir que le roi Chilpéric revenait de la chasse, où il avait passé presque toute la journée, il fut frappé d'un coup de poignard par un homme que l'on ne reconnut pas d'abord, et qui disparut aussitôt dans l'obscurité. Le monarque tomba de son cheval, et expira peu d'instants après. Ce fut avec horreur que, le lendemain, tout le monde apprit que le roi avait été poignardé par un jeune homme, appelé LANDRI, qui était le favori de la reine.

Alors personne ne douta que Frédégonde ne fût encore l'auteur de ce meurtre, dont elle prétendit accuser Brunehaut et ses Austrasiens. Quoiqu'elle n'ignorât pas les soupçons qui planaient sur Landri, elle continua de le garder auprès d'elle, et le fit même maire du palais du jeune Clotaire, son fils : ce qui était la plus haute dignité du royaume, en Neustrie comme en Austrasie.

Quoique le sort de Chilpéric eût été bien affreux, puisque ce fut dans sa propre famille qu'il rencontra ses plus implacables ennemis, il ne se trouva parmi les Franks personne qui le regrettât, parce que c'était en accordant toute sa confiance à la plus méchante des femmes, qu'il avait causé le malheur de tant d'innocents, et la perte d'une partie de sa race.

LA MORTE DE BRUNEHAUT.

Depuis l'an 584 *jusqu'à l'an* 621.

CLOTAIRE, fils de Chilpéric Ier et de Frédégonde, n'était âgé que de six mois, lorsque, par la mort de son père, il se trouva roi de Neustrie. Sa mère aurait bien voulu régner à sa place, jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même; mais les seigneurs neustriens refusèrent d'obéir à cette méchante femme, et ce fut GONTRAN, oncle du jeune monarque et roi de Bourgogne, qui devint son tuteur et celui de son royaume.

Gontran n'était pas un mauvais prince; mais les Franks d'Austrasie, auxquels il refusa de livrer Frédégonde qu'ils réclamaient pour la punir de tous ses crimes, lui suscitèrent mille embarras qui rendirent son règne bien pénible. Par un reste de pitié pour cette femme scélérate, il voulut bien ne pas l'abandonner à ses ennemis; mais ne pouvant lui-même supporter sa présence, il la relégua dans cette même ville de Rouen, où naguère Brunehaut, par ordre de cette princesse, avait subi une si dure captivité.

A cette époque, il était si ordinaire de voir des princes égorgés par leurs parents ou leurs sujets, que Gontran, quoiqu'il ne fît de mal à personne, ne pouvait s'empêcher de trembler pour sa propre vie. Un jour donc qu'une foule de peuple était réunie dans une vaste église, il éleva la voix au moment où le prêtre allait commencer la messe, et supplia les assistants de le laisser vivre encore trois ans; afin, leur dit-il, qu'après ce temps, Childebert II., roi d'Austrasie, qui commençait à devenir grand, pût à son tour protéger son petit-cousin Clotaire.

Pendant ce temps, Frédégonde se voyant abandonnée de tout le monde (car un pareil monstre avait trouvé

des complices, mais n'avait jamais eu d'amis), était tombée dans un désespoir affreux, de n'être plus une grande reine comme auparavant, et surtout de n'avoir plus le pouvoir de se venger de ses ennemis. Au fond de sa retraite, elle ne pouvait pardonner à Gontran de l'avoir ainsi confinée, ni oublier la haine qu'elle nourissait depuis tant d'années contre Brunehaut et son fils Childebert, qui lui avait échappé si heureusement, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. Toute prisonnière qu'elle était, elle trouva le moyen de satisfaire sa soif de vengeance, et paya des misérables, capables de tous les crimes, qui empoisonnèrent ce dernier prince pendant un repas.

Le vieux Gontran ne survécut pas long-temps à son neveu Childebert II., et leur mort fut le signal de nouveaux malheurs et de nouvelles guerres; les Francs d'Austrasie et ceux de Neustrie se disputèrent les débris du royaume de Bourgogne, et Frédégonde profita de ce moment de trouble pour sortir de sa prison, et revenir à la cour de son fils Clotaire, qui n'avait encore que treize ans; elle y redevint souveraine maîtresse, comme par le passé,[1] et Dieu sait toutes les méchancetés qu'elle aurait encore faites, si la mort n'était venue la surprendre au moment peut-être qu'elle y pensait le moins; car la Providence permet quelquefois que les grands coupables tombent ainsi tout-à-coup dans ses mains redoutables, sans avoir eu le temps de se repentir.

Cependant, le jeune roi de Neustrie que l'on appelle Clotaire II., pour le distinguer de son aïeul Clotaire, dont je vous ai raconté l'histoire, grandissait sous les yeux de Landri, ce maire du palais qui avait assassiné Chilpéric, et cet homme lui avait appris de bonne heure à détester Brunehaut, et à lui souhaiter tout le mal possible.

Depuis la mort de son fils Childebert, la reine d'Austrasie s'était chargée d'élever ses petits-fils, dont l'aîné,

tout jeune encore, se nommait THIERRI; mais au lieu d'en faire des princes généreux et vaillants, elle avait eu soin de leur donner une si mauvaise éducation, qu'ils étaient tout-à-fait incapables de gouverner leur royaume, et surtout de se faire respecter des chefs austrasiens qui, pour la plupart, étaient des gens turbulents et difficiles à contenir. Cette ambitieuse princesse agissait ainsi, pour qu'ils ne lui redemandassent pas un jour la couronne de leur père, dont elle voulait jouir tant qu'elle vivrait. En même temps, comme elle se méfiait beaucoup des seigneurs qui autrefois avaient été les leudes du roi son mari et ses plus fidèles amis, elle en fit périr plusieurs dans des embûches secrètes: ce qui acheva d'exciter[2] contre elle la haine de tous les autres. Dès ce moment, ces seigneurs indignés, de concert avec les principaux chefs barbares que Sigebert avait appelés autrefois de Germanie, n'attendirent plus qu'une occasion favourable pour se venger d'une manière terrible de cette princesse, avec laquelle ils résolurent de perdre toute la race royale des Mérowings d'Austrasie.

Sur ces entrefaites, le jeune roi Thierri, étant venu à mourir, laissa quatre petits garçons que leur aïeule voulut encore faire élever à sa manière; mais pour cette fois sa tyrannie devint si insupportable, que ses ennemis prirent la résolution de ne pas différer davantage l'instant de leur vengeance.

Il y avait alors parmi les seigneurs austrasiens, un général nommé VARNACHAIRE, qui était très-habile et très-courageux; c'était lui qui commandait les soldats de Brunehaut, lorsqu'il lui prenait fantaisie[3] de guerroyer contre les Neustriens ou les Bourguignons, et il n'allait jamais à la bataille qu'il ne remportât la victoire.

Or, il faut que vous sachiez que, lorsque les rois sont défiants et injustes, il se trouve toujours autour d'eux des gens qui viennent leur faire de faux rapports,

dans l'espoir d'obtenir quelque récompense : ce qui est bien affreux de la part de ces gens-là, car il n'y a rien de plus odieux que de calomnier des innocents.

Un jour, quelqu'un de ces calomniateurs vint avertir Brunehaut que Varnachaire ne cessait de se plaindre d'être obligé de la servir : il n'en fallut pas davantage pour mettre la reine dans une colère affreuse, et elle écrivit aussitôt à un homme qui était de ses amis, pour lui ordonner de faire périr ce général.

Lorsque sa lettre fut achevée, elle voulut la relire avant de l'envoyer ; et comme il arrive souvent à ceux qui s'abandonnent à un premier mouvement de colère, elle regretta d'avoir écrit des choses qui devaient causer la mort d'un si vaillant homme, déchira sa lettre en mille morceaux, et la jeta sous sa table.

Brunehaut croyait bien que personne au monde ne connaîtrait la mauvaise pensée qu'elle avait eue contre Varnachaire ; mais un domestique, qui était peut-être gagné par ses ennemis, ramassa soigneusement tous ces petits morceaux de parchemin, et alla les porter au général lui-même, qui, après les avoir rapprochés pour les lire, comprit que peu s'en était fallu que, dans un instant d'impatience, la reine ne le fît mettre à mort ;[4] il craignit qu'une autre fois elle ne se ravisât pas assez tôt, et pour mettre sa propre vie hors de danger, il proposa au roi de Neustrie, qui ne demandait pas mieux, de lui livrer sa grand'tante et tous ses jeunes cousins, pour en faire ce qu'il voudrait.

Vous savez déjà que Clotaire II. haïssait mortellement cette princesse ; il accepta donc la proposition avec empressement, et promit à Varnachaire de le faire maire du palais de Bourgogne, s'il voulait lui amener la reine pieds et poings liés.[5] Presque tous les seigneurs Austrasiens et Bourguignons entrèrent dans ce complot, et Brunehaut, ne trouvant plus un seul défenseur, fut livrée au roi de Neustrie, avec tous ses petits-fils.

Ce fut un terrible spectacle, mes enfants, que celui de

cette Brunehaut qui avait été si puissante et pourtant si malheureuse pendant toute sa vie, traînée par des soldats devant le roi, son neveu. Ce prince ordonna aussitôt qu'on la dépouillât du manteau royal dont elle était vêtue, et qu'on lui arrachât la couronne d'or que son front portait encore.

On la revêtit ensuite de misérables haillons, et elle fut promenée pendant trois jours de suite sur un vieux chameau, à la vue des soldats et de la populace, qui l'accablèrent de boue et d'injures; car, la plupart du temps, c'est une satisfaction pour les gens grossiers de maltraiter ainsi ceux qui ont été leurs maîtres, et dont ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer.

Après cela, on amena un cheval sauvage, qui n'avait jamais voulu souffrir qu'aucun cavalier le montât, la pauvre reine fut attachée par les cheveux à la queue de ce fougueux animal, qu'on lâcha ensuite, après lui avoir enfoncé dans les flancs des éperons aigus, pour le rendre encore plus furieux.

La malheureuse Brunehaut fut donc traînée par ce cheval, qui s'enfuit avec une effrayante rapidité, et son corps fut bientôt mis en pièces.

Long-temps après la mort de cette princesse, on trouva dans un tombeau les restes de son corps mutilé, et parmi des lambeaux de vêtements, on reconnut un des éperons de fer qui avaient été fixés aux flancs du cheval, pour l'exciter dans sa course.

Quant aux petits-fils de Brunehaut, ils furent tous mis à mort par l'ordre de Clotaire II., qui, comme vous voyez, n'était pas meilleur que son grand-père, et avec eux finit toute cette famille de rois austrasiens, que tant de crimes et de désastres avaient frappée.

[1] Par le passé, *formerly.* [2] Ce qui acheva d'exciter, *which completely excited.* [3] Lorsqu'il lui prenait fantaisie, *when she took a whim.* [4] Peu s'en était fallu que la reine ne le fît mettre à mort, *the queen had almost caused him to be put to death.* [5] Pieds et poings liés, *bound hand and foot.*

LES MONASTÈRES.

Depuis l'an 621 *jusqu'à l'an* 638.

Vous avez sans doute entendu chanter quelquefois dans les rues, mes bons amis, une vieille chanson où l'on fait tenir au bon roi DAGOBERT et au grand saint Éloi bien des discours ridicules, et qui n'ont pas la moindre vérité ; aussi ne faut-il rien croire de ce que dit cette chanson, et je vais à mon tour vous raconter l'histoire de Dagobert, qui était fils de Clotaire II., et celui peut-être des rois franks dont le nom est resté le plus populaire.

Clotaire II., devenu maître de l'Austrasie par sa victoire sur Brunehaut et l'extermination de sa famille, voulut réunir ce pays à ses royaumes de Neustrie et de Bourgogne, qu'il gouvernait déjà au moyen de ses maires du palais ; mais il s'aperçut bientôt que les seigneurs austrasiens qui s'étaient donnés à lui, murmuraient d'être comptés pour si peu de chose[1] dans l'empire des Franks, et il résolut de leur donner pour roi son fils Dagobert, qui était un prince aimable et vaillant. Il céda donc à ce jeune prince cette couronne d'Austrasie, achetée par tant de crimes, et lorsque Clotaire mourut, après un long règne, Dagobert se trouva roi de toute la Gaule, et même de plusieurs provinces germaniques, comme son père l'avait été.

A cette époque, mes jeunes amis, les Franks se montraient bien différents de ce qu'ils avaient été du temps de Clovis et de ses fils : au lieu de se tenir sans cesse prêts à faire de nouvelles expéditions, et à former de nouvelles armées, ils s'étaient dispersés sur toute la surface du territoire des Gaules, où chacun d'eux avait commencé à cultiver un coin de terre, ou à le faire labourer par des esclaves ; mais, selon leur ancienne

coutume, ils avaient soin de ne pas s'éloigner de la demeure où leurs anciens chefs s'étaient fixés, comme s'ils eussent voulu les retrouver en cas de besoin.

Chaque année, lorsque la saison du Champ de Mars était arrivée, on ne les voyait plus accourir de toutes parts, armés de leurs redoutables francisques, pour presser leurs rois de les conduire à quelque guerre où ils pussent exercer de nouvelles rapines. Le goût de ces courses périlleuses s'était éteint chez la nation franke ainsi disséminée, et il ne se trouvait plus dans ces assemblées, autrefois si tumultueuses, que les princes des guerriers barbares, auxquels on donnait le nom de DUCS et de COMTES ; les évêques des cités, décorés du titre de prélats, et enfin les leudes des rois, enrichis de la possession des terres saliques, ou des BÉNÉFICES qu'ils tenaient de la munificence royale. Ce mot de BÉNÉFICE, mes enfants, signifie une terre donnée en présent, comme les chevaux et les armes que les rois franks distribuaient autrefois à leurs compagnons, pour les attacher plus fortement à leur service, et s'assurer leur fidélité.

Au milieu de ces assemblées, on remarquait les maires de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, véritables chefs des seigneurs de ces royaumes. Celui qui était revêtu de cette dignité chez les Austrasiens, portait le nom de PEPIN, et on l'a surnommé le VIEUX, pour le distinguer de deux autres Pepin, dont je vous parlerai par la suite.[2]

Dagobert, qui reconnut dans ce seigneur un esprit supérieur et un caractère turbulent, craignit qu'il ne se mît à la tête des mécontents ; il le dépouilla de sa dignité, pour en revêtir un Frank neustrien, nommé ŒGA, dont il connaissait la fidélité.

Comme les Austrasiens se plaignaient encore de n'avoir point un roi qui habitât parmi eux, il leur envoya son fils aîné, âgé de trois ans, et le fit roi d'Austrasie, sous le nom de Sigebert III., parce qu'il y avait eu, avant lui, deux monarques de ce nom dans

ce royaume. Le second de ses fils, qui se nommait Clovis II., reçut pour son lot la Neustrie et la Bourgogne, et une assemblée des seigneurs franks et bourguignons approuva ce partage; mais cette précaution n'empêcha pas que de grands malheurs ne vinssent fondre sur la famille des Mérowings, comme nous le verrons tout à l'heure.

Puisque je vous ai raconté l'histoire du roi Dagobert, mes jeunes amis, il faut que je vous apprenne aussi quel était le grand saint Eloi, dont parle la chanson, afin que vous puissiez savoir combien tout ce qu'on y fait dire à ce personnage est ridicule et dénué de sens.

Saint Éloi était le plus habile orfèvre de son temps, et il faisait de très-beaux vases d'or et d'argent, ainsi que d'autres ouvrages du plus grand prix, que le roi plaçait ensuite dans son trésor qui était fort considérable. En outre, comme Dagobert savait que son orfèvre était un très-honnête homme, il le chargea de garder ces belles choses avec les autres richesses du royaume, afin de les exposer aux yeux du peuple dans les occasions solennelles; ce qui n'arrivait que rarement.

Lorsque je vous ai raconté les malheurs de Mérovée, que Frédégonde, après l'avoir privé de sa longue chevelure, fit enfermer dans un cloître, je n'ai pas eu le temps de vous faire connaître quels étaient les moines qui habitaient ces sortes de retraites, auxquelles on donnait aussi le nom de MONASTÈRES.

Ces moines, dont la seule occupation avait été d'abord de prier Dieu toute la journée, et quelquefois même de se relever la nuit pour chanter des cantiques, rendirent ensuite de grands services à la société, et c'est à eux que nous devons la conservation de beaucoup de connaissances précieuses, qui, sans leurs travaux, ne seraient point parvenues jusqu'à nous.

Du temps du roi Dagobert, il y avait très-peu de personnes qui eussent appris à lire et à écrire, et l'on ne savait pas encore imprimer des livres, comme on le fait

si aisément à présent: il fallait donc que tous les livres fussent écrits à la main, et comme ce travail demande beaucoup de soins et de temps, il était très-difficile de s'en procurer, même à prix d'argent; car, si vous vouliez seulement copier un petit volume comme celui-ci, cela vous prendrait pendant bien des jours toutes vos récréations, et encore je doute que votre patience pût aller jusqu'au bout.[3]

Eh bien! ces moines, qui pour la plupart étaient plus instruits que les soldats et les autres hommes de leur temps, parce qu'ils avaient le loisir d'étudier, copièrent un grand nombre de bons livres, qu'ils conservèrent précieusement dans leurs monastères. Au lieu de bâiller ou de dormir toute la journée lorsqu'ils n'avaient plus rien à faire à l'église, ils s'occupaient sans relâche de devenir savants, pour instruire ceux qui venaient leur demander des conseils, ou pour leur enseigner les choses utiles qu'ils avaient étudiées dans leurs livres.

Quelques-uns de vous sans doute, mes enfants, vont me demander si ces moines ne faisaient jamais autre chose dans toute leur vie que de copier des livres ou de les étudier, parce que vous vous imaginez peut-être que lorsqu'on est devenu grand, on n'a plus besoin de rien apprendre; mais il faut que vous sachiez qu'on peut s'instruire à tout âge, et ces hommes laborieux, pour qui l'oisiveté eût été un grand malheur, savaient se créer des récréations utiles.

Les uns entreprenaient d'abattre des forêts entières, pour labourer la terre et y semer du blé, et les différentes espèces de végétaux dont l'homme se nourrit; les autres travaillaient à pratiquer des routes pour communiquer d'un endroit à l'autre, ou bien élevaient des espèces de montagnes en terre que l'on nomme des "Digues," pour empêcher les rivières de déborder et d'inonder les campagnes.

D'autres fois, ils creusaient de grands fossés auprès des marécages, pour faire écouler l'eau qui, en crou-

pissant, causait des maladies continuelles dans tous les environs ; de sorte qu'il arriva très-souvent que des marais infects, où l'on n'entendait que le coassement de grenouilles, se trouvèrent transformés par leurs travaux en de belles et vastes prairies, où l'on voyait paître de gras troupeaux de bœufs et de moutons.

Vous voyez par tout ce que je viens de vous dire, que les moines de ce temps-là n'étaient point des paresseux ; leur activité devint même très-profitable aux autres hommes, qui n'auraient point osé entreprendre des travaux si considérables, dénués, comme ils l'étaient, des moyens et des connaissances nécessaires. Aussi le roi Dagobert, qui pensait être agréable à Dieu en favorisant ceux qui se disaient ses serviteurs, protégea-t-il beaucoup ces gens laborieux ; il leur accorda un grand nombre de terres, à titre de bénéfices, comme les autres rois en avaient distribué à leurs capitaines et à leurs soldats, et les combla de toutes sortes de richesses, afin de les encourager à continuer leurs travaux ; mais ce prince et ceux qui l'imitèrent, commirent une grande faute, en accordant trop de biens à des religieux qui, pour la plupart, avaient fait vœu de pauvreté ; car, lorsqu'ils furent devenus riches, ils perdirent tout leur zèle pour le travail, et cessèrent entièrement d'être utiles.

Ce fut aussi pour honorer les moines de SAINT-DENIS, petite ville des environs de Paris, que Dagobert bâtit dans ce lieu une grande et belle église, qu'il orna des plus magnifiques ouvrages d'orfèvrerie, que saint Éloi fabriqua par son ordre, et dont les colonnes, les voûtes et les murailles, furent décorées de superbes étoffes, tissues d'or et d'argent, ou brodées de perles ou de pierres précieuses. Il fit en outre creuser sous cet immense édifice de vastes souterrains, où il ordonna qu'après sa mort on l'enterrât, ainsi que tous les rois Franks qui régneraient après lui ; et en effet, depuis

cette époque, ces caveaux ont servi de sépulture à la plupart de nos rois.

Dagobert Ier rendit un service éclatant à son siècle, en protégeant les hommes instruits, qui étaient fort rares de son temps; et cela était d'autant plus louable de sa part, qu'il ne savait seulement pas lire; et passerait certainement aujourd'hui pour un ignorant; mais il appréciait le mérite de la science, et faisait grand cas de ceux qui[4] la cultivaient.

Plusieurs de ses successeurs l'imitèrent, en fondant, comme lui, un nombre considérable de monastères d'hommes et de femmes, qu'ils enrichirent de leurs dons pour se concilier la faveur du ciel, et se faire pardonner leurs péchés; mais lorsque ces cloîtres se furent ainsi multipliés dans les Gaules, ils servirent d'asile à une foule de paresseux, qui vinrent y chercher une existence douce et inactive, et d'utiles qu'ils avaient été d'abord, ces établissements devinrent bientôt nuisibles.

[1] D'être comptés pour si peu de chose, *because they were so lightly esteemed.* [2] Par la suite, *afterwards.* [3] Pût aller jusqu'au bout, *would be able to bring it to a conclusion.* [4] Faisait grand cas de ceux qui, *greatly esteemed those who.*

LES ROIS FAINÉANTS.

Depuis l'an 638 *jusqu'à l'an* 655.

Les princes dont je vais maintenant vous raconter l'histoire, mes jeunes amis, sont ordinairement désignés sous le nom de ROIS FAINÉANTS, parce qu'ils n'aimèrent point à travailler, et préférèrent passer leur temps dans la mollesse et l'oisiveté, plutôt que de se

donner la peine de faire à leurs sujets tout le bien qu'ils auraient pu leur procurer. Or vous saurez qu'il n'y a rien de plus honteux pour un homme que de mériter le surnom de fainéant, qui veut dire lâche ou paresseux.

Cependant, il ne faut pas croire que tous ces rois fainéants aient été nommés ainsi, à cause de leur paresse ; la plupart d'entre eux n'ont été que de pauvres enfants qui n'avaient plus de père, et que l'on élevait fort mal, afin qu'ils ne fussent bons à rien ; car il n'y a rien de si malheureux pour un jeune homme, que de perdre des parents qui auraient pu lui donner de bons exemples, et lui enseigner tout ce qu'un enfant doit apprendre.

Les fils de Dagobert, Sigebert III., roi d'Austrasie, et Clovis II., roi de Neustrie, ont été les premiers monarques franks flétris du surnom de fainéants. A peine âgés l'un de huit ans, l'autre de quatre, lorsque leur père mourut, tous deux se trouvèrent réduits à un vain simulacre de royauté, le premier sous la domination de Pepin-le-Vieux, que les Austrasiens avaient rappelé, le second sous l'empire d'Œga, ce seigneur neustrien à qui Dagobert avait confié la jeunesse de son fils. Ces deux hommes puissants étaient décorés du titre de maire du palais des deux royaumes, et c'était à eux qu'obéissaient les seigneurs franks et bourguignons, et même une partie des chefs barbares qui commandaient aux nations germaniques restées de l'autre côté du Rhin. Les ducs du midi de la Gaule reconnaissaient aussi leur puissance, quoique la plupart n'attendissent qu'une occasion favorable pour s'affranchir d'une monarchie qu'ils voyaient près de devenir le partage de celui qui serait assez adroit pour s'en emparer.

Sigebert III. ne régna que peu de temps en Austrasie, et sa mort réunit encore une fois ce royaume à celui de Neustrie dans les mains de Clovis II., le plus indolent des monarques que l'on eût jamais vus, si ceux

qui lui succédèrent ne l'eussent encore surpassé en mollesse et en nonchalance.

De temps en temps, et lorsqu'il ne faisait ni pluie, ni vent, ni soleil, tant il aurait craint d'avoir trop froid ou trop chaud, ce prince, qui vivait retiré dans un château où il ne pensait qu'à s'amuser, boire, manger et dormir, montait sur un charriot attelé de quatre bœufs blancs, dont les cornes étaient dorées, et parcourait lentement les rues de Paris, alors étroites et boueuses, de peur d'être fatigué, si son char eût été traîné par des chevaux vifs et fringants.

Pendant ce temps, c'était le maire du palais qui gouvernait le royaume à la place du prince; et comme le plus souvent ce seigneur était d'un caractère dur et orgueilleux, personne n'osait contredire ses volontés, pas même le pauvre roi, dont il faisait tout ce qu'il lui plaisait.

Une fois chaque année, le maire du palais permettait au faible Clovis de se montrer en grande cérémonie à l'assemblée du Champ de Mars, où je vous ai dit que se rendaient les ducs des provinces, les évêques et les leudes royaux, ordinairement accompagnés d'un certain nombre d'hommes de leurs domaines. Alors on couvrait le monarque d'un magnifique manteau de pourpre, on lui mettait sur la tête une belle couronne d'or, et autour du cou un collier tout étincelant de pierreries. Ainsi paré, le prince paraissait devant le peuple, qui contemplait son roi comme on regarde un saint dans une niche. Mais il ne lui était pas permis de parler, et encore moins de rien ordonner, sans l'agrément de son maire du palais.

Aussitôt après, Clovis II. était ramené dans son palais, où il avait toutes ses aises, qu'il préférait infiniment aux soucis de la royauté; car, lorsqu'on est accoutumé à ne rien faire, on ne peut plus s'arracher à sa paresse, qui est pourtant le plus honteux de tous les défauts, puisqu'il faut que tout le monde travaille sur la terre, même les hommes riches et puissants.

De peur que le roi ne s'ennuyât dans son château et ne voulût en sortir, le maire du palais avait grand soin de lui envoyer de temps en temps, pour le divertir, des baladins qui exécutaient en sa présence des jeux de toute espèce. Quelquefois aussi de prétendus sorciers venaient lui dire sa bonne aventure, ou bien des sauteurs et d'autres charlatans faisaient devant lui mille tours et mille cabrioles.

Tout cela n'empêcha pas qu'un jour le roi Clovis, étant sorti de son palais pour se promener, vit des marchands étrangers qui conduisaient une jeune et belle esclave, pour la vendre sur un marché à qui voudrait l'acheter; car, dans ce temps-là, on vendait de pauvres gens pour de l'argent, comme on vend aujourd'hui des animaux. Ces malheureux étaient ordinairement des hommes et des femmes qui avaient été pris à la guerre, ou enlevés par des brigands, comme cela était arrivé à cette jeune fille, qui avait nom Bathilde.

Le roi voulut savoir l'histoire de cette jeune personne, et il apprit bientôt que c'était une princesse d'un pays très-éloigné, qui, se promenant un jour sur le bord de la mer, avait été saisie par des corsaires malgré ses pleurs et ses cris, et portée sur un vaisseau où elle n'avait cessé d'appeler sa mère en sanglotant, comme si elle eût pu en être entendue de si loin.

Cette aventure donna envie à Clovis de parler à Bathilde; il la trouva si aimable, si sage et si intéressante, qu'il l'emmena dans son palais, et ne voulut pas avoir d'autre femme qu'elle; ainsi Bathilde, au lieu d'être vendue comme esclave, se trouva tout-à-coup une grande reine. Elle méritait bien ce sort, car elle était bonne et vertueuse; et lorsqu'elle fut devenue princesse, elle fit tant de bien aux pauvres, que tout le peuple l'aima à l'adoration.

Clovis II. aurait été heureux de passer une longue vie auprès d'une femme si aimable; mais il mourut de maladie, étant encore fort jeune, après avoir recom-

mandé à Bathilde d'avoir bien soin de trois petits garçons qu'il laissait après lui chargés du poids de sa couronne.

LES MAIRES DU PALAIS.

Depuis l'an 655 *jusqu'à l'an* 681.

CLOTAIRE III., roi de Neustrie, et CHILDÉRIC II., roi d'Austrasie, étaient les fils aînés de Clovis et de la reine Bathilde; mais comme ils n'étaient encore que des enfants, ce furent, selon la coutume, deux maires du palais qui gouvernèrent ces royaumes à leur place. Quant à THIERRI leur plus jeune frère, quoique Bathilde eût bien voulu aussi lui donner une couronne, on le laissa à l'écart;[1] et lorsque sa mère se retira dans un monastère de femmes, qu'elle avait fondé à CHELLES, auprès de Paris, personne ne fit plus attention à ce pauvre enfant.

Or, il arriva dans ce temps-là que la reine, ayant choisi pour maire du palais de Neustrie un homme habile, nommé ÉBROÏN, qui n'appartenait ni à la classe des seigneurs, ni à celle des évêques, ni même à celle des leudes royaux, ceux-ci virent avec mécontentement son élévation, parce qu'ils se doutaient qu'Ébroïn voudrait abaisser leur orgueil et les réduire à l'obéissance.

Chez les Austrasiens, au contraire, le maire du palais était un duc nommé VULFOALD, que les grands du royaume avaient élevé à cette dignité, pour qu'il exerçât à leur profit l'autorité royale; mais comme ce seigneur n'était que leur égal, il en résulta qu'un grand nombre de chefs des Franks et de ducs du midi de la Gaule, qui jusqu'alors s'étaient soumis à la puissance du roi d'Austrasie, refusèrent de lui obéir, ainsi qu'au maire qui le représentait.

Sur ces entrefaites,[2] il arriva que Clotaire III., à peine sorti de l'enfance, mourut en Neustrie ; et Ébroïn, qui ne voulait pas que la mairie de ce royaume lui échappât, alla trouver dans sa retraite le jeune Thierri, dont lui seul peut-être se souvenait encore, et déposa à ses pieds les marques de la royauté : c'était un diadème orné de pierreries, un riche manteau de pourpre magnifiquement brodé, et enfin un superbe sceptre d'or.

Thierri demeura tout ébloui à la vue de tant de belles choses, et il ne fut pas maître de sa joie, lorsqu'on lui dit que tout cela allait lui appartenir. Il se laissa donc placer par Ébroïn sur le trône de Neustrie que son frère Clotaire avait occupé ; mais le pauvre prince ne se doutait pas de tous les malheurs qui l'y attendaient.

En effet, dès que les seigneurs de Neustrie et de Bourgogne eurent appris qu'Ébroïn avait osé donner la couronne à ce jeune prince, que l'on nomma Thierri III., sans les avoir assemblés pour avoir leur consentement, ils appelèrent à leur aide les grands d'Austrasie, et ayant surpris ensemble Ébroïn et son petit roi, ils leur coupèrent les cheveux à tous les deux, et les enfermèrent dans des cloîtres séparés d'où ils ne devaient plus jamais sortir.

Après cela, ils offrirent le trône de Neustrie à Childéric II., qui se trouva ainsi roi de toute la Gaule franke. Il fallut pourtant encore qu'il consentît à recevoir de leurs mains, pour maire du palais, un seigneur bourguignon nommé Léger, qui était un homme altier et turbulent, et par-dessus tout l'ennemi déclaré d'Ébroïn ; mais bientôt Léger s'étant brouillé avec le roi, ce prince, pour le punir, le fit enfermer dans le même cloître où Ébroïn était déjà, afin que ces deux hommes, qui se haïssaient mortellement, subissent le supplice de se trouver sans cesse face à face.

Vous voyez par-là que les seigneurs franks de cette époque se croyaient tout permis, et qu'ils supportaient avec bien de la peine d'être soumis à l'autorité d'un

roi. Aussi Childéric II., ayant, je ne sais pour quel motif, fait lier à un poteau et frapper de verges un jeune comte austrasien nommé Bodillon, celui-ci jura de laver dans le sang du monarque l'affront qu'il venait de recevoir.

Dès que ce honteux châtiment fut connu des grands du royaume, il s'éleva parmi eux un cri d'indignation contre Childéric, qui avait osé infliger à un seigneur un supplice réservé jusqu'alors aux seuls esclaves. Tous les chefs des Franks, en écoutant le récit de Bodillon, regardèrent sa punition comme une insulte personnelle, et après s'être engagés entre eux par un serment à tirer tôt ou tard de ce prince une vengeance éclatante, ils envoyèrent consulter Léger dans sa prison sur le moment qu'ils devaient choisir.

A quelque temps de là, Childéric II. étant allé à la campagne avec sa femme et ses enfants; l'implacable Bodillon les surprit dans une forêt, et fit tuer sous ses yeux, sans miséricorde, le roi, la reine et tous les jeunes princes qui se trouvaient là. Un seul échappa à ces meurtriers, parce qu'il était si petit qu'un serviteur fidèle le cacha sous son manteau, et l'emportant dans le cloître de Chelles, près de celui où s'était retirée la reine Bathilde, le fit élever le plus secrètement possible sous le nom supposé de frère Daniel.

A peine Childéric eut-il rendu le dernier soupir, que les grands qui venaient de commettre ce crime se rendirent à l'abbaye de Saint-Denis, où Thierri III. avait été enfermé, et tirant de sa retraite ce prince dont la chevelure avait eu le temps de repousser, ils le replacèrent sur ce trône dont eux-mêmes l'avaient précipité peu d'années auparavant.

Pendant leur captivité dans le même monastère, Ébroïn et Léger paraissaient s'être réconciliés sincèrement, parce que le vénérable abbé qui se trouvait chargé de leur garde avait refusé de leur en ouvrir les portes, jusqu'à ce qu'ils eussent fait serment au pied des autels de ne plus donner au monde le spectacle de

leur inimitié ; mais de pareils hommes se jouaient de tout ce qu'il y a de plus sacré. Aussi le premier usage qu'ils firent de leur liberté fut-il de se livrer à toute la haine qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, et dont le seul terme devait être celui de leur existence. Léger, tombé au pouvoir de son ennemi, après avoir eu les yeux arrachés, eut la tête tranchée par son ordre ; et Ébroïn périt sous le poignard d'un assassin.

Cependant, au milieu de tant de désastres, les Franks se lassaient de voir les forces de leur monarchie s'épuiser par des crimes et des revers qui semblaient désormais attachés à l'existence des Mérowings et vous allez voir bientôt quel fut le sort de cette famille de rois, autrefois si illustre, et maintenant si avilie.

[1] On le laissa à l'écart, *he was omitted.* [2] Sur ces entrefaites, *in the meantime.*

PEPIN D'HÉRISTAL.

Depuis l'an 681 *jusqu'à l'an* 695.

Il y avait dans ce temps-là en Austrasie, mes bons amis, un jeune homme intrépide et ambitieux que l'on nommait PEPIN D'HÉRISTAL, parce qu'il possédait, sur les bords de la Meuse, un château de ce nom : il était petit-fils par sa mère de Pepin-le-Vieux, dont je vous ai parlé dans l'histoire des rois fainéants, et les seigneurs austrasiens, parmi lesquels il occupait un rang distingué, avaient placé en lui toute leur confiance.

Le prince qui régnait alors sur ce royaume portait le nom de DAGOBERT II., et passait pour être fils de Sigebert III., frère du dernier Clovis. C'était comme tous les Mérowings de cette époque un véritable roi

fainéant, au nom duquel il eût été facile à Pepin de gouverner l'Austrasie; mais cet ambitieux dédaignant ce fantôme de roi, qui lui était inutile, l'abandonna aux seigneurs révoltés, qui le firent juger par une assemblée d'évêques de leur parti, et le mirent à mort. Après ce meurtre, Pepin eût pu aisement placer la couronne sur sa propre tête; mais il voulut bien encore se contenter du titre de duc d'Austrasie, que personne ne fut assez hardi pour lui contester, et les grands du royaume consentirent à ce que cette dignité demeurât à perpétuité dans sa famille, dans l'espoir de s'assurer les mêmes avantages dans les provinces qu'ils possédaient.

Je vous prie de remarquer que ce Dagobert II. fut le dernier prince revêtu de la royauté d'Austrasie, et que depuis cette époque il n'y eut plus chez les Franks de ce pays d'autre puissance que celle de leurs ducs héréditaires.

Pendant ce temps le faible Thierri III., qui depuis la mort d'Ébroïn n'avait pas cessé d'être le jouet des maires de son palais, eut l'imprudence de se brouiller avec Pepin, en lui reprochant d'accorder asile en Austrasie à tous les Neustriens mécontents de son gouvernement. Ce fut là le prétexte qui alluma entre les deux royaumes une guerre terrible, dans laquelle les Franks des deux partis entrèrent avec fureur. Ce n'était plus alors une simple querelle entre des seigneurs turbulents, c'était la puissance des ducs d'Austrasie achevant d'accabler[1] la royauté neustrienne. Les deux armées s'étant rencontrées près du bourg de TESTRY, non loin de la ville de Péronne, il s'engagea dans cet endroit une terrible bataille, où le maire de Neustrie fut vaincu et tué, et où la victoire demeura au redoutable Pepin, que les seigneurs austrasiens secondèrent de tout leur pouvoir.

Dès ce moment, l'autorité de Pepin sur la Neustrie fut aussi solidement établie qu'elle l'était depuis longtemps sur l'autre royaume: Thierri III., après avoir assisté à la bataille, s'enfuit précipitamment jusqu'à

Paris, où le vainqueur entrant en même temps que lui, l'obligea de le recevoir comme maire du palais.

Cette bataille de Testry est un événement extrêmement remarquable, en ce qu'elle établit d'une manière définitive la prépondérance des ducs d'Austrasie sur la monarchie neustrienne ; il y eut bien encore parfois, entre ces deux États, de nouvelles dissensions et de nouveaux troubles, mais ils furent plutôt occasionés par l'ambition de quelques seigneurs turbulents que par l'animosité des deux nations qui désormais n'en formaient plus qu'une.

Depuis cette époque, Pepin d'Héristal gouverna seul toute la monarchie des Franks, tandis que Thierri III., renfermé dans son palais, se contentait d'y porter les insignes de la souveraineté, et de se montrer de temps à autre[2] aux yeux de son peuple, couvert du manteau royal, la tête ceinte du diadème, et portant en main le sceptre qu'il avait acheté si cher. Il régna ainsi pendant plusieurs années, comme avait régné son père Clovis II., et méritant comme lui le surnom de fainéant.

Quant à Pepin, comme les ducs des nations germaniques, et les autres seigneurs franks, après lui avoir prêté main-forte[3] pour abattre la Neustrie, prétendaient s'attribuer la même indépendance que lui-même s'était appropriée, il se trouva bientôt réduit à ses propres leudes, dont il avait augmenté le nombre en multipliant ses dons, soit en richesses, soit en bénéfices. Seulement, pour satisfaire à l'exigence de ses anciens compagnons d'armes, il rétablit formellement les assemblées du Champ de Mars, où ils aimaient à venir délibérer, comme autrefois leurs ancêtres, sur les expéditions qu'ils projetaient ; car il s'écoula bien des années avant qu'une paix véritable existât entre tous ces guerriers barbares ; Pepin se vit même forcé, pour être plus à portée de contenir les nations teutoniques qui s'agitaient sans cesse de l'autre côté du Rhin, et parmi lesquelles on distinguait les Frisons,[4] les Suèves,[5]

les BAVAROIS[6] et les SAXONS, de placer le siége de son gouvernement à COLOGNE, sur les bords de ce fleuve, d'où il pouvait à la fois surveiller les peuples germaniques, et contenir la Gaule franke dans l'obéissance.

[1] Achevant d'accabler, *completely overpowering.* [2] De temps à autre, *now and then, occasionally.* [3] Après lui avoir prêté main-forte, *after having given him assistance.* [4] Frisons, *Frisii.* [5] Suèves, Suevi. [6] Bavarois, *Bavarians.*

LA DÉFAITE DES SARRASINS.

Depuis l'an 695 *jusqu'à l'an* 741.

Puisque je vous ai parlé des Frisons, des Suèves, des Bavarois et des Saxons, ces peuples germaniques dont le voisinage était une menace continuelle pour la monarchie des Franks, ils faut que je vous fasse connaître, en peu de mots, quels pays habitaient ces nations sauvages, formées de diverses tribus idolâtres, c'est-à-dire, qui adoraient de faux dieux, comme les Franks avant la bataille de Tolbiac.

Ces peuples s'étendaient, en Germanie, depuis l'embouchure du Rhin dans l'Océan, jusqu'à un grand fleuve de cette contrée, que l'on nomme l'ELBE, et il était souvent arrivé que leurs ducs s'étaient avancés sur les bords de la Meuse, comme s'ils eussent voulu prendre dans les Gaules la place que la tribu salienne occupait autrefois auprès de l'Yssel.

A présent, mes enfants, si vous apprenez à connaître sur la carte les pays que je viens de vous indiquer, rien ne vous sera plus aisé que de retenir dans votre mémoire quelle était la position de ces peuples barbares, dont j'aurai plus d'une occasion de vous parler, dans le cours de cette histoire. Ce fut à les combattre et à les repousser en Germanie, que Pepin

employa la plus grande partie de son existence, et, pendant plusieurs années, ce grand capitaine fut forcé de porter la guerre dans leurs provinces pour les mettre à la raison.

Les fils de Thierri III. avaient vécu, comme leur père, dans l'obscurité de leurs palais; les honneurs de la royauté les avaient en quelque sorte dédommagés de leur impuissance, et lorsque CHILDEBERT III., le dernier de ces princes, vint à mourir, Pepin consentit encore à placer sur le trône de Neustrie un simulacre de roi, qui, sous le nom de DAGOBERT III., n'avait d'autre mérite que d'appartenir à l'illustre famille des Mérowings.

Ce prince, à peine âgé de douze ans, n'était pas fait pour donner de l'ombrage à Pepin, parce qu'un si jeune monarque ne pouvait manquer d'être soumis à ses volontés; et cet ambitieux, quoique déjà parvenu à la vieillesse, aurait bien regretté de voir s'évanouir la puissance qu'il avait acquise par tant de travaux; il fallut bien pourtant qu'il mourût comme les autres hommes, et vous allez voir ce qui arriva après sa mort.

Le duc Pepin avait eu deux femmes à la fois, ce qui se voyait assez souvent dans ce temps-là, et ALPAÏDE, l'une de ces princesses, lui avait donné un fils nommé CHARLES, qui, tout jeune encore, avait déjà montré une si terrible valeur à la guerre, qu'on lui avait donné le surnom de MARTEL, pour exprimer qu'il était toujours prêt à battre ses ennemis, comme le marteau d'un forgeron bat le fer sur l'enclume.

PLECTRUDE, seconde femme de Pepin, avait aussi un fils qu'elle voulait faire duc des Austrasiens et maire de Neustrie, ainsi que son père l'avait été; mais ce fils n'était encore qu'un enfant, et comme elle craignait que les Franks ne lui préférassent Charles-Martel à cause de son courage, elle fit enfermer ce jeune homme dans une tour, où elle espérait qu'il périrait bientôt d'ennui et de chagrin.

Sur ces entrefaites, les Neustriens, indignés que

Plectrude voulût donner à leur roi Dagobert III. un maire du palais qui n'avait pas plus de six ans, se révoltèrent contre cette princesse, et coururent aux armes. Après avoir vaincu les Austrasiens dans une bataille sanglante, ils choisirent pour maire un de leurs chefs les plus vaillants, nommé RAGHENFRED. et ayant poursuivi les débris de l'armée ennemie jusqu'aux portes de Metz, ils portèrent le ravage dans toute l'Austrasie.

Cependant, les grands de ce royaume, honteux des revers que leur avait attirés l'orgueil d'une femme, se souvinrent de cet intrépide fils de Pepin, qu'une injuste captivité avait privé de combattre à leur tête, et se rendant en foule à la prison où il était enfermé, ils lui rendirent la liberté, en le proclamant duc d'Austrasie. Aussitôt Charles-Martel marchant contre l'armée des Neustriens, leur livra une nouvelle bataille, où ils les défit complétement, tua leur chef Raghenfred, et se fit reconnaître maire du palais de la Neustrie soumise. La méchante Plectrude, réduite au désespoir, se vit contrainte d'abandonner au fils d'Alpaïde les trésors et les châteaux de son père, et Charles eut la générosité de lui pardonner toutes les noirceurs qu'elle lui avait faites.

Vers ce temps-là, mes jeunes amis, il arriva qu'un peuple nombreux, que l'on nommait les SARRASINS, passa les Pyrénées, qui, comme vous le savez sans doute, sont ces hautes montagnes qui séparent la France de l'Espagne, et vint ravager une partie du midi de la Gaule, sans qu'aucune ville ni aucune armée pût les arrêter. Ces barbares ne se répandaient pas comme un torrent sur toutes les provinces gauloises à la fois, mais leurs troupes se montraient successivement dans une multitude d'endroits, où le pillage et la dévastation marquaient leur passage.

Les Sarrasins, dont il ne faudra point oublier le nom, parce que vous les retrouverez dans cette histoire et dans d'autres, étaient des peuples belliqueux qui ven-

aient de l'Asie ; ils n'adoraient qu'un seul Dieu, dont ils croyaient que le prophète était Mahomet, qui leur avait promis de les rendre maîtres de toute la terre : ces peuples portaient de larges turbans, semblables à ceux que portent encore aujourd'hui les Turcs que vous rencontrez quelquefois à Paris, car les Turcs sont des mahométans, comme l'étaient les Sarrasins, de ce temps-là.

Il y eut d'abord plusieurs seigneurs, et entre autres un vaillant duc d'Aquitaine, nommé Eudes, qui essayèrent de défendre contre ces redoutables ennemis les provinces méridionales de la Gaule ; mais ils furent tous défaits successivement, et Eudes lui-même fut contraint d'appeler Charles-Martel à son secours, en le suppliant de sauver l'empire des Franks d'une destruction inévitable.

Charles ayant donc assemblé autour de sa personne les comtes et les ducs de l'Austrasie et de la Neustrie, qui accoururent suivis d'un grand nombre de soldats, s'avança au-devant des Sarrasins jusqu'aux portes d'une ancienne ville nommée Poitiers, qui est située de l'autre côté de la Loire, et auprès de laquelle il rencontra l'armée mahométane.

Alors s'engagea dans ce lieu une si terrible bataille que la terre fut couverte au loin des cadavres des ennemis, et que l'eau des rivières devint rouge de leur sang. Abdérame lui-même, le général des Sarrasins, y périt avec presque toute son armée, dont les débris repassèrent précipitamment les Pyrénées, et rentrèrent en Espagne.

Beaucoup de seigneurs et de soldats franks furent tués aussi dans cette bataille ; mais il n'y en avait pas un seul dans toute l'armée de Charles qui n'eût préféré la mort au malheur de voir ces farouches ennemis brûler les villes, ravager les campagnes, et emmener en esclavage leurs femmes et leurs enfants.

Il ne faut pas confondre, mes jeunes amis, cette éclatante victoire de Charles-Martel avec cette multi-

tude de batailles sans résultats dont toutes les histoires sont remplies : celle de Poitiers sauva véritablement la Gaule et peut-être l'Europe entière du joug des Sarrasins, qui s'étaient déjà rendus maîtres de l'Espagne, d'où ils avaient chassé les Visigoths ; sans le triomphe de ce grand homme, le croissant du prophète arabe eût partout remplacé la croix de Jésus-Christ, et nous serions nés mahométans au lieu de naître chrétiens. Charles fut donc appelé avec juste raison le sauveur de la France ; et lorsqu'il traversait les villes après sa victoire, tout le peuple se pressait sur son passage ; il n'y avait pas jusqu'aux petits enfants, qui ne demandassent[1] à leurs parents de les élever dans leurs bras, pour contempler aussi ce généreux guerrier.

Cependant, mes jeunes amis, tandis que Charles-Martel accomplissait ces grandes choses, deux rois fainéants vivaient et mouraient successivement dans leurs palais, sans que personne prît aucun intérêt à leur sort. Le vaillant duc d'Austrasie était le véritable chef de la monarchie franke, et à peine si les noms de ces princes inutiles étaient connus de leurs contemporains : Charles aimait mieux d'ailleurs faire des rois que de l'être lui-même, et le trône de Neustrie étant encore devenu vacant, il y plaça ce fils du roi Childéric II., qu'un serviteur fidèle avait fait élever secrètement dans le cloître de Chelles, sous le nom de frère Daniel, après le meurtre de ses parents par Bodillon.

Ce prince, alors âgé d'environ quarante-trois ans, mais plus propre à la vie monastique qu'il avait menée jusqu'à ce moment, qu'à porter le poids d'une couronne, était le seul en âge de régner qui restât encore de la famille de Clovis, et on l'appela CHILPÉRIC II.

Ce Chilpéric et son successeur Thierri IV., fils de Dagobert III., sur lequel je n'aurai point d'histoire à vous raconter, sont encore mis au nombre des rois fainéants, et Charles-Martel, avant de mourir, ordonna

que ses propres fils PEPIN et CARLOMAN, continueraient après lui à gouverner les Franks, comme il les avait gouvernés lui-même pendant sa vie.

[1] Il n'y avait pas jusqu'aux petits enfants qui ne demandassent, *even little children asked.*

LE COMBAT DU LION.

Depuis l'an 741 *jusqu'à l'an* 768.

Pepin fut surnommé LE BREF à cause de sa petite taille; mais tout petit qu'il était, il avait tant de force et de courage que les hommes les plus grands de son temps auraient craint de se mesurer avec lui.

Dans ce temps reculé, mes enfants, beaucoup de personnes prenaient un plaisir extrême à faire combattre des animaux les uns contre les autres; c'était un affreux spectacle qu'ils se donnaient là, et il devait être vraiment horrible de voir de pauvres bêtes s'entre-déchirer de leurs griffes et de leurs dents, en poussant des hurlements de fureur.

Un jour, Pepin assistait avec plusieurs seigneurs franks au combat d'un lion énorme contre un taureau d'une force remarquable. Vous savez que le lion est un animal si courageux qu'on le nomme ordinairement le roi des animaux; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il est aussi très-adroit à saisir sa proie de manière à ce que celle-ci ne puisse se défendre. C'était précisément ce qu'avait fait le lion dont je vous ai parlé; car il avait saisi le taureau à la gorge, afin que ce terrible animal ne pût pas faire usage contre lui de ses cornes longues et recourbées.

Pepin ne put voir sans pitié ce pauvre taureau à demi étranglé, et quoique plusieurs personnes vou-

lussent l'en empêcher, il sauta dans l'arène, qui était l'espace sablé où combattaient les animaux, et tirant son sabre il abattit d'un seul coup la tête du lion, tant il avait le bras vigoureux.

Une pareille témérité dans un si petit homme frappa tout le monde d'étonnement, et Pepin, se tournant vers les assistants, leur demanda à haute voix s'ils ne croyaient pas qu'il fût assez courageux pour être roi. Vous pouvez penser que personne n'osa lui dire le contraire, parce que, dans ce temps-là, on faisait grand cas de la force du corps, à laquelle on ne fait plus attention aujourd'hui que dans les hommes qui, pour gagner leur vie, sont obligés d'entreprendre toutes sortes de travaux pénibles.

D'après ce qu'avait dit le duc d'Austrasie dans cette occasion, personne ne douta qu'il n'eût l'intention de mettre sur sa tête la couronne de Neustrie que portait alors un prince enfant, nommé CHILDÉRIC III., qui fut le dernier de la famille des MÉROWINGS; mais comme Pepin aimait beaucoup son frère Carloman, il ne voulut pas se faire roi, avant d'être sûr que son élévation ne causerait aucune peine à ce prince.

Carloman était, ainsi que Pepin, un vaillant guerrier qui avait souvent conduit les Franks de l'autre côté du Rhin, pour y combattre les Bavarois, les Saxons et les autres peuples germaniques; mais en même temps il était très-pieux, c'est-à-dire qu'il avait beaucoup de respect pour la religion; et il avait raison, car un homme religieux est toujours meilleur qu'un autre, parce qu'il connaît ce qui est bien, et serait très-fâché de faire ce qui est mal.

Tout-à-coup Carloman, quoiqu'il eût partagé jusqu'alors avec Pepin la puissance que Charles-Martel leur père leur avait laissée, résolut de renoncer aux grandeurs de ce monde, et de se retirer dans un monastère pour y consacrer sa vie à prier Dieu. Il alla donc trouver le PAPE, qui alors n'était simplement que l'évêque de Rome, mais qui est devenu depuis le chef de

toute l'Eglise catholique, et le pria de le recevoir dans un cloître d'Italie, où il fit tout ce qu'il put pour oublier qu'il avait été un très-grand personnage. Il se coupa lui-même les cheveux, et se fit moine sans que personne l'y obligeât en aucune façon.

Puisque je viens de vous parler du pape, mes enfants, il faut que je vous raconte comment, du temps de Charles-Martel, les évêques de Rome avaient formé des relations d'amitié avec les Franks d'Austrasie, qui depuis cette époque n'avaient cessé de montrer beaucoup de déférence à ces saints personnages.

Vous savez que les nations barbares de Germanie étaient idolâtres, et il était arrivé bien des fois que des prêtres chrétiens avaient traversé l'Austrasie pour aller convertir les Barbares à la religion chrétienne, comme autrefois de pieux évêques étaient parvenus à convertir les Gaulois et les Franks établis dans les Gaules.

La plupart du temps,[1] ces prêtres chrétiens, auxquels on donnait le nom de MISSIONNAIRES parce que le pape leur avait donné pour mission de répandre leur religion par toute la terre, étaient de vénérables personnages qui prêchaient partout la paix et la concorde, et invitaient les peuples à recevoir le baptême pour se laver de leurs péchés. Les seigneurs austrasiens et particulièrement Charles-Martel, avaient bien accueilli ces envoyés du pape, et celui-ci, par reconnaissance, s'était toujours montré l'ami des ducs d'Austrasie.

Lorsque Pepin se trouva seul maître de l'empire des Franks, il se décida à prendre enfin le titre de roi; mais auparavant il envoya consulter l'évêque de Rome sur ce dessein, et le pape lui répondit que celui-là seul devait être roi, qui exerçait la puissance royale.

Or vous savez que, depuis les princes fainéants, les maires du palais gouvernaient seuls le royaume, et que les derniers Mérowings n'avaient jamais exercé la royauté. Pepin interpréta donc en sa faveur la réponse du pape, et faisant raser la tête du jeune Childéric III.,

il l'enferma dans un cloître où il le condamna à passer le reste de sa vie. Après quoi, ayant assemblé autour de lui les seigneurs de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, il se fit reconnaître pour roi des Franks par les principaux ducs et comtes du royaume, et les évêques des cités gauloises.

C'était l'usage chez les Barbares, lorsqu'ils faisaient choix d'un nouveau monarque, qu'ils le fissent monter sur UN PAVOIS, sorte de bouclier, que les seigneurs élevaient sur leurs épaules pour que tout le peuple pût l'apercevoir et le contempler. Pepin voulut que cette cérémonie s'accomplît à son égard dans la ville de Soissons, comme elle s'était accomplie à l'égard des princes Mérowings; et pour donner encore plus de solennité à cette inauguration, il pria saint Boniface, le plus courageux et le plus vénérable des missionnaires de Germanie, de lui poser la couronne sur la tête, afin de paraître recevoir de la main de Dieu ce qu'il tenait déjà de celle des hommes.

Il y avait à peine quelques mois que Pepin était devenu roi des Franks, lorsqu'il vit arriver dans les Gaules l'évêque de Rome lui-même, qui, couvert de cendre et vêtu d'habits de deuil, venait implorer à genoux sa pitié, et le supplier de délivrer le peuple romain de la domination des LOMBARDS, nation d'origine germanique comme les Franks, qui s'étaient rendus maîtres de l'Italie, et en avaient chassé le pape et la plupart de ses prêtres.

Ce vieillard respectable, nommé ÉTIENNE[2] III., ne consentit à se relever que lorsque Pepin lui eut tendu la main en signe d'amitié; ce prince lui demanda, en retour de sa protection, qu'il lui accorda à l'instant même, de le couronner de nouveau avec deux fils qu'il avait, dans une cérémonie religieuse, qui consistait à répandre sur la tête du monarque une huile consacrée que l'on prétendait avoir été apportée miraculeusement par des anges. Ce fut à cette cérémonie que l'on donna depuis le nom de Sacre du roi.

L'année suivante, après avoir passé avec une armée les Alpes, qui sont ces mêmes montagnes couvertes de neige qu'Annibal avait eu tant de peine à franchir lorsqu'il marchait contre les Romains, ainsi que je vous l'ai raconté dans une autre histoire, Pepin défit complétement le roi des Lombards ; mais au lieu de s'approprier les provinces d'Italie qu'il avait conquises sur les ennemis, il en fit présent au pape pour en former le patrimoine de l'Église.

Le bruit des grandes actions que Pepin-le-Bref avait accomplies se répandit bientôt sur toute la terre. Plusieurs princes, parmi lesquels on comptait l'empereur d'Orient, qui dans ce temps-là était l'un des plus puissants rois du monde, lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de lui remettre des présents magnifiques, tels que des parfums délicieux, des étoffes d'or et d'argent, et un grand nombre de bijoux précieux. Il joignit à ces présents un orgue, comme vous en voyez aujourd'hui dans les églises, instrument que l'on ne connaissait point encore en France à cette époque, et qui frappa d'admiration tous ceux qui l'entendirent.

Vous voyez, mes bons amis, que Pepin-le-Bref, quoiqu'il fût très-petit, n'en devint pas moins un roi puissant et formidable ; ce qui doit vous apprendre que ce n'est ni la taille ni la figure qui distinguent les grands hommes, mais le caractère ferme et les talents remarquables qui les élèvent au-dessus de leurs égaux.

[1] La plupart du temps, *generally*. [2] Etienne, *Stephen*.

CHARLEMAGNE.

Depuis l'an 768 *jusqu'à l'an* 814.

Si l'on vous disait, mes jeunes amis, qu'il y eut autrefois un roi qui portait habituellement une épée si longue et si pesante, qu'aucun homme aujourd'hui ne serait assez fort pour la soulever; que ce prince, qui n'avait pas moins de courage et de vertus que Pepin-le-Bref dont il était le fils, avait une stature si élevée que la longueur de son pied est la mesure que l'on nomme ordinairement le PIED DE ROI; si l'on ajoutait qu'il réunit sur sa tête plusieurs couronnes aussi puissantes que celle de France, vous croiriez peut-être que tout cela n'est qu'un conte de fées, et cependant il n'y a rien de plus vrai que cette histoire, qui est celle de Charlemagne, c'est-à-dire de Charles-le-Grand, et l'une des plus intéressantes que je puisse vous raconter.

Lorsque Charlemagne parvint au trône après la mort de Pepin, il se vit environné des ennemis que son aïeul et son père avaient eu tant de peine à vaincre. Les Barbares de Germanie, devenus plus hardis, s'étaient rapprochés des bords du Rhin qu'ils s'apprêtaient à franchir; et les ducs des Frisons, des Bavarois et des Saxons, menaçaient encore une fois de se répandre dans les Gaules, pour en chasser les Franks ou les réduire sous leur obéissance. En même temps les Sarrasins, restés maîtres de l'Espagne depuis que Charles-Martel les avait chassés du midi de la Gaule, se préparaient de nouveau à passer les Pyrénées; et les Lombards, vaincus en Italie par Pepin-le-Bref, étaient prêts à reprendre les armes et à déposséder le pape des provinces que ce prince de l'Église tenait de la munificence du roi des Franks.

Entouré de tant d'ennemis, le vaillant Charlemagne sut les combattre et les vaincre tous successivement.

Ce fut d'abord contre les Saxons, toujours redoutables, qu'il tourna ses armes. Witikind, leur duc, lui suscita de longues guerres, et quoique sans cesse vaincu, il renouvela vingt fois cette lutte sanglante. Ce peuple germanique était le seul dont les missionaires chrétiens n'eussent pu achever la conversion ; et saint Boniface, ce pieux évêque qui avait couronné Pepin-le-Bref à Soissons étant encore retourné au milieu d'eux, à un âge très-avancé, fut égorgé par ces Barbares qui auraient dû se prosterner devant tant de courage et de vertus.

Vous êtes surpris peut-être, mes jeunes amis, de voir ainsi de saints vieillards s'exposer à de si grands dangers et même à une mort certaine pour répandre la religion chrétienne parmi les nations idolâtres. Mais si vous avez appris l'Évangile, vous devez vous souvenir que Jésus-Christ envoya ainsi ses apôtres dans les divers pays de la terre, pour y propager sa parole et leur faire connaître le vrai Dieu. Les missionnaires qui s'avançaient ainsi dans la Germanie et dans les autres contrées du monde étaient animés du même esprit de patience et de charité que les apôtres du Christ, et ce sont eux qui, sans autre appui que leur ferme confiance en Dieu, ont fini par rendre chrétiens successivement tous les peuples de l'Europe.

Charlemagne, lassé de combattre les Saxons et de lutter sans cesse contre les nations Germaines, qui reprenaient les armes aussitôt qu'il s'en éloignait, s'empara de leur pays et fit transporter un grand nombre de Barbares dans l'intérieur des Gaules, où il les força de s'établir avec leurs femmes et leurs enfants : en même temps, pour être mieux à portée de les contenir dans l'obéissance, il bâtit à peu de distance du Rhin, dans un lieu où il existait une source d'eaux chaudes, autrefois connues des Romains sous le nom d'AQUÆ SEXTIÆ, une ville qu'il appela AIX-LA-CHAPELLE ; ce fut là qu'il établit la capitale de son vaste empire, et qu'il passa

tout le temps que lui laissaient les guerres lointaines qu'il fut obligé d'entreprendre.

Je vous prie de remarquer à propos de la fondation d'Aix-la-Chapelle, que jusqu'alors les capitales des rois franks avaient été Metz, Paris, Reims, Soissons, Orléans, toutes situées entre la Meuse et la Loire, et que Charlemagne fut le premier qui abandonna la Gaule centrale pour se rapprocher de l'Allemagne.

Après cela, Charles passa comme son père en Italie, ou les Lombards ne se soumirent à lui qu'après bien des combats et des défaites; il mérita par son courage et ses vertus qu'on lui mît sur la tête la couronne de Lombardie, qui était toute de fer et armée de pointes aiguës.

Quant aux Sarrasins, il les chassa entièrement des Gaules, et franchissant les Pyrénées, il s'empara même d'une des provinces d'Espagne qu'ils occupaient, et que l'on nomme aujourd'hui la CATALOGNE.

Charles se trouvait donc déjà le plus puissant roi du monde, puisqu'il régnait à la fois sur la Gaule, sur la plus grande partie de l'Italie, sur toute la Germanie jusqu'à l'ELBE, et enfin sur une province espagnole jusqu'à une grande rivière que l'on nomme l'ÈBRE, lorsque le pape LÉON III., qui régnait alors à Rome, profitant d'un moment où le monarque s'était mis à genoux pour faire sa prière, lui jeta sur les épaules un riche manteau de pourpre, en lui donnant le titre d'EMPEREUR D'OCCIDENT, que les empereurs de Rome avaient porté depuis le partage de l'empire de Constantin-le-Grand, ainsi que vous avez dû le lire dans l'Histoire Romaine, et on ne le nomma plus que l'empereur Charlemagne.

Cependant au milieu de tant de grandeurs et de prospérités, Charles n'oubliait pas que Dieu ne l'avait placé si haut que pour faire le bonheur de ses peuples. Il convoquait de fréquentes assemblées d'évêques, de seigneurs franks et de chefs des autres nations qu'il

avait réunies à son empire, et de concert avec ces personnages qu'il se plaisait à consulter, il créait des lois qui, sous le nom de CAPITULAIRES, ont été observées en France pendant une longue suite de siècles. En même temps, pour s'assurer que les ducs et les comtes exécutaient fidèlement ses ordres, il chargeait des officiers, que l'on nommait ENVOYÉS DU MAÎTRE, de lui rendre compte de tout ce qui viendrait à leur connaissance en parcourant les provinces.

Aussi, comme les jours eussent été trop courts pour accomplir tant de choses à la fois, il employait une partie des nuits à travailler sans relâche avec ses secrétaires, et souvent il lui arriva de voir l'aurore reparaître avant qu'il eût encore songé à se reposer.

Du temps de ce grand monarque comme dans celui de Dagobert Ier, il n'y avait que très-peu de personnes qui eussent appris à lire et à écrire; les seigneurs franks pour la plupart ne savaient que manier une épée ou un cheval de bataille, et ils ne faisaient aucun cas des autres connaissances, qu'ils ne croyaient bonnes que pour des vaincus. Une telle ignorance était vraiment honteuse pour des hommes nobles et courageux qui commandaient à de nombreux soldats. Ce fut pour cette raison que Charlemagne fit venir à sa cour des savants de divers pays qui instruisirent tous ceux qui voulurent apprendre; le roi ordonna même que ces savants eussent leur demeure dans son propre palais, où il se plaisait souvent à s'entretenir avec eux.

Charles, après une existence remplie de tant de gloire, mourut à un âge avancé, dans cette même ville d'Aix-la-Chapelle dont il était le fondateur. Une basilique qu'il y avait élevée, en l'honneur de la sainte Vierge, fut choisie pour être son tombeau. Ce fut dans un des caveaux de ce monument qu'il fut déposé, après sa mort, assis sur un trône de marbre, vêtu de ses habits d'empereur, la tête ceinte d'une couronne, et les pieds posés sur un sceptre et un bouclier d'or que lui avait donnés le pape Léon III. Sa longue et

pesante épée fut attachée à son côté, et sur ses genoux on plaça le livre d'Évangiles dont il se servait habituellement. Enfin, pour que rien ne manquât à la pompe de cette sépulture, le caveau entier fut pavé de pièces d'or, et la porte de bronze du royal tombeau fut fortement scellée dans la muraille, comme pour dérober aux générations à venir la vue du néant de toutes le grandeurs de la terre.

Il y a eu en France, depuis Charlemagne, un homme qui a porté encore plus loin que lui la gloire de sa nation, et dont le nom a retenti pendant vingt ans comme le tonnerre dans le monde entier. Celui-là n'eut point de si somptueuses funérailles. Son tombeau, crusé dans le rocher qui lui avait servi de prison, et à trois cents lieues en mer de toute contrée habitée, a été refermé par des mains ennemies, et les flots de l'Océan soulevés par le soleil du tropique sont la seule solennité qui entoure son cercueil.*

Les princes de la famille de Charlemagne qui régnèrent après lui sont ordinairement appelés les KAROLINGS, ce qui, dans la langue des Franks de ce temps-là, signifiait FILS DE CHARLES. En effet, ce grand prince par ses vertus et ses exploits méritait de donner son nom à toute sa postérité.

Pour bien comprendre les histoires que j'aurai à vous raconter par la suite, il faudra vous rappeler et même examiner soigneusement sur une carte géographique quelle était l'immense étendue des États de Charlemagne, et quels pays en faisaient partie, depuis l'Elbe en Germanie, jusqu'à l'Èbre en Espagne. Cette remarque est d'autant plus importante à saisir, que c'est de l'empire de ce grand homme que se sont formés, après sa mort, la plupart des principaux royaumes de cette partie de l'Europe.

* The individual alluded to in the text is Bonaparte, whose remains were conveyed to France in 1840.

LA VALLÉE DE RONCEVAUX.

Vers l'an 778.

L'empereur Charlemagne qui se plaisait à réunir dans son palais d'Aix-la-Chapelle des savants de tous les pays, mes enfants, avait aussi rassemblé autour de sa personne les plus vaillants guerriers de son temps, qu'il appelait ses PREUX, ce qui voulait dire ses braves et fidèles, parce qu'il avait éprouvé leur courage dans les batailles, autant que leur dévouement à son service.

Ces preux étaient d'intrépides capitaines toujours prêts à protéger de leur épée les veuves et les orphelins, et à défendre les pauvres et les gens d'église. Jamais ils ne refusaient leur secours à ceux qui l'imploraient dans leur détresse, et on les voyait sans cesse courir d'un pays à l'autre pour combattre les méchants ou les malfaiteurs; comme autrefois ces héros et ces demi-dieux, qui, chez les anciens Grecs,[1] se vouaient à l'extermination des monstres et des brigands, ainsi que je vous l'ai raconté dans les histoires d'Hercule[2] et de Thésée.[3]

Mais parmi les preux de Charlemagne, mes bons amis, il y en avait un qui, plus souvent que tous les autres, remportait des victoires sur les ennemis de la France, ou punissait les hommes puissants qui avaient commis de mauvaises actions, soit en tuant les voyageurs qui passaient sur leurs terres, pour s'approprier leurs dépouilles; soit en enlevant par trahison de pauvres jeunes filles, qu'ils retenaient de force dans leurs châteaux; celui-là se nommait ROLAND, et il était le propre neveu de Charlemagne.[4]

Roland n'avait qu'à se montrer pour faire pâlir tous ceux à qui leur conscience reprochait quelque chose, car chacun savait qu'il ne tirait jamais son épée que

contre les méchants ; et lorsque les Saxons, les Lombards et les autres ennemis du grand empereur, l'apercevaient dans une bataille, ils prenaient aussitôt la fuite, en s'écriant qu'ils avaient vu Roland.

Un jour que ce vaillant guerrier retournait auprès de Charlemagne, après avoir vaincu les Sarrasins dans plus de cent combats, Roland se trouva, suivi de quelques braves soldats seulement, dans un étroit défilé appelé la VALLÉE DE RONCEVAUX, que forment les Pyrénées entre l'Espagne et la France.

Le fier Roland ne connaissait point la peur, ce sentiment des hommes faibles et sans énergie, mais en levant les yeux sur les rochers qui dominaient la vallée, il ne put s'empêcher d'un mouvement de surprise et d'indignation à la vue d'une multitude de Sarrasins, qui agitant leurs armes et poussant des cris épouvantables, couvraient toutes les montagnes environnantes. C'était en effet, mes enfants, une armée de ces Barbares qui, n'osant plus s'exposer aux coups du paladin, l'attendait, hors de toute atteinte, pour l'accabler sans péril dans cet étroit passage où quelques hommes à peine pouvaient marcher de front.

Il me serait impossible de vous peindre quelle fut la fureur de Roland lorsqu'il reconnut le piége dans lequel il était tombé. Vingt fois, défiant à haute voix ces ennemis sans courage, il s'élança pour gravir les rochers inabordables qui le séparaient d'eux, vingt fois il retomba après d'incroyables efforts. Alors les Sarrasins commencèrent à précipiter de tous côtés, sur cette poignée de chrétiens intrépides, d'énormes blocs de rochers, dont le choc faisait voler en éclats les plus gros arbres ; de sorte que les compagnons de Roland périrent tous écrasés sous cette grêle de pierres, et le noble guerrier resta seul debout, n'opposant que son bouclier à cette tempête effroyable.

Cependant, au milieu de cette lutte horrible d'un seul homme contre toute une armée, Roland se souvint tout-à-coup d'un cor, qu'il portait toujours sur son

armure, pour rallier autour de lui ses frères d'armes, et l'appliquant à ses lèvres, il en tira un son aigu que les échos de la vallée répétèrent mille fois. Le bruit seul de cet instrument, qui avait si souvent retenti à leurs oreilles dans leurs défaites, frappa les Sarrasins de tant d'épouvante, que croyant déjà voir Roland fondre sur eux avec sa redoutable épée, ils s'enfuirent précipitamment; mais avant de s'éloigner, ils firent rouler sur le héros une si grande quantité de rochers et de troncs d'arbres, que les montagnes elles-mêmes en parurent ébranlées, et Roland tomba enseveli sous ces vastes décombres, comme s'il eût fallu que la nature fût bouleversée, pour qu'un si vaillant homme pérît.

Longtemps encore après la mort du paladin, mes bons amis, on montrait dans la vallée de Roncevaux d'énormes blocs de rochers entassés en désordre, que l'on nommait le TOMBEAU DE ROLAND; et pour rappeler cette aventure, on fit une chanson que pendant bien des années les soldats français se plaisaient à répéter dans les batailles pour s'exciter à imiter la valeur du neveu de Charlemagne.

[1] Grecs, *Greeks.* [2] Hercule, *Hercules.* [3] Thésée, *Theseus.* [4] Le propre neveu de Charlemagne, *Charlemagne's own nephew.*

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE.

Depuis l'an 814 *jusqu'à l'an* 840.

Beaucoup de rois de France, mes jeunes amis, ont porté le nom de LOUIS, mais la plupart de ces princes ont reçu des surnoms par lesquels on les distingue aisément; le fils de Charlemagne est le plus ancien de tous ces rois, et on l'appelle ordinairement Louis Ier ou LE DÉBONNAIRE, ce qui veut dire doux et pacifique.

Après la mort de Charlemagne, Louis Ier, qui du vivant de son père avait porté le titre de roi d'Aquitaine, fut proclamé empereur d'Occident et roi des Franks, comme ce grand prince l'avait été, et le pape Étienne IV., qui régnait alors, vint lui-même à Rheims pour y célébrer la cérémonie de son sacre, dans cette même cathédrale où Clovis avait autrefois reçu le baptême.

Louis avait un neveu nommé BERNARD, roi d'Italie, auquel Charlemagne, dont il était le petit-fils, avait donné, avant de mourir, la couronne de fer que ce grand homme avait autrefois conquise sur les Lombards. Ce jeune roi, qui était aimable, vaillant et spirituel, ayant eu l'imprudence de se brouiller avec son oncle, et même de lui déclarer la guerre, son armée fut battue par celle de Louis, et ce dernier envoya des soldats qui saisirent le malheureux prince, et le jetèrent dans une étroite prison.

Quoique l'on donne ordinairement à Louis Ier le surnom de Débonnaire, cependant lorsqu'il se croyait offensé, rien ne pouvait désarmer son ressentiment : l'infortuné Bernard eut beau prier[1] son oncle de lui pardonner sa faute, dont il éprouvait un regret sincère, ce prince impitoyable eut la cruauté de faire paraître son pauvre neveu devant une assemblée de seigneurs franks, qui le condamnèrent à avoir les yeux crevés.

En apprenant le sort affreux qui lui était réservé, Bernard s'écria qu'il aimait mieux mourir que de subir un si épouvantable supplice ; il arracha une épée des mains d'un soldat, et tua à lui seul cinq de ses bourreaux ; mais à la fin les autres le désarmèrent, et ils furent assez barbares pour aveugler ce malheureux prince, qui mourut peu de jours après des suites de ce traitement inhumain.

A peine cette terrible vengeance fut-elle accomplie, que Louis sentit toute la grandeur du crime abominable qu'il avait commis en faisant mourir son neveu ; un repentir amer s'empara de son âme, et des remords qui ne peuvent être comparés qu'à ceux que Clotaire Ier

avait éprouvés du meurtre de son fils Chramnès, firent de son existence entière un véritable supplice. On le vit alors, la tête couverte de cendre, et vêtu d'un CILICE, sorte de sac grossier que portaient les grands coupables lorsque l'Église les condamnait à une pénitence publique, se prosterner devant une assemblée d'évêques et de seigneurs franks, réunis à ATTIGNY, auprès de Soissons, et demander pardon à haute voix à Dieu et aux hommes du meurtre du malheureux Bernard. Mais la Providence réservait à Louis un châtiment plus terrible, et ce fut dans ses propres fils qu'il trouva ses plus cruels ennemis.

A cette époque, mes enfants, on pouvait remarquer une grande diversité entre toutes les nations que la puissance de Charlemagne avait réunies sous le même sceptre : on y distinguait des Espagnols,[2] des Saxons, des Bavarois, des Italiens, des Franks, des Gaulois, des Frisons, des races d'hommes enfin tout aussi différentes par leur langage que par leurs mœurs et le climat qu'elles habitaient. Tous ces peuples, sans se haïr, sentaient également le besoin de ne plus appartenir au même empire, que la force leur avait imposé, et ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour parvenir à ce but.

Or Louis-le-Débonnaire avait trois fils, qui tous trois étaient déjà parvenus à l'âge d'homme. Il voulut donner de son vivant à LOTHAIRE, l'aîné de ces princes, l'empire de Rome, et se contenter d'être roi des Franks; mais les deux autres princes, nommés LOUIS et CHARLES, qui n'avaient reçu en partage que les petits royaumes de Bavière et d'Aquitaine, irrités de cette préférence, se révoltèrent contre leur père, et ayant marché contre lui avec une armée, ce prince eut la douleur de voir l'ingrat Lothaire et toute son armée se joindre aux rebelles, au pouvoir desquels il tomba lui-même avec le reste de sa famille. Le lieu où Louis-le-Débonnaire se vit ainsi abandonné de tous les siens, que l'on appelait auparavant le CHAMP-ROUGE, reçut

le nom de CHAMP-DU-MENSONGE, en souvenir de cette trahison.

Ce fut pendant ces dissensions de la famille de Louis-le-Débonnaire que l'on vit pour la première fois les différents peuples dont je vous ai parlé, mes enfants, se séparer violemment les uns des autres, quoiqu'ils demeurassent tous soumis à des Karolings:[3] chacun de ces princes commandait en quelque sorte à une nation distincte; l'empereur Lothaire conduisait une armée d'Italiens; Louis de Bavière commandait à des Bavarois et à des Saxons; Charles d'Aquitaine ne comptait guère dans son armée que des Gaulois méridionaux, et enfin Louis-le-Débonnaire n'était plus obéi que par les Franks établis entre le Rhin et la Loire, que quelques historiens ont nommés les GALLO-FRANKS.

Cependant les trois princes qui venaient à leur tour de commettre un grand crime en oubliant le respect qu'ils devaient à l'auteur de leurs jours, car il n'appartient point à des fils de juger leur père, y avaient mis le comble en retenant le pauvre roi dans une prison, d'où ils ne lui avaient permis de sortir que pour déposer, en présence de son peuple assemblé à Soissons la ceinture militaire qui était la marque du commandement chez les Franks, en déclarant qu'il renonçait à la couronne en punition de ses péchés.

Le royaume de Louis devait ensuite être partagé entre ses enfants, comme ils l'entendraient; mais tous les témoins de cette humiliante dégradation furent attendris jusqu'aux larmes, et il se trouva parmi les Franks un grand nombre de seigneurs qui, après avoir soustrait ce pauvre prince à une si triste captivité, le rétablirent sur ce trône où il avait déjà tant souffert.

Le roi Louis-le-Débonnaire avait été marié plusieurs fois, et sa dernière femme, qui était une belle et noble princesse nommée JUDITH, lui avait donné un petit garçon qui fut depuis le roi CHARLES-LE-CHAUVE, ainsi surnommé parce qu'il perdit de bonne heure tous ses cheveux. Ce fut à ce jeune prince que Louis résolut

d'accorder la plus belle partie de son empire, et dès qu'il fut en âge de régner par lui-même, il força ses fils aînés à abandonner à leur frère la presque totalité du royaume de France, depuis l'ancienne Neustrie jusqu'à l'Océan et aux bords de l'Èbre en Espagne. Les autres princes, malgré leur mécontentement, durent se contenter de[4] la part qu'il voulut bien laisser à chacun d'eux ; pour lui, désabusé de toutes les grandeurs de la terre, et accablé d'années et de chagrins, il se retira dans un cloître, où il voulut finir paisiblement des jours si agités.

A quelque temps de là[5] il parut au ciel une comète, c'est-à-dire un astre qui brille comme une étoile, et est suivi d'une longue traînée de lumière.

A l'époque dont nous parlons, presque tout le monde était très-ignorant, et l'on croyait généralement que l'apparition d'un pareil astre était un signe infaillible de malheur, ce qui n'est certainement pas vrai, puisqu'il y a au ciel des comètes comme il y a des étoiles, seulement celles-là sont tellement éloignées de nous qu'on ne peut les apercevoir qu'à de très-longs intervalles de temps.

Le roi Louis, à travers les grilles du cloître où il s'était retiré, vit briller cette comète sur laquelle tous les regards étaient fixés avec anxiété, et il ne douta pas que cet astre ne vînt lui annoncer une mort prochaine, car il ne voyait partout que malheurs et mauvais présages : et en effet, il en ressentit une si grande frayeur, qu'il mourut peu de jours après.

Cette histoire doit vous apprendre, mes enfants, qu'il est très-dangereux pour un homme, d'être assez ignorant pour croire que la Providence veuille déranger ses lois pour intervenir dans les choses humaines, et que le caractère le plus pacifique n'empêche pas de commettre de très-mauvaises actions, si l'on a le malheur de s'abandonner une seule fois à un mouvement de colère.

Les fils de Louis-le-Débonnaire, qui s'étaient rendus

si coupables par leur révolte contre leur père, trouvèrent en eux-mêmes le châtiment de leur crime; ils se battirent entre eux à outrance et se montrèrent mauvais frères, comme ils avaient été mauvais fils. Charles d'Aquitaine étant mort peu de temps avant son père, son royaume finit presque avec lui; l'ingrat Lothaire, toujours revêtu de la dignité impériale, s'efforça vainement de contraindre ses frères à l'obéissance, prétendant que les rois devaient se soumettre aux empereurs, et périt misérablement en Italie: la Germanie, échue en partage à Louis de Bavière, qu'à cause de cela on surnomma LE GERMANIQUE, se sépara entièrement de l'empire fondé par Charlemagne, et Charles-le-Chauve enfin conserva le royaume de France tel que Louis-le-Débonnaire le lui avait laissé.

[1] L'infortuné Bernard eut beau prier, *it was in vain that unfortunate Bernard begged.* [2] Espagnols, *Spaniards.* [3] Karolings, *Karlovingians.* [4] Durent se contenter de, *were obliged to be satisfied with.* [5] A quelque temps de là, *sometime afterwards.*

LES CHATEAUX FORTS.

Depuis l'an 840 *jusqu'à l'an* 877.

Charles-le-Chauve régnait encore en France, et même, après la mort de son frère Lothaire, il avait pris le titre d'empereur d'Occident, qui lui donnait la souveraineté de l'Italie et de plusieurs autres pays encore, lorsqu'il arriva que des peuples sauvages que l'on ne connaissait point encore se présentèrent sur des vaisseaux à l'embouchure de plusieurs rivières, telles que le Rhin et la Seine, et ayant débarqué en grand nombre sur les côtes voisines, y exercèrent de terribles ravages. Le pays des Frisons et celui des Neustriens furent les

premiers dévastés par ces Barbares qui détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, et auxquels on donnait le nom de NORTHMANS ou NORMANDS, ce qui veut dire hommes du Nord; mais ensuite ils envahirent successivement les autres provinces des Gaules, où, profitant des querelles des princes, ils portèrent le carnage et la désolation dans les campagnes, parce qu'ils n'osaient point encore attaquer les cités.

Or, il faut que vous sachiez que depuis l'époque où Clovis avait conduit les Franks dans les Gaules, la plupart des seigneurs de cette nation, accoutumés à une vie active et aventureuse, avaient préféré s'établir dans les campagnes au milieu des esclaves qui cultivaient leurs terres, plutôt que d'aller habiter les villes, où ils se seraient regardés comme en prison.

Leurs maisons de campagne, où ils réunissaient souvent à un grand nombre de serviteurs quelques-uns de leurs anciens compagnons de bataille, avaient été jusqu'alors, à l'abri du pillage pendant les guerres que les Franks se faisaient entre eux, mais lorsque les Normands se furent répandus de tous côtés, leurs portes et leurs murailles ne se trouvant plus assez fortes pour résister à de pareils ennemis, chacun se mit à entourer sa demeure d'un large fossé, et bientôt après à élever de fortes murailles surmontées de hautes tours, d'où l'on pouvait découvrir tout ce qui paraissait à une très-grande distance. C'est à ces sortes d'habitations, où se retirait chaque seigneur frank avec sa suite, et dont les fossés étaient si profonds et les murs si épais et si hauts qu'on ne pouvait les aborder d'aucun côté, que l'on a donné le nom de CHATEAUX FORTS. On ne pouvait y pénétrer que par une seule ouverture, au moyen d'un pont-levis, c'est-à-dire d'un large pont mobile en bois garni de fer, qui s'abattait à volonté sur le fossé, pour laisser entrer et sortir les soldats ou les paysans qui venaient se réfugier dans la forteresse à l'approche des Normands.

Rien n'était plus triste, à vous dire le vrai, que ces

demeures. A peine si le jour pouvait y pénétrer à travers d'étroites lucarnes pratiquées dans l'épaisseur des murailles ou dans l'élévation des tours. Partout de fortes grilles de fer, comme aux croisées d'une prison ; point d'autre promenade que la plate-forme des murs toujours garnis de machines de guerre, et pour musique le coassement des grenouilles dont les fossés du château ne manquaient jamais d'être peuplés.

Eh bien ! mes bons amis, cette mode de châteaux forts devint si générale en France sous le règne de Charles-le-Chauve, qu'en peu d'années on vit toutes les campagnes se hérisser de ces sortes de demeures ; les monastères eux-mêmes furent entourés de murs et de fossés, les moines ne se croyant plus à l'abri du pillage sans cette précaution. Il semblait en vérité que tous les Franks se fussent condamnés à la captivité la plus rigoureuse, lorsqu'on voyait les habitations qu'ils s'étaient choisies.

Cependant ces forteresses, construites de toutes parts pour se préserver des ravages des Normands et des autres aventuriers qui, comme au temps de l'invasion des Barbares, passaient encore leur vie à courir les champs, au lieu d'imposer du respect aux brigands, n'avaient fait qu'en augmenter le nombre. Beaucoup de seigneurs franks, que la vie monotone qu'ils menaient dans leurs châteaux ne pouvait dédommager du plaisir qu'ils trouvaient à guerroyer dans les temps de troubles, reprenaient de temps en temps leur ancien métier, pour détrousser sur les chemins les marchands et les voyageurs : ils les emmenaient même quelque-fois dans leurs châteaux, où ils les retenaient en prison jusqu'à ce qu'ils eussent payé pour se racheter une forte somme d'argent, qu'on nommait une rançon. Il n'y avait alors personne qui pût empêcher de pareilles violences, et l'empereur Charles-le-Chauve lui-même était trop occupé de ses propres affaires pour pouvoir défendre contre les seigneurs châtelains la vie et la liberté de tous les pauvres gens, qui ne se mettaient

plus en route pour le moindre voyage sans recommander leur âme à Dieu.

Alors il s'éleva des plaintes si générales dans le royaume contre la construction de ces châteaux, dont le nombre augmentait tous les jours, que ce prince fut obligé d'ordonner par un capitulaire de démolir tous ceux qui avaient été élevés sans sa permission, et de défendre d'en bâtir de nouveaux; mais personne ne tint compte ni de[1] ses ordres ni de sa défense, parce qu'on savait bien qu'il ne lui restait pas assez de soldats pour se faire craindre, puisqu'il ne pouvait pas empêcher les Normands de se répandre de tous côtés, et même de remonter avec leurs bateaux les rivières dont les bords étaient constamment dévastés par eux.

En même temps, les comtes et les ducs qui, comme vous savez, étaient dans l'origine des officiers que les rois envoyaient dans les provinces pour y commander en leur nom, ne craignant plus un prince qui n'avait pas la force de se faire obéir, profitèrent de la circonstance pour devenir à leur tour des seigneurs puissants et redoutables; ils se construisirent comme les autres des châteaux forts; et lorsque Charles-le-Chauve leur envoya l'ordre de les démolir, ils se moquèrent de ses capitulaires, lui répondirent qu'ils étaient les maîtres de la province qu'il leur avait confiée, et l'obligèrent même à souffrir qu'après eux leurs fils devinssent ducs et comtes, comme ils l'étaient eux-mêmes. Le faible Charles, pour n'avoir pas à la fois tous ses sujets pour ennemis, leur accorda tout ce qu'ils voulurent, et en peu de temps il se trouva en France une multitude de ducs, de comtes, de marquis (c'est-à-dire de comtes des frontières), qui étaient plus maîtres dans le royaume que le roi lui-même.

Pendant ce temps, le pauvre peuple souffrait et gémissait; car les Normands, ne pouvant escalader les inabordables forteresses où les seigneurs s'étaient retranchés, s'en dédommageaient amplement sur les chaumières des paysans, qu'ils incendiaient après en avoir

enlevé le bétail et tout ce qui s'y trouvait. Il n'y eut pas alors jusqu'aux églises et aux cloîtres qui ne devinssent la proie de[1] ces Barbares, qui, détestant le christianisme sans le connaître, dépouillaient impitoyablement les lieux saints de tout l'or et de tout l'argent qu'ils pouvaient y découvrir.

Les monastères et les églises renfermaient alors un grand nombre de reliques précieuses, c'est-à-dire de corps de saints et de saintes que l'on y conservait avec vénération dans de magnifiques tombeaux ornés d'or et de pierreries. Les Normands qui savaient cela ne manquaient pas de tout bouleverser pour découvrir ces reliques, qu'ils brisaient ensuite en mille morceaux; et souvent de pauvres moines qui n'avaient pas eu le temps de se sauver furent pris et égorgés par ces méchants, qui n'épargnaient même pas les femmes et les enfants.

1 Personne ne tint compte ni de, *no one paid any attention either to.*
2 Il n'y eut pas alors jusqu'aux églises et aux cloîtres qui ne devinssent la proie de, *at that time even the churches and monasteries became a prey to.*

LE SIÉGE DE PARIS.

Depuis l'an 877 *jusqu'à l'an* 888.

Je n'aurai point d'histoire à vous raconter, mes jeunes amis, sur Louis II., dit LE BÈGUE, ainsi nommé à cause de l'extrême difficulté qu'il éprouvait à parler; vous saurez seulement que ce prince, qui était fils de Charles-le-Chauve, monta sur le trône de France après la mort de son père; mais il ne régna pas comme lui sur l'Italie, dont les fils de Louis-le-Germanique s'étaient emparés. Louis-le-Bègue, après un règne de deux

années seulement, mourut très-jeune encore, laissant trois fils qui furent tous trois rois des Français, et dont je vous parlerai successivement.

Il n'y a rien que je trouve si agréable à voir que l'union de deux frères qui ne peuvent se passer l'un de l'autre ; sans les connaître, je pense aussitôt qu'ils sont bons et honnêtes ; car s'ils n'avaient rien d'aimable, ils ne s'aimeraient point ainsi.

Les deux fils aînés de Louis-le-Bègue se nommaient Louis III. et Carloman ; ils avaient beaucoup de tendresse l'un pour l'autre, et chacun d'eux n'aurait pu se consoler, s'il eût causé le moindre chagrin à son frère. Comme une grande partie de la France était déjà envahie par les comtes et les seigneurs qui refusaient de se soumettre plus longtems aux Karolings, ces deux princes se partagèrent entre eux le reste du royaume, et Louis III. eut pour sa part la Neustrie, pendant que Carloman se fit roi d'Aquitaine.

Jamais peut-être dans aucun temps le pauvre peuple de France n'avait été si malheureux que dans celui-là. Pendant que les Normands poursuivaient de tous côtés leurs ravages, dépeuplant les campagnes, et ne laissant debout sur leur passage ni châteaux, ni villages, ni monastères, les petits-fils de Charlemagne étaient contraints de marcher constamment les armes à la main pour se défendre des seigneurs rebelles qui leur disputaient les lambeaux de leur héritage.

L'amitié la plus touchante régnait entre eux, sans que jamais la moindre jalousie la troublât un moment ; car la jalousie, qui est un grand défaut, quel qu'en soit l'objet, devient un vice odieux entre deux frères, dont le devoir est de tout partager, sans dispute et sans regret.

Lorsqu'il leur arrivait d'aller ensemble à la guerre, c'était à qui des deux empêcherait son frère de s'exposer aux coups des ennemis ou à de trop grandes fatigues ; et ils n'étaient jamais plus satisfaits que lorsqu'ils pouvaient se dire l'un à l'autre tout ce qu'ils pensaient,

parce qu'une confiance mutuelle est le premier plaisir d'une véritable amitié.

De pareils princes semblaient faits pour un meilleur siècle, et en effet la Providence ne fit que les montrer à la terre. Un jour le roi Louis III., étant monté sur un cheval fougueux, fut emporté par cet animal avec tant de violence sous une porte basse, qu'il eut la tête fracassée.

Son frère Carloman était encore tout entier à la douleur de sa perte,[1] lorsque les seigneurs de Neustrie l'appelèrent à recueillir son héritage, en le suppliant de les secourir contre les Normands, dont les ravages dans leur pays menaçaient de ne pas laisser pierre sur pierre.[2] Carloman se rendit à leurs prières; mais depuis la mort de son frère la vie lui était devenue à charge, et chaque fois qu'il allait à la guerre ou à la chasse, il se précipitait au milieu des dangers, et exposait une existence qui n'avait plus aucun charme à ses yeux. Un jour donc que ses chiens poussaient à outrance un sanglier furieux, le jeune roi se précipita devant ce terrible animal, qui l'atteignit d'un coup de croc,[3] et le tua sur la place.

Chacun regretta amèrement ces deux aimables princes, et on les mit tous les deux dans le même tombeau, pour réunir encore après leur mort ceux qui avaient été si unis pendant leur vie.

Ce fut à un oncle des jeunes rois que les seigneurs de Neustrie et d'Aquitaine offrirent après eux de gouverner ces deux royaumes. Ce prince était fils de Louis-le-Germanique, dont je vous ai parlé dans l'histoire de Louis-le-Débonnaire. Il régnait déjà sur l'Allemagne et sur l'Italie, et se trouvant ainsi possesseur de presque tous les États de Charlemagne, il prit, comme ce grand homme, le titre d'empereur d'Occident. CHARLES-LE-GROS, ainsi nommé à cause de son excessif embonpoint qu'il entretenait encore, dit-on, par une voracité digne du Romain Vitellius, n'avait point l'humeur guerrière: avec cela, il était fort petit, il

avait les jambes torses, et son esprit n'était pas mieux tourné que son corps. Aussi, ayant rassemblé une grande armée pour combattre les Normands, il marcha au-devant d'eux; mais à leur approche le courage lui manqua, et il leur abandonna sans résistance tout le pays qu'ils voulurent ravager.

Cependant ces Barbares, ne trouvant aucun obstacle sur leur passage, se dirigèrent sur Paris où ils avaient entendu dire qu'ils trouveraient de grands trésors et beaucoup d'églises à dépouiller.

Déjà, du haut des murs de cette capitale alors entièrement renfermée, comme vous savez, dans cette petite île que nous nommons aujourd'hui la Cité, on voyait au loin la fumée des villages réduits en cendres, et les eaux de la Seine couvertes des cadavres que les Normands y avaient précipités. Les Parisiens, consternés, se préparaient à mourir, puisque Dieu et les hommes paraissaient les avoir abandonnés, lorsque leur comte, nommé EUDES, qui était un noble et vaillant seigneur, résolut de défendre les murs de Paris, tant qu'il y aurait une pierre sur l'autre.

Eudes ne se laissa donc point intimider des menaces des Normands, qui essayèrent plusieurs fois en vain d'escalader les murailles, en poussant des cris épouvantables que l'on entendait à une grande distance; il donna des armes à tous les Parisiens, et même à leurs femmes et à leurs enfants, qui se défendirent pendant près de deux ans contre ces redoutables ennemis.

Bien des pauvres gens furent tués dans ces combats, et il y en eut un plus grand nombre encore qui moururent de faim et de misère dans les rues de la ville; mais ceux qui leur survivaient auraient mieux aimé cent fois partager leur sort que d'être pris par les Normands, qui les auraient emmenés en esclavage, ou leur auraient fait subir mille tourments plus affreux que la mort même.

Cependant l'empereur Charles-le-Gros, tout honteux de laisser aussi longtemps ce malheureux peuple exposé

à tant de calamités, rassembla une nouvelle armée que lui amenèrent les seigneurs d'Austrasie, de Neustrie et même de Germanie, car tous ces pays avaient été également ravagés par les Barbares, et se décida enfin à marcher au secours du comte Eudes, et à délivrer Paris.

Les Normands avaient déjà vu périr dans toutes ces batailles un grand nombre de leurs meilleurs soldats, parce que les Parisiens, réduits au désespoir, se défendaient comme des lions; lorsqu'ils apprirent que l'armée de l'empereur approchait, ils furent bien tentés de prendre la fuite, et vous allez croire peut-être, comme ils le crurent eux-mêmes, que Charles se disposait à n'en pas laisser échapper un seul. Eh bien! il n'en fut point ainsi, et voici ce qui arriva.

L'empereur Charles, avec son gros ventre et ses jambes de travers, n'était point brave, et nous savons déjà que la guerre n'était point son élément: lorsque du haut de la montagne de MONTMARTRE, qui domine Paris, il vit briller au soleil les lances des Normands, il ne se sentit pas assez rassuré pour risquer les chances d'une bataille, que toute son armée demandait à grands cris, et il préféra offrir au chef des ennemis une grosse somme d'argent, pour qu'il retirât ses soldats et les conduisît dans un autre pays.

Les Normands prirent donc cet argent et s'en allèrent en se moquant de la lâcheté de ce prince qui avait mieux aimé leur donner ses trésors que de se mesurer avec eux.

La vaillante nation des Franks fut indignée de voir que l'on payait ainsi des gens qu'elle aurait voulu exterminer jusqu'au dernier en les combattant en bataille rangée; tous les seigneurs s'éloignèrent d'un prince qu'ils méprisaient, et Charles, tout lâche qu'il était, ne put survivre à tant de honte.

Avec Charles-le-Gros, mes jeunes amis, finit l'empire d'Occident, que Charlemagne avait fondé; sept royaumes se formèrent de ses débris: ce furent ceux d'Italie, d'Allemagne, de Lorraine, de Bourgogne, de

Provence, de Navarre, et enfin celui de France, sans compter une multitude de seigneuries indépendantes, qu'il serait trop long de nommer ici. Il faudra tâcher d'apprendre à connaître sur la carte la position de ces différents royaumes, et surtout vous rappeler que c'est de cette époque que datent, à proprement parler, la plupart des États qui existent aujourd'hui dans cette partie de l'Europe.

Plusieurs années après le siége de Paris, que je viens de vous raconter, un des successeurs de Charles-le-Gros céda aux Normands, pour mettre fin à leurs ravages, une belle province de France, où ils s'établirent, et qui prit dès lors le nom de NORMANDIE. Ces peuples devinrent donc Français comme les habitants des autres parties du royaume, mais pendant bien longtemps encore il y eut des personnes qui conservèrent l'habitude de faire tous les jours une prière pour demander à Dieu d'être préservés de la fureur des Normands.

[1] Etait encore tout entier à la douleur de sa perte, *was still much affected by the loss he had sustained.* [2] Pierre sur pierre, *one stone upon another.* [3] Qui l'atteignit d'un coup de croc, *which struck him with its tusks.*

LA FÉODALITÉ.

Depuis l'an 888 *jusqu'à l'an* 936.

Comme ce n'est point seulement l'histoire des rois de France, mais celle de tous les Français que je veux vous raconter, mes enfants, il faut que je vous dise ce qui eut lieu dans les Gaules après la chute de l'empire d'Occident, parce qu'il est nécessaire que vous compreniez de bonne heure ce que l'on nommait au-

trefois le régime FÉODAL ou la FÉODALITÉ, dont vous entendrez beaucoup parler dans des livres plus savants que celui-ci.

Je vous ai fait connaître il n'y a pas longtemps comment toutes les campagnes s'étaient tout-à-coup hérissées d'une multitude de châteaux-forts, derrière lesquels les seigneurs franks, les abbés des monastères, et même les évêques, venaient se mettre à l'abri des[1] ravages des Normands et des autres aventuriers qui couraient le pays. Mais il n'y avait pas seulement des seigneurs[2] dans les Gaules, et tout le monde n'était pas assez riche pour se construire un château où il pût se retirer avec sa famille. Les pauvres paysans surtout étaient exposés à toute la furie des Normands, et comme il n'y avait ni roi, ni prince, ni duc, ni comte, qui prît pitié d'eux, ces malheureux se voyaient abandonnés de toute la terre.

Cependant les seigneurs retranchés derrière leurs épaisses murailles, avec un petit nombre de domestiques, se seraient bientôt trouvés dans l'embarras, s'ils avaient laissé périr autour de leurs châteaux les paysans qui les nourrissaient en cultivant les champs, et qui dans les moments de danger pouvaient leur servir de soldats.

Alors ces seigneurs dirent aux paysans :—" Si vous voulez cultiver les champs qui sont autour de nos châteaux, et nous donner chaque année une partie de ce que vous récolterez, lorsque les Normands s'approcheront, nous vous permettrons de vous retirer derrière nos murailles avec vos femmes, vos enfants, vos bestiaux, et tout ce que vous pourrez soustraire aux Barbares. Nous vous rendrons justice lorsque vous viendrez nous la demander, et nous rebâtirons vos maisons quand elles auront été brûlés. Mais aussi lorsque nous irons à la guerre, vous serez obligés de nous suivre avec vos armes pendant quarante jours ; il ne vous sera plus permis d'aller demeurer ni même de prendre une femme sur la terre d'un autre seigneur ; vous

serez notre propriété, vous, vos enfants, votre charrue, votre bétail, vos maisons ; vous viendrez cuire votre pain dans un four qui nous appartiendra ; nous pourrons vous vendre avec la terre que vous cultiverez, mais jamais sans elle, et l'on vous appellera du nom de SERFS, ce qui veut dire esclaves."

Les pauvres paysans étaient si malheureux dans ce temps-là, qu'ils consentirent à tout ce que les seigneurs leur proposèrent ; et comme il n'y a personne dans le monde qui puisse absolument se suffire à soi-même, il n'y eut bientôt plus dans toutes les Gaules que des seigneurs et des serfs.

Mais parmi ces ducs, ces comtes, ces évêques, ces abbés, qui étaient possesseurs de châteaux forts, et les véritables rois du pays, il y en avait de plus puissants les uns que les autres, parce qu'ils avaient un plus grand nombre de serfs, et des châteaux mieux fortifiés. Ceux donc qui étaient les plus forts dirent aux plus faibles :

"Si vous voulez nous rendre hommage pour votre terre, c'est-à-dire vous engager à nous être fidèles, et à ne point disposer de votre château, de vos fils, de vos filles, sans notre permission, et à nous suivre à la guerre avec les serfs de vos domaines, lorsque nous vous appellerons : alors nous vous protégerons contre vos ennemis ; nous empêcherons qu'on ne démolisse vos murailles, et que l'on ne ravage vos terres ; nous vous rendrons justice si vous nous la demandez, et l'on dira que nous sommes vos SUZERAINS, et que vous êtes nos HOMMES-LIGES, ou nos VASSAUX."

Or vous comprendrez aisément que parmi cette multitude de seigneurs, il ne s'en trouva guère qui ne fussent plus ou moins puissants que d'autres, de sorte qu'en quelques années, toute la France fut couverte de seigneuries dont les possesseurs étaient les hommes-liges les uns des autres, et l'on appela cela le régime féodal ou la féodalité, parce que la fidélité au suzerain, ou, comme on disait alors, la FÉAUTÉ, était le premier

de tous les devoirs. Les terres qui se trouvèrent soumises à ce régime reçurent le nom de FIEFS, et pour augmenter le nombre de leurs vassaux, la plupart des seigneurs eurent l'idée de diviser leurs domaines en une multitude de petits fiefs qui assujettissaient au devoir féodal les familles de ceux qui les acceptaient.

Quant au pauvre peuple, ce fut lui qui porta tout le poids de cet état de choses où il était compté pour si peu; c'était lui qui se battait lorsque les seigneurs se disputaient entre eux; c'était lui qui bâtissait ces forteresses massives, qui servaient ensuite à le contenir dans l'obéissance; c'était lui qui arrosait de ses sueurs le sillon dont la récolte appartenait en grande partie à son maître, et de son sang le champ de bataille ou il plaisait à celui-ci de le traîner.

Souvent, pour une faute légère, les malheureux serfs étaient condamnés à recevoir cent cinquante coups de fouet ou de bâton, et quelquefois même, pour une faute plus grave, il y eut des maîtres assez inhumains pour ordonner qu'on leur coupât les oreilles, le nez, une main, un pied, ou même qu'on leur arrachât un œil ou deux, à moins que l'on ne jugeât à propos de les mettre à mort sur-le-champ, sans autre forme de procès, ce qui certainement eût été préférable pour eux.

Dans quelques endroits, ils étaient tenus de battre l'eau des fossés du château féodal, pendant la nuit, pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil du seigneur par leurs coassements; dans plusieurs autres, il leur était interdit de tuer un bœuf ou un porc pour leur nourriture sans apporter aussitôt à leur maître les pieds et la langue de cet animal. Quelquefois on les plongeait vivants dans des cachots profonds et humides, pour avoir coupé leur moisson avant que le seigneur l'ordonnât.

Il ne faudra pourtant point confondre les serfs des campagnes avec les esclaves que l'on vendait autrefois sur les marchés publics, et qui étaient ordinairement des prisonniers de guerre. Le nombre de ces esclaves

étaient bien diminué dans les Gaules depuis que les Barbares s'étaient convertis au christianisme, parce que notre religion ne permet pas aux hommes de priver leurs semblables de la liberté; ceux-ci d'ailleurs servaient comme domestiques dans l'intérieur des maisons, tandis que les serfs appartenaient à la terre sur laquelle ils étaient nés, et l'on disait à cause de cela qu'ils étaient attachée à la glèbe, c'est-à-dire au champ qu'ils cultivaient.

Charles-le-Gros avait à peine rendu le dernier soupir qu'un certain nombre de seigneurs franks placèrent sur le trône de France le vaillant comte Eudes, l'un d'entre eux, et celui-là même qui avait si courageusement défendu Paris contre les Normands.

Eudes n'était point de la famille des Karolings, et à cause de cela beaucoup de ducs et de comtes de l'autre côté de la Loire, et même plusieurs de ceux de Neustrie, refusèrent de lui obéir; mais comme il possédait un grand nombre de châteaux forts et des domaines fort étendus, un évêque lui plaça la couronne sur la tête, et il est mis ordinairement au nombre des rois de France.

Or les seigneurs de Neustrie qui avaient refusé de se soumettre au comte Eudes se souvinrent tout-à-coup qu'il existait encore un prince de la famille de Charlemagne, qu'ils proclamèrent roi de France sous le nom de Charles III., dit le Simple.

Charles III. était le plus jeune frère des rois Louis III. et Carloman, et ce fut lui qui, pour mettre un terme aux ravages des hommes du Nord, leur abandonna cette belle province à laquelle ils ont donné leur nom, et dont faisait alors partie le pays des Bretons. Rollon, duc des Normands, après s'être fait baptiser, reconnut même le roi des Français pour son suzerain.

Or, il était d'usage d'observer en pareil cas certaines cérémonies auxquelles le chef barbare eut bien de la peine à se soumettre; il fallait d'abord que le vassal mît ses deux mains dans celles de son seigneur, pour

lui témoigner qu'il renonçait à faire usage de sa force sans sa permission. Rollon fit d'abord quelques difficultés[3] de consentir à cet arrangement, mais ce fut bien pis encore lorsqu'on lui apprit qu'il fallait qu'en signe de soumission, il fléchît un genou devant le roi frank, et même lui baisât le pied. Pour cette fois, le Barbare se refusa absolument à ce cérémonial humiliant, et tout ce que l'on put obtenir de lui, fut de charger un de ses officiers d'accomplir cette formalité. Il désigna donc pour cet office un Normand de sa suite, dont la taille était si élevée et l'humeur si insolente, qu'au lieu de se baisser, cet homme grossier saisit rudement le pied du monarque, et le leva si haut qu'il le fit tomber à la renverse. Cette chute, dans une occasion si solennelle, fut considérée comme un fâcheux augure, qui ne tarda pas à se vérifier, car le sort de Charles devint bientôt l'un des plus déplorables qu'un roi puisse encourir.

En effet, les seigneurs neustriens qui l'avaient élevé au trône, s'apercevant de sa faiblesse, se déclarèrent contre lui dans une assemblée, et rompirent en sa présence des brins de paille, pour signifier qu'ils se brouillaient pour toujours avec lui. Ce fut même à cette occasion que Charles, qui n'eut pas la force de les faire rentrer dans le devoir,[4] reçut le surnom de SIMPLE, qui lui est resté, et qui veut dire un homme peu habile et peu spirituel.

Peu de temps après, ce pauvre monarque réduit à la seule ville de LAON, l'une des plus fortes de France, et dont il était le seigneur (car il fallait bien que les rois eussent aussi des seigneuries), tomba, ainsi que sa ville, au pouvoir de ses ennemis, qui lui firent passer dans une prison la plus grande partie de sa vie.

Les mutins auraient bien voulu aussi se saisir de la reine, femme du roi captif, et de son fils Louis, alors âgé de trois ans seulement; mais cette princesse, avertie de leurs desseins, trouva moyen de s'embarquer sur un navire qui les conduisit en Angleterre, où ils n'eurent plus rien à craindre de leurs ennemis.

Après cela les seigneurs français, qui commençaient à prendre l'habitude de faire et de défaire des rois, conduisirent dans la cathédrale de Reims un frère du comte Eudes, qui venait de mourir, et obligèrent l'évêque à sacrer ce nouveau monarque sous le nom de ROBERT Ier ; mais ce prince ne jouit pas longtemps de cette élévation ; il fut tué dans une bataille, et Charles-le-Simple, délivré par cet événement, sembla n'avoir été tiré de captivité que pour mourir en liberté, car il ne survécut que peu de mois à ce nouveau jeu de son inconstante fortune.

[1] Se mettre à l'abri des, *to shelter themselves against the.* [2] Il n'y avait pas seulement des seigneurs, *there were not merely nobles, they were not all nobles.* [3] Fit d'abord quelques difficultés, *at first objected.* [4] Rentrer dans le devoir, *return to their duty.*

LES DERNIERS KAROLINGS.

Depuis l'an 936 *jusqu'à l'an* 987.

Je ne sais, mes jeunes amis, si dans les histoires que je viens de vous raconter, vous avez remarqué que je me suis servi plusieurs fois du mot de FRANCE pour exprimer le pays que nous nommions auparavant la Gaule ; c'est qu'en effet depuis le règne de Louis-le-Débonnaire, les Franks, les Bourguignons, les Gaulois, les Visigoths et tous les autres peuples qui depuis si longtemps occupaient ce territoire, avaient cessé de se distinguer entre eux par leurs noms particuliers, pour ne plus former qu'une seule et même nation, un seul et même peuple, auquel on a donné le nom de FRANÇAIS, que nous avons toujours conservé depuis.

Déjà, d'une extrémité à l'autre de l'ancienne Gaule, on ne parlait plus qu'un seul langage, appelé LANGUE

Romane, et formé du mélange du latin avec la langue teutonique des Barbares. Cette circonstance est fort remarquable, parce que c'est de cette langue romane qu'est venue avec le temps celle que nous parlons aujourd'hui.

Ce fut dans la province de Neustrie, où les Franks étaient plus nombreux, que le nouveau roman prit naissance, mais insensiblement il se répandit dans toutes les provinces de l'ancienne Gaule, excepté pourtant en Bretagne, dont les habitants conservèrent toujours un idiome particulier que l'on croit être l'ancienne langue celtique.

Cependant sous les derniers Karolings, la langue romane n'était pas encore adoptée par toutes les classes de la nouvelle nation française, les princes surtout conservaient obstinément leur langage germanique ; les évêques, dans leurs assemblées, ne voulaient employer que le latin ; mais les seigneurs et le peuple en général ne parlaient que le roman.

Pendant que Charles-le-Simple était retenu en prison, les plus puissants seigneurs du royaume, parmi lesquels on distinguait Hugues[1]-le-Blanc, comte de Paris et possesseur de beaucoup d'autres seigneuries, jugèrent à propos d'appeler au trône l'un d'entre eux, nommé Raoul, duc de Bourgogne, qui avait épousé la fille du roi Robert Ier.

Ce Raoul, comme son beau-père, n'était point de la famille des Karolings ; ce fut précisément pour cette raison que les seigneurs français le portèrent au trône. Depuis que l'on s'était aperçu que les descendants de Charlemagne affectaient de conserver leur langue barbare, la nouvelle nation ne les voyait plus qu'avec défiance, et leur reprochait de se regarder plutôt comme les princes des Germains que comme ceux des Français. Le roi Raoul était pieux, sage et généreux ; et satisfait d'être un des plus puissants suzerains de France, il n'ambitionnait point cette couronne qui avait causé le malheur de tant d'autres ; mais il céda

aux instances de Hugues-le-Blanc, son beau-frère, et accepta la royauté.

Vous allez me demander peut-être pourquoi le comte Hugues était ainsi surnommé LE BLANC, et vous aurez raison de trouver ce surnom fort extraordinaire; mais il le reçut, dit-on, à cause de la couleur de son armure, par laquelle il se faisait distinguer dans les batailles, où chaque seigneur adoptait ordinairement une couleur particulière pour que chacun pût le reconnaître.

Raoul ne vécut que peu de temps, et la plupart des Français pensèrent que Hugues voudrait être roi à son tour; mais il s'en fallait bien que cette dignité parût digne d'envie au comte[2] de Paris, et ce fut lui au contraire qui proposa aux seigneurs assemblés d'offrir la royauté au jeune fils de Charles-le-Simple, que sa mère avait autrefois conduit en Angleterre.

Plusieurs seigneurs français s'embarquèrent donc pour cette contrée, qui, comme vous savez, est une île; et comme le jeune Louis était encore de l'autre côté du détroit qui sépare les deux pays, lorsqu'il fut proclamé roi de France, on lui donna le nom de Louis IV. ou d'OUTRE-MER, sous lequel il est connu dans l'histoire.

Hugues-le-Blanc se rendit avec beaucoup d'autres seigneurs sur le rivage où le nouveau monarque devait débarquer, et l'accompagna en grande pompe dans la ville de Laon, où il fut sacré roi de France.

Or c'était justement dans cette même ville, transformée à cette époque en capitale du royaume, parce qu'elle était la seule qui restât à la famille des Karolings, que Charles-le-Simple avait passé captif la plus grande partie de son existence, et le choix de cette résidence ne fut point heureux non plus pour son successeur.

Louis IV., qui n'avait que treize ans lorsqu'il fut ainsi appelé au trône, consentit d'abord à suivre les conseils de Hugues, et il fit bien, parce que cet homme puissant avait bien plus de talent et de sagesse que

lui ; mais, ensuite, il eut la mauvaise idée de se conduire par lui-même, et commit de très-grandes fautes qui lui attirèrent bien des infortunes. C'est ce qui arrive le plus souvent aux jeunes gens assez imprudents pour ne pas consulter ceux dont l'expérience peut leur être utile. Il eut de plus le tort de se brouiller avec le vaillant Hugues, et celui-ci, outré de son ingratitude, l'abandonna au pouvoir des Normands et des autres ennemis de la race karolingienne ; il eût même passé sans doute, comme son père, la plus grande partie de sa vie dans une étroite prison, si la reine GERBERGE sa femme, qui était la belle-sœur de Hugues, n'eût supplié ce seigneur de l'arracher au triste sort qui le menaçait.

On ne sait pourtant pas ce qui serait arrivé à la fin à ces deux princes entre lesquels se divisaient les seigneurs français, parce que l'un leur représentait le rejeton de l'illustre dynastie des Karolings, tandis que l'autre était à leurs yeux le chef de la nouvelle nation française, lorsque Louis-d'Outre-Mer, étant un jour à la chasse dans une forêt des environs de Reims, fit une chute de cheval, et mourut au bout de peu de jours.

Pour cette fois encore tout le monde pensa que Hugues-le-Blanc allait mettre sur sa tête la couronne de France : mais ce grand homme aimait mieux faire des rois que de l'être lui-même, et comme Louis IV. avait laissé deux fils en bas âge, nommés LOTHAIRE et CHARLES, il conduisit lui-même à Reims l'aîné de ces princes, et le fit sacrer roi des Français.

Ce fut la dernière action que fit Hugues-le-Blanc avant sa mort : ce vaillant prince tomba malade quelque temps après, et laissa sa puissance à ses trois fils, dont l'aîné, Hugues, duc de France et comte de Paris comme son père, fut surnommé CAPITOU ou CAPET, ce qui voulait dire alors un homme de tête et de cœur.

Tant que Charles, ce jeune frère du roi Lothaire, auquel Hugues-le-Blanc n'avait point songé dans le partage du royaume, ne fut qu'un enfant, il ne pensa

pas à être jaloux de ce que la royauté avait été donnée tout entière à son aîné; mais lorsqu'il fut devenu grand, il devint envieux de l'élévation de son frère, quoique la puissance de celui-ci fût, comme celle de ses prédécesseurs, environée de mille périls; et alors il dut être bien malheureux, car l'envie est, après la haine, le plus pénible de tous les sentiments, et elle n'aurait jamais dû exister entre deux frères qui étaient nés pour s'aimer et se secourir mutuellement.

Charles s'en alla donc à la cour d'Othon, roi de Germanie, qui était un de ses cousins, et là il fit tant par ses discours que ce prince déclara la guerre à Lothaire, et s'avança aux portes de Paris avec une armée considérable; il monta même sur les hauteurs de Montmartre, pour apercevoir cette grande ville dont il aurait bien voulu s'emparer; mais il n'alla pas plus loin, et se retira en disant qu'il n'était venu en cet endroit que pour faire chanter par son armée une messe que l'on pût entendre de l'église Notre-Dame, qui est la cathédrale de Paris.

Vous ne croyez pas sans doute que le roi Othon fût venu de si loin avec soixante mille soldats pour faire chanter une messe, comme il le disait; et en effet, il ne se serait point éloigné avec tant de précipitation, s'il n'avait appris que Lothaire et Hugues-Capet, ayant réuni leurs troupes, s'avançaient pour le combattre.

Le roi des Germains n'eut donc que le temps de se retirer en toute hâte; mais battu peu de jours après par les Français au passage de la rivière d'Aisne, auprès de Soissons, il ne dut son salut qu'à une trêve que lui accorda le roi Lothaire, qui ne voulait point la perte de son cousin.

Cette modération de Lothaire irrita les seigneurs français, qui lui reprochèrent, comme on l'avait déjà reproché à son père et à son aïeul, d'être plus Germain que Français. Un grand nombre de seigneurs qui lui avaient été fidèles jusqu'à ce jour se tournèrent du côté de Hugues-Capet, et l'on put prévoir dès ce

moment que la dynastie des Karolings touchait à sa fin.

Lothaire ne survécut que quelques années à ce mécontement général de la nation, et lorsqu'il mourut, empoisonné, dit-on, par la reine Emma sa femme, peu de Français le regrettèrent. Son fils, Louis V., surnommé LE FAINÉANT, je ne sais pour quelle raison, lui succéda ; mais ce prince, infirme de corps et d'esprit, mourut après un règne de deux ans seulement, et dans sa personne s'éteignit, en France, l'illustre famille dont Charlemagne avait été le père.

[1] Hugues, *Hugh*. [2] Il s'en fallait bien que cette dignité parût digne d'envie au comte, *this dignity was far from appearing worthy of desire to the count*. [3] Othon, *Otho*.

L'EXCOMMUNICATION.

Depuis l'an 987 *jusqu'à l'an* 1032.

Vous allez croire peut-être, et je le croyais autrefois comme vous, mes jeunes amis, que l'extinction de la famille des Karolings en France fit une grande impression sur les seigneurs féodaux qui s'étaient partagé les provinces du royaume sous les derniers règnes de cette maison. Eh bien ! point du tout ; chacun d'eux, retranché dans son château ou renfermé dans sa ville, ne prit aucun intérêt à la destinée d'une royauté qui ne pouvait plus lui faire bien ni mal ; et quoique l'on plaignît généralement le sort de cette dynastie dont les chefs avaient régné si glorieusement sur la nation franke, il ne se trouva pas un seigneur qui voulût prendre les armes en faveur du prince Charles, auquel on reprochait d'ailleurs, avec juste raison, d'avoir attiré l'armée du roi de Germanie au sein du royaume.

Cette circonstance parut donc si favorable à Hugues-Capet pour se faire donner le titre de roi des Français, qu'après avoir convoqué à Soissons une assemblée des principaux seigneurs de l'ancienne Neustrie, et avec l'aide des ducs de Bourgogne et de Normandie, qui étaient ses parents et ses amis, il se fit sacrer à Reims par l'évêque de cette ville, et devint ainsi le fondateur de la troisième dynastie de nos rois, auxquels on a donné le nom de CAPÉTIENS.

Maintenant il faut que je vous dise que le titre de roi que venait de prendre le comte de Paris, ne le rendait pour cela ni plus riche ni plus puissant; son royaume se bornait exactement au duché de France et aux autres domaines qu'il tenait de son père; et si vous voulez jeter les yeux sur la carte du pays à cette époque, vous verrez que les États du nouveau roi se trouvaient entièrement compris entre la Meuse et la Loire, et resserrés de toutes parts par les duchés de Bourgogne, de Normandie et de Bretagne, dont les chefs avaient pourtant consenti à être les hommes-liges, ou comme on l'a dit depuis, les grands feudataires de la couronne. Mais Hugues-Capet appartenait véritablement à la race française; il possédait de nombreux châteaux forts; un grand nombre de seigneurs se reconnaissaient ses vassaux, et par-dessus tout cela c'était un homme habile et énergique.

Cependant le prince Charles, prétendant que la couronne de France devait lui appartenir après la mort de son neveu Louis-le-Fainéant, trouva moyen de s'introduire dans cette ville de Laon, qui paraissait destinée à servir de prison à toute sa famille, et ayant réuni quelques serviteurs, il se flatta un moment que les seigneurs français viendraient se rallier autour de sa personne. Mais cet espoir fut cruellement déçu; personne ne parut devant ces murailles, dont il n'osait point s'éloigner, si ce n'est Hugues-Capet qui, à la tête d'une armée, lui livra plusieurs assauts meurtiers, où les dernières ressources de son parti s'épuisèrent.

On doit le dire avec tristesse, mais enfin on doit le dire, il est bien rare que les princes malheureux conservent longtemps des amis, et la plupart du temps leurs serviteurs, non contents de les abandonner, sont les premiers à les trahir. Ce fut précisément ce qui arriva au prince Charles, car un perfide domestique, qu'il croyait tout-à-fait dévoué à ses intérêts, alla secrètement trouver Hugues-Capet, et lui offrit d'ouvrir à ses soldats une des portes de la ville.

Le roi promit beaucoup d'or à ce misérable, malgré le mépris que lui inspirait sans doute une telle action ; et quoiqu'il détestât les traîtres, il ne manqua pas de profiter de la trahison. Le pauvre prince fut donc surpris dans son lit par les soldats de Hugues-Capet, qui le conduisirent dans la tour d'Orléans, où il ne tarda pas à périr de tristesse et d'ennui, ainsi que la princesse sa femme. Deux jeunes enfants qui lui survécurent furent bannis de France après la mort de leurs parents, et se réfugièrent auprès du roi de Germanie, leur cousin, qui leur accorda le royaume de Lorraine à titre de fief, c'est-à-dire à condition qu'ils se reconnaîtraient ses hommes-liges, eux et toute leur postérité. Ces princes devinrent par la suite les fondateurs de l'illustre maison de Lorraine, qui a donné des empereurs à l'Allemagne, et dont j'aurai sans doute occasion de vous reparler dans cette histoire.

Hugues-Capet, se voyant déjà avancé en âge, voulut que son fils Robert fût sacré à Reims, comme lui-même l'avait été, afin que personne, après sa mort, ne contestât à ce jeune prince le titre de roi de France. Il est à remarquer, mes bons amis, que l'exemple ainsi donné par Hugues-Capet de faire sacrer, de son vivant, le roi qui devait lui succéder, fut suivi par tous les premiers Capétiens, tant qu'ils crurent que leur droit héréditaire à la couronne n'était pas suffisamment établi.

L'histoire de ce prince Robert, qui aurait été bien plus heureux si jamais il n'eût approché du trône, me

paraît si intéressante, que je ne résisterai point au désir de vous la raconter.

Le roi Robert II. (ainsi nommé parce qu'il fut le second roi de ce nom qui régna en France) avait une jeune cousine, nommée Berthe, qui était si belle, si bonne et si sage, que le peuple de Paris la chérissait, et disait que si elle était reine il n'y aurait plus de malheureux : plusieurs personnes répétèrent cela à Robert, et ce prince résolut de la faire asseoir sur son trône à côté de lui, et de la prendre pour femme.

Berthe avait tant de douceur et de modestie, qu'elle aurait bien voulu ne pas devenir reine ; mais elle céda aux prières de son cousin, et consentit, pour l'amour de lui, à supporter cette élévation qui devait lui devenir bien funeste. Or il faut que vous sachiez que dans ce temps-là il était défendu aux personnes qui étaient cousin et cousine,[2] ou qui avaient été parrain et marraine d'un même enfant, de jamais se marier sans en avoir obtenu la permission du pape. Malheureusement, dans leur jeunesse, Berthe et Robert avaient fait baptiser un petit enfant,[3] parce qu'on ne pensait pas alors à les marier.

Quoique Berthe et Robert fussent trop bons et trop aimables pour ne pas avoir beaucoup d'amis, cependant il se trouva des gens assez méchants pour aller raconter au pape que le roi de France avait épousé sa commère[4] et sa cousine sans lui en avoir demandé la permission. Il n'en fallut pas davantage[5] pour que l'évêque de Rome enjoignît à Robert de renvoyer Berthe, qui ne pouvait plus être sa femme, mais le roi ne put jamais s'y résoudre, sentant bien qu'il mourrait de chagrin, s'il se séparait d'une princesse qui lui était si chère.

Alors le pape irrité contre ce prince, qui refusait ainsi de se soumettre à ses avertissements, le frappa D'EXCOMMUNICATION,[6] c'est-à-dire, qu'il lui fut défendu d'entrer dans les églises, et de communier avec les autres chrétiens.

C'était un terrible châtiment que cette excommuni-

cation ; car dès qu'on apprit en France que le roi et la reine étaient excommuniés, personne n'osa plus s'approcher d'eux, pas même leurs parents et leurs serviteurs. Les pauvres mêmes auxquels Berthe distribuait ordinairement tant d'aumônes, s'enfuyaient dès qu'elle paraissait, et c'était là ce qui affligeait le plus cette bonne princesse.

Il ne resta auprès des jeunes époux que deux domestiques, chargés de préparer leur nourriture, et encore ces pauvres gens étaient-ils tellement frappés de terreur, qu'ils brisaient aussitôt les vases dont le monarque s'était servi pour boire et pour manger, et jetaient au feu les aliments qui restaient de ses repas.

Pendant ce temps, le royaume était en interdit,[7] c'est-à-dire, qu'on ne disait plus la messe dans les églises ; les tableaux qui s'y trouvaient étaient couverts d'un voile noir ; les statues des saints avaient été descendues de leurs niches et revêtues d'habits de deuil, et il était défendu de faire entendre les cloches,[8] même pour les funérailles des morts.

Le peuple était plongé dans une si grande consternation, que la bonne reine se jeta aux pieds du roi pour le supplier de la renvoyer puisqu'elle était assez malheureuse pour causer tant de tristesse ; mais Robert ne pouvait encore se résigner à la voir s'éloigner sans retour.

Tout-à-coup le bruit se répandit de tous côtés que la reine venait de mettre au monde un monstre qui avait une queue de serpent et une tête d'oie sauvage ; les personnes raisonnables ne crurent pas cela ; mais le peuple, qui était alors très-ignorant, ne manqua pas de dire que c'était la punition du mariage du roi avec sa cousine.

Robert II. se vit donc obligé de consentir au départ de la triste Berthe, tant l'affliction de ses sujets lui faisait pitié. La pauvre princesse se retira dans le monastère de Chelles, autrefois fondé par la reine Bathilde, et elle y vécut encore plusieurs années. Quant

au roi, il ne put jamais cesser de la regretter, quoiqu'on l'eût forcé à prendre une autre femme qui lui donna plusieurs fils.

La Providence accorda au roi Robert, qui se plaisait, dit-on, à se mêler aux moines de Saint-Denis pour chanter les louanges de Dieu, la force de supporter toutes les amertumes de sa vie. Sa seule consolation était de faire tout le bien possible à son peuple; et lorsque, suivant la coutume, on transporta son corps dans cette abbaye, pour y célébrer ses funérailles, on entendait de tous côtés des pauvres qui s'écriaient en pleurant: Nous avons perdu le meilleur des rois.

[1] De son vivant, *in his lifetime, while he lived.* [2] Cousin et cousine, *cousins.* [3] Avaient fait baptiser un petit enfant, *had attended the baptism of an infant as god-father and god-mother.* [4] Sa commère, *her who was god-mother to the infant to whom he stood god-father.* [5] Il n'en fallut pas davantage, *nothing more was required.* [6] Le frappa d'excommunication, *excommunicated him.* [7] Etait en interdit, *was under church censure.* [8] Faire entendre les cloches, *to ring the bells.*

LA TRÈVE DE DIEU.

Depuis l'an 1032 *jusqu'à l'an* 1060.

Il y a eu quatre rois de France qui ont porté le nom de Henri, et comme le fils de Robert est le plus ancien de ces princes, il fut appelé Henri Ier.

Comme je vous ai raconté, il n'y a pas long-temps, que les seigneurs féodaux, retranchés dans leurs châteaux, en sortaient quelquefois pour se battre entre eux, vous comprendrez aisément que, du temps de Henri Ier, toutes les provinces de France fussent à tout moment le théâtre de ces guerres particulières, où des ducs, des comtes, des marquis, ravageaient les terres de leurs voisins, incendiaient les chaumières de leurs paysans, et tuaient ou enlevaient leurs serfs, pour les transporter

sur leurs propres domaines; de sorte qu'il y eut certains pays où la terre demeurait sans culture, parce que personne n'osait plus se montrer dans les champs, de peur d'être pris ou tué par les brigands qui les dévastaient; la famine et souvent la peste à sa suite, qui sont toutes deux d'horribles fléaux, achevaient de dépeupler le pays, et le pauvre peuple ne se souvenait pas d'avoir jamais été si misérable que dans ce temps-là.

Cependant dans la plupart des provinces françaises, surtout de celles de l'autre côté de la Loire, un grand nombre d'évêques, touchés de pitié en voyant la misère de tant de gens, se réunirent en CONCILES, c'est-à-dire en assemblées ecclésiastiques, pour remédier aux malheurs de ces combats désastreux, que l'on nommait des guerres PRIVÉES, parce qu'elles avaient lieu entre particuliers. Ces saints personnages, dans l'espoir d'effrayer les seigneurs les plus turbulents, menacèrent ceux qui s'engageraient désormais dans ces entreprises criminelles, de les excommunier eux et leurs soldats, et de maudire leurs chevaux, leurs armes, et tout ce qui leur appartiendrait: des prêtres, par leur ordre, parcoururent les campagnes tenant en main des cierges allumés, qu'ils renversaient ensuite et éteignaient en présence du peuple assemblé, qui s'écriait: Ainsi s'éteigne la joie de ceux qui ne veulent pas la paix et la justice! Les pieux efforts des évêques furent enfin couronnés de succès.

Cette suspension de désordres fut appelée la PAIX DE DIEU, parce que c'était au nom de Dieu qu'elle était ordonnée: les seigneurs les plus mutins n'osèrent pas d'abord s'y refuser, dans la crainte de la terrible excommunication dont ils étaient menacés; ils jurèrent au pied des autels de ne plus incendier les monastères, d'épargner les pauvres paysans, et de ne plus détruire les charrues et les autres instruments de labourage; mais au bout de quelques années, comme il n'existait alors d'autre moyen que la force pour se faire rendre justice, puisque le roi n'était pas plus puissant que les

autres seigneurs, et que personne hors du duché de France ne lui obéissait, il fut décidé d'un commun accord, avec la permission des conciles, que lorsqu'ils s'élèverait quelque querelle entre eux, ils pourraient se battre pendant trois jours et deux nuits de chaque semaine. Ces jours-là, comme on peut le croire, personne n'était assez hardi pour se montrer sur les chemins, ni aller travailler dans les champs, de peur de tomber au pouvoir des gens de guerre des seigneurs.

Cette nouvelle coutume fut appelée la TRÈVE DE DIEU ; mais il s'en fallut bien qu'elle fût observée[1] dans tous les pays de l'ancienne Gaule : le roi Henri Ier surtout s'opposa à ce qu'elle fût accueillie[2] dans son duché de France, prétendant qu'à lui seul en qualité de roi, appartenait le droit de contenir dans l'obéissance les vassaux de ses domaines ; mais comme ses vassaux ne le craignaient guère, le peuple n'y gagna rien et continua d'être opprimé.

Cependant il faut que je vous dise, mes enfants, que du temps de Henri Ier, on remarquait déjà que les seigneurs français devenaient moins grossiers et moins méchants ; il y en avait même parmi eux qui s'engageaient par un serment à ne jamais faire du mal aux pauvres, à protéger les veuves, et les orphelins, et enfin, à défendre les dames et les gens d'Eglise qui réclameraient leur secours ; ils faisaient ce serment au pied des autels avec de certaines cérémonies, dont je vais tâcher de vous donner une idée, et on leur donnait le titre de CHEVALIERS, parce qu'il était d'usage qu'ils ne combattissent qu'à cheval, et couverts d'une forte armure de fer.

Le jeune homme qui avait mérité par son courage et sa bonne conduite d'être fait chevalier, vêtu d'un habit blanc, était obligé de passer en prière, dans une chapelle, toute la nuit qui précédait le jour où il devait être reçu. On appelait cela la VEILLE DES ARMES, et le postulant, les mains jointes, se mettait dévotement à genoux devant une image de la sainte Vierge, pour lui demander la grâce de bien vivre et de bien mourir.

Dès que le jour paraissait, des prêtres, après lui avoir donné la communion, le revêtaient d'une robe rouge, pour lui apprendre qu'il devait être prêt à verser tout son sang pour le service de l'Église; ils le conduisaient ensuite devant un ancien chevalier, que l'on appelait son parrain, qui lui donnait L'ACCOLADE, c'est-à-dire qui l'embrassait après lui avoir administré trois petits coups de plat d'épée sur les épaules, et un petit soufflet sur la joue, ce qui signifiait qu'il était obligé de tout endurer pour tenir son serment. Après cela le parrain remettait au nouveau chevalier une épée bénite, et lui chaussait des éperons dorés, afin qu'il n'oubliât pas qu'il devait toujours être disposé à courir partout où ses nouveaux devoirs l'appelleraient.

Les chevaliers étaient ordinairement suivis à la guerre et servis dans leurs châteaux par des jeunes gens qui aspiraient aussi à devenir chevaliers à leur tour; ils devaient aider leur seigneur à mettre et ôter sa pesante armure, à monter à cheval, et ne jamais le quitter dans les combats. Ces jeunes gens portaient le nom d'écuyers ou de VARLETS.

Comme la cérémonie que je viens de vous raconter se pratiquait toutes les fois que l'on recevait un nouveau chevalier, vous ferez bien de vous en souvenir, et vous verrez plus tard que des rois mêmes s'honorèrent de[3] recevoir ce titre.

Henri Ier, avant sa mort, eut soin que son fils aîné, nommé PHILIPPE, fût sacré à Reims, comme lui-même l'avait été: le jeune monarque, dont la puissance ne s'étendait pas encore au-delà du duché de France, prit le nom de Philippe Ier, et je vous raconterai une histoire intéressante sur un événement qui se passa sous son règne.

[1] Il s'en fallut bien qu'elle fût observée, *it was far from being observed.* [2] S'opposa à ce qu'elle fût accueillie, *opposed its being received.* [3] S'honorèrent de, *held it as an honour to.*

LA PREMIÈRE CROISADE.

Depuis l'an 1060 *jusqu'à l'an* 1108.

Du temps de Philippe Ier, on rencontrait sur les chemins beaucoup de gens qui, portant un grand chapeau rond et une longue robe sur laquelle étaient attachés des coquillages, s'en allaient en priant Dieu, et un bâton blanc à la main, faire un long voyage pour visiter le Saint-Sépulcre de Jérusalem, c'est-à-dire le tombeau de notre Seigneur Jesus-Christ.

Le pays où Jérusalem est situé se nomme la PALESTINE ou la TERRE SAINTE, et c'est là qu'habitait autrefois le peuple juif, dont vous avez sans doute lu l'histoire.

Ces gens, que l'on nommait des PÈLERINS, parce que leur voyage était un pèlerinage, devaient rester plusieurs mois en route avant d'arriver à cette contrée lointaine, et ils avaient à traverser un grand nombre de pays barbares, où les attendaient les plus grands dangers; mais ils espéraient que Dieu ne les abandonnerait point dans cette entreprise, et qu'il ne permettrait pas aux Sarrasins de les tuer, ni de les réduire en esclavage.

En effet les Sarrasins, que nous connaissons déjà, étaient les maîtres de Jérusalem, et comme ils haïssaient les chrétiens, ils maltraitaient les pauvres pèlerins et leur faisaient souffrir mille tourments affreux.

Il y eut un homme, appelé PIERRE L'ERMITE, qui entreprit comme tant d'autres le pèlerinage de Jérusalem, et lorsqu'il revint en France, il raconta d'une façon si touchante les maux que les pèlerins avaient à souffrir dans leur voyage, que les larmes venaient aux yeux de tous ceux qui écoutaient ses récits.

Pierre-l'Ermite était ainsi nommé parce qu'avant

d'aller visiter la Terre-Sainte, il avait vécu pendant plusieurs années dans un ermitage, c'est-à-dire dans une petite maison isolée, que l'on plaçait ordinairement au milieu des bois ou sur de hautes montagnes; personne ne doutait que Pierre ne dît entièrement la vérité.

Pierre, à son retour de Palestine, avait d'abord passé à Rome, où le pape, après l'avoir écouté attentivement, lui avait permis d'engager les rois et les seigneurs chrétiens à réunir leurs soldats pour aller chasser les Sarrasins de Jérusalem et leur arracher le tombeau de Jésus-Christ.

Il fallait voir[1] ce petit vieillard, dont les yeux semblaient éclater d'une foi ardente, parcourir successivement l'Italie et la France, et s'adresser tour-à-tour aux peuples, aux seigneurs, aux évêques, aux rois eux-mêmes, en les suppliant de ne point abandonner les malheureux pèlerins à l'insolence des infidèles, ni le Saint-Sépulcre à leurs profanations; partout sur son passage la foule s'assemblait pour l'entendre, et les princes eux-mêmes ne pouvaient se défendre d'un profond respect.

Alors un nombre infini d'hommes, de femmes et d'enfants de tous les pays chrétiens, suivirent Pierre-l'Ermite, qui leur promit de les conduire à Jérusalem. Tous ces gens-là se mettaient en route en criant: Dieu le veut, et on les nomma des Croisés, parce qu'ils portaient sur l'épaule une croix d'étoffe rouge, et l'on donna à leur entreprise le nom de Croisade.

Je ne vous raconterai pas tout ce que cette multitude de croisés eut à souffrir avant d'arriver à Jérusalem; il vous suffira de savoir qu'ils éprouvèrent toutes sortes de maux pendant plus d'une année que dura leur voyage, et que la plupart d'entre eux périrent sans avoir atteint le but de leur dévotion; car ceux qui ne moururent pas de faim ou de misère furent presque tous tués ou pris par les Sarrasins, qui eurent la barbarie de crever les yeux à beaucoup de ces malheureux.

Cependant une armée de croisés, conduite par un seigneur français, nommé Godefroi de Bouillon, s'empara enfin de Jérusalem, et ils oublièrent tous leurs maux quand ils se furent prosternés devant le Saint-Sépulcre, dont Godefroi conserva la garde sous le titre de roi de Jérusalem.

Lorsque vous lirez des livres plus savants que celui-ci, vous entendrez beaucoup parler des croisades, qui forment dans l'histoire de l'Europe une époque fort remarquable; et comme il y en a eu plusieurs après celle-ci, vous ferez bien de ne point oublier que la première de toutes eut lieu dans le temps de Philippe Ier.

Plusieurs années après cette expédition on voyait en France, et dans les autres pays de l'Europe, des croisés qui allaient dans les campagnes et dans les châteaux raconter en chantant ce qu'ils avaient vu en Palestine, et l'histoire des nobles seigneurs qui y avaient combattu.

Ces chanteurs se nommaient des Ménestrels, et ils étaient bien reçus dans les maisons où ils se présentaient, parce que chacun leur demandait des nouvelles de ses amis qui étaient partis pour la Terre-Sainte et n'en étaient point revenus. On leur offrait un bon souper et un lit, et l'on croyait que recevoir ainsi les ménestrels, cela portait bonheur à la maison.

D'autres gens encore, qui revenaient aussi de la Palestine, ramenaient des singes, des ours et divers autres animaux, dont ils amusaient les passants pour gagner leur vie. Ceux-là se nommaient des Jongleurs, et le roi Philippe Ier ordonna que lorsqu'un jongleur se présenterait pour entrer à l'une des portes de Paris, il serait obligé de faire danser son singe devant le portier, au lieu de lui payer une pièce de monnaie, comme c'était alors la coutume.

[1] Il fallait voir, *It was surprising to see.*

L'AFFRANCHISSEMENT DES COMMUNES.

Depuis l'an 1108 *jusqu'à l'an* 1137.

Philippe Ier avait été marié deux fois, et sa première femme lui avait donné un fils qui régna après lui, et que l'on nomme ordinairement LOUIS VI., ou LOUIS-LE-GROS, parce qu'il avait beaucoup d'embonpoint.

Louis est le second roi de France que l'on ait surnommé LE GROS, et vous vous souvenez sans doute encore de Charles-le-Gros, qui aima mieux payer les Normands que de se battre avec eux; mais Louis VI. n'avait pas d'autre ressemblance avec le dernier empereur d'Occident, et au contraire ce fut un prince habile et courageux.

La plus grande partie de la vie et du règne de Louis-le-Gros se passa à batailler contre plusieurs de ses vassaux, qui jusque dans son duché de France osaient lui désobéir ouvertement en saccageant les monastères, et dévalisant sur les grands chemins les voyageurs et les marchands qui traversaient leurs domaines pour se rendre à Paris; mais le roi, avec l'aide de quelques autres vassaux fidèles, défit successivement tous ces mutins, s'empara d'un grand nombre de châteaux qu'il démolit, et fit si bien qu'en peu d'années il vit les plus turbulents se soumettre à son obéissance, et lui renouveler l'hommage de leurs fiefs; de sorte que Louis VI. fut le premier roi capétien qui se fit craindre et respecter, parce qu'il était juste et sévère.

Si vous avez déjà lu l'histoire d'Angleterre, vous aurez vu que GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT, qui s'empara de ce pays, était un duc de Normandie qui possédait en outre, en France, plusieurs provinces voisines de l'ancienne Neustrie. Eh bien! il arriva que Louis-le-Gros se brouilla avec le roi d'Angleterre, fils du

héros normand, qui était en même temps un des principaux vassaux de la couronne de France; et comme l'un de ces princes n'était pas moins vaillant que l'autre, chacun d'eux se mit en campagne avec une armée, ne rêvant plus que mort et bataille.

Un jour, dans un combat, un soldat anglais reconnut Louis dans la mêlée, et saisissant la bride de son cheval, s'écria de toutes ses forces: "Le roi est pris! le roi est pris!" Mais ce prince sans s'émouvoir: "Si tu savais jouer aux échecs, lui dit-il, tu saurais que le roi ne se prend pas;" en achevant ces paroles, il leva sa masse d'armes, et assomma le soldat sur la place.

Louis montra dans cette occasion que son courage était certainement au-dessus de toute espèce de danger; et il avait fait preuve de sang-froid en disant qu'aux échecs le roi ne se prend pas, parce qu'à ce jeu-là, qui est très-difficile à bien jouer, on peut empêcher le roi de changer de place, mais on ne peut pas le prendre.

Mais pendant que Louis se montrait ainsi l'un des plus braves soldats de son armée, il se passait non-seulement dans son royaume, mais encore dans plusieurs autres provinces de France, des événements qu'il est très-important que vous connaissiez.

Tandis que les seigneurs féodaux, retranchés dans leurs châteaux forts, profitaient de leurs guerres privées pour rançonner le pauvre peuple des campagnes, et réduire les laboureurs au désespoir, au mépris de la trêve de Dieu, tous ceux qui avaient trouvé moyen de se soustraire à leurs rapines s'étaient retirés avec leurs familles et tout ce qu'ils possédaient dans l'intérieur des villes, où ils n'avaient plus à craindre les violences des gens de guerre; car la plupart des villes à cette époque, appartenant à des évêques ou à des comtes, étaient entourées de fossés et de hautes murailles qu'il n'était pas aisé aux soldats ennemis de franchir; de sorte qu'avec le temps la population de ces villes s'était augmentée d'un grand nombre d'habitants qui y apportaient leur richesse ou leur industrie, c'est-à-dire

l'art ou le métier dont ils faisaient usage pour gagner leur vie.

Alors on vit pour la première fois, dans les principales villes de France, s'établir des ouvriers de toute espèce, tels que des tisserands, des charpentiers, des tourneurs, des orfèvres, des armuriers, des brasseurs, qui par leur travail assidu devinrent de gros marchands et d'honnêtes citoyens, et qui supportèrent avec peine que les seigneurs prétendissent les tourmenter, comme ceux des campagnes tourmentaient leurs pauvres serfs.

Mais voilà que, dans plusieurs villes françaises, presque dans le même temps, les habitants se réunirent sur la place publique ou dans la plus vaste église du lieu, et jurèrent de ne plus souffrir que leur seigneur molestât aucun d'eux ni dans sa personne ni dans sa propriété. Tous ceux qui prêtèrent ce serment reçurent le nom de BOURGEOIS ou de COMMUNIERS, et leur réunion s'appela une COMMUNE.

Après cela, pour qu'à un signal convenu chacun pût se rendre à l'assemblée toutes les fois que cela serait nécessaire, on plaça sur la plus haute tour de la ville une grosse cloche que l'on nomma un BEFFROI, au son de laquelle tous les communiers accouraient avec leurs armes, et se réunissaient sous les ordres d'un magistrat choisi parmi eux, et auquel on donnait le titre d' ÉCHEVIN.

Ce que je viens de vous dire de la formation de ces communes, mes jeunes amis, eut lieu en quelques années dans un certain nombre de villes de France qui jusqu'alors avaient appartenu à différents comtes ou évêques ; mais lorsque ceux-ci voulurent s'y opposer par la force, les communiers, réunis au son du beffroi, leur livrèrent des combats sanglants, et, par leur courage et leur persévérance, forcèrent ces seigneurs à consentir à tout ce qu'ils demandaient de juste et de raisonnable. Les contrats qui furent passés entre les communiers et leurs comtes reçurent le nom de CHARTES, et Louis VI. posa son cachet royal sur plu-

sieurs de ces chartes, afin qu'à l'avenir aucun de ces seigneurs n'osât plus troubler les bourgeois des villes où s'étaient élevées des communes, sans s'exposer au ressentiment du roi, dont chacun commençait à respecter la volonté.

Il faudra tâcher de vous rappeler que ce fut sous Louis-le-Gros que les communes de France commencèrent à exister, parce que cet événement est un des plus importants de l'histoire de notre nation; jusqu'à ce temps, il n'y avait eu dans ce pays que des seigneurs et des serfs; mais depuis cette époque, on distingua une nouvelle classe de personnes, qui fut celle des bourgeois, ou la BOURGEOISIE.

LE PARLEMENT.

Depuis l'an 1137 *jusqu'à l'an* 1180.

Je ne sais si vous vous souvenez encore, mes bons amis, de ces assemblées tumultueuses du Champ-de-Mars, où je vous ai raconté que se réunissaient les Franks du temps des premiers Mérowings; je vous ai fait remarquer aussi que, lorsqu'ils furent dispersés sur le territoire des Gaules, ces peuples cessèrent de s'y rendre avec autant d'empressement, et que bientôt on n'y compta plus que des évêques, des comtes et des leudes royaux; mais ce que je ne vous ai point encore dit, c'est que depuis les derniers Karolings, ces assemblées, renouvelées par Charlemagne qui les consultait sur ses Capitulaires, avaient presque entièrement cessé d'avoir lieu, et les seigneurs féodaux, renfermés dans leurs manoirs fortifiés, auraient craint d'en sortir pour se rendre à de semblables réunions.

Eh bien! lorsque LOUIS VII., dit LE JEUNE, eut

succédé à son père Louis-le-Gros, il appela autour de lui les vassaux de son duché de France, auxquels on donnait alors le titre de BARON, ce qui voulait dire dans la langue du temps un homme libre. Ces barons français étaient les véritables descendants de ces anciens chefs des Franks qui avaient autrefois conquis les Gaules, et leur réunion, où venaient aussi siéger les évêques et les abbés des principaux monastères, reçut le nom de COUR PLÉNIÈRE, ou de PARLEMENT.

Les premières années du règne de Louis-le-Jeune se passèrent comme la plus grande partie du règne de son père, à guerroyer contre ses vassaux insoumis, et à étendre la domination française. Il fut le premier roi capétien qui passa la Loire, et occupa une partie des provinces méridionales de l'ancienne Gaule, où beaucoup de seigneurs qui jusqu'alors n'avaient point reconnu l'autorité du roi furent contraints de lui rendre hommage, et de se déclarer ses hommes-liges.

Or il faut que vous sachiez que dans ce temps-là on commençait à diviser la France en deux parties, qui se distinguaient entre elles par le langage qu'on y parlait ; l'une, appelée la LANGUE D'OÏL, et située de ce côté de la Loire, l'autre, nommée la LANGUE D'OC, située de l'autre côté de cette rivière. On les nommait ainsi à cause du différent langage de leurs habitants, qui au Nord disaient OÏL, pour affirmer, tandis que ceux du Midi disaient OC.

Cependant la domination de Louis VII. en Languedoc ne fut pas de longue durée, et ce fut principalement sur les grands vassaux de son duché de France qu'il affermit sa puissance.

Ce prince n'avait pas moins de belles qualités que son père ; mais il faut que je vous raconte une histoire qui vous fera voir combien il est dangereux pour un roi, et même pour toute autre personne, de s'abandonner à un seul mouvement de colère.

Un jour donc que Louis-le-Jeune, guerroyant contre le comte de CHAMPAGNE, l'un des feudataires de la

couronne de France, était sur le point de s'emparer d'une petite ville nommée VITRY, qui appartenait à ce seigneur, il vit les habitants de cette ville, ramassant toutes les armes qu'ils purent trouver, lui opposer une résistance opiniâtre, et ce ne fut qu'après un combat sanglant qu'il put s'en rendre maître.

Une si longue défense avait tellement irrité Louis, qu'il s'écria dans un moment de colère, qu'il voudrait que toute la ville de Vitry ne fût qu'un monceau de cendres.

Le roi, sans doute, ne pensait pas ce qu'il disait, car il n'était pas méchant; mais des courtisans qui étaient auprès de lui l'entendirent, et pensant lui être agréables, coururent mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville, qui fut bientôt consumée tout entière, ainsi que l'église principale, où la presque totalité des habitants s'étaient réfugiés: aucun de ces infortunés ne put échapper.

Ce terrible incendie durait encore lorsque Louis sentit toute l'énormitié d'un pareil crime; il tomba dans un désespoir affreux; et ce qui augmenta encore sa douleur, c'est qu'il fut excommunié par le pape, comme l'avait été le roi Robert II., et n'obtint son pardon qu'en s'engageant à conduire lui-même une nouvelle croisade en Palestine où les Sarrasins menaçaient de reprendre Jérusalem, et avaient déjà fait périr une multitude de chrétiens.

Un vieillard vénérable nommé SAINT BERNARD, l'un des hommes les plus savants de son temps, prêcha cette seconde croisade en France et en Allemagne, comme l'avait fait autrefois Pierre-l'Ermite, et une nombreuse armée de croisés se mit en marche sous la conduite de Louis, que la reine sa femme suivit dans cette expédition lointaine. Mais avant de s'embarquer pour ce périlleux voyage, le roi voulut aller recevoir des mains de l'abbé de SAINT-DENIS un drapeau que l'on nommait l'ORIFLAMME, et auquel on croyait que le succès de la guerre était toujours attaché.

Cette oriflamme, mes amis, n'était autre chose que la bannière de l'abbaye de Saint-Denis, dont, depuis Hugues-Capet, les rois de France se reconnaissaient les vassaux. On donnait ce nom à cet étendard, parce qu'il était porté sur une lance d'OR, et que l'étoffe flottante en était découpée en forme de FLAMME.

Cette seconde croisade ne fut pourtant pas heureuse; l'armée chrétienne éprouva de grandes pertes, et le roi lui-même ne se tira que par son courage des dangers effrayants dont il fut environné: ce ne fut qu'après avoir inutilement épuisé ses forces pour chasser les Sarrasins de la Terre-Sainte, qu'il se décida à retourner en France, où de nouveaux malheurs l'attendaient dans sa propre famille.

La reine ÉLÉONORE, sa femme, était une des plus belles et des plus puissantes princesses de son temps; elle lui avait apporté en mariage le duché d'AQUITAINE, l'un des principaux états du midi de la Gaule; mais en même temps elle était si fière et si acariâtre, que Louis ne put jamais s'accommoder de son humeur, et aima mieux lui rendre son duché que de continuer à vivre avec une si méchante femme.

Ce fut pourtant une grande faute que commit ce prince; car Éléonore n'eut pas plus tôt quitté Louis qu'elle épousa Henri, duc de Normandie, et bientôt après roi d'Angleterre, qui ajouta ainsi une belle province à celles qu'il possédait déjà en France.

Louis ne fut pas longtemps à se consoler d'avoir perdu une si méchante femme: aussi ne tarda-t-il pas à épouser une bonne et vertueuse princesse, nommée ALIX[1] DE CHAMPAGNE, avec laquelle il vécut très-heureux.

Cependant plusieurs années s'étaient écoulées sans que le ciel parût bénir ce mariage, et Louis regarda comme une suite de la colère divine, de n'avoir point de fils auquel il pût laisser sa couronne.

Alors on fit des prières publiques et des processions auxquelles le roi et la reine assistèrent, ainsi qu'un

grand nombre de barons français ; au bout de quelques mois il leur naquit un fils, que l'on nomma d'abord DIEU-DONNÉ, parce que Dieu l'avait donné aux prières de la France, et ensuite PHILIPPE-AUGUSTE, parce qu'il était né dans le mois d'août, que l'on nommait alors le mois D'AUGUSTE.

Le roi et la reine éprouvèrent une joie inexprimable d'avoir enfin obtenu un fils qui pût un jour monter sur le trône de France ; mais, comme cela arrive trop souvent sur la terre, ce fut cet enfant qu'ils avaient tant désiré qui devint sans le vouloir la cause d'un grand malheur.

Le jeune prince avait grandi sous les yeux de ses parents, et il était si bon, si sage et si aimable, qu'il se faisait chérir de tout le monde ; le roi surtout l'adorait, et Philippe, par ses belles qualités, se montrait digne de toute sa tendresse.

Un jour le roi, voulant donner à ce fils bien-aimé le plaisir de la chasse, l'emmena avec lui dans une vaste forêt où se trouvaient un grand nombre de cerfs, de loups et de sangliers. Philippe prit un plaisir extrême à voir les chiens attaquer quelques-uns de ces animaux, et comme les jeunes gens n'ont pas toujours la prudence nécessaire, il se laissa entraîner par son ardeur, si loin, que la nuit le surprit au milieu de ces bois qu'il ne connaissait pas, et où il devint bientôt impossible de se retrouver dans l'obscurité.

Quoique le prince fût presque encore un enfant, il avait été trop bien élevé pour être peureux ; mais il pensait avec douleur à l'inquiétude que devaient éprouver ses parents, dont il connaissait toute la tendresse, et il en ressentait un si vif chagrin, qu'il se mit à pousser de temps en temps de grands cris, pour que les gens qui étaient sans doute à sa recherche vinssent audevant de lui et le reconduisissent à son père.

Tout-à-coup il voit devant lui un grand homme noir, ayant une hache sur l'épaule, et tenant dans ses mains un vase où brûlaient des charbons enflammés : à cette

étrange apparition, Philippe s'arrête, une sueur froide coule de son front, et il jette un cri plaintif....

Je suis sûr que quelques-uns de vous frémissent du danger de ce pauvre prince, et qu'ils se disent tout bas, que cette forêt était sans doute peuplée de revenants ou de loups-garoux: mais je ne leur conseille pas de répéter cela, car tout le monde se moquerait d'eux avec raison, puisqu'il n'y a jamais eu ni loups-garoux ni revenants.

En effet, ce spectre dont la vue avait causé un si grand effroi au petit prince, était tout uniment un charbonnier,[2] le plus brave homme de son métier, qui prit Philippe par la main après l'avoir rassuré, le dirigea, malgré l'obscurité, à travers la forêt dont il connaissait les moindres détours, et le ramena auprès du roi qui lui fit donner une bonne récompense.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la joie de Louis lorsqu'il serra dans ses bras ce fils tant aimé qu'il avait cru perdu; mais il avait éprouvé une si cruelle inquiétude pendant cette nuit terrible, que peu de temps après il tomba malade, et mourut dans un âge encore peu avancé.

C'est ainsi que Dieu permet quelquefois que les personnes et les choses qui nous sont le plus chères, nous deviennent le plus funestes.

[1] Alix, *Alice.* [2] Tout uniment un charbonnier, *Nothing but a charcoal-maker.*

BATAILLE DE BOUVINES.

Depuis l'an 1180 *jusqu'à l'an* 1214.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous n'avez

point oublié sans doute Richard-Cœur-de-Lion, qui fut retrouvé par son page fidèle dans une prison où le duc d'Autriche l'avait enfermé par trahison. Ce vaillant roi vivait dans le même temps que Philippe-Auguste, et tous deux réunirent leurs armées pour tenter une nouvelle croisade, et aller combattre les Sarrasins.

A cette époque, la ville de Jérusalem avait été reprise par les infidèles, et les deux rois livrèrent bien des combats sanglants sans pouvoir se rapprocher de la cité sainte. Richard et Philippe firent tous deux des prodiges de valeur, ainsi que les soldats français et anglais qui les accompagnaient ; mais tous leurs efforts réunis n'aboutirent qu'à s'emparer d'une ville forte, nommée SAINT-JEAN-D'ACRE, après un siége long et meurtrier.

Pendant longtemps ces deux princes, animés par une même ardeur de gloire, furent bons amis ; mais malheureusement la jalousie se mit entre eux, et dès ce moment la cause des chrétiens en Palestine fut désespérée, parce qu'aucun des deux rois ne voulut plus aider l'autre, lorsqu'il se trouvait dans l'embarras. Le mauvais succès de cette entreprise, et son animosité contre Richard, déterminèrent Philippe à se retirer ; et ce prince, après avoir vaillamment combattu, se rembarqua pour la France, où l'attendaient d'autres travaux.

Lorsque je vous ai parlé plusieurs fois des ducs de Bourgogne, de Normandie et d'Aquitaine, je vous ai dit que, depuis Hugues-Capet, ils s'étaient reconnus les hommes-liges des rois de France. Ces seigneurs, à la vérité, étaient pour la plupart aussi puissants que leur suzerain, et ils pouvaient mettre sur pied des armées plus nombreuses que celles des Capétiens ; mais cela n'empêchait pas qu'ils ne fussent soumis envers eux à toute l'obéissance que les vassaux devaient à leur seigneur.

Or, depuis que Guillaume-le-Conquérant avait envahi l'Angleterre, les rois de ce pays, à cause de

leur duché de Normandie, se trouvaient devenus les hommes-liges des rois français; cela fut cause de bien des guerres entre ces deux nations, qui n'étaient pourtant pas faites pour se haïr; et vous verrez par la suite combien de malheurs en résultèrent pour les deux royaumes.

Richard-Cœur-de-Lion était mort peu de temps après son retour de Palestine, et Jean-sans-Terre[1] son frère, qui lui succéda, vous est trop connu par le meurtre de son pauvre petit neveu Arthur, pour que je vous raconte son histoire. Mais il faut que vous sachiez que, sous la féodalité, lorsqu'un vassal commettait quelque mauvaise action, ou manquait à l'obéissance qu'il devait à son seigneur, celui-ci avait le droit de faire comparaître le coupable devant un tribunal composé de vassaux comme l'accusé, que l'on nommait ses pairs ou ses égaux, par lesquels il devait être jugé; alors, si le coupable refusait d'obéir, le suzerain pouvait s'emparer de ses terres et seigneuries, et le dépouiller de tout ce qu'il possédait.

Ce fut précisément ce qui arriva à Jean-sans-Terre après la mort de son neveu, Arthur de Bretagne. Le roi, comme son suzerain, le cita devant son parlement pour se justifier de ce crime; mais le roi d'Angleterre se garda bien d'obéir, et Philippe-Auguste profita de l'occasion pour s'emparer du duché de Normandie et de plusieurs autres provinces qui lui appartenaient. La Guyenne fut alors la seule province que les Anglais conservèrent dans les Gaules, et il s'écoula encore plus de cent années avant qu'elle fût réunie au royaume de France, comme je vous le dirai par la suite.

Cependant Jean-sans-Terre, indigné d'un châtiment si rigoureux, parcourait l'Europe pour susciter des ennemis à Philippe-Auguste, qu'il accusait de l'avoir dépouillé injustement. Plusieurs princes, jaloux de l'agrandissement du roi de France, entrèrent dans son ressentiment, et à leur tête le comte de Flandre, appelé Ferrand secondé par l'empereur d'Allemagne, qui se

nommait Othon, comme celui qui vint aux portes de Paris du temps des derniers Karolings.

Ces princes, ayant donc réuni de grandes armées, marchèrent à la fois de divers côtés contre Philippe-Auguste, qui n'eut que le temps de prendre l'oriflamme, autour de laquelle accoururent un grand nombre de barons fidèles, et surtout une troupe considérable de soldats des communes de France, qui se distinguaient entre eux par la couleur des bannières de leurs villes.

Un jour qu'il faisait une très-forte chaleur, après avoir marché toute la matinée, le roi se reposait au pied d'un arbre vers l'heure de midi, lorsqu'on vint lui annoncer tout-à-coup que l'on voyait dans la campagne des tourbillons de poussière, et que l'armée des coalisés approchait.

Aussitôt Philippe-Auguste fit sonner la trompette; chaque Français reprit ses armes, et le roi, après avoir fait à genoux une courte prière pour demander à Dieu de bénir ses drapeaux, posa sa couronne et son sceptre sur un autel de gazon élevé à la vue de toute l'armée, et cria assez haut pour que les chefs et les soldats pussent l'entendre, que si quelqu'un leur paraissait plus digne que lui de porter cette couronne, il était prêt à la lui abandonner.

Il n'avait pas achevé ces paroles, que toute l'armée s'écria avec transport: "Vive le roi Philippe! vive le roi Auguste! nous voulons tous mourir pour lui!"

En même temps les barons qui étaient les plus près du roi le supplièrent de leur donner sa bénédiction, et ils ne se relevèrent que lorsque Philippe, remontant à cheval, eut donné le signal du combat.

Il y avait entre les deux armées un petit pont en bois, que les Français traversèrent pour aller à la rencontre des ennemis. Ce pont fut confié aux sergents d'armes qui formaient la garde ordinaire du roi, et chacun se disposa à bien recevoir[3] les coalisés qui étaient au moins trois contre un; mais les Français avaient tant de courage et de dévouement pour leur

roi, qu'ils voyaient sans effroi s'avancer toute cette multitude.

Les deux armées se rencontrèrent dans une vaste plaine auprès du village de BOUVINES, en Flandre, où s'engagea bientôt un terrible combat, dans lequel bien des pauvres soldats périrent de part et d'autre. Philippe-Auguste lui-même courut un grand danger, car il fut renversé dans la mêlée sous les pieds des chevaux, et sans sa bravoure[3] et celle des chevaliers qui l'entouraient, il eût été infailliblement pris ou tué.

Pendant ce temps, l'empereur Othon, placé au centre de son armée, faisait porter sur un char élevé qui le précédait son étendard impérial, sur lequel était représentée une aigle d'or reposant sur un dragon, afin que toute son armée distinguât de loin le lieu où il combattait. D'abord la victoire parut pencher de son côté ; mais lorsque Philippe se fut relevé, il s'élança avec tant de courage sur cette foule d'ennemis qui l'entouraient, que ceux-ci prirent la fuite en désordre.

L'empereur Othon tourna le dos comme les autres, abandonnant aux mains des Français son étendard, et le comte Ferrand, qui tomba tout vivant en leur puissance.

Si je vous ai raconté avec tant de détails[4] cette bataille de Bouvines, mes jeunes amis, c'est pour vous donner une idée de toutes celles qui eurent lieu dans cette période, et jusqu'à l'invention de la poudre à canon. Les chevaliers qui, comme vous savez, combattaient à cheval et couverts des pieds à la tête d'une pesante armure de fer, s'illustrèrent par leur valeur dans cette journée ; mais pourtant, un grand nombre d'entre eux ayant été renversés dès le premier choc, et n'ayant pu se relever sans le secours de leurs écuyers, la victoire eût peut-être échappé aux Français, si les gens des communes, légèrement vêtus et armés seulement d'arcs, de flèches et d'épées, n'eussent arrêté seuls, pendant plusieurs heures, les efforts de toute l'armée des ennemis.

Après cette victoire, le roi fit conduire à Paris dans un chariot attelé de quatre chevaux, le comte de Flandre, qu'il condamna à passer en prison la plus grande partie de sa vie; et Philippe-Auguste se trouva le monarque le plus redoutable et le plus respecté de son temps.

Il n'y a pas encore bien des années que l'on voyait à Paris, au-dessus de la porte d'une chapelle qui a été démolie depuis cette époque, une pierre où étaient écrits en vieux français ces mots que vous comprendrez aisément :—

" A la prière des sergens d'armes, monsieur saint Loys fonda cette église et y mist la première pierre. Ce fust pour la joie de la vittoire qui fust au pont de Bouvines, l'an 1214.

" Les sergens d'armes pour le temps gardoient ledit pont, et vouèrent que si Dieu leur donnoit vittoire, ils fonderoient une église en l'honneur de madame sainte Katherine. Ainsi fust-il."

Le même jour que Philippe-Auguste battait complétement l'empereur Othon dans les plaines de Bouvines, Louis, son fils aîné, prince jeune et vaillant, mettait en fuite le terrible Jean-sans-Terre, dans un autre combat, et obligeait ce méchant homme à chercher un asile en Angleterre.

Le roi fut très-joyeux lorsqu'il apprit cette nouvelle, car il n'avait plus rien à craindre d'aucun côté; jamais aucun prince capétien n'avait possédé un si grand royaume; ses vassaux les plus turbulents n'osaient bouger, et il ne s'occupa plus que de créer des établissements utiles.

Dans ce temps-là Paris n'était pas, comme nous le voyons aujourd'hui, une grande ville, où il y a tant de beaux monuments à admirer. Les rues étroites et sombres n'étaient pas même pavées, et il fallait marcher continuellement dans une boue noire et épaisse dont on avait peine à se retirer; c'est pour cela que pendant

longtemps on lui a donné le nom de LUTÈCE, qui voulait dire une ville de boue.

Un jour que Philippe-Auguste était placé à l'une des croisées de son château, qui était alors situé où l'on voit aujourd'hui le Palais-de-Justice, il aperçut des chariots chargés de marchandises que plusieurs forts chevaux arrachaient avec peine de cette vase épaisse, qui exhalait une odeur fétide. Alors le roi eut l'idée de faire disparaître cette malpropreté et il fit tailler de grandes pierres plates, avec lesquelles on pava d'abord plusieurs des principales rues ; ce n'est que bien longtemps après cette époque que l'on a commencé à faire usage des gros pavés bombés que l'on emploie à présent.

Vous connaissez sans doute ce magnifique palais que l'on nomme le LOUVRE ; eh bien ! ce fut aussi Philippe-Auguste qui commença à faire élever sur cet emplacement une grosse tour, où il mit ses trésors, et qui servit plus d'une fois de prison aux grands personnages qu'il voulait punir. Ce fut même dans cette tour que le comte de Flandre subit sa longue captivité.

Cet édifice reçut, dit-on, le nom de LOUVRE, parce qu'il fut bâti au milieu d'une forêt qui servait autrefois de repaire à un grand nombre de loups ; il ne se trouvait pas alors au centre de la ville, comme vous le voyez aujourd'hui, et les maisons de Paris les plus rapprochées de ce lieu ne dépassaient guère le palais de la Cité.

Mais ce qui doit paraître à nos yeux bien préférable à la fondation des monuments dont Philippe-Auguste embellit sa capitale, ce fut la protection qu'il accorda aux maîtres et aux écoliers qui se rendaient à Paris pour s'y instruire ; car il n'y avait pas alors des colléges dans toute la France. Les écoles de Paris devinrent en peu d'années les plus fameuses du monde, et ce fut en grande partie à leur illustration que cette grande ville dut sa célébrité et son prodigieux accroissement.

[1] Jean-sans-Terre, *John Lack-land.* [2] A bien recevoir, *to give a warm reception.* [3] Sans sa bravoure, *had it not been for his bravery.* [4] Avec tant de détails, *so particularly.*

LES ALBIGEOIS.

Depuis l'an 1214 *jusqu'à l'an* 1226.

Pendant que Philippe-Auguste régnait si glorieusement en France, il se passait en Languedoc, qui, comme vous savez, ne faisait point encore partie de ce royaume, des événements trop importants pour que je puisse vous les laisser ignorer.[1]

Les villes du Languedoc, mes chers enfants, étaient à cette époque bien autrement riches[2] et puissantes que ne l'étaient celles de France; leurs communes étaient bien plus populeuses et plus commerçantes, et les chartes qu'elles avaient forcé leurs comtes de leur accorder, ne permettaient plus à ces seigneurs de tourmenter les pauvres habitants.

Mais voilà que dans ce pays, dont le climat est un des plus agréables du monde, on vit tout-à-coup paraître des prédicateurs qui, s'adressant au peuple, l'engageaient à ne plus obéir au pape de Rome, et à ne plus croire beaucoup de choses que les moines enseignaient. La foule se réunit autour de ces prédicateurs, et l'on donna à ceux qui les suivaient le nom d'ALBIGEOIS,[3] à cause d'une petite ville de ce pays-là, nommée ALBI, où ils avaient commencé à se faire entendre.

Or il se trouva plusieurs seigneurs languedociens qui embrassèrent vivement le parti des albigeois, et parmi eux un prince jeune et aimable, nommé RAYMOND-ROGER, qui était comte de BÉZIERS et de plusieurs

autres villes ou châteaux forts. L'exemple de Roger fut suivi de beaucoup d'autres, et comme il était très-aimé de tous ses vassaux, il n'y eut bientôt plus que des Albigeois dans toute cette partie du Languedoc.

Le pape qui régnait alors à Rome se nommait INNOCENT III.; c'était un vieillard violent et emporté; et quoique la religion chrétienne ne se soit répandue sur toute la terre que par la douceur et la charité de ses apôtres, ainsi que vous l'avez vu par l'histoire de saint Boniface, ce pape ordonna au comte de Toulouse, qui était le plus puissant seigneur du Languedoc, de punir les Albigeois, et de les contraindre par la force des armes à rentrer dans l'obéissance de l'Église romaine.

Mais le comte de Toulouse était le parent et l'ami de Raymond-Roger, et il ne voulut pas employer la violence contre ce jeune seigneur: de sorte que le pape le frappa d'excommunication, et envoya en France, avec le titre de LÉGAT, un ambassadeur chargé de prêcher une croisade contre les Albigeois, qu'il regardait comme plus abominables que les Sarrasins, et auxquels on donnait le nom d'HÉRÉTIQUES, c'est-à-dire d'ennemis de Dieu.

Dans ce temps-là, il y avait encore en France beaucoup de seigneurs turbulents et batailleurs, qui, n'osant plus se battre entre eux, de peur de s'attirer la colère du roi, ne demandaient pas mieux que de guerroyer; il s'en trouva donc un grand nombre qui prirent la croix contre les chrétiens de l'Albigeois, comme leurs pères l'avaient fait autrefois contre les mahométans de la Palestine. Ils emmenèrent avec eux la plus grande partie de leurs vassaux; et leur innombrable armée, dévastant tout sur son passage, se présenta sous les murs de Béziers, où tout le peuple des campagnes s'était réfugié auprès de son seigneur; car il était ordonné aux nouveaux croisés de ne pas laisser pierre

sur pierre[4] et de tout égorger, jusqu'aux plus petits enfants.

Cependant Raymond-Roger, touché de pitié à la vue de ce pauvre peuple qui, entassé pêle-mêle[5] dans les rues de la ville, était déjà la proie de la misère et des maladies, ne put résister à ce spectacle déchirant ; et pour mettre fin à tant de calamités, il fit offrir au légat de se rendre au camp des croisés pour se réconcilier avec l'Église et faire sa soumission au pape, pourvu qu'on lui promît que son peuple serait épargné, et que l'armée des croisés se retirerait du Languedoc.

Mais à peine ce généreux seigneur se fut-il présenté au milieu des croisés, que, par une lâche trahison, il fut entouré de toutes parts, chargé de fers, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, et jeté dans une prison, où il languit plusieurs années avant de mourir.

Alors le légat ordonna à son armée de s'emparer de Béziers, et d'égorger tout ce qui s'y trouverait, sans distinction d'âge ni de sexe. Cet ordre barbare fut exécuté avec la dernière rigueur ; et lorsqu'un des seigneurs croisés, fatigué de carnage, vint demander au légat à quels signes ses soldats pouvaient reconnaître les hérétiques parmi cette foule de peuple : "Tuez toujours, répondit cet homme impitoyable, Dieu saura ceux qui sont à lui."

Ce mot est atroce, mes enfants, et je ne vous l'ai répété que pour vous apprendre de quelle fureur étaient animés ces barbares qui, au nom d'une religion dont le premier devoir est d'aimer son prochain comme soi-même, ordonnaient de sang-froid ces affreux massacres. Presque toutes les villes du comté de Béziers furent traitées avec la même cruauté, et ce beau pays ne présenta bientôt plus qu'un aspect de désolation.

Lorsque cette effroyable boucherie fut terminée, les croisés, épouvantés de leur propre rage, se dispersèrent de tous côtés ; et comme il fallait bien donner un autre seigneur à cette province dépeuplée, ce fut à Simon de Montfort, l'un des plus inexorables chefs

de la croisade, que le pape donna les domaines du pauvre Raymond-Roger, pourvu qu'il se reconnût vassal de l'Eglise romaine.

Mais l'ambitieux Simon ne jouit pas paisiblement de cette élévation qu'il croyait avoir méritée par son ardeur à exécuter les ordres cruels du légat. Sa vie entière ne fut qu'une suite de combats et de défaites contre les Albigeois renaissants, et soutenus par plusieurs grandes communes du Languedoc, qui avaient pris le nom de républiques. AMAURY DE MONTFORT, fils de Simon, fut même obligé, après la mort de son père, de vendre au roi Louis VIII., qui avait succédé à Philippe-Auguste, la souveraineté de ce malheureux pays, et ce fut depuis ce temps-là que cette province méridionale de l'ancienne Gaule, commença à faire partie du royaume de France, dont elle n'a plus été séparée.

[1] Pour que je puisse vous les laisser ignorer, *for me to leave you ignorant of them, for me not to make you acquainted with them.* [2] Bien autrement riches, *much more opulent.* [3] Albigeois, *Albigenses.* [4] Pierre sur pierre, *one stone upon another.* Entassé pêle-mêle, *crowded or huddled promiscuously.*

LE RÈGNE DE SAINT LOUIS.

Depuis l'an 1226 *jusqu'à l'an* 1270.

Louis IX. n'avait que douze ans lorsque, par la mort de son père Louis VIII., il fut appelé au trône de France; mais comme il était trop jeune pour régner par lui-même, ce fut la reine BLANCHE DE CASTILLE, sa mère, qui se trouva RÉGENTE, c'est-à-dire qui gouverna le royaume, jusqu'à ce que le jeune prince eût atteint sa quatorzième année, qui était l'âge où les rois

français étaient censés avoir assez de raison pour diriger les affaires du pays.

Blanche de Castille, qui était aussi belle que sage, fut certainement une des plus vertueuses princesses qui aient jamais existé, et comme elle était douée d'une piété profonde et sincère, elle sut inspirer à son fils, dès sa plus tendre enfance, des sentiments religieux, dont il ne s'écarta jamais : c'est pour cela que la mémoire de ce prince a toujours été en vénération parmi les chrétiens, et que l'Église l'honore encore à présent sous le nom de saint Louis.

Le jeune roi avait une physionomie douce, un regard expressif, et de beaux cheveux blonds dont les boucles retombaient élégamment sur ses épaules ; toute sa personne portait le caractère de la douceur et de la majesté. Toujours vêtu plus simplement que les seigneurs qui l'entouraient, il se distinguait parmi eux, par la grâce de son maintien et la dignité de ses manières ; affectueux et poli envers les humbles et les pauvres, il était noble et fier envers les riches et les puissants, qui ne pouvaient l'approcher sans être pénétrés d'amour et de respect : outre cela, il était doué d'un grand courage, et vous verrez bientôt qu'il se montra aussi vaillant à la guerre que les plus illustres princes dont l'histoire vous a été racontée.

Mais ce qui ajoutait encore à tant de vertus, c'était la tendresse et la reconnaissance qu'il ne cessait de témoigner à la reine sa mère, à laquelle, après Dieu, il se croyait redevable de ses bonnes qualités : c'est que les plus grands hommes, comme les plus puissants rois, n'ont jamais oublié le respect qu'un enfant bien né conserve toujours pour ses parents. Cette piété filiale que Louis pratiqua dès sa première jeunesse, vécut autant que lui, et dans quelque circonstance qu'il se trouvât placé, son amour pour sa mère ne se démentit pas une seule fois.

Il y avait auprès du château de VINCENNES, à peu de distance de Paris, un vieux chêne, au pied duquel

le jeune roi aimait à venir s'asscoir : c'était là que ses plus pauvres sujets pouvaient lui parler à leur aise ; il secourait les uns, il consolait les autres, et jamais personne ne le quittait sans avoir reçu de lui quelque bienfait ou quelque parole bienveillante.

A l'époque de la jeunesse de saint Louis, on voyait dans les rues de Paris un grand nombre de pauvres aveugles à demi nus, qui, sans guides, s'en allaient mendiant leur pain, dont ils manquaient le plus souvent ; le roi fut touché de pitié du sort de ces misérables ; il fit bâtir pour eux un hôpital, où il ordonna que tous les aveugles qui se présenteraient fussent soignées s'ils étaient malades, ou nourris s'ils étaient bien portants. Cet hôpital existe encore aujourd'hui sous le nom d'hospice des QUINZE-VINGTS, et depuis près de six cents ans les aveugles ont joui de ce bienfait du saint roi.

Cependant Louis IX. ne s'occupait pas seulement de faire du bien aux pauvres et de créer des établissements utiles, il savait en même temps se faire respecter des ennemis de la France ; et lorsqu'il allait à la guerre, c'était toujours parmi les plus vaillants guerriers qu'on le voyait combattre.

Louis sortait à peine de l'enfance[1] lorsque le duc de Bretagne, le comte de Toulouse, et plusieurs autres grands vassaux de la couronne, espérant profiter de la faiblesse de son âge, réunirent des armées contre lui, comme l'avait fait autrefois le comte de Flandre que Philippe-Auguste battit à Bouvines ; ils appelèrent même à leur aide Henri III., roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, qui débarqua bientôt sur les côtes de Bretagne[2] à la tête d'une armée ; mais Louis ayant marché à leur rencontre, suivi d'un bon nombre de ses barons, qui lui avaient amené des soldats, les défit complétement auprès du château appelé TAILLEBOURG. Le roi d'Angleterre,[3] effrayé d'une pareille défaite, abandonna en toute hâte les seigneurs qui l'avaient appelé, en les accusant de l'avoir trompé ; et le comte de

Toulouse se reconnut humblement le vassal du roi de France. C'est depuis cette époque que les seigneurs français renoncèrent à prendre les armes contre le roi, ainsi que cela s'était vu si souvent jusqu'alors.

Vous n'avez point oublié sans doute ces croisades en Palestine dont je vous ai parlé dans les histoires de Philippe Ier, de Louis VII. et de Philippe-Auguste : je ne sais si ces récits vous ont paru intéressants, mais Louis IX. dès son enfance, prenait un plaisir extrême à les entendre répéter.

Un jour, cet excellent prince tomba si dangereusement malade que toute la France fut plongée dans la désolation : les religieux des différents monastères, portant les reliques des saints, firent des processions solennelles pour demander à Dieu la conservation de ses jours, et une foule de peuple les suivait pieds nus, et en chantant des cantiques souvent interrompus par des sanglots.

Bientôt on désespéra de sa vie, et la jeune reine sa femme, qui avait nom Marguerite de Provence, se tint assise, avec la reine Blanche, auprès du lit du malade, où toutes deux ne cessaient de pleurer jour et nuit. Mais le roi n'avait point perdu connaisance, et dans le temps que les médecins désespéraient le plus de sa vie, il se remit entre les mains de Dieu, et fit vœu que, s'il en réchappait, il conduirait une nouvelle croisade contre les Sarrasins.

Aussitôt le mal diminua rapidement, et en peu de temps Louis, qui n'avait point oublié sa promesse, fut assez bien rétabli pour se préparer à cette guerre lointaine, où la reine Marguerite voulut le suivre. Les princes frères du roi partagèrent la gloire de cette entreprise, et un grand nombre de seigneurs qui n'étaient pas assez riches pour faire autrement les frais d'un si long voyage, vendirent tous leurs biens pour accompagner le roi.

Vous savez sans doute déjà que la Palestine est située dans cette partie de la terre que l'on nomme

l'Orient, parce que c'est de ce côté-là que le soleil se lève; eh bien! l'Égypte, dont parle tant l'histoire ancienne, est une des provinces de l'Orient; dans ce temps-là elle appartenait aux Sarrasins, et ce fut vers l'Égypte que Louis eut l'idée de diriger sa nouvelle armée de croisés.

Je ne pourrai pas vous raconter toutes les belles actions que le roi fit dans cette guerre, qui devait lui être bien fatale; il vous suffira de savoir qu'il y eut un grand nombre de combats, dont le plus sanglant fut celui de La Massoure, où périt un frère du roi, et une multitude de nobles croisés.

Louis, blessé et presque mourant, tomba au pouvoir des infidèles, qui l'eussent sans doute égorgé, s'ils n'eussent été saisis de respect à la vue de ce grand prince, qui semblait encore plus vénérable dans l'infortune que lorsqu'il était à la tête d'une puissante armée.

Calme et résigné dans un si grand revers, Louis parut encore supérieur à sa mauvaise fortune; car il avait placé toute sa confiance en Dieu, et savait bien qu'il ne devait rien craindre des hommes, même les plus barbares, tant qu'il serait couvert de la protection du ciel.

Après une dure captivité, où le roi, ainsi que tous ceux qui étaient auprès de sa personne, furent souvent exposés aux plus grands périls, dont il les tira chaque fois par sa patience et sa fermeté, il lui fut enfin permis de se racheter avec ses serviteurs, moyennant une grosse rançon.

Alors Louis rejoignit la reine Marguerite et ses enfants, et après avoir réuni les débris de cette vaillante armée, qui avait partagé ses désastres, il monta sur un vaisseau, et fit voile pour la France, où il avait appris avec douleur que la bonne reine Blanche venait de mourir.

Pendant que la famille royale était sur ce navire, il survint tout-à-coup une si violente tempête, que tout l'équipage se crut au moment d'être submergé. Déjà

les matelots ne pensaient plus qu'à recommander leur âme à Dieu, et chacun suppliait Louis de se jeter dans une barque qui le conduirait, avec toute sa famille, dans une petite île, que l'on apercevait à quelque distance.

La reine elle-même se jeta aux pieds du roi pour le déterminer à profiter du seul moyen de salut qui leur restât ; mais cette excellent prince déclara avec fermeté que la vie du dernier matelot était aussi précieuse que la sienne, et qu'il s'en remettait entièrement aux desseins de la Providence.

Rien ne put le faire renoncer à cette généreuse résolution ; il demeura inébranlable, et son courage devint la cause du salut de tout le navire ; car les matelots, pour sauver un si bon maître, firent des efforts qu'ils n'auraient point tentés pour leur propre vie ; la tempête se calma, et Louis aborda bientôt en France, où l'appelaient depuis longtemps les vœux de tous ses sujets.

Ce vaillant roi, que je viens de vous montrer si grand dans l'infortune, regardait comme le premier de ses devoirs de veiller sans cesse au bien des Français, et c'est à sa justice et à son amour pour l'humanité que l'on doit les premières lois qui aient eu pour objet d'améliorer le sort du pauvre peuple : ces lois sont connues dans notre histoire sous le nom d'ÉTABLISSEMENTS DE SAINT LOUIS.

Il y avait en France, avant ce prince, un usage barbare qui remontait déjà à une bien haute antiquité, puisqu'il avait été apporté dans les Gaules par les Franks ripuaires, et adopté par les seigneurs féodaux, qui, comme vous savez, avaient coutume de rendre la justice aux vassaux de leurs domaines. Je vais tâcher de vous expliquer en quoi consistait cet usage, et comment ils remplissaient ce devoir. Lorsque deux hommes avaient un procès ensemble, leur seigneur, au lieu de tâcher de connaître celui des deux qui avait raison, en les faisant expliquer devant lui, ordonnait

qu'ils se battissent en sa présence jusqu'à ce que l'un des plaideurs fût tué ou s'avouât vaincu. On appelait ce combat le DUEL JUDICIAIRE ou le JUGEMENT DE DIEU, parce qu'on ne doutait pas alors que Dieu ne donnât certainement la victoire à celui qui avait raison ; et cependant, mes jeunes amis, le plus souvent, c'était le plus adroit ou le plus fort qui terrassait son ennemi.

Ces combats ordonnés par le juge avaient lieu ordinairement à la porte des églises, et en présence de nombreux témoins. Les seigneurs se battaient avec la lance et l'épée, et couverts de leurs lourdes armures ; mais les serfs, s'il leur était ordonné d'en venir au jugement de Dieu, ne devaient se servir que de bâtons.

Saint Louis voulut remédier à cet usage cruel qui mettait ainsi la fortune et la vie de l'innocent à la merci de l'homme injuste, mais adroit, et il établit qu'à l'avenir les juges, au lieu d'ordonner le combat, seraient obligés d'écouter les deux adversaires, et les témoins qu'ils amèneraient, de recueillir par écrit leurs déclarations, et enfin de rendre à chacun une bonne et exacte justice.

Or ce changement important dans la manière de juger ne se trouva pas du goût des barons français, qui pour la plupart ne savaient que se battre, et se seraient bien gardés d'apprendre à lire et à écrire ; ils s'ennuyèrent bientôt d'écouter les plaideurs, qui se présentaient le plus souvent portant des sacs remplis de parchemins écrits, au moyen desquels chacun prétendait faire valoir ses droits, et ils ne trouvèrent rien de mieux que de charger de ce soin, qui leur était désagréable, des hommes plus instruits qu'eux, auxquels ils donnèrent le titre de BAILLIS ; le roi lui-même voyant que ses barons ne se rendaient plus qu'avec peine à son parlement, se vit forcé d'appeler aussi dans ce tribunal des LÉGISTES, c'est-à-dire des personnes qui avaient étudié les lois dans les écoles de Paris, qui depuis Philippe-Auguste n'avaient pas cessé de prospérer. Ces hommes

instruits, qui, en grande partie, appartenaient à la bourgeoisie des communes, reçurent le nom de GENS DE ROBE, parce que les juges portaient alors et portent encore aujourd'hui de longues robes noires, et bientôt ils furent les seuls qui siégeassent dans les tribunaux du roi et des seigneurs.

Saint Louis, par ses Établissements, interdit aussi aux barons de ses domaines ces funestes guerres privées qui s'étaient renouvelées bien des fois depuis le temps de la paix de Dieu, et les pauvres campagnards remercièrent la Providence de leur avoir donné un roi qui s'occupât ainsi de leurs misères.

Mais si Louis IX. remédiait par sa sagesse à tant de maux et d'erreurs, il se montra bien sévère envers ceux qui, dans un instant de colère ou d'ivresse, proféraient des jurements impies, ou insultaient les choses sacrées; car il ordonna qu'ils eussent les lèvres marquées avec un fer rouge, et, s'ils étaient âgés de moins de quatorze ans, qu'ils fussent dépouillés de leurs habits et fouettés devant tout le monde.

C'était punir bien sévèrement, mes enfants, une faute qui n'appartient qu'aux gens grossiers ou à ceux qui ont perdu la raison; mais le saint roi ne connaissait pas de plus grand crime que d'offenser le bon Dieu, tandis qu'au contraire il était toujours disposé à pardonner les offenses qu'on lui avait faites: c'est que ce bon prince avait appris de bonne heure que l'un des plus beaux préceptes de notre religion est celui qui prescrit le pardon des injures.

Cependant Louis IX. n'avait pas oublié le vœu qu'il avait fait autrefois de combattre les Sarrasins partout où il les rencontrerait, et il voulut retourner en Orient avec une nouvelle armée, pour accomplir sa promesse. Cette fois ce fut contre une ville d'Afrique nommée TUNIS, bâtie précisément sur le lieu où existait autrefois la fameuse Carthage, et qui appartenait aux infidèles, qu'il conduisit son armée.

Mais à peine eut-il débarqué sur le rivage africain,

que la peste se déclara dans son camp, et y exerça d'horribles ravages: le roi, qui en fut atteint en soignant les malades et donnant lui-même la sépulture aux morts, sentit bientôt qu'il allait mourir.

Alors il fit appeler auprès de son lit l'aîné de ses fils, qui devait lui succéder sous le nom de PHILIPPE III., et après lui avoir recommandé de faire le bonheur des Français, et de vivre toujours dans la crainte de Dieu, il expira saintement sur un lit de cendres, où il s'était fait porter par humilité, au milieu de son armée inconsolable.

Dans le moment où Louis venait de rendre le dernier soupir, le comte d'Anjou, son frère, débarquait sur le rivage avec une nouvelle armée de croisés, et ce prince s'arrêta consterné, en voyant auprès de la tombe du roi, les princes, les barons, les soldats, qui, tous confondus ensemble, pleuraient amèrement celui qui pour la première fois les quittait au milieu des périls.

Plusieurs mois après la mort du saint roi, un vaisseau portant des voiles noires quitta tristement le rivage de Tunis, et se dirigea vers la France: c'était Philippe III., qui accompagnait sur ce navire les dépouilles mortelles de son père, dont il porta ensuite les ossements sur ses épaules depuis le bord de la mer jusqu'aux caveaux de Saint-Denis.

[1] Sortait à peine de l'enfance, *was scarcely beyond the years of infancy.* [2] Bretagne, *Brittany.* [3] Angleterre, *England.*

MARIE DE BRABANT.

Depuis l'an 1270 *jusqu'à l'an* 1286.

Écoutez bien à présent, mes jeunes amis, ce qui arriva dans ce temps-là au roi PHILIPPE III., que l'on

a surnommé LE HARDI, à cause de son audace peu commune à la guerre.

Ce prince avait été marié dans sa jeunesse à une sage et vertueuse princesse, qui mourut bientôt en lui laissant un fils nommé LOUIS, que le roi aimait tendrement, parce que tous les traits de cet enfant lui rappelaient ceux de sa pauvre mère.

Cependant, après bien des années de veuvage, les amis du roi l'engagèrent à prendre une autre femme, avec laquelle il pourrait encore passer une vie douce et exempte de peines; en même temps, ils lui parlèrent d'une belle princesse, qui avait nom MARIE, et qui était la sœur du duc DE BRABANT, l'un des plus puissants voisins du roi de France.

En effet, Marie de Brabant était encore meilleure qu'elle n'était belle quoiqu'on parlât depuis longtemps à la cour de France de ses cheveux d'or et de ses doux yeux; aussi, dès que Philippe eut appris tout le bien qu'on disait d'elle, il ne voulut plus avoir d'autre femme, et plaça sur sa tête la couronne royale, qu'elle porta avec autant de grâce que de majesté.

Alors il y eut à la cour des fêtes magnifiques, des jeux de toute espèce et des festins splendides; on distribua au peuple plus de largesses et d'aumônes qu'on ne l'avait fait depuis bien longtemps, et chacun bénissait la jeune reine dont les premiers pas en France étaient marqués par tant de bienfaits.

Or le roi Philippe-le-Hardi, mes enfants, avait auprès de lui un homme qui se nommait PIERRE LABROSSE. Ce Pierre Labrosse avait été autrefois le barbier de saint Louis, selon l'habitude de ces sortes de gens, en rasant son maître il lui débitait, pour l'amuser, toutes les nouvelles qu'il avait pu ramasser par la ville.

Cet homme avait beaucoup d'esprit et d'adresse; et Philippe, qui le connaissait depuis son enfance, s'était si bien accoutumé à ses manières et à son langage, qu'il ne voulut plus que Labrosse continuât à lui faire la barbe,

et le barbier, transformé en favori du roi, devint bientôt un très-grand seigneur.

Cependant cet homme, qui paraissait à Philippe d'un caractère si enjoué et d'un esprit si aimable, cachait sous ces dehors séduisants une âme scélérate et un cœur profondément méchant ; ce misérable devint jaloux de l'affection que le roi portait à sa jeune épouse Marie de Brabant, dont il préférait la conversation et la société à celles de son ancien favori, et il n'en fullut pas davantage pour que Labrosse cherchât à perdre[1] cette bonne et vertueuse princesse.

Or il arriva que le jeune Louis, cet enfant que le roi Philippe aimait tant, mourut presque subitement, sans que l'on pût savoir[2] à quelle maladie il avait succombé ; et Labrosse, se rendant secrètement auprès du monarque, encore plongé dans la stupeur d'une si grande perte, lui fit entendre par des discours perfides que la reine avait empoisonné son fils, pour assurer à ses propres enfants la couronne qui aurait dû appartenir à ce jeune prince.

Une si horrible découverte jeta le roi dans une étrange perplexité ; ce malheureux père ne pouvait croire que Marie fût coupable d'un si grand crime, elle qui avait toujours témoigné tant d'affection au pauvre Louis, qu'elle pleurait sincèrement ; et pourtant la mort inopinée de son cher enfant lui paraissait inexplicable.

Alors le perfide Labrosse fit usage des moyens les plus odieux pour que Philippe ajoutât foi à ses calomnies ; comme il prétendait aussi être médecin, il fit apporter devant le roi le corps du petit prince, et se plut à faire remarquer à ce père infortuné des taches livides qu'il assurait être des traces de poison.

Ce ne fut pas tout encore ; il vint un homme qui déclara que la veille de la mort du jeune Louis, la reine avait été aperçue pendant la nuit, dans un appartement écarté du palais, préparant des plantes dont l'usage était inconnu ; cela n'était certainement pas vrai, mais

ce misérable avait été corrompu par l'or de Labrosse pour rapporter au roi cette infâme calomnie.

Cependant, malgré le doute affreux dans lequel le roi flottait encore, Marie avait été plongée dans une obscure prison, d'où elle ne devait plus sortir que pour être brûlée vive comme empoisonneuse, à moins que quelque chevalier n'eût la générosité de venir la défendre de son épée, car vous savez que les chevaliers étaient obligés par leur serment de secourir les faibles et les opprimés; de sorte que cette femme infortunée n'eût pas évité cet affreux supplice si le duc de Brabant, son frère, ne se fût présenté lui-même pour la défendre.

La reine fut donc sauvée d'un si grand danger, et tout le peuple, qui ne pouvait la croire coupable, se livra aux transports de la joie la plus vive. Mais ce n'était point assez pour elle de vivre, si Philippe pouvait encore la soupçonner d'avoir causé la mort de son enfant, et elle demeurait inconsolable de l'imposture atroce dont elle avait été victime.

A cette époque, mes jeunes amis, où beaucoup de gens en France était encore ignorants et crédules, il y avait dans une ville de Flandre une vieille femme qui, dans les pays voisins, passait pour découvrir les secrets les plus cachés et les mystères les plus impénétrables. On la nommait la Béguine de Nivelle, et elle demeurait habituellement dans un vieux clocher ouvert aux quatre vents, où les corneilles et les ramiers, qui partageaient sa retraite aérienne, étaient les seuls êtres vivants dont elle voulût bien supporter la compagnie.

Marie avait souvent entendu parler de la Béguine de Nivelle, et dans son désespoir elle imagina de supplier le roi d'envoyer auprès de cette femme habile quelques-uns de ses meilleurs serviteurs, pour lui demander ce qu'il fallait croire des accusations qui avaient été portées contre la reine. Philippe, qui ne souhaitait rien tant au monde que de voir sa chère Marie complétement justifiée, consentit avec joie à cette nouvelle

épreuve, espérant enfin par ce moyen découvrir la vérité tout entière.

Pierre Labrosse, comme vous pouvez croire, eût bien voulu que la bonne vieille gardât le silence, car il savait que le roi ne lui pardonnerait jamais son atroce calomnie; mais il ne put empêcher que les envoyés de Philippe ne se missent en route pour Nivelle, où ils trouvèrent aisément la retraite de la béguine.

Du plus loin que la devineresse les aperçut, sans leur demander le sujet de leur visite, elle s'écria qu'ils se hâtassent de dire au roi qu'il avait été trompé, et que Marie de Brabant n'avait jamais été coupable du crime dont on l'accusait; mais elle ne fit point connaître le calomniateur.

Ces bons serviteurs s'en retournèrent donc au plus vite, et Philippe fut dans une joie extrême en entendant cette réponse. Le fourbe Labrosse feignit de se réjouir avec lui, et dans toute la cour il n'y eut que Marie qui, plongée dans une tristesse que rien ne pouvait distraire, passait les jours et les nuits à prier Dieu de faire connaître à la fois son innocence et l'auteur de tous ses maux. Les vœux de cette bonne princesse ne tardèrent pas à être exaucés.

A quelque temps de là, un étranger, dont on ne put jamais savoir le nom ni le pays, vint apporter à Philippe une lettre qu'un voyageur mourant l'avait chargé de remettre entre les mains du roi seul; cette lettre apprenait au monarque toute la trahison de son favori, et je vous laisse à penser quelle fut l'indignation de ce prince lorsqu'il connut quelle trame odieuse l'infâme Labrosse avait ourdie! Dans sa juste colère il ordonna aussitôt que ce scélérat fût pendu comme un méchant et un malfaiteur; et la bonne reine, pleinement justifiée cette fois aux yeux de son mari, vécut longtemps heureuse avec Philippe, qui ne songea plus dès lors qu'à lui faire oublier par sa tendresse toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées.

C'est ainsi, mes jeunes amis, que la Providence, par

des moyens inattendus, vient souvent en aide à ceux qui l'invoquent dans leur détresse.

[1] Il n'en fallut pas davantage pour que Labrosse cherchât à perdre, *nothing more was required for Labrosse to endeavour to ruin.* [2] Sans que l'on pût savoir, *without any one being able to know.*

LES VÊPRES SICILIENNES.

L'an 1286.

Pendant que le roi Philippe le Hardi régnait en France, mes jeunes amis, il se passa dans l'île de Sicile,[1] dont je vous ai parlé dans d'autres histoires, un événement que je ne dois pas vous laisser ignorer.

Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, avait autrefois conduit dans cette île une armée française, à l'aide de laquelle il avait fait la conquête du royaume de Naples, dont la Sicile faisait partie. Ce prince, aussi généreux que vaillant, accorda de si grandes récompenses aux soldats français qui l'avaient suivi, que beaucoup d'entre eux, renonçant à leur patrie, résolurent de s'établir dans un pays où ils avaient été si bien traités.

Malheureusement la plupart de ces soldats étaient des hommes grossiers, fiers et insolents, qui crurent avoir le droit de mépriser les Siciliens, parce qu'ils les avaient vaincus; mais ceux-ci, dont le caractère est sournois et vindicatif, supportaient avec peine que la présence de ces étrangers leur rappelât sans cesse leur défaite. Plusieurs des principaux seigneurs du pays, parmi lesquels se faisait remarquer Jean Procida, de l'une des plus illustres familles de Sicile, ne cessaient d'ailleurs de susciter de tous côtés des ennemis aux

Français, et d'entretenir parmi la populace l'espoir d'une prochaine délivrance.

Or vous saurez que la capitale de la Sicile est la ville de PALERME,[2] et qu'à cette époque un grand nombre de Français s'y étaient établis.

Un jour de Pâques, qui dans tous les pays chrétiens est la principale fête de l'année, dans le moment même que sonnaient les cloches des vêpres, un soldat français, pris de boisson, maltraita dans une rue de Palerme une jeune fille, qui appela les passants à son secours ; et le peuple ameuté, se jetant sur cet homme, le mit en pièces. Jusque-là cette vengeance paraissait légitime, puisque ce méchant soldat avait commis une très-mauvaise action en insultant cette pauvre fille ; mais le peuple furieux ne s'en tint pas là.

Pendant que les cloches des vêpres retentissaient encore dans Palerme, tous les Français établis dans cette ville furent égorgés, sans distinction d'âge ni de sexe, et la multitude en furie ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus de victimes. Un seul Français fut sauvé, parce qu'il était si honnête homme que personne n'osa lui faire le moindre mal.

Dès que ce massacre fut connu dans les autres villes de Sicile, le même sort devint le partage de tous les Français, contre lesquels Procida excita la fureur du peuple. Cette épouvantable boucherie reçut le nom de VÊPRES SICILIENNES, et le nombre des malheureux qui périrent dans ce massacre s'éleva, dit-on, à plus de huit mille.

Philippe le Hardi ne fut pas maître de sa douleur et de son ressentiment lorsqu'il vit son oncle Charles d'Anjou dépouillé de cette couronne qui venait de coûter la vie à un si grand nombre de Français ; il se disposait même à conduire une armée formidable contre le roi d'Espagne, qui s'était déclaré pour Jean Procida et les égorgeurs de Palerme, lorsqu'il mourut de maladie dans un âge encore peu avancé.

Philippe son fils aîné, âgé de dix-sept ans, monta sur le trône à sa place, et on le nomma PHILIPPE IV., ou PHILIPPE-LE-BEL, à cause de la beauté de son visage et de la noblesse de sa taille.

[1] Sicile, *Sicily*. [2] Palerme, *Palermo*.

LES TEMPLIERS.

Depuis l'an 1286 *jusqu'à l'an* 1315.

Quoique Philippe-le-Bel fût encore bien jeune lorsque la couronne lui échut en partage,[1] mes bons amis, il annonçait déjà tant d'habileté pour gouverner ses Etats, que personne ne douta que son règne ne dût être comparable aux plus beaux temps de la monarchie ; et en effet, cette espérance se fût vérifiée, s'il n'en eût terni l'éclat par une action aussi injuste que barbare.

Dans le temps de ces croisades dont je vous ai parlé tant de fois, tous les guerriers qui se rendaient en Palestine étaient sans doute très-braves et très-généreux ; mais parmi les plus illustres on distinguait des religieux-soldats qui portaient le nom de TEMPLIERS ou de CHEVALIERS DU TEMPLE, parce qu'ils s'étaient voués à la garde et à la défense du temple de Jérusalem.

Le chef des templiers avait le titre de grand-maître de leur ordre, et c'était ordinairement un vieillard aussi renommé par ses vertus que par son courage. Du temps de Philippe-le-Bel, le grand-maître des Templiers se nommait JACQUES MOLAY.

Pendant les guerres des croisades, et long-temps encore après, les chevaliers du Temple avaient vaillamment combattu les Sarrasins, et je ne pourrais pas vous

dire toutes les belles actions qu'ils firent en défendant pied à pied la Terre-Sainte contre les infidèles.

Cependant leurs efforts étant devenus inutiles depuis que les peuples de l'Europe avaient renoncé aux croisades (car après la mort de saint Louis on ne vit plus d'expédition de ce genre), les templiers se retirèrent en France, où d'immenses richesses qu'ils avaient acquises dans leurs guerres furent employées par eux à élever de magnifiques palais, où ils passaient leurs jours dans l'abondance et peut-être dans la mollesse. Une pareille existence n'était certainement pas louable pour eux, qui, en se consacrant à la défense du Saint-Sépulcre, avaient fait vœu de vivre dans la pauvreté et dans le travail; mais ils ne méritaient pourtant pas le sort terrible qui les attendait.

Depuis un certain nombre d'années, mes bons amis, les choses avaient bien changé en France. Les premiers rois capétiens n'avaient pas eu besoin de payer les soldats que les barons leur amenaient en grand nombre lorsqu'il fallait aller à la guerre; mais depuis que la plupart de ces seigneurs avaient vu démolir leurs châteaux, et les habitants de leurs villes établir des communes, ils ne réunissaient plus qu'un petit nombre d'hommes, que les rois étaient en outre obligés d'équiper et d'armer à leurs propres dépens; de sorte qu'au temps de Philippe-le-Bel il ne restait plus rien des trésors que renfermait autrefois la tour du Louvre. Alors ce prince eut recours à bien des expédients pour se procurer de grosses sommes. Tantôt il dépouillait les marchands étrangers, que l'on nommait alors des LOMBARDS, parce que la plupart de ces gens-là venaient d'Italie; tantôt il répandait dans le royaume des monnaies qui n'avaient pas autant de valeur qu'il leur en supposait;[2] et à cause de cela le peuple lui donnait le surnom de FAUX MONNAYEUR.

Enfin il y eut des hommes qui persuadèrent à Philippe-le-Bel que les templiers, fiers de leurs richesses, autrefois soldats fidèles et obéissants, n'étaient plus que

des sujets séditieux qui, oubliant leur ancienne gloire, ne songeaient plus qu'à s'assurer une vie molle et efféminée ; d'autres encore lui insinuèrent que les immenses richesses que renfermaient les caves des chevaliers du Temple, seraient mieux placées dans ses mains que dans les leurs, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'en emparer ; de sorte que Philippe, entraîné par de pernicieux conseils, résolut la perte de cet ordre religieux, qui avait autrefois servi si utilement la cause du christianisme.

Le même jour, à la même heure, avec le même secret, dans toutes les provinces du royaume, les templiers, saisis par les ordres du roi, passèrent de leurs palais somptueux dans de sombres cachots. On les accusa de crimes abominables, on les chargea de fers, et ils furent soumis à d'effroyables tortures, qui étaient alors le moyen que l'on employait pour forcer un accusé à déclarer ce qu'on voulait lui faire dire. Le plus grand nombre d'entre eux, vaincus par la douleur ou dans l'espoir de sauver leur vie, avouèrent tout ce qu'on exigea d'eux, et renoncèrent ainsi aux douceurs du Temple et aux richesses de leur ordre.

Mais le grand-maître Jacques Molay et plusieurs de ses compagnons préférèrent la mort à une confession aussi humiliante. En vain on les menaça du supplice du feu, auquel on condamnait alors les sacriléges et les apostats, c'est-à-dire ceux qui avaient outragé la religion et renoncé au christianisme ; ils préférèrent monter ensemble sur un bûcher qui avait été dressé à cet effet dans une petite île de la Seine, où s'élève aujourd'hui la statue du roi Henri IV.

Dès que ces intrépides chevaliers virent briller autour d'eux la flamme qui devait les consumer, ils commencèrent à entonner d'une voix forte les vêpres des morts, et ces chants funèbres ne cessèrent que lorsque la fumée les eut tous suffoqués.

On raconta dans ce temps-là que Jacques Molay, ce vieillard vénérable qui avait inutilement protesté de

l'innocence de ses frères, lorsque déjà la flamme montait au-dessus de sa tête, proféra une citation terrible en appelant le roi Philippe à paraître avant un an au tribunal de Dieu. La foule du peuple qui entourait le bûcher fut frappée de terreur en entendant ces paroles.

En effet, l'année n'était pas achevée lorsque Philippe-le-Bel, qui avait regretté, mais trop tard, son injuste rigueur envers les templiers, mourut de maladie, et le hasard fit que la prédiction du grand-maître se trouva accomplie.

[1] Lui échut en partage, *fell to him by lot.* [2] Qu'il leur en supposait, *as he assumed.*

ENGUERRAND DE MARINGY.

Depuis l'an 1315 *jusqu'à l'an* 1317.

Lorsque Philippe-le-Bel mourut, mes jeunes amis, il laissa trois fils dont je vous parlerai chacun à leur tour, parce qu'ils furent successivement rois des Français. L'aîné de ces princes est ordinairement nommé LOUIS X., dit LE HUTIN, ce qui voulait dire alors le mutin ou le batailleur, quoiqu'il n'ait guère eu le temps de se montrer ni l'un ni l'autre.

Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, Louis, selon l'usage, voulut aller se faire sacrer à Reims. Or cette cérémonie ne se célébrait jamais sans de superbes fêtes et de grandes largesses au peuple, et il en coûtait beaucoup d'argent pour faire tout cela ; mais quand le nouveau roi regarda dans son coffre-fort, il s'aperçut qu'il était vide, et se trouva bien embarrassé.

Alors il manda devant lui ENGUERRAND DE MARINGY, qui avait été le favori et le trésorier du roi son

père, et lui ordonna de déclarer ce qu'étaient devenues toutes les richesses que ce prince avait enlevées aux marchands étrangers, et les trésors que renfermaient les caves des templiers.

Cet Enguerrand était un homme adroit et rusé qui n'ignorait pas ce que l'on avait fait de cet argent, puisqu'il l'avait employé, par ordre de Philippe-le-Bel, à payer des soldats et à faire plusieurs entreprises secrètes ; mais il n'osa pas déclarer toute la vérité au jeune roi, de peur de l'irriter davantage.

Cependant Enguerrand avait un grand nombre d'ennemis, à cause des faveurs dont Philippe-le-Bel, qui le connaissait pour un ministre habile, n'avait cessé de le combler pendant toute sa vie ; mais le plus acharné de tous était le COMTE DE VALOIS, oncle de Louis X., et envers lequel le favori s'était souvent montré fier et insolent.

Le comte de Valois alla donc trouver son neveu, qui était de fort mauvaise humeur de se voir si pauvre lorsqu'il croyait qu'un roi devait toujours être riche, et lui persuada qu'Enguerrand s'était approprié une partie des trésors que renfermaient les coffres de son père, dans le temps que les clefs avaient été confiées à sa garde. Louis X. ne douta point de tout ce que lui disait son oncle, et ordonna aussitôt que Marigny fût jeté dans un cachot du Temple, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'argent qui avait disparu.

Lorsque le pauvre Enguerrand se vit ainsi plongé dans une prison où le jour et l'air même ne pénétraient qu'avec peine, il tomba dans une profonde affliction. Il eut beau demander qu'on lui permît[1] de parler au roi, en affirmant qu'il pourrait se justifier en peu de mots, cette faveur lui fut refusée par ses ennemis ; on le traita même avec tant de rigueur qu'il fut interdit à sa femme de venir le consoler, et il fallut qu'il demeurât continuellement seul avec ses tristes pensées, sans pouvoir imaginer par quels moyens il pourrait parvenir à prouver son innocence.

Je crois vous avoir dit déjà que dans l'ancien temps on croyait fermement aux sorciers et à leurs sortiléges, et quoique sous Louis-le-Hutin les Français fussent moins ignorants que par le passé,[2] depuis que beaucoup d'entre eux apprenaient à lire et s'instruisaient dans les écoles de Paris, bien des personnes encore ajoutaient foi à de prétendus maléfices, auquels aujourd'hui l'homme le plus simple rougirait de croire un seul instant.

Ainsi l'on disait alors que certains sorciers avaient l'art de fabriquer de petites figures en cire, à la ressemblance des personnages qu'ils voulaient faire mourir, et qu'ensuite, en enfonçant une aiguille dans le cœur de ces poupées, ils faisaient maigrir et dessécher à volonté ceux dont ils avaient représenté les images.

Or Louis-le-Hutin, quoique tout jeune encore, était d'une très-mauvaise santé, et d'une maigreur prodigieuse ; et l'on crut s'apercevoir que, depuis quelques jours, il semblait dépérir à vue d'œil. Il n'en fallut pas davantage pour que le comte de Valois accusât la dame de Marigny d'avoir, dans l'espoir de sauver son mari, préparé contre le monarque un semblable maléfice, et cette dame innocente fut aussi mise en prison.

C'était ce qu'attendaient les ennemis d'Enguerrand pour le faire périr; ils pressèrent le roi avec tant d'instance de faire justice d'un homme[3] qui avait ainsi conspiré contre sa vie, que ce prince, faible d'esprit et déjà très-malade, consentit enfin à ce que cet innocent fût tiré de son cachot, et pendu aux fourches de Montfaucon, que lui-même venait de faire construire, auprès de Paris, pour le supplice des malfaiteurs.

Après cela Louis X., qui, malgré cette affreuse injustice, ne devint pas plus riche ni mieux portant qu'auparavant, imagina pour se procurer quelque argent de vendre aux serfs de ses domaines la liberté dont jouissaient depuis si long-temps les bourgeois des communes; mais il ne se trouva pas beaucoup de ces

pauvres gens qui eussent assez de confiance dans les promesses du roi pour lui abandonner, sous ce prétexte, le peu de bien qu'ils avaient amassé par leur travail, de sorte que cet expédient ne réussit pas encore à remplir le coffre royal.

Louis-le-Hutin ne survécut que peu de temps au malheureux favori de son père; il mourut quelques mois après, non par l'effet des sortiléges de la dame de Marigny, qui fut aussitôt rendue à la liberté, mais des suites d'une lente et douloureuse maladie, dont il était atteint depuis plusieurs années.

Le comte de Valois ne jouit pas d'une fin aussi paisible que le roi son neveu. Dès que sa haine contre Marigny fut satisfaite, il reconnut toute l'énormité du crime qu'il avait commis en calomniant cet infortuné; il vécut accablé des remords les plus déchirants, fit faire de magnifiques funérailles à sa victime, et ordonna qu'on récitât chaque jour, dans une chapelle qu'il avait fondée tout exprès, des prières pour le repos de l'âme de messire Enguerrand de Marigny.

[1] Il eut beau demander qu'on lui permît, *he begged in vain to be permitted.* [2] Par le passé, *in time past, formerly.* [3] Ils pressèrent le roi avec tant d'instance de faire justice d'un homme, *they urged the king so earnestly to punish a man.*

LES PASTOUREAUX.

Depuis l'an 1318 *jusqu'à l'an* 1328.

Louis-le-Hutin, en mourant, ne laissa qu'une fille nommée JEANNE; mais peu de mois après sa mort, la reine sa femme mit au monde un petit garçon que l'on

appela Jean Ier, et que l'on compte ordinairement au nombre des rois de France, quoiqu'il n'ait vécu que cinq jours.

Alors les légistes consultés allèrent chercher une vieille coutume des Franks, que l'on nommait la LOI SALIQUE, par laquelle il était défendu aux femmes d'hériter d'une terre salienne; et comparant la couronne de France à un domaine, ils déclarèrent qu'elle ne pouvait appartenir à la princesse Jeanne, et que le second fils de Philippe-le-Bel, frère de Louis X., en était le légitime héritier. Ce prince monta alors sur le trône sous le nom de PHILIPPE V., et on le surnomma LE LONG, à cause de sa haute taille.

Du temps de Philippe-le-Long, il arriva plusieurs événements qui troublèrent la paix du royaume, et causèrent une infinité de malheurs que l'on eût évités dans un siècle plus éclairé.

Deux moines qui avaient quitté leurs cloîtres se mirent à parcourir les campagnes, prêchant une croisade d'un nouveau genre; au lieu de s'adresser, comme Pierre-l'Ermite, au pape et aux seigneurs, ils annonçaient que la Terre-Sainte ne pouvait être délivrée que par les bergers et les pauvres d'esprit, désignant ainsi les hommes grossiers et livrés à la plus complète ignorance.

Vous ne sauriez croire avec quel empressement le peuple des campagnes s'assemblait autour de ces moines pour entendre leurs prédications. Les bergers et les enfants qui gardaient les troupeaux furent les premiers à abandonner les champs où ils avaient vécu jusqu'alors, et bientôt ces nouveaux croisés se trouvèrent réunis au nombre de plusieurs milliers. On leur donna dès lors le nom de PASTOUREAUX, parce que la plupart d'entre eux appartenait à la classe des pasteurs.

D'abord ces pastoureaux ne firent autre chose que suivre en procession et pieds nus une grande croix que

l'on portait devant eux ; ils marchaient deux à deux et en silence, se bornant à demander du pain à la porte des églises.

Mais bientôt ils se répandirent dans les villes, et vinrent même jusqu'à Paris, où ils commirent toutes sortes de désordres ; ils forcèrent les prisons pour en arracher ceux de leur troupe que l'on y avait enfermés, et osèrent maltraiter le prévôt, qui était le premier magistrat de cette grande ville.

De semblables actions méritaient déjà une punition sévère ; mais les pastoureaux se livrèrent à bien d'autres excès envers les Juifs qu'ils détestaient, parce qu'ils les accusaient d'être les auteurs de la mort de Jésus-Christ.

Vous savez sans doute déjà, mes jeunes amis, que les Juifs, depuis la prise de Jérusalem par l'empereur Titus, sont disséminés sur toute la surface de la terre, où l'on assure qu'ils ne pourront jamais se réunir ni former un grand peuple, comme celui qui habitait autrefois la Terre-Sainte. Le nombre de ces Juifs était alors fort considérable en France, où, moyennant une grosse somme d'argent, Louis-le-Hutin, peu de temps avant sa mort, leur avait permis de s'établir et même d'exercer le commerce, dans lequel beaucoup d'entre eux avaient déjà amassé de grandes richesses.

Ce fut contre ces malheureux que les pastoureaux déployèrent toutes leurs fureurs : partout où ils les rencontraient, ils les poursuivaient avec rage comme des animaux malfaisants, les égorgeaient sans pitié, et se partageaient leurs dépouilles.

On raconte que quatre ou cinq cents de ces misérables, ne sachant comment échapper à leurs persécuteurs, se réfugièrent dans une tour élevée, où ils se défendirent longtemps avec des pierres et des bâtons ; et lorsque ces armes furent épuisées, ils poussèrent le désespoir jusqu'à précipiter leurs propres enfants sur les assaillants.

A la fin, ces infortunés, égarés par tant de maux, chargèrent le plus jeune d'entre eux de les égorger tous jusqu'au dernier, et de n'ouvrir la porte de la tour que lorsqu'il se verrait seul. Cet homme fit en effet ce qu'on lui avait commandé, et lorsqu'il laissa pénétrer les pastoureaux dans ce lieu de désolation, ces barbares eux-mêmes furent épouvantés d'un tel spectacle, et reculèrent d'horreur.

Les insensés qui avaient pris faussement la religion pour prétexte de tant de cruautés ne profitèrent pas du pillage des biens de leurs victimes; le roi Philippe-le-Long ordonna à ses officiers du Languedoc de se mettre à leur poursuite[1] et de les enfermer dans de vastes plaines, voisines de la mer, où manquant d'abri et de nourriture, ils périrent tous de misère et de maladie. Telle fut la fin des pastoureaux, dont on n'entendit plus parler en France depuis cette époque.

Cependant Philippe-le-Long n'avait pas plus d'écus que son frère Louis X., et comme un roi sans argent est fort à plaindre, il demandait à tous ses courtisans ce qu'il devait faire pour remplir ses coffres. Parmi ces gens-là, il s'en trouvait de très-méchants, ce qui n'arrive que trop souvent auprès des grands personnages, et vous allez voir quels moyens ils inventèrent pour procurer de l'argent au roi.

Il y avait alors en France beaucoup d'hommes et de femmes qui étaient atteints d'une maladie incurable que l'on nommait la Lèpre; cette lèpre était une espèce de gale que les chrétiens, au temps des dernières croisades, avaient rapportée de l'Orient, où elle était très-ordinaire; mais comme cette maladie, qui est d'un aspect hideux et dégoûtant, pouvait se communiquer très-aisément, on obligeait les lépreux à se tenir cachés dans leurs maisons, et à vivre absolument séparés des autres hommes. Il y avait même alors, dans beaucoup de villes de France, des édifices construits loin des habitations, auxquels on donnait le nom de Léproseries,

parce qu'ils étaient destinés à recevoir les malheureux atteints de ce mal affreux.

Tout-à-coup on alla dire au roi que la plupart des fontaines et des puits du royaume avaient été empoisonnés par les lépreux ; on assurait même que la femme de l'un de ces infortunés avait été vue jetant dans une rivière un petit sac contenant la tête d'une couleuvre, les pattes d'un crapaud, et des cheveux d'homme imprégnés d'une liqueur noire, comme si de pareilles choses pouvaient empoisonnner une rivière ; mais, dans ce temps-là, l'ignorance du peuple était si profonde, que nombre de gens crurent à de semblables sottises.

Sans s'informer seulement si quelques personnes avaient été incommodées pour avoir bu de l'eau des fontaines que l'on prétendait infectées, ni même si ce crime était possible, Philippe-le-Long, qui n'avait en vue que d'acquérir de l'argent, ordonna à ses juges de faire saisir tous les lépreux, et de les condamner au supplice du feu, que l'on faisait subir aux empoisonneurs.

Un grand nombre de Juifs furent encore enveloppés dans ces persécutions, comme complices des prétendues scélératesses des lépreux ; ils furent brûlés avec ces derniers, et les biens de ces malheureux, confisqués au profit du roi, passèrent ainsi dans ses trésors.

Mais déjà ce prince, quoiqu'à peine âgé de trente ans, ne pouvait plus jouir des richesses qu'il arrachait aux souffrances de tant de misérables ; et tandis que la France s'épouvantait de tous ces supplices, Philippe succombait aux atteintes d'une maladie mortelle, que bien des personnes regardèrent comme une juste punition de son avarice et de sa cruauté.

Philippe-le-Long ne régna que cinq années, et je n'aurai point d'histoire à vous raconter sur son frère Charles IV., qui lui succéda, et que l'on surnomma le Bel, comme son père Philippe, le persécuteur des templiers.

Vous saurez seulement que Charles IV., qui mourut

aussi après un règne de peu d'années, ne laissa point d'enfant mâle, et comme les légistes avaient décidé que la loi salique excluait les femmes du trône de France, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, ce fut Philippe de Valois, cousin des derniers rois et fils du comte de Valois, qui obtint la couronne après Charles-le-Bel.

[1] De se mettre à leur poursuite, *to set out in pursuit of them.*

LE PREMIER DES VALOIS.

Depuis l'an 1328 *jusqu'à l'an* 1346.

Jusqu'à ce moment, mes jeunes amis, je vous ai parlé successivement de cinq rois de France appelés Philippe, qui tous ont accompli des règnes plus ou moins remarquables: je vais à présent vous raconter celui d'un sixième prince du même nom, qui fut PHILIPPE VI., ou DE VALOIS, dont l'histoire est fort intéressante.

Ce monarque, par son imprévoyance et son orgueil, causa de grands malheurs à la France, et attira sur elle d'effroyables revers; mais la magnificence et la pompe dont le premier, il entoura le trône, le rendirent cher à la noblesse française, qui cessa tout-à-fait sous son règne de se montrer tubulente et insoumise, comme elle l'avait été sous les premiers Capétiens.

Vous vous souvenez sans doute de la reine Éléonore, que Louis-le-Jeune fut obligé de répudier à cause de son mauvais caractère,[1] et qui n'eut rien de plus pressé que de prendre pour mari un roi d'Angleterre, à qui elle apporta en dot son duché de Guyenne ou d'Aquitaine, qui comprenait alors la plus grande partie des provinces situées de l'autre côté de la Loire.

Le roi d'Angleterre, par ce mariage, étant devenu duc d'Aquitaine, se trouva l'un des grands vassaux de la couronne de France; et Philippe, en montant sur le trône, fit savoir au prince qui régnait alors sur les Anglais, qu'il eût à venir lui rendre foi et hommage[2] pour son duché.

Le monarque qui portait alors la couronne d'Angleterre était cet Édouard III. dont il est question dans le récit du siége de Calais, que vous avez peut-être lu dans une autre histoire. C'était un des plus vaillants capitaines de son temps; et comme il n'avait pas moins de fierté que de courage, il eut bien de la peine à se décider à venir ployer le genou devant Philippe VI., et lui jurer l'obéissance que, suivant les lois de la féodalité, un bon et fidèle vassal devait garder à son suzerain. Mais enfin Édouard s'embarqua pour la France, suivi de quelques chevaliers anglais, et parut en présence du nouveau roi, qu'il trouva entouré de la plupart des seigneurs de sa cour.

Dans cette cérémonie de foi et hommage, selon les anciens usages féodaux, le vassal devait s'avancer tête nue, sans épée et sans éperons, et se mettre à genoux aux pieds de son seigneur suzerain;[3] mais le roi d'Angleterre ne put se résoudre à s'humilier ainsi devant son égal, et se tenant debout, il promit simplement, à haute voix, de garder fidélité au roi de France, et s'en retourna dans ses États, ne rêvant au fond du cœur que guerre et que vengeance.

Chacun se douta bien alors que les deux rois ne seraient pas longtemps amis, et Philippe prépara ses armes en secret, tandis qu'Édouard, de retour à Londres, parut pendant quelque temps avoir déposé sa haine et ses desseins; mais vous allez voir de quelle manière on l'en fit ressouvenir.

Un jour que le roi d'Angleterre avait réuni dans un grand festin les plus belles dames et les plus grands seigneurs de son royaume, on vit tout-à-coup entrer dans la salle du banquet un gentilhomme français, nommé

ROBERT D'ARTOIS, beau-frère de Philippe VI., que celui-ci avait dépouillé de tous ses biens et banni du royaume, pour avoir tenté, par de prétendus sortiléges, de faire mourir le fils aîné du roi de France.

Or ce Robert d'Artois, qui était un méchant homme, n'avait pas cessé depuis son bannissement de chercher à susciter des ennemis au roi Philippe, se flattant de rentrer avec leur aide dans sa patrie, pour y recouvrer ses terres et ses châteaux dont ce monarque s'était emparé. Aussi était-il bien fâché qu'Édouard ne songeât qu'à se divertir, au lieu de se préparer à la guerre contre les Français.

Robert donc arriva au milieu de ce festin, suivi de plusieurs musiciens et joueurs de vielle, et portant dans ses mains un plat d'argent sur lequel était servi un gros oiseau rôti, que l'on nomme un HÉRON, et que l'on ne mange pas ordinairement, parce que la chair en est noire et huileuse.

Les musiciens jouèrent alors des cymbales, et tandis qu'une agréable symphonie se faisait entendre, Robert s'avança d'un pas ferme vers Édouard, mit un genou en terre, et lui présenta très-humblement son héron, en le suppliant de vouloir bien l'accepter, ce que le roi fit de fort mauvaise grâce; et vous n'en serez point surpris, lorsque vous saurez que cet oiseau était, dans ce temps, l'emblême de l'indolence et de la lâcheté, comme le paon représentait alors le courage et la fierté.

Cependant Édouard était un prince trop belliqueux pour ne point s'indigner d'avoir mérité[5] un pareil présent, qu'il regarda avec raison comme un reproche de son oisiveté; et se levant aussitôt de table, il jura en présence de toute sa cour que l'année ne s'achèverait pas sans que Philippe le vît sur les terres de France, le fer et la flamme à la main;[6] venger l'affront qu'il venait de recevoir.

A ce serment solennel, tous les chevaliers anglais se levèrent avec enthousiasme, et prirent le ciel à témoin

qu'ils suivraient le roi leur maître partout où il lui plairait de les conduire. Il y eut même un de ces guerriers qui s'engagea à tenir l'un de ses yeux constamment fermé, jusqu'à ce qu'il eût vaincu les Français ; et dès ce moment il tint parole.

En effet, l'année n'était pas encore écoulée, lorsque Édouard parut sur les côtes de France avec un nombre considérable de vaisseaux portant une armée formidable, détruisit une flotte française qu'il surprit à l'embouchure de la Somme, et s'avança jusqu'aux portes de Paris sans que rien pût arrêter sa marche victorieuse ; mais Philippe n'aurait point ainsi abandonné cette grande ville à ses ennemis, et appelant autour de lui sa vaillante noblesse, il se hâta de marcher contre Édouard, qui se retira devant les Français jusqu'à un village nommé Crécy, situé à peu de distance des côtes de l'Océan, où était demeurée la flotte anglaise.

Le roi d'Angleterre avait un fils chéri, nommé le prince de Galles,[7] et plus souvent le Prince Noir, parce qu'il ne voulait porter que des armes et des panaches de cette couleur, jusqu'à ce qu'il eût remporté une victoire. Ce jeune homme n'avait que seize ans ; mais il montrait déjà tant de courage, que son père voulut qu'il commandât en personne la plus grande partie de son armée le jour de la bataille qui se préparait, afin, disait-il, qu'il y gagnât ses éperons de chevalier.

Le Prince Noir avait à peine achevé de ranger ses troupes sur les vastes collines qui avoisinent le village de Crécy, lorsqu'il apprit que Philippe s'avançait rapidement avec une armée très-supérieure en nombre à celle des Anglais, et se disposait à engager le combat. Cette nouvelle fut reçue dans les rangs de ceux-ci avec un calme profond, présage presque assuré de la victoire.

Parmi les Français, au contraire, l'ardeur inconsidérée de combattre, que Philippe avait su inspirer à ses troupes, n'avait pu être ralentie ni par une

marche pénible de plusieurs lieues dans la même journée, ni par une pluie abondante qui avait rendu les chemins impraticables. Parmi les chefs et les soldats, c'était à qui joindrait le plus tôt les ennemis, et les plus grands seigneurs donnaient eux-mêmes à leurs vassaux l'exemple de cette impatience qui devait leur être si funeste.

Le roi de France avait placé aux premiers rangs de son armée une troupe nombreuse d'archers italiens, fameux par leur courage et leur adresse à lancer des flèches; mais lorsqu'il leur fit donner l'ordre d'engager le combat, ces étrangers répondirent qu'ils ne pouvaient faire usage de leurs arbalètes, dont les cordes à boyaux se trouvaient détendues par les torrents de pluie qui n'avaient cessé de tomber depuis le matin.

En entendant cette réponse, les seigneurs qui entouraient le roi s'écrièrent que ces Italiens étaient des traîtres qui ne faisaient qu'embarrasser l'armée; et poussant sur ces malheureux leurs gens d'armes et leurs chevaux tout bardés de fer, ils en firent un épouvantable carnage qui accrut encore le désordre qui régnait déjà dans l'armée française, et dont les ennemis surent profiter avec habileté.

Alors s'engagea dans ce lieu une terrible bataille, où l'on combattit de part et d'autre avec tant d'acharnement, que quelqu'un, voyant une pareille mêlée d'hommes et de chevaux, courut dire au roi d'Angleterre que tout était perdu; mais ce prince, qui était doué d'un caractère ferme et inébranlable, demanda, sans changer de couleur, si son fils était mort; et lorsqu'on lui eut répondu que ce jeune prince combattait avec vaillance au premier rang: "Laissez donc faire l'enfant,[8] répondit-il, et qu'il gagne ses éperons."

Je ne puis pas vous raconter ici tout ce qui se fit de glorieux des deux côtés dans cette journée, où malgré toutes les prouesses du roi de France et de ses intrépides chevaliers, dont l'impatience avait causé ce désastre, la victoire demeura enfin au Prince Noir, qui,

pendant cette action, déploya la bravoure d'un jeune soldat et la prudence d'un vieux capitaine. Les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille, et Philippe fut contraint de se retirer avec les débris de son armée.

Ce fut ce jour-là, dit-on, que l'on entendit pour la première fois l'explosion de ces terribles canons, dont on se sert aujourd'hui dans les batailles, et qui font tant de mal à la guerre. Les Français, qui n'avaient point d'idée des épouvantables effets de ces machines, furent d'abord saisis de terreur en voyant leur bataillons renversés par ces armes effrayantes, dont ils comparèrent les ravages aux éclats de la foudre; mais bientôt ils se rallièrent avec intrépidité, et ne songèrent plus qu'à mourir avec gloire.

Un vieux prince aveugle, nommé Jean de Bohême,[9] auquel Philippe de France avait accordé un asile à sa cour, ne voulant pas survivre à un pareil désastre, pria avec instance ceux qui l'entouraient de lui procurer avant de mourir la satisfaction de donner un bon coup d'épée; et ayant fait attacher son cheval à ceux de cinq autres chevaliers qui lui étaient entièrement dévoués, on les trouva tous morts avec lui à l'endroit même où ils avaient combattu. Tous les Français, seigneurs et vassaux, nobles et gens des communes, se battirent avec le même courage; et lorsque, le lendemain, le vainqueur fit donner la sépulture à tant de vaillants guerriers, digne d'un meilleur sort, on compta parmi les morts onze princes, quatre-vingts barons, douze cents chevaliers et trente mille soldats.

Philippe de Valois ne put être arraché qu' avec peine de ce champ funeste où venait de tomber la fleur de la nation, et le soir de cette fatale journée, suivi de quelques braves soldats qui s'étaient ralliés à lui après la bataille, il se présenta fort tard à la porte d'un château féodal, où il demanda l'hospitalité. Le seigneur châtelain se présenta aussitôt aux crénaux, pour demander qui frappait à cette heure: "Ouvrez, lui ré-

pondit Philippe à haute voix, c'est la fortune de la France ! . . ."

Quant à Édouard, peu de jours après cette victoire éclatante, il mit le siége devant la ville de Calais, dont il ne s'empara pourtant que l'année suivante, après une résistance vive et meurtrière. Ce fut alors, mes jeunes amis, que six bourgeois de Calais s'illustrèrent par leur dévouement : mais comme cette histoire intéressante vous a été racontée dans un autre livre, je n'aurai pas besoin de vous la répéter dans celui-ci.

[1] Mauvais caractère, *bad temper.* [2] Rendre foi et hommage, *to pay fealty.* [3] Seigneur suzerain, *lord paramount.* [4] On l'en fit ressouvenir, *he was reminded of them.* [5] Pour ne point s'indigner d'avoir mérité, *not to be exasperated that he had deserved.* [6] Que l'année ne s'achèverait pas sans que Philippe le vît sur les terres de France, le fer et la flamme à la main, *that before the conclusion of the year Philip would see him in the French territory with fire and sword.* [7] Galles, *Wales.* [8] Laissez donc faire l'enfant, *then leave the boy alone.* [9] Bohême, *Bohemia.*

LA PESTE NOIRE.

Depuis l'an 1346 *jusqu'à l'an* 1350.

La perte de la bataille de Crécy et la prise de Calais qui la suivit d'une année,[1] mes jeunes amis, ne furent pas les seuls désastres qui pesèrent sur la France, pendant le règne de Philippe de Valois : une affreuse épidémie, connue sous le nom de PESTE NOIRE, après avoir ravagé une partie de l'Europe, s'abattit tout-à-coup sur le Languedoc, et causa successivement dans tout le royaume une effroyable mortalité.

De tous côtés on ne voyait que des malheureux qui, atteints de la contagion, expiraient en poussant des

cris lamentables; la mort, avec toute son horreur se montrait sous toutes les formes; les uns tombaient dans les rues ou sur les chemins, foudroyés par un mal subit et sans remède; les autres, minés par une fièvre dévorante, voyaient de moment en moment[2] s'approcher le terme de leur existence. Tous les sentiments qui nous rendent si chers les uns aux autres semblaient suspendus ou effacés; les mères elles-mêmes n'approchaient plus qu'en tremblant du berceau de leurs enfants; tout le monde s'évitait et se fuyait, de peur de contracter ou de communiquer le mal. Bientôt on ne trouva plus qu'un petit nombre d'hommes assez courageux pour donner des secours à leurs semblables, et les morts restés sans sépulture, tant ils étaient nombreux, ajoutaient encore à l'horreur de ce tableau. Jamais enfin un tel spectacle de désolation ne s'était offert au monde.

Au milieu d'une calamité qui menaçait toutes les têtes, et que rien ne pouvait combattre, il se trouva des gens qui, égarés par le désespoir, s'indignaient que Dieu pût permettre un pareil fléau, et vomissaient des imprécations contre la Providence, au lieu de la prier et de l'invoquer dans leurs douleurs, comme la religion nous l'enseigne; car il ne faut point douter, mes chers amis, que la prière est un remède contre les souffrances de la vie, et il est bien rare que celui qui prie avec ferveur ne se sente pas aussitôt soulagé.

Cependant cet effroi du peuple devint si inquiétant qu'il ajoutait encore à la violence de l'épidémie, qui semblait chaque jour étendre ses ravages. Alors Philippe, espérant mettre un terme à cette fureur, ordonna que les blasphémateurs, c'est ainsi que l'on nomme ceux qui outragent la Divinité par leurs paroles, auraient les lèvres fendues avec un fer tranchant, afin que chacun pût les reconnaître tant qu'ils vivraient.

Pendant ce temps, d'autres misérables, en proie à un horrible aveuglement, prétendaient que le fléau n'était

causé que par les Juifs, qu'ils accusaient d'avoir empoisonné les puits et les fontaines, pour faire périr les chrétiens, donnant ainsi une apparence de réalité aux accusations portées contre les lépreux sous le règne de Philippe-le-Long. Bientôt, comme l'égarement conduit trop souvent à la barbarie, tous les Juifs qui tombèrent entre les mains du peuple furent impitoyablement massacrés, ou précipités dans des bûchers ardents.

Il faut que je vous fasse remarquer, à propos de[3] cette triste histoire, mes enfants, que dans presque tous les pays où l'effroyable fléau de la peste a régné, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les mêmes scènes d'horreur, excitées par de vagues accusations d'empoisonnement, se sont renouvelées avec les mêmes circonstances. Il semble que lorsque la populace se voit ainsi menacée d'une calamité qu'elle ne peut ni détourner ni combattre, et dont la cause lui est inconnue, ce soit contre elle-même qu'elle tourne sa rage, dont les effets ne font que rendre plus rapides les progrès de l'épidémie, par la terreur qu'elle excite.

La peste noire, après avoir dévasté pendant trois ans la France presque entière, et particulièrement la ville de Paris, s'éteignit enfin comme pour faire place à d'autres fléaux.

En voyant son royaume en proie à une telle désolation, force fut au roi Philippe[4] de demander la paix à son terrible vainqueur, qui lui accorda seulement une trêve de sept années. Mais le monarque français n'en vit pas la fin ; car il mourut peu de temps après, consumé des regrets du passé, et des inquiétudes de l'avenir.

[1] D'une année, *a year after.* [2] De moment en moment, *from time to time.* [3] A propos de, *with regard to.* [4] Force fut au roi Philippe, *King Philip was forced.*

LE COMBAT DES TRENTE.

Depuis l'an 1350 *jusqu'à l'an* 1355.

Le fils aîné de Philippe de Valois se nommait JEAN. C'était un prince honnête et courageux, qui avait bravement combattu dans plusieurs batailles contre les Anglais ; en montant sur le trône il prit le nom de Jean II., parce que l'on mettait au nombre des rois de France l'enfant de Louis-le-Hutin, qui n'avait vécu que cinq jours. Jean II., à cause de son affabilité envers ses moindres sujets, est connu dans l'histoire sous le nom de JEAN-LE-BON.

Ce prince eut, comme son père, beaucoup d'infortunes à supporter, et il paya bien cher l'honneur de porter une belle couronne. Peu de règnes ont été aussi désastreux que le sien, et pourtant il n'y a guère dans toute notre histoire d'époque plus fertile en événements remarquables.

Quoiqu'une trêve de sept années eût été jurée entre Édouard III. et Philippe de Valois, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, et qu'aucun de ces princes ne mît en effet d'armée en campagne,[1] la guerre continuait dans diverses provinces entre les seigneurs des deux nations. C'était dans ces combats partiels que les barons français et anglais nourrissaient cette haine qui divisait les deux nations, et, tout en ne cessant point de se haïr, apprenaient du moins à s'estimer.

Je n'aime pas, à vous dire le vrai, à vous raconter cette multitude de guerres et de batailles de tout genre dont la plupart des livres d'histoire sont remplis, parce que ces événements offrent peu d'intérêt à votre âge ; mais pourtant je ne veux pas vous laisser ignorer un fait d'armes extrêmement célèbre, qui eut lieu en Bretagne du temps du roi Jean, et qui servira mieux que tout ce que je pourrais vous dire, à vous faire

connaître l'esprit et le caractère des hommes de cette époque.

Un baron breton, nommé ROBERT DE BEAUMANOIR, ayant appris qu'à peu de distance de son château habitait un seigneur anglais de grande renommée, l'envoya défier de venir, avec trente chevaliers de sa nation, combattre contre un pareil nombre de Français. De semblables propositions avaient souvent lieu entre les guerriers de ce temps-là, et jamais elles n'étaient rejetées.

Le lieu du rendez-vous fut choisi auprès de la petite ville de PLOERMEL, en Bretagne, et personne des deux partis ne manqua de s'y trouver au jour et à l'heure indiqués. Ces vaillants hommes d'armes s'avancèrent tout couverts de fer, ainsi que leurs chevaux, et lorsque le signal eut été donné, ils se précipitèrent les uns sur les autres, et combattirent à outrance.

Dès le premier choc plusieurs cavaliers furent terrassés ; la lutte fut aussi terrible qu'on devait le supposer entre de si vaillants guerriers, et la victoire flotta incertaine entre les deux partis.

On raconte que, dans cette rencontre, que l'on a nommé le COMBAT DES TRENTE, à cause du nombre de chevaliers de chaque nation qui s'y trouva, le sire de Beaumanoir, grièvement blessé, et dévoré d'une soif ardente, allait se retirer du combat ou succomber, lorsqu'un de ses compagnons, s'apercevant qu'il fléchissait, lui cria : " Bois ton sang, Beaumanoir, ta soif se passera." L'intrépide Breton,[2] ranimé par ces paroles, redoubla d'efforts, et la victoire se déclara pour les Français ; huit Anglais furent tués sur la place, et les autres se rendirent à discrétion.

Ce courage féroce et indomptable ne doit pas surprendre lorsqu'on se rappelle que les gentilshommes de ce temps passaient leur vie entière à s'exercer à de pareils combats, et que la guerre était leur occupation de tous les moments.[3]

Pendant que ces choses se passaient, le roi Jean,

dès son début sur le trône, se voyait environné d'ennemis, dont le plus acharné faisait partie de sa propre famille. CHARLES d'Évreux, dit LE MAUVAIS, roi de Navarre, petit-fils, par sa mère, de Louis-le-Hutin, avait épousé la fille du roi; mais au lieu de s'attacher à son beau-père et de le servir loyalement, ce méchant homme était dévoré d'une jalousie furieuse contre un seigneur espagnol, qui était le meilleur ami de Jean, et que ce prince avait même élevé à la dignité de CONNÉTABLE, qui était alors le rang le plus illustre des armées françaises.

Cette haine de Charles-le-Mauvais contre le connétable devint si effrénée, qu'il resolut de la satisfaire à quelque prix que ce fut,[4] et qu'ayant aposté des scélérats autour d'une hôtellerie où il savait que ce seigneur devait se reposer dans un voyage, il le fit surprendre dans son lit et égorger sans pitié.

A la première nouvelle de ce crime affreux, le roi, indigné contre Charles, jura de le punir d'une manière terrible, et le bannit à jamais de sa présence. Mais bientôt tous les princes et princesses de sa famille, s'étant jetés à ses pieds, obtinrent la grâce du coupable, qui reçut même la permission de reparaître à la cour de France; mais au lieu de témoigner du repentir et du regret, cet homme incorrigible se montra au contraire plus disposé que jamais à seconder les ennemis du roi dans tout ce qu'ils voudraient tenter contre lui. Il ne cessa de mal parler de son beau-père devant tout le monde, et l'on assura même qu'il s'était ligué secrètement avec les Anglais.

Or il faut que je vous dise que quelques années avant les événements que je viens de vous raconter, il était arrivé que les habitants d'une belle province que le Rhône séparait de l'Aquitaine, et que l'on nommait le DAUPHINÉ, avaient supplié le roi de France de les recevoir dans son obéissance, sous la seule condition que son fils aîné prendrait le titre de DAUPHIN. Et

en effet, depuis cette époque, ce titre a été pendant bien des années celui du premier-né des rois français.

Le dauphin, fils de Jean II., se nommait aussi Charles. A peine âgé de dix-huit ans, il se montrait déjà sage et réfléchi; mais il passait pour être très-affectionné à son beau-frère le roi de Navarre. Charles, qui portait aussi le titre de duc de Normandie, tenait sa cour à Rouen, la plus grande ville de cette province; et ayant appris que Charles-le-Mauvais venait le visiter avec un bon nombre de seigneurs qui lui étaient entièrement dévoués, il les invita à un grand festin pour célébrer leur bienvenue. Aucun des Navarrais[5] n'y manqua, et le repas le plus splendide commençait à peine, lorsque tout-à-coup les portes de la salle s'ouvrirent, et le roi Jean, que tout le monde croyait à cinquante lieues de là, parut, suivi d'une troupe nombreuse de sergents et de seigneurs armés.

" Que nul ne bouge d'ici, quelque chose qu'il voie !" s'écria une voix terrible; et les convives troublés, se levant aussitôt de table, s'avancèrent au devant du roi, pour le saluer respectueusement; mais ce prince dont le visage était pâle de colère: " Or sus traître," dit-il en s'adressant au roi de Navarre, et le saisissant d'un bras vigoureux, " tu n'es pas digne de t'asseoir à la table de mon fils, et je ne veux boire ni manger tant que tu vivras." A ces mots le roi des Ribauds, qui était le bourreau de la cour du roi, s'avançait déjà pour saisir sa proie, lorsque le dauphin, se jetant aux genoux de son père, le supplia d'ordonner qu'il ne fût fait aucun mal au roi de Navarre, afin qu'on ne dît pas dans le monde entier qu'il ne l'avait invité à ce festin que pour l'attirer dans un piége.

Le roi, malgré sa colère, parut se rendre aux justes raisons de son fils, et s'en alla dîner, dit l'histoire, avec ceux qui l'avaient accompagné, laissant le roi de Navarre et les seigneurs de sa suite sous bonne et sûre garde. Chacun crut un moment que le ressentiment,

de Jean était apaisé, et que les Navarrais en seraient quittes pour la peur;[6] mais à peine le repas fut-il terminé, que ce prince montant à cheval avec une troupe de ses gardes et de ses barons, et faisant amener dans un champ voisin tous les amis de Charles-le-Mauvais, les livra au bourreau à l'instant même, et leur fit couper la tête en sa présence.

Ce fut ainsi que périrent plusieurs des principaux seigneurs de Normandie, qui n'avaient commis d'autre crime que de montrer trop d'attachement au roi de Navarre. Quant à celui-ci, Jean ordonna qu'il fût conduit pieds et poings liés dans son château du Louvre, à Paris, que vous connaissez déjà, et où il passa plusieurs années dans une étroite prison.

1 Aucun de ces princes ne mît en effet d'armée en campagne, *neither of these princes really brought an army into the field.* 2 Breton, *native of Brittany.* 3 De tous les moments, *at all times.* 4 A quelque prix que ce fût, *at any cost whatever, whatever it might cost.* 5 Navarrais, *of Navarre, Navarrese.* 6 En seraient quittes pour la peur, *would get off with a fright, a fright would be the only punishment of.*

LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN.

L'an 1356.

Cependant, mes jeunes amis, les sept années de trêve avec les Anglais étaient près d'expirer, et déjà ceux-ci se préparaient à renouveler la guerre en Guyenne, où le Prince Noir avait débarqué une puissante armée.

Jean-le-Bon se vit donc obligé de réunir aussi des soldats; mais comme les seigneurs ses vassaux, qui étaient presque tous ruinés par tant de guerres et de désastres, ne lui en amenaient plus qu'un petit nombre,

il convoqua à Paris, de toutes les provinces du royaume, une grande assemblée de barons, d'évêques et de bourgeois des communes, à laquelle on donna le nom d'ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Quoique je n'aie point encore eu occasion de vous parler de ces sortes d'assemblées, celle que réunit le roi Jean, au moment de recommencer la guerre contre les Anglais, ne fut pas la première de ce genre que l'on eût vue en France. Vous avez déjà appris à connaître, sous les deux premières dynasties, les champs-de-mars et de mai, et sous les Capétiens, les cours plénières successivement transformées en parlement. Eh bien, les plus anciennes assemblées où l'on ait vu figurer les députés des communes à côté des barons, et des prélats de France, furent convoquées par Philippe-le-Bel, dans certaines circonstances où il crut avoir besoin du concours de tous les Français, et particulièrement lorsqu'il voulut faire juger les templiers et s'approprier leurs biens. A la vérité les bourgeois ne s'y rendirent d'abord qu'avec une extrême répugnance, parce que la plupart du temps c'était pour leur demander de l'argent ou des soldats qu'on les tirait de chez eux; mais peu à peu ils s'accoutumèrent à ce nouvel état de choses, et résolurent de profiter de l'occasion pour adresser au roi des cahiers de doléances,[1] c'est-à-dire de plaintes, où ils lui représentaient humblement les souffrances du pauvre peuple.

Le roi Jean ayant donc convoqué les États-Généraux à Paris, commença, selon la coutume, par leur demander des soldats et de l'argent pour aller guerroyer contre les Anglais; et les États consentirent à lui en donner, mais à condition pourtant qu'il leur promettrait, à ce prix, d'abolir certains usages dont le peuple des villes et des campagnes se plaignait depuis un grand nombre d'années.

Autrefois c'était la contume, lorsque la cour arrivait dans quelque lieu, que les gens du roi allassent dans les maisons enlever les meubles, les matelats, les

chevaux, les mulets, les ustensiles de toute espèce, et tout ce qui pouvait être à leur convenance. On appelait cela exercer le droit de prise, et ce droit injuste ruinait en un seul jour la plupart des pauvres habitants.

Les Etats-Généraux, entre autres désordres, ne manquèrent pas de signaler celui-ci au roi, et ce prince, qui ne pouvait se passer de leur secours, les assura qu'à l'avenir pareille chose ne se renouvellerait plus; mais il s'en fallut encore longtemps[2] avant que ce pillage fût entièrement défendu.

A ce prix, cependant, les députés du royaume accordèrent à Jean une grande armée de fantassins avec un nombre considérable d'hommes d'armes complétement équipés et montés; ils lui abandonnèrent en outre une forte somme d'argent, au moyen de laquelle il s'engagea à défendre vaillamment le royaume contre les Anglais.

Alors le roi s'avança au-devant du Prince Noir, qui marchait déjà sur Paris, et les deux armées se rencontrèrent auprès de cette même ville de Poitiers, où je vous ai dit qu'autrefois Charles-Martel défit les Sarrasins. Les Français étaient au moins cinq contre un, et le Prince Noir, tout vaillant qu'il était, hésita un moment s'il s'exposerait au danger d'être vaincu par le nombre.

Toutefois, comme la crainte ne pouvait avoir d'empire sur sa grande âme, il se décida promptement à courir les chances de la guerre, et l'on vit alors s'engager une bataille dont l'issue fut encore plus funeste à la France que celle de la journée de Crécy. Les princes français, emportés encore une fois par un courage aveugle et sans réflexion,[3] chargèrent l'ennemi en désordre, et causèrent ainsi la perte de toute l'armée, qui joncha la plaine de ses cadavres: le roi Jean lui-même, avec plusieurs de ses fils, tomba vivant au pouvoir du vainqueur.

Jamais, dans les jours les plus malheureux, une

pareille calamité n'avait frappé le royaume: ni la valeur indomptable du roi, qui combattit le dernier comme un lion, n'ayant plus à ses côtés que son plus jeune fils Philippe, duc de Bourgogne, qui ce jour-là mérita le surnom de Hardi, quoiqu'il fût à peine âgé de douze ans; ni les efforts des barons français dont la plupart expièrent par une mort glorieuse leur fatale imprudence, ni l'héroïsme des moindres soldats de l'armée, ne purent empêcher une défaite aussi complète.

Le roi blessé au visage et accablé de fatigue, après avoir rendu son épée à un chevalier français qui se trouvait parmi les ennemis, pour qu'il ne fût pas dit qu'il avait été désarmé par un Anglais, fut conduit aussitôt devant le Prince Noir, qui se montra aussi généreux dans la victoire, qu'il avait été intrépide pendant la bataille. Il honora le malheur de son illustre captif en le servant lui-même à table, et refusant par respect de prendre place à ses côtés, parce que, disait-il avec modestie, il ne se croyait pas digne de s'asseoir auprès d'un si grand et d'un si vaillant capitaine.

Le bon roi Jean fut mené d'abord à Bordeaux, la plus grande ville du duché de Guyenne, qui, comme vous savez, appartenait alors aux Anglais, et bientôt après on l'embarqua pour l'Angleterre, où il fut constamment traité avec les égards dus à son rang et à son noble caractère.

Après cela, un voile de douleur parut couvrir tout le royaume; il semblait que le malheur eût commencé à régner sur la France avec la maison de Valois, et l'on dit que ce fut le jour de cette fatale bataille de Poitiers que les soldats français firent entendre pour la dernière fois la chanson du paladin Roland.

[1] Des cahiers de doléances, *a list of grievances.* [2] Il s'en fallut encore longtemps, *it was a long time.* [3] Sans réflexion, *inconsiderate.*

ÉTIENNE MARCEL.

Depuis l'an 1356 *jusqu'à l'an* 1364.

Tandis que Jean-le-Bon était ainsi conduit prisonnier en Angleterre, le dauphin Charles s'était fait nommer régent du royaume. C'était, comme je vous l'ai dit, un prince sage et prudent, mais il passait alors pour avoir peu de courage,[1] parce qu'après la bataille de Poitiers, au lieu de rallier autour de lui les débris de l'armée française, il s'était enfui précipitamment jusqu'à Paris, où il était arrivé avant même que la nouvelle de cette défaite y fût parvenue.

Cependant, mes jeunes amis, ce prince, au milieu du découragement général, que ce revers inattendu avait jeté dans les esprits, se trouva fort embarrassé de faire face à tous les dangers dont le royaume était menacé; il aurait bien désiré pouvoir acquitter sans retard aux Anglais la rançon du roi son père, pour que ce prince pût rentrer dans ses États; mais les préparatifs énormes de cette guerre, dont l'issue venait d'être si funeste, avaient épuisé tous les coffres, et le roi d'Angleterre mettait à un si haut prix la liberté de son prisonnier, que le dauphin désespéra de pouvoir jamais réunir une pareille somme d'argent.

Alors il eut l'idée d'assembler de nouveau les États-Généraux, à Paris, pour les pays de la langue d'Oïl, et à Toulouse, pour ceux de la langue d'Oc, et de leur exposer tous les malheurs qui depuis l'année passée avaient assailli le roi et le royaume, en les suppliant d'unir leurs efforts aux siens pour remédier à tant de désastres. Mais cette fois les États, qui venaient de voir en si peu de mois se fondre les armées et les trésors qu'ils avaient confiés au roi Jean, se montrèrent peu disposés à s'imposer de nouveaux sacrifices; même il se trouva parmi eux des hommes qui, animés de

l'amour du bien public, résolurent de ne rien négliger pour éviter à l'avenir les fautes qui, en si peu de temps, avaient mis le royaume à deux doigts de sa perte.

Parmi les hommes généreux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, on distinguait ROBERT-LE-COQ, évêque de Laon, et ÉTIENNE[2] MARCEL, prévôt des marchands de Paris, c'est-à-dire le principal magistrat de cette grande ville. Ces deux bons citoyens n'ignoraient pas qu'au lieu d'employer les trésors qu'on lui avait abandonnés, à payer des soldats et à se préparer aux chances de la guerre, le roi Jean s'était hâté de distribuer de grosses sommes à des courtisans, gens pour la plupart aussi avides de largesses qu'inutiles au pays.

Étienne Marcel, au contraire, bien différent de ces insatiables, à la première nouvelle de la défaite de Poitiers, n'avait songé, en sa qualité de prévôt de Paris, qu'à mettre cette capitale en état de défense, soit en faisant réparer en toute hâte les murailles qui l'entouraient, soit en tendant à l'entrée de chaque rue de grosses chaînes de fer, qui empêchassent la cavalerie des ennemis d'y pénétrer: de sorte que, tandis que les habitants des campagnes, frappés d'épouvante, voyaient chaque jour des bandes de brigands ou de soi-disant[3] soldats de toute nation brûler leur chaumières, enlever leur bestiaux et emmener même leurs enfants, les Parisiens, à l'abri de leurs bonnes murailles ne craignaient aucune attaque, et bénissaient la prévoyance de leur prévôt.

Les malheurs de ces pauvres campagnards accrurent pourtant encore les calamités de cette époque, et vous allez voir ce qui résulta de la détresse de tant de misérables, qui se trouvèrent bientôt réduits à la plus affreuse extrémité. Les barbares qui maltraitaient ainsi ces gens sans défense, ajoutaient encore à leurs cruautés par les plus amères dérisions, disant que, pour arracher quelque chose d'un paysan, il fallait frapper

rudement JACQUES BONHOMME : c'était le sobriquet ridicule qu'ils donnaient à cette classe malheureuse, dont ils épuisaient ainsi la patience à force de mauvais traitements.

En effet, ces infortunés, ne pouvant plus supporter tant de misères, et réduits au désespoir, se réunirent dans les campagnes au nombre de plusieurs milliers, et formant une armée, ravagèrent tour à tour tous les environs de Paris, incendièrent les châteaux, dévastèrent les villes et les villages, et déclarèrent surtout une guerre à mort à tous les barons, qu'ils regardaient comme les auteurs de leurs maux, parce qu'ils refusaient de les secourir. Cette insurrection des paysans français, pendant la captivité du roi Jean, est connue sous le nom de la JACQUERIE, et accrut ainsi les malheurs publics, car personne n'apportant bientôt plus de vivres dans Paris, les horreurs de la famine vinrent se joindre à la désolation générale.

Cependant Robert-le-Coq et Étienne Marcel, au nom des États-Généraux, supplièrent le dauphin de prendre en pitié le sort de tant de misérables, et pour que désormais les dépouilles du peuple ne servissent plus aux largesses des rois envers leurs courtisans, ils lui demandèrent avec instance d'infliger un châtiment sévère à ceux de ses officiers qui s'étaient partagé les trésors royaux. Le dauphin, qui avait un intérêt puissant à ne pas se brouiller avec les États, leur promit tout ce qu'ils voulurent ; mais lorsqu'il s'agit de remplir ses engagements, il chercha chaque jour à gagner du temps par de nouveaux prétextes, et finit par ne rien faire de ce qu'il avait promis.

Alors, les amis d'Etienne Marcel, qui étaient en grand nombre, indignés de ce manque de foi du dauphin, résolurent de lui opposer son beau-frère Charles-le-Mauvais, ce roi de Navarre que Jean II. avait autrefois privé de sa liberté, et, l'arrachant de la prison du Louvre, où il languissait depuis plusieurs années, ils le présentèrent au peuple de Paris comme le libérateur

du royaume et le réparateur de tous les maux : le dauphin Charles s'aperçut bientôt que c'était un maître qu'on avait voulu lui donner.

Dès ce moment les États insistèrent plus fortement auprès de lui pour qu'il abandonnât à la vengeance publique les officiers contre lesquels Robert-le-Coq et Étienne Marcel avait porté plainte ; et le dauphin, s'étant laissé conduire à l'Hôtel-de-Ville, sous prétexte de se présenter aux Parisiens assemblés et de leur parler, eut la douleur de voir deux de ses plus fidèles serviteurs égorgés sous ses yeux, et si près de lui, que leur sang jaillit jusque sur ses vêtements. Charles lui-même aurait été exposé aux plus grands dangers, si Marcel, pour le préserver de la fureur populaire, ne l'eût forcé à se couvrir la tête de son propre chaperon, qui était rouge et bleu, et de se montrer ainsi à la populace, qui le salua de mille acclamations.

Or il faut que je vous dise que ce chaperon, moitié rouge, moitié bleu, que Marcel avait placé sur la tête du dauphin, était une sorte de coiffure adoptée par les habitants pour se distinguer entre eux, et il n'y avait guère de bourgeois dans Paris qui ne portât alors ce signe de ralliement, les uns par crainte, les autres par opinion.

Cependant les deux officiers du dauphin qui avaient été si cruellement massacrés à ses pieds appartenaient à la classe des barons de Champagne, qui supplièrent ce prince de ne pas laisser impunis de pareils meurtres ; et pour lui donner les moyens d'en tirer vengeance, ils le déterminèrent à sortir de Paris, dont le roi de Navarre, en haranguant fréquemment le peuple qu'il soulevait ou apaisait à son gré, était devenu le véritable souverain. Charles de France consentit donc à se retirer au milieu d'eux, pourvu qu'ils s'engageassent à l'aider à se venger des Parisiens, et surtout d'Étienne Marcel, qu'il regardait comme son plus mortel ennemi.

Dans cette circonstance, le prévôt, prévoyant que de grands dangers menaçaient Paris et la cause qu'il avait

embrassée, s'unit plus étroitement au roi de Navarre, le fit nommer capitaine général du royaume; mais les Parisiens ayant appris peu de jours après que Charles-le-Mauvais, tout en paraissant servir le parti du peuple, cherchait secrètement à se raccommoder avec le dauphin, et que même il avait contribué, avec les troupes de ce prince, à combattre et à exterminer les JACQUES (c'était le nom qu'on donnait aux paysans qui suivaient la Jacquerie), lui ôtèrent ce titre, le chassèrent de leur ville, et défendirent à Marcel de jamais le recevoir dans leurs murs.

Pendant ce temps le dauphin s'était approché de la capitale avec les soldats que les barons de Champagne lui avaient amenés; mais comme il n'osait point encore attaquer cette grande ville, où il savait que toute la bourgeoisie était en armes, il se contentait d'empêcher les vivres d'entrer à Paris, où déjà la famine se faisait sentir avec une nouvelle violence, lorsque Marcel, pénétré de douleur à la vue des souffrances de tout ce peuple, se décida à ouvrir secrètement une porte de cette capitale au roi de Navarre, pourvu que ce prince s'engageât à y introduire les farines et les bestiaux que les troupes du dauphin arrêtaient au passage.

Mais au moment où le prévôt, ayant pris les clefs de l'une des portes principales, allait encore une fois livrer la ville à ce méchant homme, une troupe de bourgeois conduits par un échevin, nommé JEAN MAILLARD, assaillit les compagnons de Marcel, en criant MONT-JOYE ET SAINT-DENIS, qui était alors le cri de guerre des Français, et Maillard, atteignant le prévôt d'un coup de hâche, le laissa mort sur la place.

Le meurtre de Marcel, dans cette occasion décisive, changea tout le cours des événements : la faveur populaire qu'il avait possédée sans partage pendant sa vie se convertit tout-à-coup en haine furieuse; son corps, traîné dans les rues par la plus vile populace, fut mis en pièces, et précipité dans un égoût : Charles-le-Mauvais se vit contraint de chercher fortune ailleurs, et le

dauphin rentra dans Paris où sa présence fit cesser les désordres.

Vous entendrez dire peut-être quelquefois qu'Étienne Marcel, qui périt victime de la cause qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur, excita par son humeur turbulente presque tous les malheurs que je viens de vous raconter; mais ce n'est point ainsi qu'il faut juger ce grand citoyen, qui ne doit point être accusé des maux de ce temps. Marcel avait été choisi par les bourgeois pour être leur premier magistrat et leur défenseur; il connaissait les souffrances du peuple au milieu duquel il vivait, et ce fut dans l'espoir d'y porter remède[4] qu'il consentit à s'attirer la haine du dauphin qui amena sa perte.

Le calme intérieur était à peine rétabli en France après tant d'orages, qu'une nouvelle tempête parut prête à fondre sur elle. Le roi d'Angleterre s'avança presque aux portes de Paris, et le dauphin se décida à tout sacrifier pour éviter au royaume une ruine complète. Il sollicita donc et obtint d'Édouard III. une paix peu glorieuse à la vérité, quoique chèrement achetée, mais qui devait rendre le repos à l'Europe et la liberté à son père. Le traité en fut signé à Bretigny, auprès de Chartres, et une partie des conquêtes du prince anglais demeura en sa puissance. La ville de Calais et le duché de Guyenne furent de ce nombre, et le roi d'Angleterre cessa d'être le vassal du roi de France.

Quant au roi Jean, comme il s'en fallait encore de beaucoup que l'on eût pu réunir la somme énorme[5] que le vainqueur avait fixée pour sa rançon, il fut convenu qu'il donnerait en otages, jusqu'à ce que cette somme fût payée, un certain nombre des plus grands seigneurs et des plus riches bourgeois de son royaume. A ce prix, la liberté de rentrer dans ses États lui fut rendue, mais il n'en jouit que peu d'années; car étant retourné de nouveau en Angleterre pour y proposer à son ancien ennemi une croisade contre les Sarrasins,

il tomba malade à Londres, et mourut quelques jours après.

Plus de vingt ans après la mort de Jean II., Charles-le-Mauvais, dont la haine contre son beau-père avait tant contribué aux calamités de son règne, fut puni, dit-on, d'une manière où l'on ne peut méconnaître le doigt de Dieu. Ce prince ayant été à son tour atteint d'une maladie grave, son médecin lui ordonna, pour réparer ses forces, qui l'abandonnaient chaque jour davantage, de se faire coudre dans un drap imbibé d'esprit de vin, ce qu'il fit avec empressement, tant il avait à cœur de recouvrer la santé; mais ce remède, dont il attendait la vie, devint la cause de sa perte; car son valet de chambre ayant eu l'imprudence d'approcher une lampe du malade, le feu prit aussitôt au drap[6] dont il était enveloppé, et le mauvais prince fut brûlé vif avant qu'on pût parvenir à éteindre la flamme que l'esprit de vin alimentait avec violence.

[1] Il passait alors pour avoir peu de courage, *at that time he was reputed to have little courage.* [2] Etienne, *Stephen.* [3] Soi-disant, *pretended.* [4] D'y porter remède, *of remedying.* [5] Comme il s'en fallait encore de beaucoup que l'on eût pu réunir la somme énorme, *as a great part of the enormous sum was still wanting.* [6] Le feu prit aussitôt au drap, *the cloth immediately took fire.*

LE CONNÉTABLE DUGUESCLIN.

Depuis l'an 1364 *jusqu'à l'an* 1380.

Sous le règne du roi CHARLES V. (c'était le nom qu'avait pris le dauphin en montant sur le trône après la mort de son père), il y avait en Bretagne un chevalier nommé BERTRAND DUGUESCLIN, qui fut certaine-

ment un des hommes les plus illustres que la terre ait jamais portés.

Lorsqu'il était petit, Bertrand était si laid, si laid,[1] que personne ne pouvait le regarder sans détourner son regard. Il avait la taille épaisse, les épaules larges, la tête monstrueuse, les yeux petits, mais pleins de feu. " Je sais bien, disait-il dans le langage du temps, que je suis difforme, et que jamais ne serai bien aimé des dames; mais saurai me faire craindre des ennemis du roi."

Outre que Bertrand était aussi laid que je viens de le dire, il avait en même temps un caractère farouche que les menaces et les châtiments ne faisaient que rendre encore plus intraitable. Comme il avait beaucoup d'orgueil, on voulut le dompter en l'humiliant; mais alors il entrait en fureur, s'armait d'un bâton, et frappait rudement ceux qui osaient l'insulter.

Enfin on essaya la douceur auprès de lui, et bientôt il montra plus de docilité; car il avait l'âme noble et généreuse, et un excellent cœur. On ne put cependant jamais parvenir à lui apprendre à lire, et un précepteur qu'on lui donna fut obligé d'y renoncer. A la vérité, dans ce temps-là, ce n'était pas chose rare que de voir un gentilhomme ou un vaillant capitaine ne savoir ni A ni B, parce qu'alors les gens de guerre regardaient la science comme bonne tout au plus pour des moines ou des légistes. Pour eux, ils ne faisaient cas que de l'art de donner de bons coups d'épée et de bien manier un cheval de bataille. Aussi, dès son plus jeune âge, Bertrand ne respirait-il qu'[2] exercices et que combats Sa mère, qui l'aimait tendrement, se plaignait souvent de son humeur tapageuse, en disant qu'il n'y avait pas au monde un plus méchant garçon, toujours blessé et toujours battant ou battu.

Un jour que cette dame, en pleurant, contait ainsi ses peines à une religieuse de ses amies, celle-ci, qui prétendait lire dans la physionomie de chacun la destinée qu'il devait avoir un jour, fit approcher l'enfant

indocile, et après l'avoir considéré avec attention :—" Ne vous plaignez pas, Madame, dit-elle à sa mère, que Dieu vous ait donné un tel fils ; car cet enfant deviendra un jour la gloire de votre maison et de tout le royaume." La pauvre dame ne crut guère alors à cette prédiction, qui se vérifia pourtant d'une manière éclatante, comme vous le verrez tout-à-l'heure.

En attendant, avec son caractère turbulent et impérieux, le petit Bertrand ne se faisait aimer ni des enfants de son âge, ni des personnes raisonnables. Tout le monde le craignait et le haïssait ; chacun évitait son approche ; mais la Providence, qui avait permis qu'il fût ainsi disgracié de la nature, avait mis en lui une âme forte et courageuse, et un esprit d'une trempe supérieure.

C'était l'usage dans ce temps-là que l'on célébrât des jeux où des chevaliers de tous les pays environnants venaient, couverts de leurs armures, combattre les uns contre les autres, à grands coups d'épée et de lance. Ces jeux se nommaient des TOURNOIS. Les combattants y paraissaient ordinairement le visage masqué par la visière de leur casque, et ils joutaient ensemble si rudement à pied et à cheval, qu'il arriva souvent que quelqu'un d'entre eux restât mort sur la place.

Bertrand venait d'atteindre sa dix-septième année, lorsqu'on publia, à son de trompe, dans tout le pays, qu'il serait célébré un grand tournois où toute la noblesse de Bretagne ne manqua pas de se rendre. Le seigneur Duguesclin, père de Bertrand, se mit en route comme les autres, et prenant avec lui tous ses chevaux de bataille et ses écuyers, il refusa d'emmener son fils, qu'il trouvait trop jeune et trop mal élevé pour assister à de pareilles fêtes.

Bertrand demeura donc bien chagrin lorsque son père fut parti, car il se sentait déjà un homme intrépide et vigoureux, et il lui vint dans l'idée de monter un vieux cheval qui était resté dans un coin de l'écurie, et

d'aller aussi au tournois sans que personne le reconnût.

Le jeune homme n'avait point d'argent pour se faire un brillant équipage, et la curiosité seule le conduisit d'abord à la fête; mais lorsqu'il entendit le son des trompettes, le cœur lui battit avec violence, et il ne fut plus maître de son désir de combattre dans l'arène, et apercevant un chevalier qui, après avoir honorablement combattu, se retirait dans une maison voisine pour se reposer de ses fatigues, il l'y suivit, se jeta à ses pieds, et le supplia de lui prêter ses armes et son cheval pour descendre à son tour dans la lice: ce à quoi le bon chevalier, voyant l'extrême ardeur du jeune homme, consentit sans peine.

Dès que Bertrand se fut ainsi équipé, il baissa la visière de son casque, pour éviter que l'on aperçût son visage, et ayant paru dans la lice, il renversa sur la poussière les plus vaillants guerriers. Déjà même on le proclamait vainqueur, et il allait recevoir le prix de l'honneur, lorsqu'un chevalier s'avança pour le lui disputer à son tour. Le jeune homme se préparait encore à terrasser ce nouveau rival, lorsqu'il reconnut dans cet adversaire le seigneur Duguesclin, son père. Alors Bertrand, courant à lui, abaissa sa lance, et mettant un genou en terre, le pria de lui accorder sa bénédiction.

Le bon père releva son fils en pleurant de joie, et tout le monde l'applaudit plus encore à cause de sa piété filiale, qu'à cause des victoires qu'il avait remportées. Le prix du courage qu'il avait mérité lui fut décerné, et il voulut absolument, par reconnaissance, le partager avec le complaisant chevalier qui lui avait prêté son cheval et son armure.

Dès ce moment Bertrand ne quitta plus les armes. Comme c'était la coutume de ce temps que chaque gentilhomme eût son cri de guerre, il choisit pour le sien NOTRE-DAME, GUESCLIN, et ce cri, tant qu'il vécut, fut le signal de la défaite des Anglais et des

autres ennemis du roi, qui l'en récompensa en le faisant connétable de France, c'est-à-dire chef de toutes les armées du royaume.

Un si vaillant capitaine devint bientôt la terreur des Anglais, qui n'avaient plus alors leur Prince Noir pour les commander. Partout où Duguesclin paraissait, les ennemis de la France prenaient la fuite, et grâce au courage de l'illustre connétable, les désastres de Crécy et de Poitiers furent presque entièrement réparés.

Parmi les malheurs incalculables que les longues guerres contre l'Angleterre avaient attirés sur la France, on pouvait mettre au premier rang, à l'époque du règne de Charles V., l'existence d'un nombre infini de soldats de toute nation et de toute origine, qui vendaient leur épée à tous ceux qui voulaient l'acheter, dévastaient le royaume dans tous les sens,[3] et s'occupaient moins de combattre les ennemis que de dépouiller les pauvres habitants.

Les ROUTIERS, c'était ainsi que l'on nommait ces soldats farouches et insatiables de pillage, formaient des bandes formidables, que l'on désignait alors sous le nom de GRANDES COMPAGNIES, ou compagnies d'aventures ; plusieurs seigneurs et barons français et anglais s'étaient mis à leur tête, et cette soldatesque indisciplinée était un fléau que rien ne pouvait contenir ni détourner. Duguesclin, que sa haute renommée de courage faisait respecter même de ces hommes terribles, fut chargé par Charles V. de conduire plusieurs de ces compagnies en Espagne, sous prétexte de guerroyer, et dans l'espoir qu'elles y seraient exterminées ; mais cette expédition n'ayant eu qu'une courte durée, les routiers rentrèrent par troupes dans le royaume, où leurs ravages continuèrent encore pendant près de cinquante ans.

Il me serait impossible, mes enfants, de vous dire ici tous les services que Duguesclin rendit à la France, tant qu'il vécut ; mais vous lirez cela dans des livres plus savants que celui-ci, où vous apprendrez en même

temps à respecter le nom de ce grand homme, qui montra dans toutes les circonstances de sa vie autant d'humanité que de bravoure. Atteint d'une maladie mortelle, pendant qu'il assiégeait, en Languedoc, le château de RANDAN, occupé par les Anglais, il s'aperçut bientôt qu'il allait mourir, et faisant appeler autour de son lit les vieux capitaines de son armée, il leur recommanda, en les embrassant, de ne jamais oublier, en quelque pays qu'ils fissent la guerre, que les gens d'Église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple, n'étaient point leurs ennemis.

Lorsque l'illustre connétable eut rendu le dernier soupir, le gouverneur du château de Randan vint déposer sur son cercueil les clefs de ses portes, pour témoigner ainsi à la face du monde entier le respect que ses ennemis mêmes portaient à se mémoire.

Charles V., que l'on a surnommé LE SAGE, à cause de ses bonnes intentions plutôt que du bien qu'il fit à son royaume, voulut que le corps de Duguesclin fût transporté dans les caveaux de Saint Denis, et qu'il trouvât ainsi sa sépulture parmi celles des rois et des princes de leur famille. Le peuple, que Duguesclin avait toujours protégé de son épée, venait en foule sur les routes que son cortége funèbre devait parcourir, et pleurait en voyant passer le cercueil de ce grand homme.

Le roi ne survécut que peu de mois au vaillant capitaine qui l'avait si bien servi, et le royaume perdit presque en même temps les deux hommes qui seuls depuis bien longtemps étaient parvenus à lui rendre quelque calme.

Charles V. passe ordinairement pour le fondateur de cette belle et immense bibliothèque royale de Paris, qui est aujourd'hui la plus précieuse du monde entier. A cette époque, elle ne se composait que de neuf cents volumes environ, tous écrits à la main (ce qui était considérable pour le temps), et était renfermée tout

entière dans un cabinet de son hôtel Saint-Paul, qu'il avait fait bâtir sur la rive droite de la Seine, au-dessus de Paris, et dont on ne trouve plus guère de traces à présent.

[1] Si laid, si laid, *so very ugly.* [2] Ne respirait-il que, *wished for nothing but.* [3] Dans tous les sens, *in all directions, in every direction.*

LA DÉMENCE DE CHARLES VI.

Depuis l'an 1380 *jusqu'à l'an* 1422.

La plupart des princes de la maison de Valois, mes jeunes amis, ont été très-malheureux; mais celui de tous qui me semble avoir été le plus à plaindre, est l'infortuné Charles VI., qui n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père.

Ce jeune monarque annonçait de belles qualités, un grand courage, un cœur vertueux; mais le sort ne permit pas qu'il jouît tant d'avantages. Dès son enfance, il se trouva entouré de princes jaloux et d'ennemis acharnés; le peuple souffrit beaucoup avant que le roi fût en âge de gouverner par lui-même, et ce moment tant désiré était à peine arrivé, que Charles VI. éprouva le plus grand de tous les maux, car il perdit la raison.

Charles avait toujours eu l'esprit faible, parce que ses oncles, que son père mourant lui avait donnés pour tuteurs, afin de régner plus aisément à sa place, avaient eu intérêt à ce qu'il fût très-mal élevé; mais un événement imprévu acheva de déranger sa pauvre cervelle.

Un jour que le roi, jeune encore, se disposait à aller faire la guerre contre le duc de Bretagne, qui refusait

de se reconnaître son vassal, il traversait en plein midi une vaste forêt, suivi de plusieurs chevaliers armés ; un homme d'une taille gigantesque et à demi nu s'élança tout-à-coup du milieu du bois, et saisissant avec force la bride de son cheval, lui cria d'une voix terrible : " O roi ! n'avance pas, tu es trahi !" En achevant ces paroles, cet inconnu entra précipitamment dans le bois, et personne ne sut ce qu'il était devenu.[1]

En entendant ces mots singuliers, Charles tomba dans une rêverie profonde ; il ne proféra plus une seule parole, et poursuivit son chemin dans un silence effrayant, qu'aucun des seigneurs de sa suite n'osait interrompre.

Derrière le roi marchaient deux jeunes pages, chargés ordinairement de porter la lance et le bouclier du monarque ; l'un d'eux eut le malheur de laisser heurter cette lance contre le casque de son compagnon, ce qui produisit un léger retentissement.

Aussitôt Charles, arraché de sa rêverie par ce bruit inattendu, s'imagine qu'on en veut à ses jours ;[2] sa tête s'égare, il tire son épée et se précipite sur ceux de sa suite qui sont le plus rapprochés de lui ; quatre de ces malheureux tombent sous ses coups, sans songer seulement à se défendre,[3] et les autres n'ont que le temps de prendre la fuite pour éviter un sort semblable.

Cette horrible fureur ne dura pourtant qu'un moment ; le roi, presque épuisé par cette crise effrayante, descendit bientôt après de cheval, et après s'être dépouillé de son armure, s'endormit profondément au pied d'un arbre. Ce fut là qu'on le trouva, au bout de plusieurs heures, encore plongé dans un sommeil profond dont on eut beaucoup de peine à le tirer ; mais que le moment de son réveil fut affreux pour les fidèles serviteurs qui l'entouraient, et que sa frénésie n'avait pu éloigner de lui !...le roi de France n'était plus qu'un insensé.

Alors on appela de tous les pays les plus habiles médecins de ce temps, qui tentèrent vainement de le

rendre à lui-même ; on eut même recours à de prétendus magiciens, et ces docteurs, qui se faisaient forts[4] de changer les lois de la nature, s'en retournaient en disant que le roi était certainement ensorcelé ; car ils aimaient mieux mentir avec effronterie que de confesser l'impuissance de leur art. Cependant on parvint, à force de soins, à lui rendre quelques intervalles de raison qui ne servaient au pauvre prince qu'à lui faire comprendre toute l'horreur de sa situation.

Dans un de ces instants où le roi paraissait avoir repris son bon sens, et où il témoignait un grand goût pour les danses et les jeux de toute espèce, on imagina, pour le divertir, de donner une fête dans son propre palais avec des mascarades dont il voulut être un des principaux auteurs.

Pour cela, il se déguisa en satyre, sorte de personnage fabuleux dont il est question[5] dans la mythologie, et parvint à décider cinq jeunes seigneurs de sa cour à prendre le même travestissement, qu'on leur fit au moyen de robes enduites de poix, auxquelles on avait attaché de longues étoupes, ce qui leur donnait l'apparence de véritables hommes des bois. Ainsi déguisés, ces étourdis, ayant le roi à leur tête, entrèrent en dansant dans la fête, où chacun s'empressa autour d'eux ; mais à peine eurent-ils fait quelques pas au milieu de la foule, que quelqu'un, pour plaisanter, ayant eu l'imprudence d'approcher de l'un d'eux une torche allumée, le feu prit aussitôt aux étoupes[6] dont il était entouré, et se communiqua rapidement de l'un à l'autre, à l'exception du roi, sur lequel on jeta promptement un large manteau qui le préserva de l'incendie.

Cependant les pauvres jeunes gens, entièrement embrasés, couraient çà et là au milieu du palais en poussant des hurlements effroyables, sans qu'on pût arrêter le feu qui les dévorait, parce que la poix dont leur robe était enduite s'étant fondue et allumée, il n'y avait plus aucun moyen de l'éteindre. Quatre de ces mal-

heureux seigneurs périrent ainsi à l'instant même dans des souffrances affreuses, et le cinquième, quoique horriblement brûlé, n'évita la mort qu'en se plongeant dans une cuve d'eau qui se trouva par hasard dans une salle voisine.

Je n'ai pas besoin de vous dire quels durent être les regrets de celui qui, par une mauvaise plaisanterie, avait causé ce triste événement, dont l'esprit du pauvre Charles VI. éprouva une si douloureuse impression, que peu de temps après il retomba dans sa démence, qui ne lui laissa bientôt plus que de très-courts intervalles de raison.

Je vous ai déjà parlé dans cette histoire de plusieurs reines très-méchantes, et vous vous souvenez sans doute encore des fureurs de Frédégonde et de Brunehaut, qui causèrent la perte de la dynastie des Mérowings; mais ces deux princesses furent encore surpassées en cruauté par la femme de Charles VI., que l'on nommait ISABEAU DE BAVIÈRE: celle-ci fit à elle seule plus de mal à la France que tous les autres ensemble n'auraient pu en imaginer.

Dès que cette mauvaise princesse fut certaine que le monarque avait entièrement perdu la raison, elle éloigna de sa personne ses plus fidèles serviteurs, le relégua dans un coin de son palais, et ne permit qu'à un seul domestique de donner des soins à son malheureux maître, qu'elle laissa dans le plus affreux dénûment. Après cela, elle ne songea qu'à étaler une magnificence inouïe jusqu'alors dans ses vêtements et dans ses équipages; et le peuple, qui n'oubliait pas son roi en la voyant passer suivie d'une foule de courtisans, priait pour Charles VI., et lui donnait le surnom de Bien-Aimé.

Cependant le pauvre prince avait plusieurs fils qui tous étaient encore des enfants, et dont l'aîné, qui se nommait Charles comme son père, portait le titre de dauphin, parce qu'il devait être l'héritier du trône. Quelques seigneurs fidèles, à la tête desquels était le comte d'ARMAGNAC, connétable de France et l'un des

plus grands seigneurs du royaume, entouraient cet enfant précieux; mais ils ne purent empêcher que le petit dauphin ne courût de bien grands dangers, par la scélératesse de sa mère, qui n'était pas même capable d'aimer ses propres enfants.

Beaucoup de personnes ne veulent pas croire qu'il y eut jamais une mère semblable à cette Isabeau de Bavière. En effet, les tigresses et les lionnes nourrissent leurs petits et les défendent contre les piéges qu'on leur tend; tandis que cette méchante femme aurait été capable de livrer son fils à ses ennemis, s'ils le lui eussent demandé.

Il y avait alors en France deux hommes qui se haïssaient mortellement, parce que chacun d'eux aurait voulu gouverner le royaume pendant la démence du roi. L'un était Louis, DUC D'ORLÉANS, frère de Charles VI., et l'autre son cousin JEAN-SANS-PEUR, duc de Bourgogne, fils le Philippe-le-Hardi qui, tout jeune encore avait combattu si vaillamment à côté du roi son père, le jour de la funeste bataille de Poitiers.

La reine Isabeau, qui affectionnait le duc d'Orléans, peut-être parce qu'il partageait ses goûts de luxe et de magnificence, aurait préféré qu'il obtînt la régence du royaume et se défît de Jean-sans-Peur; mais ce dernier était si terrible par la violence de son caractère et la puissance de ses armes, qu'il fallut bien qu'elle feignît de n'être point son ennemie. Elle engagea même le duc d'Orléans à se raccommoder avec son cousin; et ces deux hommes, qui se haïssaient cordialement après s'être embrassés devant toute la cour, furent admis ensemble à la communion, ce qui, aux yeux de tous, était la preuve certaine d'une réconciliation sincère.

Le lendemain de ce raccommodement public, qui semblait promettre un peu de calme au royaume, vers huit heures du soir, par la profonde obscurité d'une nuit du mois de novembre, le duc d'Orléans sortait de chez la reine, monté sur une mule, selon l'usage de ce temps: il n'avait d'autre escorte que deux écuyers

placés sur un même cheval, et quatre ou cinq valets à pied, portant des torches pour s'éclairer dans les rues sombres de Paris, où il s'en fallait bien qu'il y eût alors, comme aujourd'hui, des réverbères et des boutiques illuminées,[8] lorsque tout-à-coup une troupe de gens armés se précipita sur le prince en criant: "A mort! à mort!" A ce cri, tous les gens du duc, effrayés ou gagnés d'avance, à l'exception d'un seul écuyer, abandonnèrent leur maître; et celui-ci, ne pouvant croire que ce fût contre sa vie que ce guet-apens fût dressé, s'avança au-devant de ces inconnus en leur disant avec calme: "Je suis le duc d'Orléans!" Mais ces forcenés, qui le cherchaient, le reconnaissant à sa voix, se jetèrent sur lui, et lui fendirent la tête d'un coup de massue. Le fidèle écuyer, qui n'avait point voulu fuir comme les autres domestiques, fut percé de coups en cherchant à couvrir le prince de son propre corps, et les assassins se dérobèrent par la fuite, à la faveur des ténèbres.

Dans le premier moment, personne ne sut à qui attribuer ce crime inouï. On vit le duc de Bourgogne, comme les autres princes, assister en habit de deuil aux funérailles du malheureux duc d'Orléans, et donner même des marques de regret à sa mémoire. Mais le lendemain, le bruit se répandit que parmi les meurtriers on avait distingué, malgré l'obscurité, plusieurs serviteurs de la maison de Bourgogne, et l'on ne douta plus alors que Jean-sans-Peur ne fût l'auteur de cet attentat. Cette rumeur devint bientôt si générale que ce prince, se voyant soupçonné, ne chercha pas plus longtemps à nier son crime; il déclara hautement qu'il avait commandé le meurtre, et se retira en Bourgogne, où il attendit fièrement l'effet de l'indignation publique.

Cependant, au milieu de l'épouvante causée par tant d'audace, il n'y eut pas un Français qui ne fût profondément touché de la douleur de Valentine de Milan, veuve du prince, et mère de plusieurs jeunes enfants, que le crime de Jean-sans-Peur venait de rendre orphelins. Cette noble dame, malgré son déses-

poir, eut encore la force de venir à Paris, accompagnée de quelques-uns de ces petits princes, et de se jeter aux pieds du roi Charles VI., qui dans ce moment paraissait n'avoir recouvré une lueur de raison que pour être témoin des désastres de sa famille. Le roi, attendri de ses larmes, la releva avec bonté, lui promit une prompte et sévère justice, et peût-être lui eût-il tenu parole, si tant de secousses, en ébranlant de nouveau son faible cerveau, ne l'eussent fait retomber aussitôt dans une démence complète.

Alors s'éloigna pour Valentine l'espoir de la juste vengeance qui l'avait soutenue jusqu'à ce moment. Cette princesse inconsolable ne put survivre à des malheurs sans remède, et elle succomba bientôt à tant d'angoisses et de douleurs, après avoir fait jurer à ses fils que jamais ils ne reverraient en face l'assassin de leur père.

Mais le silence et l'exil ne pouvaient convenir longtemps à celui qui n'avait jamais rien redouté; et Jean-sans-Peur, aussitôt que la première impression de son crime se fut affaiblie, n'hésita point à envoyer à Paris un fameux prédicateur, nommé JEAN PETIT, qu'il chargea de prouver par un discours prononcé devant les princes, les barons et les autres seigneurs de la cour du roi, qu'il avait eu le droit de faire tuer son cousin le duc d'Orléans.

Or c'était la coutume de ce temps-là que tous les discours publics fussent remplis de paroles tirées de l'Évangile et des autres livres saints, comme si un pareil meurtre pouvait être excusé par des paroles, quelles qu'elles fussent. Aussi Jean Petit eut beau faire et beau dire,[9] il ne put empêcher que ce crime ne fût jugé abominable par tout le monde. Il fallut donc que le duc de Bourgogne recourût à d'autres moyens, et on le vit peu de temps après reparaître dans Paris, bravant hautement la colère de ses ennemis, et armant pour les contenir les bouchers de cette capitale, dont il avait su se faire des partisans. Ces hommes, accou-

tumés à vivre dans le sang, devinrent la terreur des gens paisibles, et on leur donna le nom d'ÉCORCHEURS, parce qu'il n'y avait pas de barbarie dont ils ne se montrassent capables.

Alors Isabeau de Bavière, que tant d'horreurs n'épouvantaient pas, se déclara l'amie du duc de Bourgogne ; elle lui abandonna le comte d'Armagnac, ainsi que les meilleurs serviteurs du roi et du dauphin ; et ce petit prince lui-même eût sans doute été victime comme eux de la scélératesse de sa mère, si un courageux seigneur, nommé TANNEGUY-DUCHATEL, pour l'arracher à tant de périls, ne l'eût emporté sous son manteau hors de Paris, et conduit bientôt après dans une ville de France, où tout ce qui restait encore des serviteurs de sa famille s'empressèrent de venir le joindre.

Pendant ce temps, Jean-sans-Peur, resté seul maître de Paris, gouvernait le royaume en faisant couler chaque jour le sang des plus honnêtes gens sur des échafauds, ou en livrant aux mains de ses infâmes Ecorcheurs les malheureux dont il avait rempli les prisons de la capitale. Isabeau de Bavière, reine aussi cruelle qu'elle avait été mauvaise épouse et mauvaise mère, s'associait à tous ces crimes ; et les Anglais, sous la conduite de leur roi Henri V., second fils du redoutable Édouard III., après avoir débarqué une grande armée à Calais, s'étaient déjà emparés de plusieurs villes fortes de la Normandie. C'en était donc fait du[10] royaume de France, que la Providence paraissait avoir abandonné.

Le dauphin, qui était devenu grand pendant que toutes ces choses se passaient, fit proposer au duc de Bourgogne une entrevue sur le pont d'une petite ville nommé MONTEREAU, peu distante de Paris. Il fut convenu que les deux princes arriveraient en même temps au lieu du rendez-vous, avec une suite composée d'un même nombre de barons et de chevaliers, ce qui fut rigoureusement exécuté ; mais au moment où tous deux mettaient le pied sur le pont et s'avançaient l'un

vers l'autre, un homme, que l'on ne reconnut pas dans le tumulte, s'élança sur le duc de Bourgogne, et le frappa d'un coup de hache qui l'étendit mort sur la place. Le jeune dauphin, à ce spectacle affreux, s'évanouit, et l'on fut obligé de l'emporter avant qu'il eût repris connaissance.

Personne ne crut le dauphin capable d'avoir commandé un si lâche assassinat, quoique Jean-sans-Peur fût son plus cruel ennemi, et que ce dernier eût lui-même donné l'exemple d'un pareil attentat envers son cousin d'Orléans; mais la reine Isabeau, qui se trouva ainsi abandonnée à ses propres forces, osa accuser son fils d'être l'auteur de ce crime. Dans sa colère, elle embrassa le parti des Anglais, leur fit ouvrir les portes de Paris, où le roi Henri fit son entrée à la tête d'une armée, et dont ils demeurèrent les maîtres pendant plus de quinze années.

L'infortuné Charles VI., dont la raison avait achevé de s'égarer dans l'étroite prison où Isabeau le retenait, ne survécut pas longtemps à tant de malheurs, dont il ignorait cependant encore la plus grande partie; et lorsqu'il mourut, il y avait si peu d'argent dans le trésor royal, que l'on fut obligé de vendre une partie des meubles et de la vaisselle de la couronne, pour subvenir aux frais de ses funérailles, qui se firent à Saint-Denis.

Le peuple suivit en pleurant les restes d'un prince dont l'infortune avait causé toutes celles du royaume. Après qu'on l'eut placé dans le tombeau de ses ancêtres, les officiers de sa maison brisèrent leurs épées et renversèrent leurs armes, et il y eut des gens apostés par la reine Isabeau qui crièrent: "Vive Henri de Lancastre! roi de France et d'Angleterre."

C'est que cette reine était si méchante qu'elle aimait mieux placer un étranger sur le trône de France que d'y voir asseoir son propre fils, auquel il appartenait par droit de naissance, selon l'usage des Capétiens.

[1] Ce qu'il était devenu, *what had become of him.* [2] Qu'on en veut à ses jours, *that they had a design upon his life.* [3] Sans songer seulement à se défendre, *without thinking at all of defending themselves.* [4] Qui se faisaient forts, *who undertook.* [5] Dont il est question, *of whom mention is made.* [6] Le feu prit aussitôt aux étoupes, *the tow instantly took fire.* [7] Quels durent être, *what must have been.* [8] Où il s'en fallait bien qu'il y eût alors, comme aujourd'hui, des réverbères et des boutiques illuminées, *where, at that time, there were no lighted street-lamps and shops as at the present day.* [9] Aussi Jean Petit eut beau faire et beau dire, *therefore for all Jean Petit did and said.* [10] C'en était donc fait du royaume, *it was then all over with the kingdom.*

JEANNE D'ARC.

Depuis l'an 1422 *jusqu'à l'an* 1431.

La Loire est, comme vous savez, une grande rivière qui sépare la France en deux parties, dans chacune desquelles se trouvent plusieurs belles provinces et un grand nombre de villes.

Ce fut au-delà de cette rivière que le dauphin, qui, après la mort de son père, avait pris le nom de CHARLES VII., fut obligé de se retirer, parce que les Anglais occupaient Paris et les trois quarts du royaume. Ses ennemis lui donnèrent par dérision le nom de ROI DE BOURGES, la seule ville de quelque importance qui lui restât.

Jamais encore aucun roi de France n'avait été aussi misérable que celui-ci. Il ne possédait ni armée, ni trésor, ni capitale, ne vivait que des dons de quelques villes fidèles, et n'avait d'autres gardes et d'autres serviteurs que quelques généreux Français qui avaient tout quitté pour suivre leur roi ; mais, dans toutes les provinces de France, le peuple savait que la couronne appartenait au fils de Charles VI., et les bourgeois des

communes n'attendaient qu'une occasion pour lui ouvrir leurs portes et repousser les Anglais.

Personne n'osait pourtant espérer la fin de tant de calamités, lorsqu'un événement extraordinaire arracha la France à la domination du roi d'Angleterre.

Il y avait alors dans le village de DOMREMY, sur les bords de la Meuse, une jeune fille simple et crédule, que l'on nommait JEANNE D'ARC.[1] Son père était un respectable laboureur, qui dès sa première jeunesse lui avait inspiré toutes sortes de bons sentiments, et les habitants de son village, qui était du parti Armagnac (c'était ainsi que l'on désignait les ennemis des Anglais et du duc de Bourgogne), ne cessaient de plaindre le sort du pauvre Charles VII., qu'ils nommaient toujours leur gentil dauphin.

Un jour d'été, vers l'heure de midi, Jeanne se trouvait dans le jardin de son père, occupée de quelques soins domestiques, lorsque tout-à-coup une vive clarté frappa ses yeux, et elle crut entendre une voix mélodieuse qui parlait à son oreille.

Jeanne d'Arc se sentit d'abord saisie malgré elle d'une grande frayeur, mais la voix lui parla avec tant de douceur et lui donna de si bons conseils, en lui recommandant de prier Dieu, d'aller souvent à l'église, et d'être toujours sage et docile, que cet effroi fut bientôt dissipé; et elle ne douta pas que cette voix mystérieuse ne vînt du ciel, parce que toutes ses pensées étaient continuellement tournées vers Dieu.

Une autre fois, Jeanne gardait seule son troupeau dans la campagne lorsque la même voix se fit entendre, et il lui sembla que plusieurs êtres éclatants de beauté s'offraient à ses regards.

L'un d'eux, disait-elle, avait les traits et la physionomie d'un homme vertueux. Il avait des ailes aux épaules; mais sa tête ne portait point de couronne. Autour de lui se groupaient un nombre infini d'anges du ciel, qu'une clarté éblouissante environnait de toutes parts. Jeanne fut encore très-effrayée de cette vision;

mais elle crut entendre le beau jeune homme lui adresser la parole avec bonté, et elle cessa de trembler.

Il lui dit alors, racontait-elle, qu'il se nommait L'ARCHANGE SAINT MICHEL (l'un des anges les plus puissants, et celui qui terrassa le démon); que Dieu, ayant pitié de la France, l'avait choisie, elle Jeanne d'Arc, pour délivrer le royaume, et enfin qu'elle battrait les Anglais, et conduirait Charles VII. à Reims pour y être sacré comme ses aïeux l'avaient été.

A ces mots la jeune bergère fondit en larmes, elle répondit à l'archange qu'elle n'était qu'une pauvre et simple fille, qui ne saurait ni monter à cheval ni conduire une armée; mais le beau jeune homme la rassura, en lui ordonnant de se présenter devant un seigneur des environs qui la ferait conduire auprès du roi, et lui promettant qu'elle accomplirait heureusement ce voyage.

Cependant la pauvre Jeanne était trop timide pour oser entreprendre ce que l'archange lui avait ordonné, et ce même personnage l'avait visitée plusieurs fois avant qu'elle eût pu se décider à lui obéir. Chaque fois il lui recommandait d'être bonne enfant, et l'assurait que Dieu lui serait en aide.[2] Il lui parlait surtout des malheurs de la France, dont elle avait grande pitié.

De ce moment Jeanne devint triste et rêveuse, et elle se retirait souvent dans un endroit écarté, où plusieurs fois on la vit prier Dieu à voix basse et de toute son âme.

Pendant ce temps les Anglais, auxquels il restait si peu de chose à faire pour être maîtres de tout le royaume, vinrent mettre le siége devant Orléans, qui est une grande ville située sur les bords de la Loire, et à peu de distance de Bourges, où le roi Charles VII. s'était réfugié.

Alors l'archange apparut plus souvent à Jeanne d'Arc, en lui répétant au moins trois fois par semaine qu'il fallait qu'elle vînt en France, c'est-à-dire auprès

du roi; et cette généreuse fille, ne pouvant lui résister davantage, résolut d'obéir à la voix céleste, avec la ferme confiance que Dieu l'aiderait dans son entreprise.

Ce fut Jeanne elle-même, mes jeunes amis, qui raconta tout ce que je viens de vous dire, lorsqu'elle se mit en route pour aller trouver le roi avec deux de ses frères, qui voulurent absolument l'accompagner. Elle arriva ainsi dans la ville de Bourges, où d'abord on ne voulut pas la laisser approcher du roi, parce qu'on crut qu'elle avait perdu la raison; mais elle mit tant d'instance à demander[3] qu'on lui permît de parler au monarque, que personne n'osa plus s'y opposer, et on l'introduisit dans la maison qu'habitait Charles VII. Dès qu'elle èntra dans la salle où se trouvait ce prince, qu'elle n'avait pourtant jamais vu, elle courut vers lui sans hésiter, et se jeta à ses pieds, quoiqu'il fût plus simplement vêtu que tous les seigneurs qui l'entouraient, et se cachât à dessein derrière sa suite.

Sans être intimidée en aucune façon de se trouver au milieu d'une foule de barons et d'hommes armés, et en présence du roi, elle lui annonça qu'elle venait, de par Dieu,[4] faire lever le siége d'Orléans, et le conduire à Reims, pour qu'il y fût sacré, comme devaient l'être alors tous les rois de France.

Ceux qui entendirent cette jeune fille de dix-sept ans parler avec tant d'assurance furent d'abord bien tentés de croire qu'elle était folle; mais lorsqu'elle eut demandé au roi des armes et des soldats pour aller délivrer Orléans, personne ne douta qu'il n'y eût en elle quelque chose d'extraordinaire, et que la volonté divine ne lui mît les armes à la main. Alors les plus vaillants guerriers se firent un honneur de la suivre à la guerre et de lui obéir.

Charles lui fit donc donner une armure complète, à l'exception d'une épée, qu'elle envoya chercher dans le tombeau d'un vieux chevalier, mort depuis bien des années, parce que, dit-elle, l'archange lui avait or-

donné de ne jamais se servir d'une autre arme. On porta devant elle une bannière blanche, qu'elle prenait en main dans les moments de péril, et l'on vit cette jeune et faible fille marcher vers Orléans, à la tête d'une armée, et combattre avec intrépidité parmi les plus braves soldats, jusqu'à ce qu'elle eût forcé les Anglais de se retirer et d'abandonner le siége.

Ainsi fut sauvée cette grande ville, dont la perte eût entraîné celle du royaume, et Jeanne d'Arc reçut dès lors le nom de PUCELLE d'ORLEANS,[5] qu'on lui donne encore très-souvent.

Quoique blessée dans plusieurs rencontres, Jeanne ne quittait jamais le champ de bataille, où sa présence encourageait les guerriers; quant à elle, aucun danger ne semblait l'étonner, et c'était le poste le plus périlleux qu'elle choisissait de préférence.

Le moment approchait où Jeanne d'Arc avait annoncé qu'elle conduirait Charles VII. à Reims, pour y être sacré. Elle réunit ses bataillons, et amena le roi jusque dans la cathédrale de cette ville, où elle se tint toute armée auprès de lui, tant que dura cette cérémonie.

Cependant Jeanne n'avait point oublié ce que l'archange saint Michel lui avait dit, et dès que le roi fut sacré, elle voulut retourner dans son village; car elle n'aimait guère cette vie tumultueuse des camps, elle qui n'avait jamais vécu que comme une bonne et simple fille; mais le roi la pria si instamment de rester encore auprès de lui, qu'elle promit, quoiqu' à regret, de ne pas le quitter jusqu'à ce que les Anglais fussent chassés de Paris et de tout le royaume.

Il y eut donc encore de grands combats où Jeanne continua de remporter la victoire; par son courage, elle délivra plusieurs autres villes; mais on remarqua que chaque jour elle montrait plus de tristesse, et parlait plus souvent de son village et de son vieux père.

Lorsque Jeanne regrettait si amèrement sa chau-

mière, et parlait de se retirer, elle était sans doute agitée par quelque pressentiment de ce qui devait lui arriver si elle désobéissait à l'archange qui l'avait envoyée pour délivrer le roi, et le conduire à Reims. En effet, ayant été peu de temps après se jeter dans Compiègne, qui était alors assiégée par les Anglais, elle tomba dans une mêlée au pouvoir des ennemis, qui ne purent cacher leur joie d'avoir entre les mains celle qui leur avait arraché presque tout le royaume.

Ces implacables étrangers, tout honteux d'avoir été vaincus par une faible femme, après l'avoir achetée aux soldats qui l'avaient prise, eurent la bassesse de l'accuser de sorcellerie, comme si son courage et sa vertu n'eussent pas été ses seuls sortiléges, et quoique convaincus eux-mêmes de son innocence, ils trouvèrent des juges assez atroces pour la condamner, suivant l'usage de ce temps, à être brûlée vive, comme magicienne.

Ce fut une grande infamie pour le roi d'Angleterre, n'est-il pas vrai? mes enfants, d'avoir laissé commettre en son nom une si affreuse injustice; aussi cela lui porta-t-il malheur; il perdit peu de temps après tout le reste de la France, et fut obligé de s'en retourner dans son pays, après avoir déposé cette belle couronne qu'il n'avait due qu'à la trahison d'Isabeau de Bavière, et au malheur des temps.

Charles VII. ne se montra pas d'abord aussi affligé qu'il aurait dû l'être de la perte de la pauvre Jeanne, à laquelle, après Dieu, il était pourtant redevable d'avoir recouvré le royaume de ses pères; mais, lorsqu'il eut chassé les Anglais de Paris, il combla sa famille de biens, et rendit les plus grands honneurs à sa mémoire.

Quant à la méchante reine Isabeau, qui avait appelé les ennemis dans le royaume, elle tomba malade de désespoir en voyant les succès de ce fils qu'elle avait toujours détesté; abandonnée des Anglais eux-mêmes, elle expira chargée des malédictions du peuple de

France, qui aurait voulu mettre son corps en pièces; et l'on fut obligé, pour la soustraire à la fureur populaire, de la transporter pendant la nuit sur la Seine, dans un bateau couvert, jusqu'aux caveaux de Saint-Denis, où des moines masqués la déposèrent sans aucune cérémonie: "Ne plus, ne moins, dit un vieil historien, qu'une simple demoiselle."

[1] Jeanne d'Arc, *Joan of Arc.* [2] Dieu lui serait en aide, *God would help her.* [3] Mais elle mit tant d'instance à demander, *but she entreated so earnestly.* [4] De par Dieu, *in the name of God, by the authority of God* [5] Pucelle d'Orléans, *Maid of Orleans.*

LOUIS XI.

Depuis l'an 1431 *jusqu'à l'an* 1483.

Charles VII. ayant recouvré sa couronne par le courage d'une simple bergère et une espèce de miracle de la toute-puissance divine, devint un monarque redoutable et révéré; après avoir entièrement chassé les Anglais de ses états, il conquit sur eux la Guyenne, province que leurs rois avaient possédée depuis le temps de Louis VII., et la réunit définitivement au royaume, de sorte qu'il ne resta plus dans toute la France que les duchés de Bourgogne et de Bretagne qui eussent d'autres maîtres que le roi. La honte du traité de Bretigny fut ainsi effacée, et l'on perdit bientôt le souvenir des fatales journées de Crécy et de Poitiers.

Ce fut également ce monarque qui, dans ses vieux jours, mit fin aux ravages des routiers et des compagnies d'aventure, en organisant sous le nom de COMPAGNIES D'ORDONNANCE et de FRANCS-ARCHERS, des troupes

régulières à cheval et à pied, qui rendirent inutiles et dispersèrent pour toujours cette multitude d'aventuriers de tous les pays, que les malheurs de la France et l'espoir du pillage attiraient dans les campagnes, qu'ils n'avaient cessé de dévaster pendant toute la durée des guerres contre l'Angleterre.

Les peuples reconnaissants donnèrent à Charles VII. le surnom de VICTORIEUX, et depuis bien des siècles la monarchie française n'avait pas atteint un pareil degré de prospérité.

Cependant ce roi puissant ne fut point encore exempt de peines, et après avoir passé une vie si agitée, sa vieillesse fut troublée par les chagrins affreux que lui causa le dauphin son fils, qui ne témoignait point à son père les sentiments d'amour et de respect qu'un homme bien né doit toujours éprouver pour l'auteur de ses jours.

Louis, c'était le nom du dauphin, quoiqu'à peine âgé de dix-huit ans, montrait déjà un caractère inquiet, sombre et turbulent. Il n'ignorait pas que quelques seigneurs, restes de l'ancienne féodalité, mécontents de ce que le roi les avait contraints à l'obéissance, murmuraient contre ce prince, et nourrissaient contre lui des projets de vengeance et de trahison. Si le dauphin eût été un bon fils, il n'aurait pas manqué d'avertir le roi de se tenir en garde contre ses ennemis; mais, loin de là, il entra dans les complots de ces mutins, espérant régner plus tôt s'ils renversaient son père, et Dieu le maudit, comme il maudit toujours les enfants ingrats et dénaturés.

Le roi fut très-affligé quand il apprit que son fils s'était mis au nombre de ses ennemis, et il lui eût été bien facile de le punir d'une si coupable conduite; mais Charles VII. avait tant de bonté qu'il se contenta de mander le dauphin en sa présence, et après lui avoir adressé de justes reproches, il lui accorda un généreux pardon, pourvu qu'il s'engageât à abandonner ceux qui l'avaient entraîné dans un pareil crime.

Vous allez croire, n'est-ce pas? mes bons amis, que Louis, touché de tant d'indulgence, ne pensa plus qu'à faire oublier ses torts par la sincérité de son repentir: eh bien! point du tout; il continua à susciter de nouveaux embarras à son père, et finit par abandonner la cour de France, et se retirer auprès de son cousin le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, fils du terrible Jean-sans-Peur, qui n'osa pas refuser un asile dans sa ville de Dijon à celui qui devait un jour porter la couronne de France.

Pendant que ce fils ingrat causait ainsi de cruelles afflictions au roi Charles, ce malheureux père tomba sérieusement malade, et quelqu'un l'ayant prévenu que l'on craignait que ses ennemis ne jetassent du poison dans les boissons que lui préparaient ses médecins (que l'on nommait alors des PHYSICIENS), il prit la résolution de refuser toute espèce de remèdes et d'aliments, et mourut peu de jours après, consumé de chagrins et épuisé par une si longue privation de toute nourriture.

Ainsi le dauphin eut à se reprocher d'avoir, par sa méchanceté, avancé la mort de son père, et il se trouva ainsi chargé du plus grand de tous les crimes aux yeux de Dieu et des hommes.

Cependant le roi étant mort, il fallut bien que le dauphin prît sa place, et cet homme, qui n'était encore connu que comme fils coupable et sujet rebelle, monta sur le trône, où il reçut le nom de LOUIS XI.

Le duc de Bourgogne, qui avait bien voulu le recevoir à sa cour lorsqu'il était errant et fugitif, croyant d'abord que personne ne voudrait se soumettre à un prince qui s'était fait détester par ses torts envers son père, offrit à Louis de lui donner une armée pour l'aider à rentrer à Paris. Mais le nouveau monarque, connaissant le respect que les Français ont toujours porté au sang de leurs rois, remercia son cousin, et se rendit à Reims, où il se fit sacrer, suivant la vieille coutume.

Il était d'usage que, lorsque les rois de France re-

venaient du sacre, ils fissent à Paris une entrée solennelle, qui donnait lieu à des cérémonies fort curieuses. Comme celle de Louis XI. fut une des plus intéressantes, je veux vous raconter ce qui s'y passa.

Le roi, vêtu d'une tunique de couleur violette, recouverte d'une robe de satin blanc parsemée de fleurs de lis d'or, était coiffé d'un petit chaperon fort élégant. Il montait un beau cheval blanc, dont le dos était couvert d'une housse de drap d'or et de velours orné d'orfévreries. Les princes de sa famille, et les plus grands seigneurs de la cour, le suivaient à cheval, également brillants d'étoffes précieuses et de pierreries.

Le prévôt de Paris et tous les magistrats de la ville vinrent au-devant du roi, tous vêtus de robes de damas fourrées de martre, selon l'usage, quoique l'on fût alors au cœur de l'été, et une foule immense de peuple remplissait les rues que le cortége devait parcourir.

A quelque distance de la ville se tenaient cinq dames richement habillées, et montées sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés. Ces dames représentaient les cinq lettres du nom de Paris, c'est-à-dire que la première portait le signe du P, la seconde celui de l'A, la troisième celui de l'R, et enfin les deux dernières figuraient les lettres I et S, qui complètent le nom de la capitale. Ces cinq dames firent chacune à leur tour un compliment au roi, qui, après les avoir écoutées avec plaisir, poursuivit sa marche.

A la porte de la ville, Louis aperçut un grand navire argenté, qui forme les armoiries de Paris; il était suspendu à la voûte, et l'on y voyait plusieurs personnages figurant les différents ordres de l'État, et les vertus qui avaient été le partage de plusieurs anciens rois de France.

Dans un autre endroit, on avait disposé une nouvelle scène, qui amusa singulièrement le roi: c'étaient des chasseurs qui, donnant du cor,[1] et accompagnés d'un grand nombre de chiens, poursuivaient une biche; ce

qui, dit-on, faisait un grand tapage et un agréable spectacle.

De tous côtés des flûtes, des hautbois, et d'autres instruments en usage dans ce temps-là, faisaient entendre des airs mélodieux, et l'on voyait des fontaines d'où coulaient à grands flots le lait, le vin et les liqueurs, dont tous les passants pouvaient se régaler à leur aise.

Je n'en finirais pas, mes jeunes amis, si je voulais vous dire tout ce que l'on fit à Paris dans ce jour de fête. Ce qui charma le plus le monarque, ce fut la vue de deux cents douzaines de petits oiseaux, renfermés dans une infinité de cages que l'on ouvrit toutes à la fois, de sorte que pendant un instant l'air fut agité et presque obscurci par cette multitude d'oiseaux, qui se dispersèrent de tous les côtés, en battant de l'aile[2] et en gazouillant chacun à leur manière.

Cela se faisait toujours ainsi en de semblables occasions, pour montrer aux rois, qu'en France, ils ne devaient ôter la liberté à personne.

Le prince qui se trouvait l'objet de toutes ces réjouissances ne fut pourtant pas celui qui rendit son peuple le plus heureux. Le caractère sombre et défiant qu'il avait montré dans sa jeunesse devint plus farouche à mesure qu'il prit des années,[3] et l'on peut dire avec vérité qu'il n'y eut jamais un roi de France qui se fit autant craindre et si peu aimer.

Louis XI. ne fut pas, comme la plupart de ses prédécesseurs, un prince magnifique et généreux: au lieu de la robe bleue parsemée de fleurs de lis d'or, qui était le costume ordinaire des rois français depuis Philippe-Auguste, il n'était jamais vêtu que d'un habit de drap grossier, et ne portait que de vieilles bottes enduites de graisse.

A son chapeau étaient attachées de petites images en plomb de la sainte Vierge et de plusieurs saints, auxquels il adressait dévotement ses prières, en s'agenouil-

lant devant ce chapeau au moins cinq ou six fois dans la journée. Chaque fois qu'il recevait quelque nouvelle, bonne ou mauvaise, il recommençait ses génuflexions, puis en se relevant il ordonnait froidement de faire mourir quelques pauvres gens qui souvent n'avaient d'autre tort que de lui inspirer de la défiance, et dont ils s'appropriait les biens, qu'il distribuait ensuite avec libéralité à ceux qui le servaient.

C'est que ce monarque ignorait que la prière d'un cœur pur ou repentant peut seule être agréable à Dieu, et que c'était offenser la Divinité que de l'appeler en témoignage de ses actes de cruauté; il ne pensait pas non plus, comme le bon saint Louis, que la vie du moindre de ses sujets était d'un prix inestimable.

Le duc de Nemours, comte d'Armagnac, cousin de celui qui avait été égorgé du temps de Charles VI. pour avoir embrassé le parti du dauphin contre le duc de Bourgogne, ainsi que je vous l'ai raconté il n'y a pas longtemps, était un des plus grands seigneurs du royaume. Il avait eu l'imprudence de se mettre à la tête d'un parti formé contre le roi, par un grand nombre de princes et de barons, sous le nom de LIGUE DU BIEN PUBLIC, parce que c'était le bien du peuple qui en était le prétexte. Louis XI., étant parvenu à s'emparer de sa personne, le condamna à avoir la tête tranchée, et pour ajouter encore à l'horreur du supplice de ce malheureux seigneur, on dit (mais beaucoup de personnes refusent de le croire) qu'il poussa la barbarie jusqu'à faire placer sous l'échafaud ses deux enfants encore en bas-âge,[4] et vêtus de robes blanches, afin qu'ils fussent arrosés du sang de leur pauvre père.

Il ne vous sera pas difficile, après un pareil trait, dont on aime pourtant encore à douter, de croire qu'un si méchant homme ne pouvait avoir d'amis; les seules personnes dont il aimât à s'entourer étaient des gens de la lie du peuple, qu'il choisissait ainsi pour qu'ils lui fussent absolument dévoués. Ses compagnons habituels étaient OLIVIER-LE-DAIN ou plutôt LE DIABLE, son

barbier, dont il fit plus tard un ambassadeur, et TRISTAN L'ERMITE, prévôt du palais, que le roi nommait son compère, et qui était chargé de faire pendre, étrangler ou noyer ceux que son maître avait condamnés à mort.

Un homme de la cour de Louis XI. avait été longtemps admis dans ses confidences les plus intimes: c'était le cardinal LA BALLUE, fils d'un simple meunier,[5] et courtisan habile et spirituel, que le roi avait élevé aux plus hautes dignités de l'Église et de la cour; mais ce La Ballue était un scélérat capable de la plus noire perfidie, qui trahit son maître en livrant à ses ennemis tous les secrets qui lui avaient été confiés.

Louis, ayant appris la trahison de son favori, eut bien envie, dans le premier moment de sa colère, d'envoyer chercher son compère Tristan, et de faire coudre dans un sac et jeter à la rivière, celui qui avait si indignement abusé de sa confiance; mais ensuite il réfléchit que ce supplice ne serait point assez long, et il préféra le faire enfermer dans une cage de fer que l'on suspendit dans une tour, où il demeura onze années avant de mourir.

Il avait certainement une grande cruauté à faire endurer un pareil supplice à cet homme, quel que fût son crime; mais je suis sûr que vous n'éprouverez pas autant d'indignation de ce châtiment, lorsque vous saurez que c'était La Ballue lui-même qui avait conseillé au roi de faire faire des cages de fer[6] pour y enfermer ceux qu'il voulait punir.

Malgré la cruauté dont il donna de si frappants exemples, soit en inventant des supplices inconnus jusqu'alors, soit en persécutant les plus honnêtes gens du royaume, Louis XI., par son caractère ferme autant que rusé, rendit en peu d'années le pouvoir royal plus fort qu'il n'avait jamais été. Non content d'avoir, par le supplice du malheureux comte d'Armagnac, frappé de terreur les seigneurs et les barons qui aurait tenté de résister à ses volontés, il acheva de ruiner presque entièrement les restes de la féodalité, en favorisant

l'accroissement des communes. En même temps il prit plaisir à s'entourer d'hommes remarquables par leur mérite et leur savoir, encouragea l'usage de l'imprimerie, découverte toute récente à cette époque, et permit à des imprimeurs étrangers de s'établir à Paris, où ils exercèrent leur art avec succès: c'est encore à ce prince que l'on doit l'utile invention de la poste aux lettres,[7] et, sans aimer la guerre, il montra du courage et de l'activité toutes les fois qu'il fut obligé de la faire.

Presque toute la vie de Louis XI. fut employée à se défaire, soit par la ruse, soit par la force, d'un grand nombre d'ennemis puissants et redoutables; mais le plus dangereux de tous fut CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, et fils de Philippe-le-Bon, qui avait si bien accueilli Louis, lorsque étant dauphin il s'était enfui de la cour de son père.

Pendant bien des années, Charles-le-Téméraire, ainsi surnommé à cause de son extrême bravoure, que souvent il poussait jusqu'à l'extravagance, obligea le roi tantôt à le combattre, tantôt à le ménager, sans que pour cela Louis se lassât de cette lutte perpétuelle, persuadé, comme il était, qu'un jour viendrait où ce prince imprudent se jetterait de lui-même dans quelque danger, dont il lui serait impossible de se tirer. En effet, Charles ayant disparu dans une bataille sanglante, livrée sous les murs de NANCY, en Lorraine, son corps ne fut pas retrouvé parmi les morts, et l'on ignora toujours ce qu'il était devenu. Quelque temps après, son duché de Bourgogne se trouva réuni à la France, et Louis XI. aurait pu vivre tranquille sur ce trône qu'environnaient la terreur et le respect, si la main de Dieu en s'appesantissant sur lui ne lui eût fait expier, d'une manière terrible, les chagrins amers dont il avait abreuvé les derniers jours de son père: car il ne faut pas croire qu'un si grand crime puisse jamais demeurer impuni.

A mesure que le roi avançait en âge, son caractère devenait plus sombre et plus farouche. Chaque jour

sa défiance semblait s'accroître et il ne rêvait plus que poignards et empoisonnements. Ne se croyant pas assez en sûreté dans Paris, où une garde nombreuse, presque entièrement composée d'étrangers, veillait autour du Louvre, il s'enferma dans son château de PLESSIS-LEZ-TOURS, près des bords de la Loire, qu'il fit défendre par des fossés profonds, des ponts-levis, des donjons et de triples murailles, et où l'on ne pouvait entrer que par des portes hérissées de pointes de fer.

Des étroites fenêtres du château on apercevait dans la campagne un double rang de potences, où, sans autre forme de procès, le compère Tristant venait pendre avec de grosses chaines de fer les pauvres voyageurs ou les pèlerins qui par ignorance s'était trop approchés du manoir de l'ombrageux monarque ; leurs corps restaient ainsi suspendus, jusqu'à ce que les oiseaux carnassiers les eussent dévorés, pour servir d'avertissement à ceux qui auraient eu l'imprudence de suivre le même chemin.

Malgré tant de précautions menaçantes, le roi, continuellement occupé des pensées les plus sinistres, était assiégé par la terreur de la mort, qui ne lui laissait plus un instant de repos; autour de lui régnait un silence effrayant, que personne n'osait rompre, tant le moindre bruit lui causait d'alarmes.

Quelquefois, au milieu de la nuit, ce silence était tout-à-coup interrompu par des cris perçants que poussait le malheureux prince, sans doute agité par les remords des mauvaises actions qu'il avait commises. Alors la grosse cloche du château retentissait au loin, et tout le monde accourait aux portes de l'appartement du roi, qui ne se rassurait que lorsqu'il entendait un grand nombre de voix murmurer de longues prières et entonner de pieux cantiques.

D'autres fois, pour que ses sujets ne s'aperçussent pas qu'il était malade, il affectait de se montrer en public, paré avec recherche, et couvert d'ornements

d'or et de pierreries, sous lesquels il espérait déguiser sa maigreur et son dépérissement: mais dans ce moment même il ne permettait pas que l'on approchât de sa personne, et ne se laissait voir le plus souvent que de l'extrémité d'une galerie.

Il y avait alors en Italie un saint ermite nommé François de Paule, qui vivait depuis quarante ans dans la solitude, et passait pour faire des miracles; on avait dit à Louis que cet homme vénérable pourrait peut-être le guérir de ses terreurs et prolonger sa vie; dans cette espérance le roi fit tout au monde pour que le bon ermite vînt le visiter.

Lorsque François, vêtu d'une robe de bure grossière, arriva au château de Plessis-lez-Tours, le roi vint se jeter à ses pieds en pleurant, et criant: "Guérissez-moi!" mais le saint lui parla de la nécessité du repentir pour se faire pardonner ses péchés, et l'engagea à se préparer à une mort chrétienne. Olivier-le-Diable et son médecin André Cottier ne lui cachèrent pas non plus que sa fin était prochaine, et cette certitude parut lui rendre tout son courage.

De ce moment le vieux roi se jeta dans les bras de la Providence, mais avant de mourir, il voulut encore mettre ordre aux affaires du royaume; il régla lui-même la pompe de ses funérailles; il enjoignit à ses officiers de se rendre auprès du dauphin, son fils, qui allait devenir leur roi, et expira peu d'instants après, en présence de François de Paule, qui, après avoir vu mourir un des plus grands rois de la terre, s'en retourna au désert, pour y reprendre sa vie pauvre et édifiante.

[1] Donnant du cor, *blowing hunting horns.* [2] En battant de l'aile, *flapping their wings, fluttering.* [3] A mesure qu'il prit des années, *as he advanced in years.* [4] En bas-âge, *in their infancy.* [5] Simple meunier, *common miller.* [6] De faire faire des cages de fer, *to cause iron cages to be made.* [7] La poste aux lettres, *the post-office. the mail, the transmission of letters by post.*

CHARLES VIII.

Depuis l'an 1483 *jusqu'à l'an* 1498.

Il est heureusement fort rare de voir des enfants ingrats et désobéissants envers leurs parents comme l'avait été Louis XI. à l'égard de son père Charles VII.; mais je vous prie de remarquer que ceux qui, dans leur jeunesse, ont commis une faute si grave, sont presque toujours après cela de mauvais sujets ou des méchants; et cela n'est pas étonnant, puisqu'ils ont manqué au premier devoir que Dieu nous impose en nous mettant sur la terre; aussi personne de vous ne sera surpris que Louis XI., qui s'était montré si mauvais fils, soit devenu par la suite un mauvais père.

Le dauphin, fils de Louis, se nommait Charles; c'était, dit-on, un gentil prince, doux, gracieux et affable; les livres de ce temps-là assurent qu'il avait tant de bonté qu'il n'était point possiblé de voir une meilleure créature; ce jeune prince ne ressemblait donc guère à son père, dont l'humeur était sans cesse sombre et farouche, et que personne n'abordait jamais qu'en tremblant.

Je vous ai raconté combien le roi Louis XI. avait peur de mourir; c'est qu'il n'ignorait pas qu'il y a une autre vie, où il faudra que chacun rende compte de ce qu'il aura fait sur la terre, et lorsqu'on parlait de cette autre vie devant lui, on le voyait changer de couleur.

Louis XI. savait bien que le dauphin devait régner après lui, selon les lois du royaume; mais cette idée-là lui rendit la présence de ce jeune prince si pénible, pendant les dernières années de sa vie, qu'il le confina au château d'Amboise, voisin de celui de Plessis-lez-Tours, avec son gouverneur et un petit nombre de domestiques, s'occupant du reste fort peu de son édu-

cation, et disant que s'il savait dissimuler, c'est-à-dire cacher sa pensée, il serait assez savant pour régner. Le dauphin n'eût donc jamais été qu'un ignorant s'il n'eût pris goût à lire lui-même les vieilles histoires des croisades, et à se faire raconter les aventures de Bertrand Duguesclin, et des autres chevaliers de grande renommée. L'attention qu'il prêtait à ces récits lui inspira de bonne heure l'idée de les imiter un jour, en faisant comme eux de grandes guerres, et en s'illustrant aussi par des traits de courage. Vous voyez que ce jeune Charles, qui ne pensait qu'à s'instruire, quoiqu'on lui en refusât les moyens, était bien différent de ces enfants qui, au lieu d'apprendre, ne songent pas à profiter de la bonne éducation que de sages parents veulent leur donner.

Cependant Louis XI. mourut, comme je vous l'ai dit, mais avant d'expirer, il se repentit amèrement d'avoir négligé l'instruction de son fils, et recommanda à ses grands officiers, en les envoyant auprès du jeune roi, de servir fidèlement leur nouveau maître, ainsi qu'ils l'avaient servi lui-même.

Toute la cour se rendit aussitôt au château d'Amboise, pour rendre hommage au dauphin, qui, après avoir pleuré bien sincèrement son père, monta sur le trône et devint roi de France sous le nom de CHARLES VIII.

Or le nouveau roi n'était âgé que de treize ans, et quoique cet âge fut celui où, depuis Charles V., les rois de France étaient censés pouvoir gouverner par eux-mêmes, ce fut sa sœur aînée, nommée Anne, duchesse de BEAUJEU, qui prit le titre de régente. C'était une dame de beaucoup d'esprit et d'un caractère ferme, qui ne manquait pas de ressemblance avec son père Louis XI., et qui fit tous ses efforts pour maintenir le royaume dans un état florissant. Quelques actes de justice lui concilièrent promptement la faveur du peuple, qui lui sut un gré infini d'avoir fait pendre Olivier-le-Diable,

le barbier et le confident du roi son père, que chacun accusait d'avoir trempé dans plus d'un crime abominable. Les biens considérables que ce méchant homme avait amassés furent confisqués, et l'on n'entendit plus parler désormais du prévôt Tristan-l'Ermite, ni de ses barbaries. A la vérité, plusieurs princes et barons, se souvenant encore de la ligue du bien public que Louis XI. avait eu tant de peine à détruire, murmuraient d'obéir ainsi à une femme et à un roi enfant; mais leurs murmures n'étaient point fondés, car si en France les femmes ne pouvaient point hériter de la couronne, aucune loi ne les empêchait de régir le royaume, lorsque les rois étaient trop jeunes ou absents de leurs États.

La seconde sœur de Charles VIII., nommée Jeanne, était bien différente de son aînée, la dame de Beaujeu; son caractère était timide, son extérieur peu agréable, son visage sans aucun charme, et en outre elle était boiteuse et de petite taille: cette princesse avait épousé le plus proche parent du roi, Louis, duc d'Orléans, petit-fils du malheureux duc assassiné par Jean-sans-Peur, et de l'intéressante Valentine de Milan: ce jeune homme était orné de mille qualités brillantes et aimables, mais il avait aussi un grand défaut, qui lui fit commettre bien des sottises; c'était une ambition démesurée qui le brouilla avec la duchesse de Beaujeu, dont il supportait avec plus de peine que tous les autres de recevoir les ordres.

Après avoir vainement employé tous les moyens de conciliation pour parvenir à se faire donner la tutelle du jeune monarque, comme étant son plus proche parent, il résolut de se plaindre devant le parlement de Paris, de ce que la dame de Beaujeu avait écarté de la régence les princes du sang royal; mais cette sage compagnie, après avoir pris connaissance de cette plainte, répondit par l'organe de son président:— " Que le parlement n'était institué que pour rendre

la justice aux peuples, mais qu'il ne lui appartenait en aucune façon d'intervenir dans les querelles des grands princes."

Ces paroles sont d'autant plus remarquables, mes jeunes amis, que lorsque vous serez plus avancés dans notre histoire, vous verrez les mêmes magistrats tenir un tout autre langage, et vouloir à leur tour gouverner l'État.

Il fallut donc que le duc d'Orléans recourût à d'autres moyens, et les seigneurs ennemis de la régente obligèrent les conseillers du jeune Charles à convoquer à Tours les États-Généraux du royaume, comme vous vous souvenez sans doute qu'ils avaient été assemblés au temps du roi Jean II., et dans quelques autres circonstances graves. Mais cette assemblée, composée d'un grand nombre de barons, d'évêques et de bourgeois, ne put mettre fin aux querelles des grands, quoiqu'elle comptât dans son sein plusieurs généreux citoyens, qui, à l'exemple d'Étienne Marcel et de Robert-le-Coq, élevèrent la voix en faveur du pauvre peuple, dont les seigneurs mécontents ne s'étaient guère occupés jusqu'alors.

Alors le duc d'Orléans, séduit par les mauvais conseils de quelques faux amis, se laissa entraîner dans une démarche dont il ne tarda pas à se repentir; il prit les armes contre la régente, sous prétexte de délivrer le roi, qu'il l'accusait de tenir en captivité, et osa livrer une bataille à ses troupes, dans un lieu nommé Saint-Aubin-du-Cormier, où il fut complétement vaincu, malgré les secours du duc de Bretagne, qui s'était joint à lui. Tous ceux qui s'était attachés à sa fortune périrent malheureusement, et lui-même fut jeté dans une prison, où il passa trois années à faire des réflexions sur son imprudence et son étourderie, qui auraient pu lui devenir plus funestes encore, car il s'était exposé à perdre la tête pour avoir porté les armes contre le roi.

Au lieu d'un si terrible châtiment, qu'il n'aurait cer-

tainement point évité sous Louis XI., dès que le jeune Charles VIII. eut atteint l'âge où il peut gouverner par lui-même, l'un de ses premiers soins fut d'aller ouvrir à son cousin les portes de sa prison, et de lui tendre les bras, où le duc se précipita avec transport: depuis ce temps, le duc d'Orléans fut le plus fidèle ami de Charles VIII., qui ne cessa jamais de lui témoigner une confiance absolue.

Depuis que, par la mort de Charles-le-Téméraire, le duché de Bourgogne avait été réuni au royaume, la Bretagne était la seule province de France qui eût conservé son duc particulier, et le prince qui régnait sur ce pays étant venu à mourir, sa puissance passa entre les mains de sa fille, ANNE DE BRETAGNE, jeune princesse d'une rare beauté et du plus aimable caractère. Elle était destinée depuis son enfance à épouser l'empereur d'Allemagne, ce qui eût encore introduit des étrangers dans le royaume; mais Charles VIII. l'ayant appris, demanda lui-même la duchesse Anne en mariage, et l'intérêt des deux pays l'ayant obligée à l'accepter pour époux, elle devint reine de France presque malgré elle.

Le roi, pour parler vrai, n'était pas beau; il était petit de taille, et mal proportionné; son corps mince et fluet portait une grosse tête; les traits de son visage formaient un ensemble peu agréable;[1] mais il était si bon, si affable, si poli, si attentif à prévenir les moindres désirs de sa femme, qu'en peu de temps la reine l'aima de toute son âme.

Charles VIII. n'avait point oublié tout ce qu'on lui avait raconté dans son enfance des prouesses des anciens chevaliers français; plus enthousiasmé que jamais de ces aventures, qu'il ne pouvait espérer de rencontrer dans son royaume devenu paisible, il indiqua à Lyon un tournoi comme celui où je vous ai dit que Bertrand Duguesclin combattit pour la première fois avec tant de vaillance; une foule de seigneurs s'y rendirent de tous côtés avec une suite nombreuse et une prodigieuse

magnificence d'équipages. Les fêtes que l'on célébra furent splendides, et le roi profita de l'élan général pour proposer à cette réunion de nobles guerriers de passer en Italie, où les rois de France, depuis que Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, avait régné sur la Sicile, prétendaient avoir des droits à exercer sur le royaume de Naples. Sa proposition fut accueillie avec acclamation, et tous ces braves partirent en habits de fête pour cette contrée, où le souvenir des vêpres siciliennes était encore loin d'être oublié.

Malgré les nombreux alliés que Charles VIII. trouva en Italie, il lui fallut livrer bien des batailles, où il se distingua parmi tant d'intrépides chevaliers par sa gaîté dans les périls, et sa hardiesse à les affronter. Plus d'un succès couronna son entreprise, et il s'était même déjà rendu maître de Rome et de Naples, lorsque s'apercevant que tant de combats avaient affaibli son armée, il se décida à rentrer en France avec ce qui lui restait de soldats; mais comme il se trouvait encore au milieu de l'Italie, il courut un grand danger, dont il ne se tira que par sa bravoure et celle des chevaliers qui l'accompagnaient.

Les ennemis l'ayant entouré dans une étroite vallée, d'où il paraissait presque impossible de sortir avec une armée, se flattaient déjà de le prendre et de n'en pas laisser échapper un seul Français, lorsque Charles les attaqua avec tant de résolution, que cette multitude lui ouvrit un passage, par lequel il put en peu de jours rentrer dans son royaume. On nomma ce combat la bataille de FORNOUE, parce qu'il eut lieu auprès d'un village de ce nom.

Charles revint donc en France avec une grande gloire acquise par de grands travaux; c'était tout ce qui lui restait de cette expédition, où le sang et les trésors de la France n'avait point été épargnés; le royaume de Naples ne demeura point en sa puissance, et peu de temps après son retour, il mourut tout jeune encore d'une maladie de quelques heures, dans ce même

château d'Amboise où il avait passé les dernières années de son enfance.

Je ne puis mieux vous donner une idée de l'amour que les Français portèrent à ce roi, qu'en vous disant que lorsqu'on célébra ses funérailles à Saint-Denis, deux des officiers de sa maison moururent de douleur d'avoir perdu un si excellent maître.

[1] Les traits de son visage formaient un ensemble peu agréable, *his features, taking them altogether, were not very pleasant.*

LE PÈRE DU PEUPLE.

Depuis l'an 1498 *jusqu'à l'an* 1515.

Je suppose que l'on vous a dit quelquefois ce qu'on appelle un siècle ; mais si vous ne vous en souvenez pas, vous saurez qu'un siècle est l'espace de cent années ; c'est bien long cent années ! et l'on voit très-rarement des hommes qui puissent vivre autant de temps.

Eh bien, dans le dernier siècle, dont je viens de vous raconter l'histoire, il avait paru des hommes qui avaient fait de grandes découvertes, et composé des choses dont on n'avait pas même eu l'idée jusqu'alors ; telle fut l'invention de la poudre à canon, que l'on attribue à un moine allemand, et dont on fit usage pour la première fois dans les batailles à la fatale journée de Crécy, ainsi que je vous l'ai fait remarquer. Cette invention, en rendant inutiles les pesantes armures de fer auxquelles les seigneurs et les chevaliers devaient leur supériorité sur les autres hommes, acheva de ruiner la féodalité, dont les châteaux, malgré leurs épaisses murailles et leurs fossés, ne furent plus imprenables, lorsqu'au moyen d'une certaine quantité de poudre

placée sous les fondations, dans un creux que l'on nomme une mine, on put aisément détruire d'un seul coup tout un édifice.

Quelques années plus tard, et pendant que Louis XI. régnait en France, des ouvriers de Mayence, sur le bord du Rhin, inventèrent les premiers l'art d'imprimer les livres, à peu près comme on le fait aujourd'hui; vous savez que ce prince encouragea l'introduction de l'imprimerie dans son royaume, et il en résulta promptement un grand bien; car dès ce moment les livres se multiplièrent, et devinrent peu à peu aussi communs que nous le voyons à présent.

Alors un plus grand nombre de personnes purent apprendre à lire, et se livrer à l'étude; et il est bon de remarquer qu'à mesure que les hommes devinrent plus instruits, il devinrent en même temps meilleurs et moins grossiers.

Enfin, au temps de Charles VIII., un pilote habile nommé CHRISTOPHE COLOMB,[1] natif de GÊNES,[2] en Italie, obtint du roi d'Espagne, à force de prières, trois petits vaisseaux sur l'un desquels il s'embarqua avec quelques marins intrépides, et n'ayant d'autre guide qu'une aiguille mobile, dont la pointe jouit de la singulière propriété de se tourner sans cesse vers le nord, il s'avança sur l'immensité de l'Océan, jusqu'à ce qu'il eût rencontré d'autres terres, et des pays tout-à-fait inconnus. L'instrument dont il se servit pour ce voyage aventureux, et qui est aujourd'hui familier à tous les marins, est ce que l'on nomme une BOUSSOLE, et il y avait peu de temps alors qu'on en avait fait la découverte.

Ces contrées étrangères, dont la découverte vous sera aussi racontée quelque jour, reçurent d'abord le nom de NOUVEAU-MONDE, et plusieurs années après, un autre navigateur, appelé AMÉRIC VESPUCE,[3] ayant suivi l'exemple de Christophe Colomb, donna au vaste continent qu'il découvrit à son tour la dénomination d'AMÉRIQUE.[4]

Ces inventions et les découvertes qui en furent la suite, mes jeunes amis, changèrent en peu de temps bien des choses aux anciens usages: l'or et l'argent, dont on trouva des mines considérables dans le Nouveau-Monde, devinrent plus communs en Europe; le commerce maritime enrichit un grand nombre de villes qui, jusqu'alors, n'avaient eu aucune importance; et il s'éleva dans plusieurs endroits, et surtout à Paris, des écoles et des colléges, où une foule de jeunes gens vinrent de tous les pays chercher à s'instruire, et entendre l'explication des livres savants que l'on imprimait.

Louis, duc d'Orléans, était le plus proche parent de Charles VIII., qui n'avait point laissé d'enfants, et ce fut lui qui monta sur le trône après la mort de ce jeune prince, sous le nom de Louis XII.

Dès qu'il fut roi, quelques-uns de ces courtisans qui ne manquent jamais d'accourir auprès des princes heureux, vinrent lui adresser mille flatteries, et lui conseiller de se venger de ceux qui l'avaient combattu et fait prisonnier à Saint-Aubin-du-Cormier; mais Louis leur eut bientôt imposé silence, en prononçant à haute voix ces paroles remarquables:—"Ce n'est pas à Louis XII. à venger les injures du duc d'Orléans."

Cette réponse est d'autant plus honorable dans la bouche de ce prince, mes jeunes amis, que le roi, en parlant ainsi, témoignait qu'il n'userait jamais de son pouvoir actuel pour punir ceux qui, en le combattant, lorsqu'il n'était qu'un sujet rebelle, n'avaient fait que remplir un devoir rigoureux, mais nécessaire.

Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII., aussitôt après la mort de son mari, avait voulu se retirer dans ses États pour ne pas voir un autre prince occuper la place de celui qu'elle pleurait; mais, peu de temps après, Louis XII., ayant fait rompre son mariage avec la pauvre Jeanne de France, cette seconde fille de Louis XI., si disgracieuse et si triste, qu'il avait épousée autrefois, offrit à la duchesse de Bretagne de partager

son trône, ce qu'elle accepta sans repugnance, tant il lui parut bon et aimable.

Par ce mariage, le duché de Bretagne se trouva définitivement réuni à la France, dont il avait été séparé dans le temps des derniers Karolings, et je dois vous faire remarquer que toutes les provinces de l'ancienne Gaule vinrent ainsi successivement s'ajouter à ce royaume, auquel depuis cette époque, elles n'ont jamais cessé d'appartenir.

Cependant, mes jeunes amis, Louis XII., que son affabilité avait déjà fait surnommer le Père-du-Peuple, eut, à l'exemple du roi Charles, l'idée de retourner en Italie pour faire valoir ses droits[5] sur une province de ce pays nommée le MILANAIS,[6] qui avait appartenu autrefois à la famille de sa grand'mère, Valentine de Milan, et que le roi d'Espagne, ainsi que plusieurs princes d'Italie, prétendaient lui disputer. Il se mit donc en marche avec une armée nombreuse, mais formidable surtout par le courage des chevaliers qui l'accompagnaient.

Parmi ces nobles chevaliers, il y en avait un nommé BAYARD, qui, non-seulement était le plus brave des guerriers de son temps, mais encore un des hommes les plus parfaits qui aient jamais existé: on l'appelait ordinairement le CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

Dès son enfance, Bayard s'était montré capable des plus grandes choses; ses jeux mêmes annonçaient un caractère ferme et généreux, et sans être turbulent et mutin comme l'avait été Bertrand Duguesclin, il préférait à tout les exercices militaires qui exigent de la force et de l'adresse.

Lorsqu'il fut devenu grand, Bayard partit pour suivre le roi Louis XII. en Italie, après avoir demandé et reçu avec recueillement[7] la bénédiction de son vieux père, car il n'était pas possible qu'un si bon jeune homme ne fût pas un fils tendre et respectueux; et dès

que l'occasion s'en présenta, il se distingua par plusieurs traits d'un courage intrépide.

Un jour que les ennemis paraissaient supérieurs en forces aux Français, Louis XII. ayant ordonné à son armée de traverser un petit pont de bois qui se trouvait sur une rivière, recommanda de détruire ce pont aussitôt que les derniers soldats seraient passés, afin que les Espagnols ne pussent pas les suivre.

Malheureusement on n'eut pas le temps d'exécuter cet ordre, et les Français allaient être surpris dans leur retraite, lorsque Bayard, s'apercevant que le pont était abandonné, se plaça seul à l'entrée, et arrêta par son courage toute l'armée ennemie : ce ne fut qu'après avoir combattu plusieurs heures, pendant lesquelles les troupes du roi s'éloignèrent, qu'il rejoignit les siens, laissant les Espagnols stupéfaits à la vue d'un si admirable courage.

Hors de la bataille, où la valeur d'un lion semblait lui être naturelle, Bayard avait la douceur et la simplicité d'un agneau ; il détestait le mensonge, et aurait mieux aimé être puni pour une grande faute, s'il avait eu le malheur d'en commettre, que de s'excuser par une tromperie.

C'est qu'en effet, mes enfants, il n'y a rien de plus méprisable que de mentir, parce que ceux qui déguisent la vérité ne le font jamais que dans une mauvaise intention ; d'ailleurs, tôt ou tard, leurs mensonges finissent par se découvrir, et il ne leur reste plus que la honte de les avoir faits.

A ces précieuses qualités, Bayard ajoutait encore une piété sincère et une charité sans bornes. A la prise d'une ville d'Italie, ses soldats lui amenèrent une jeune fille d'une beauté remarquable qu'ils avaient arrachée à des dangers effrayants ; cette demoiselle pleurait à chaudes larmes,[8] et ne cessait de demander sa mère, dont elle ignorait la destinée. Le bon chevalier, touché de ses pleurs, n'eut pas de repos qu'il n'eût

retrouvé cette dame ; et non seulement il lui rendit sa fille, mais encore, ayant appris qu'elle était dans l'indigence et veuve d'un gentilhomme milanais tué à l'armée, il la pria d'accepter une grosse somme d'argent qu'il avait réservée pour lui-même par prévoyance.

Ces deux personnes, pénétrées de la plus vive reconnaissance, voulaient embrasser ses genoux pour le remercier d'un si grand bienfait ; mais il les releva avec grâce, et ne leur demanda pour prix de tant de bontés, que de garder un secret inviolable sur cette aventure. Malgré cela, la belle action qu'il avait faite fut bientôt connue de toute l'armée ; et je suis bien aise que cette dame n'ait pas mieux gardé ce secret, puisque son indiscrétion nous apprend que Bayard avait autant de modestie que de bienfaisance.

Cependant Bayard n'était pas le seul chevalier français qui montrât tant de vaillance et de vertu : Louis XII., lui-même, se distinguait par son courage au milieu de tant d'hommes intrépides. Un jour, dans un combat sanglant, quelques-uns de ses officiers murmuraient de ce que le roi exposait avec une sorte de témérité sa vie et la leur aux coups des ennemis. " Que ceux qui ont peur, s'écria Louis en riant, se mettent derrière moi." Ce mot-là fit rougir de honte les mécontents ; et vous jugez bien qu'ils ne pensèrent plus à leur propre salut, en voyant le sang-froid du monarque.

L'un des guerriers les plus brillants de cette époque fut Gaston de Foix, comte d'Armagnac et duc de Nemours, fils du malheureux prince de ce nom auquel Louis XI. avait fait trancher la tête, ainsi que je vous l'ai raconté. Ce jeune chevalier, que Louis XII. aimait comme s'il eût été son propre fils, réunissait aux qualités les plus aimables la valeur la plus intrépide, mais comme si cette famille d'Armagnac eût été réservée à une infortune perpétuelle, il périt à la fleur de l'âge, à Ravenne[9] en Italie, dans une bataille où il

venait de vaincre complétement les Espagnols, et sa mort devint le signal des revers qui depuis ce moment ne cessèrent d'assaillir les Français dans cette contrée, qu'ils furent forcés d'abandonner entièrement.

Les désastres de ces guerres d'Italie, qui coûtèrent presque autant de sang à la France que les invasions des Anglais, obligèrent enfin Louis XII. à rentrer dans son royaume, et dès lors il ne pensa plus qu'à faire le bien de son peuple, dont il était adoré. Monté sur une mule blanche, on le voyait parcourir sans aucune suite les rues de Paris, écoutant avec douceur tous ceux qui avaient quelque grâce à lui demander, et ayant soin que justice fût faite à tout le monde.

D'autres fois, déguisé sous des vêtements obscurs, il prenait plaisir à se mêler à la foule du peuple pour connaître ce que chacun disait de lui: il recueillait avec soin les plaintes que les plus pauvres gens faisaient entendre; et lorsqu'ils réclamaient une chose juste, c'était en voyant leurs vœux exaucés qu'ils apprenaient que le roi les avait écoutés.

Un grand seigneur de la cour avait un jour, par quelque accident sans doute, cassé le bras à un pauvre ouvrier qui n'avait point osé se plaindre; mais le roi apprit cela dans une de ses promenades secrètes, et mettant aussitôt son bras en écharpe, comme s'il eût été blessé lui-même, il se présenta devant les juges, et déclara qu'il ne serait guéri que lorsque le seigneur aurait été puni. Les juges, ayant pris des informations,[10] condamnèrent l'homme riche à payer une grosse somme d'argent au pauvre malade, qu'il dut aussi faire guérir à ses frais; et le roi eut la satisfaction d'entendre les bénédictions de son peuple, qui lui souhaitait une longue vie.

La reine Anne, qui n'était pas moins bienfaisante que son mari, s'associait à ses bonnes œuvres; aussi sa mort fut-elle une grande affliction pour les pauvres et les malheureux. Louis ne lui survécut que d'une

année ; et le jour de ses funérailles, dans les villes et dans les campagnes, il semblait, à voir la douleur publique, que chaque Français eût perdu son père.

[1] Christophe Colomb, *Christopher Columbus.* [2] Gênes, *Genoa.* [3] Améric Vespuce, *Americus Vespucius.* [4] Amérique, *America.* [5] Faire valoir ses droits, *to make good his title, to prosecute his right.* [6] Milanais, *Milanese.* [7] Avec recueillement, *devoutly.* [8] Pleurait à chaudes larmes, *was weeping bitterly.* [9] Ravenne, *Ravenna.* [10] Ayant pris des informations, *having made inquiry.*

FRANÇOIS PREMIER.

Depuis l'an 1515 *jusqu'à l'an* 1547.

J'ai vu souvent, et vous avez sans doute vu comme moi, mes bons amis, de jeunes enfants sauter de joie à la vue d'un jouet nouveau, d'un habillement neuf, ou d'un nouveau livre ; et c'est sans doute pour votre âge qu'on a fait ce proverbe : Tout nouveau, tout est beau. Mais comme les hommes sont de grands enfants, ils ne peuvent s'empêcher également de se réjouir de tout ce qui se présente à eux pour la première fois, sans se douter cependant de ce qui leur en reviendra.[1]

Ce fut précisément ce qui arriva après la mort de Louis XII., lorsqu'on vit monter sur le trône un prince jeune et aimable, qui eut bientôt fait oublier le bon vieux roi que l'on avait tant aimé. Le nouveau monarque était le plus proche parent et le gendre de Louis, qui n'avait point laissé de fils et il prit le nom de FRANÇOIS[2] Ier.

François Ier était affable et spirituel ; il aimait les hommes instruits, et en attira un grand nombre à Paris des divers pays de l'Europe, en les comblant de toutes sortes de faveurs : par ses bienfaits, il encourgea les

sciences et les arts, dont les Français avaient pris le goût dans leurs expéditions d'Italie,[3] le pays du monde le plus riche en monuments remarquables et en peintures précieuses; et son règne est surtout mémorable par la RENAISSANCE des lettres, qui, jusqu'à cette époque, avaient été peu cultivées en France; il effaça ainsi les dernières traces de la barbarie des anciens Franks, et eût été peut-être le prince le plus accompli de notre histoire s'il n'eût trop aimé la guerre, et causé par cette folle passion de grands malheurs au royaume et à lui-même.

Dans le temps que François Ier régnait en France, il y avait en Europe deux rois puissants dont il aurait dû tâcher de n'être jamais l'ennemi: c'étaient HENRI VIII., qui eut six femmes et dont vous avez entendu parler dans l'histoire d'Angleterre, et CHARLES-QUINT,[4] empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, l'un des princes les plus habiles et les plus ambitieux qui aient jamais existé.

François Ier, qui, dans les premiers temps[5] de son règne, sentit la nécessité de se concilier l'amitié de ces princes, proposa une entrevue à Henri VIII. dans un endroit que l'on nomma le Champ du Drap-d'Or, à cause de la magnificence qui fut déployée pour ce rendez-vous des deux rois.

On avait élevé dans une belle plaine de Flandre plusieurs palais de bois, si richement décorés, que la description que je pourrais vous en faire ressemblerait à ces récits merveilleux et mensongers que l'on trouve dans les contes de fées. Les reines de France et d'Angleterre y accompagnèrent leurs maris, et se firent suivre des dames les plus belles et les plus riches de leur royaume. Les deux rois se virent au milieu des fêtes, des bals, des tournois et des jeux de toute espèce, et ce fut à qui des deux porterait le plus loin l'élégance et la somptuosité.

Les courtisans des deux nations se ruinèrent pour surpasser leurs égaux en magnificence; et comme

l'orgueil nous porte infailliblement à faire des sottises, il s'en trouva quelques-uns qui vendirent leurs terres et leurs biens pour acheter de beaux manteaux et des habits éblouissants d'or et de pierreries. Mais vous ne savez pas ce que leur attira cette vanité ridicule, c'est que beaucoup de gens se moquèrent d'eux, et crièrent en les voyant passer, qu'ils n'étaient si fiers, sans doute, que parce qu'ils portaient sur leurs épaules leurs moulins, leurs forêts et leurs prairies.

Après avoir passé tout un mois au champ du Drap-d'Or, au milieu des plaisirs de toute espèce, les deux rois se séparèrent, fort satisfaits de leur entrevue, et se promettant bien des choses qu'ils n'avaient certainement l'intention de tenir ni l'un ni l'autre.

François Ier possédait alors un des plus puissants royaumes de ce temps, et il vous suffira de jeter un coup d'œil sur la carte de la France telle qu'elle était à cette époque, pour vous en convaincre. La Normandie, arrachée par Philippe-Auguste à Jean-sans-Terre; le Languedoc, acheté par Louis VIII., à la suite de la croisade contre les Albigeois; le Dauphiné, réuni à la France sous Jean II.; la Guyenne, conquise sur les Anglais par Charles VII.; la Bourgogne presque entière ajoutée à ce royaume par Louis XI., après la mort de Charles-le-Téméraire; la Bretagne enfin, acquise à Louis XII. par son mariage avec la duchesse Anne, formaient un des plus beaux empires que l'on eût jamais vus, et le roi en était véritablement le seul maître, puisque tous les grands vassaux avaient cessé d'exister. François aurait donc pu se contenter d'une si vaste puissance que personne ne songeait à lui disputer; mais il eut l'idée de faire revivre les anciennes prétentions de ses prédécesseurs sur le Milanais, et n'eut pas de repos qu'il n'eût encore réuni une armée pour marcher sur ce pays.

Le nombre et la valeur des chevaliers qui l'accompagnaient lui inspirèrent d'abord d'autant plus de confiance qu'il battit tous les ennemis qui se présentèrent

devant lui. Les Suisses,[6] dont il fallait qu'il traversât le pays pour se rendre en Italie, voulurent l'arrêter dans les défilés que forment les Alpes, et les deux armées s'étant rencontrées auprès d'un village nommé MARIGNAN, il y eut dans ce lieu une grande bataille qui dura deux jours et deux nuits sans interruption. Les plus vieux soldats assurèrent qu'ils n'avaient jamais vu un combat si terrible, et la victoire demeura aux Français.

Le roi qui s'était distingué par sa bravoure au milieu de tant de braves, voulut que le chevalier Bayard, qui ne l'avait point quitté pendant toute la bataille, l'armât chevalier avec les cérémonies usitées en pareille circonstance, et dont je vous ai parlé auparavant; Bayard, toujours aussi modeste, se défendit d'abord d'un si grand honneur,[7] que pouvaient revendiquer une foule de seigneurs non moins vaillants que lui, mais certainement moins illustres par leurs vertus; il fallut bien cependant qu'il se soumît aux ordres du roi, et François Ier s'étant mis à genoux devant lui, il le frappa, suivant l'usage, de deux petits coups de son épée sur les épaules, et lui donna l'accolade.

Après cela le bon chevalier remit son épée dans le fourreau, jurant de ne plus se servir de cette arme que contre les infidèles et les Sarrasins.

Cependant François Ier, malgré son courage, ne fut pas si heureux dans toutes ses batailles qu'il l'avait été à Marignan; en Italie, les armées de l'empereur Charles-Quint lui disputèrent pied à pied les provinces qu'il voulait conquérir; et il lui fallut livrer une multitude de combats sanglants, qui coûtèrent la vie à un grand nombre de braves gens.

Bayard lui-même, atteint d'un coup mortel dans une rencontre où il venait encore de faire des merveilles, et sentant sa fin approcher, se fit déposer au pied d'un arbre, où il ne pensait plus qu'à bien mourir, en priant Dieu de lui accorder le pardon de ses fautes, comme doit le faire un bon chrétien.

Il était là près d'expirer, lorsque les chefs des Espagnols, ayant appris le malheur de cet intrépide chevalier, se rendirent auprès de lui, et lui témoignèrent le regret qu'ils éprouvaient de voir périr un si vaillant homme; Bayard les remercia avec politesse, mais voyant s'avancer le connétable de BOURBON, qui, s'étant brouillé avec le roi de France, était sorti du royaume et avait pris le parti de ses ennemis, il ne fut pas maître de son indignation.

Ce seigneur, s'étant approché de lui, voulut lui exprimer combien il avait pitié de le voir dans un si triste état. "Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, monseigneur, lui répondit le mourant, mais vous plutôt, qui portez les armes contre le roi votre maître, et contre votre pays." Peu d'instants après avoir dit ces belles paroles, qui firent rougir de honte le connétable, le bon chevalier rendit l'âme, emportant les regrets de toute la France, et l'estime même de ses ennemis.

La perte de cet homme illustre ne fut que le premier des malheurs dont François Ier ne tarda pas à être frappé; depuis ce moment toutes ses entreprises en Italie furent désastreuses, et il y avait à peine un an que Bayard n'existait plus,[8] lorsque le roi, ayant tenté de s'emparer d'une ville nommée PAVIE,[9] se trouva en face d'une armée espagnole que Charles-Quint avait envoyée contre lui.

Alors s'engagea auprès de cette ville une sanglante bataille où l'armée française fut taillée en pièces, malgré les efforts inouïs du roi et des braves qui l'accompagnaient : François Ier lui-même tomba au pouvoir des ennemis, et depuis la funeste bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier par les Anglais, une si grande calamité n'avait point affligé la France.

L'un des premiers soins du roi captif, après son malheur, fut d'écrire à sa mère pour l'en informer, car il avait pour elle trop de tendresse et de respect pour vouloir qu'elle apprît par d'autres le revers dont il était

frappé : sa lettre commençait par ces mots remarquables, que vous entendrez souvent répéter : "Tout est perdu, madame, fors l'honneur."

Vous pouvez juger quelle fut la joie de Charles-Quint lorsqu'on lui amena en Espagne cet illustre prisonnier : il ne le traita pas d'abord avec tous les égards dus au souverain d'un grand royaume, mais ensuite il se repentit de sa dureté, et lui témoigna une politesse dont les rois, plus encore que les autres hommes, doivent l'exemple à tout le monde.

François Ier demeura plus d'un an prisonnier à MADRID, qui est la capitale du royaume d'Espagne ; l'ennui de la captivité, le désœuvrement, les chagrins qu'il éprouvait, altérèrent sa santé, et s'il fût resté plus longtemps éloigné de la France, il serait mort peut-être au pouvoir de ses ennemis ; mais Charles-Quint, moyennant une forte rançon, lui rendit enfin sa liberté dont il profita aussitôt pour rentrer dans son royaume.

Près de quinze ans après ces événements, les deux rois n'étant plus en guerre, Charles-Quint, qui possédait des royaumes dans toutes les parties de l'Europe, fit demander à François Ier la permission de traverser la France, pour se rendre dans un de ses États.

Le roi n'avait point conservé de rancune, car la rancune est le défaut des âmes petites et des mauvais esprits, et il voulut témoigner à son ancien ennemi qu'il ne lui conservait aucun ressentiment du passé.

On prépara donc, pour recevoir le monarque espagnol, des fêtes magnifiques qui coûtèrent des sommes énormes, et ce prince accoutumé à tromper les autres, eut bien de la peine à se persuader que cette somptueuse réception ne cachât pas quelque piége ; il se trompait cependant, et le roi de France était incapable d'une trahison, même envers son plus dangereux ennemi.

C'était l'usage, dans ce temps-là, qu'il y eût toujours à la cour de France un homme malin et spirituel, que

l'on nommait LE FOU DU ROI. Ce fou était habillé d'une manière bizarre; il pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête, sans que personne eût le droit de s'en fâcher, et rien ne lui était défendu, pourvu qu'il parvînt à faire rire le monarque, ce qui n'était pas toujours très-facile.

Le fou de François Ier se nommait TRIBOULET : dès qu'il apprit que Charles-Quint osait traverser la France, il se présenta devant le roi avec un gros registre sous son bras, et ce prince, qui s'attendait à quelque nouvelle plaisanterie de sa part, lui demanda à quoi il destinait cet énorme volume :

" C'est pour écrire les noms de tous ceux qui sont plus fous que moi, lui répondit Triboulet, et je viens d'y inscrire le nom du tout-puissant empereur Charles-Quint. "

Triboulet, par cette réponse, voulait faire penser que ce souverain avait probablement perdu la raison, de venir ainsi se mettre à la disposition de son ancien ennemi; le roi le comprit parfaitement, et comme il ne se fâchait jamais des propos de Triboulet : " Eh ! que diras-tu donc de moi, demanda-t-il à ce plaisant personnage, si je le laisse passer ?—J'effacerai le nom de Charles, repartit le fou, et j'inscrirai à la même place celui de Votre Majesté. "

Le roi s'amusa beaucoup de cette saillie, fit un riche présent à Triboulet, et n'en reçut pas moins avec toute la loyauté possible le superbe empereur, qui sortit du royaume de France comme il y était entré; mais l'histoire rapporte que tant que Charles-Quint y demeura, il ne dormit pas tranquille et ne mangea pas de bon appétit.

Je ne sais si le roi ne se fût pas repenti plus tard de n'avoir pas suivi le conseil de son fou, si l'on pouvait jamais se repentir d'une bonne action, car la France eut encore bien des guerres à soutenir contre se terrible Charles-Quint, qui ne prétendait à rien moins qu'à devenir le roi de toute la terre; et ces guerres étaient

à peine terminées, que François Ier mourut au château de RAMBOUILLET, auprès de Paris, où l'on montre encore, dans une vieille tour, la chambre petite et délabrée où ce prince rendit le dernier soupir. Son fils lui succéda sous le nom de Henri II.

[1] Sans se douter cependant de ce qui leur en reviendra, *without suspecting, however, what the result will be.* [2] François, *Francis.* [3] D'Italie, *Italian.* [4] Charles-Quint, *Charles the Fifth.* [5] Dans les premiers temps, *at the beginning.* [6] Suisses, *Swiss.* [7] Se défendit d'abord d'un si grand honneur, *at first declined so great an honour.* [8] Et il y avait à peine un an que Bayard n'existait plus, *and a year had scarcely elapsed since Bayard had ceased to exist.* [9] Pavie, *Pavia.*

LES PROTESTANTS.

Depuis l'an 1547 *jusqu'à l'an* 1559.

Depuis que le monde existe, mes jeunes amis, tous les hommes ont prié Dieu; mais tous ne l'ont pas fait de la même manière, et cette différence a souvent causé de violentes querelles, et même des guerres sanglantes, comme vous avez pu le lire déjà dans quelques livres.

Le bon roi Louis XII. vivait encore, lorsqu'il parut en Allemagne un moine nommé MARTIN LUTHER, qui annonça publiquement des nouveautés qui devaient devenir bien fatales à la tranquillité des peuples et des rois. Il déclara que tous les chrétiens n'étaient pas obligés de se soumettre au pape, quoiqu'il eût été jusqu'alors le chef de l'Église chrétienne, et invita les gens qui l'écoutaient à ne plus entendre la messe, comme ils le faisaient auparavant. Ce n'était pas la première fois, à la vérité, que de pareilles choses étaient annoncés en Europe, où déjà en Italie, en France et en

Angleterre, de semblables tentatives avaient eu lieu contre l'autorité des papes; mais elles excitèrent alors dans plusieurs royaumes une grande fermentation, et tous ceux qui se mirent à suivre les leçons de Luther reçurent le nom de LUTHÉRIENS.

Quelques années plus tard, et sous le règne de François Ier, on vit paraître en France un autre moine, nommé CALVIN, qui annonça à peu près les mêmes choses que Luther avait déjà prêchées en Allemagne; mais celui-là prétendait en outre que c'était offenser Dieu que de le prier devant les images et les statues qui sont placées dans les églises. Beaucoup de Français de toutes les conditions, depuis les plus grands seigneurs du royaume jusqu'aux dernières classes du peuple, suivirent Calvin, comme ailleurs on avait suivi Luther, et ces gens-là reçurent le nom de CALVINISTES.

Enfin les luthériens d'Allemagne et les calvinistes de France prirent plus tard la dénomination de PROTESTANTS, parce qu'ils avaient réclamé ou PROTESTÉ contre la défense qui leur fut faite dans une grande assemblée d'évêques, que l'on nomme un CONCILE, de répéter les erreurs qu'ils avaient proclamées. On employa contre eux jusqu'à la violence, et François Ier permit que le Parlement condamnât plusieurs protestants français au supplice du feu, et qu'on poursuivît par les armes ceux qui refuseraient d'aller à la messe.

De leur côté, les chrétiens qui ne voulurent pas se faire protestants se donnèrent le nom de CATHOLIQUES, ce qui veut dire universels, et cette distinction devint la cause première des guerres cruelles qui suivirent, et que l'on nomme ordinairement les GUERRES DE RELIGION.

A présent, mes bons amis, lorsque vous trouverez dans vos livres des histoires où l'on parle des protestants, vous vous rappellerez sans peine quels sont ceux que l'on nomme ainsi, et je dois vous dire qu'il y a aujourd'hui des royaumes entiers qui ont embrassé la doctrine de Luther, et d'autres celle de Calvin.

Lorsque le roi Henri II. monta sur le trône après la mort de son père, il montra comme lui une grande animosité contre les protestants, et fit même brûler dans quelques villes du royaume plusieurs de ces infortunés; mais cette persécution, au lieu d'effrayer les calvinistes, ne fit qu'en augmenter le nombre, et bientôt le roi fut informé que, malgré sa défense, quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour avaient embrassé la nouvelle religion.

Parmi ces seigneurs on distinguait FRANÇOIS DE COLIGNI, baron D'ANDELOT, qui s'était acquis à la guerre une grande réputation de courage et d'habileté. Le roi, qui l'aimait à cause des services qu'il avait rendus au royaume, ayant appris qu'il s'était prononcé ouvertement en faveur des calvinistes, le fit appeler en sa présence, et lui ordonna de déclarer si ce qu'on disait de lui était vrai, sachant bien qu'un homme tel que d'Andelot était incapable de déguiser la vérité: "Sire, lui répondit ce seigneur, mon corps, mes biens et ma vie vous appartiennent; mais mon âme est à Dieu, que je ne saurais tromper, et j'aime mieux mourir que d'aller à la messe."

Une pareille réponse, à laquelle le roi était loin de s'attendre, excita en lui une si vive indignation, que peu s'en fallut que d'Andelot ne la payât de sa tête;[1] Henri se contenta pourtant de le chasser de sa présence, et lui défendit de reparaître à la cour; mais le fier seigneur demeura inébranlable dans ses sentiments, et les calvinistes, encouragés par la fermeté d'un personnage si considérable, se montrèrent plus hardis et plus entreprenants.

Dans ce temps-là, la reine de France se nommait CATHERINE DE MEDICIS. C'était une princesse italienne qui avait beaucoup d'esprit et de finesse; mais il était bien rare qu'elle laissât voir ce qu'elle pensait, et le plus souvent c'était à ceux qu'elle détestait le plus qu'elle faisait le plus de caresses.

Cette fausseté de caractère est un effroyable défaut,

mes jeunes amis, qui fait haïr avec juste raison ceux qui en sont atteints, lorsqu'on est parvenu à le connaître ; mais il est fort difficile de les pénétrer, par le soin qu'ils apportent à ne jamais se montrer tels qu'ils sont.

Il y avait alors à la cour de Henri II. deux princes dont tout le monde vantait les talents et l'habileté. Ces princes étaient frères, et ils appartenaient à la maison de Lorraine, qui tirait, disait-on, son origine des derniers descendants de Charlemagne, proscrits par Hugues-Capet ainsi que je vous l'ai raconté plus haut. L'un se nommait le cardinal de Lorraine, et l'autre, François, duc de Guise. Ce dernier avait battu bien des fois les ennemis du roi; ce fut même lui qui repoussa l'empereur Charles-Quint, dont l'armée était entrée dans le royaume, et qui reprit aux Anglais la ville de Calais, qu'ils avaient toujours gardée depuis le temps de Philippe de Valois, c'est-à-dire pendant plus de deux cents ans.

Le duc de Guise n'aimait point les protestants, mais il détestait encore davantage Anne de Montmorency, connétable de France, et de l'une des plus illustres familles du royaume, dont il était jaloux à cause de la confiance sans bornes que le roi ne cessait de témoigner à ce noble vieillard, qu'il se plaisait à consulter sur toutes ses affaires.

Malheureusement, dans une bataille livrée contre les Espagnols auprès de Saint-Quentin, le connétable tomba au pouvoir des ennemis; et pendant qu'il était leur prisonnier, le duc de Guise, qui était beau, aimable, poli, et surtout fort insinuant, se rendit si agréable au roi et à la reine qu'ils ne faisaient plus l'un et l'autre que ce qui lui convenait.

Alors cet adroit courtisan, pour captiver la confiance du roi, dont il connaissait la prévention contre les protestants, lui représenta le connétable comme l'espoir de ces derniers, parce que d'Andelot, dont il était l'oncle, avait publiquement embrassé la doctrine de Calvin ; il

excita ainsi une telle indignation dans l'esprit de Henri contre ceux qu'il soupçonnait de favoriser la nouvelle religion, que le roi, pour les écraser d'un seul coup, se rendit au Parlement, où ayant fait arrêter cinq magistrats qui professaient ouvertement le calvinisme, il ordonna qu'on fît leur procès le plus promptement possible, voulant, dit-il, voir brûler de ses propres yeux ANNE DUBOURG, l'un d'entre eux, qu'il regardait comme le plus coupable de tous. Henri II. n'était sans doute pas né méchant; mais son caractère était faible et irrésolu, et ce défaut-là peut faire commettre bien des mauvaises actions à un homme, et encore plus à un roi. Entouré, comme il l'était, de courtisans haineux et perfides, il lui eût été bien difficile de connaître la vérité, qui est le premier besoin de ceux qui gouvernent.

Pendant que les protestants étaient ainsi maltraités, il y eut à Paris de belles fêtes pour célébrer le mariage de la fille du roi avec le fils de Charles-Quint, qui en montant sur le trône d'Espagne avait pris le nom de PHILIPPE II.; mais la joie de ces fêtes se changea bientôt en deuil général; car dans un tournoi où le roi voulut combattre lui-même contre un chevalier nommé le sire DE MONTGOMMERY, ce prince, ayant reçu dans l'œil un coup de lance, fut blessé si grièvement, qu'il en mourut peu de jours après.

[1] Que peu s'en fallut que d'Andelot ne la payât de sa tête, *that d'Andelot was very nearly losing his head for it.* [2] Il ordonna qu'on fît leur procès le plus promptement possible, *he ordered them to be arraigned as quickly as possible.*

LA CONJURATION D'AMBOISE.

Depuis l'an 1559 *jusqu'à l'an* 1560.

Henri II. laissa quatre jeunes princes dont les trois premiers ont régné successivement sur la France. Le dauphin, qui n'avait que seize ans lorsque son père mourut, monta aussitôt sur le trône sous le nom de FRANÇOIS II.; et quoique son règne ait été de courte durée, il est remarquable par l'importance des événements qui le signalèrent.

Le jeune roi avait une très-mauvaise santé, et Catherine de Médicis, sa mère, dont le caractère était aussi ambitieux que celui du roi était indolent, gouverna le royaume sous son nom, ou plutôt le laissa gouverner par les princes de Lorraine, à l'exclusion du connétable de Montmorency, auquel on conseilla, pour prix de ses anciens services, de se retirer dans ses terres et d'y demeurer. Cette ingratitude de la nouvelle cour indigna tout le monde, et surtout les protestants, qui depuis longtemps n'attendaient que du connétable la fin des persécutions.

Alors les Guise, se croyant tout permis, ne gardèrent plus de ménagement,[1] et le cardinal de Lorraine surtout ne mit plus de bornes à son orgueil et à l'insolence de ses manières. Dans un voyage que le nouveau roi fit à son château de FONTAINEBLEAU, situé à peu de distance de Paris, il se trouva un si grand nombre de gens qui étaient venus de toutes les provinces du royaume pour solliciter des récompenses et des grâces, que le cardinal, pour les éloigner, eut l'audace de faire planter une potence en face du château, et de publier à son de trompe que toutes les personnes venues à la cour pour solliciter eussent à sortir de la ville avant la fin du jour, sous peine d'être pendues. Cette insolence, dont chacun reconnut l'auteur, indigna tellement ceux

qu'elle atteignit[2] que chacun se retira dans sa province en maudissant le cardinal; car les Français, en se voyant traités avec tant de dureté, ne pouvaient oublier qu'autrefois ils avaient été les compagnons de leurs rois, mais que jamais ils n'avaient été leurs esclaves.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous vous souvenez sans doute encore de l'infortunée MARIE STUART, reine d'Écosse, que la méchante Élisabeth fit mourir d'une manière si cruelle; eh bien! cette pauvre Marie Stuart, qui était très-jeune dans le temps dont je vous parle, avait été amenée en France, lorsqu'elle n'était encore qu'une toute petite fille, pour y être élevée et devenir ensuite la femme de François II., qui en effet la fit asseoir à côté de lui sur son trône, où elle se fit aimer de tout le monde par sa douceur et la grâce de ses manières.

Marie Stuart était nièce du duc de Guise par sa mère, mais comme elle était alors trop jeune pour que l'on fît attention à elle, personne ne s'en occupait encore que pour louer sa jolie figure et son agréable conversation.

La puissante Catherine de Médicis, tout habile et spirituelle qu'elle était, avait de grandes faiblesses dans l'esprit, et ajoutait foi à[3] une infinité de choses ridicules, sans doute parce qu'elle avait été mal élevée.

Dans ce temps-là, par exemple, personne ne croyait plus guère aux magiciens; mais beaucoup de gens, même parmi ceux qui passaient pour être instruits, étaient tombés dans une erreur qui vous paraîtra sans doute tout aussi déraisonnable. Ils s'imaginaient qu'on pouvait lire dans les étoiles tout ce qui devait arriver un jour; de sorte qu'au lieu de se faire dire, comme autrefois, leur bonne aventure par de vieilles femmes auxquelles on présentait le creux de sa main, les personnes crédules s'en allaient trouver de prétendus ASTROLOGUES, qui passaient leur vie à regarder les

astres avec une lunette, comme s'ils pouvaient deviner de cette façon ce qui devait arriver ici-bas.

La reine Catherine croyait de très-bonne foi[4] à l'ASTROLOGIE (c'est ainsi que l'on nommait la science supposée des astrologues), et elle n'aurait pas entrepris la plus petite affaire sans consulter auparavant un docteur pour lequel elle avait fait construire dans son hôtel, qui était situé à Paris, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la Halle-au-Blé,[5] une haute colonne d'où il pouvait observer les étoiles tout à son aise.

Si quelqu'un aujourd'hui s'imaginait de semblables choses, tout le monde se moquerait de lui; car il n'y a rien de si absurde que de croire à des pratiques aussi ridicules; autant vaudrait,[6] je vous assure, ajouter foi à ces contes de fées où l'on voit des hommes, par un coup de baguette, changés en oiseaux et en souris. Je vous ferai observer, à propos de cela, qu'il ne faut point confondre l'astrologie, cette prétendue science qui n'a jamais été donnée à personne, puisqu'elle ne repose sur rien de raisonnable, avec l'ASTRONOMIE, science véritable et sublime, qui nous apprend à connaître les phénomènes célestes, et qui rend de grands services à la géographie et à la navigation.

En vous racontant la mort du brave chevalier Bayard sous le règne de François Ier, je vous ai parlé du connétable de Bourbon, qui avait alors le malheur de porter les armes contre la France. Ce connétable, qui était l'un des plus proches parents de la famille des Valois, était mort depuis longtemps; et pour le punir d'une faute si énorme, on l'avait privé de tous ses biens. Depuis cette époque, la famille de Bourbon, dont il était le chef, avait toujours été pauvre et mal reçue à la cour.

Sous le règne de François II., il existait plusieurs princes de cette maison, et entre autres deux frères, dont l'un se nommait ANTOINE DE BOURBON, et l'autre le prince de CONDÉ. Tous deux avaient embrassé la

religion et le parti des protestants, et à cause de cela le duc de Guise ne les aimait guère.

Antoine de Bourbon, malgré sa mauvaise fortune, avait épousé JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre et nièce de Henri II.; aussi lui donnait-on le titre de roi de ce petit pays, qui, comme vous le savez sans doute, est situé au pied des Pyrénées, à peu de distance de Toulouse. Il ne faudra point oublier le nom de ce roi et de cette reine, qui furent les parents de notre Henri IV., ce bon prince sur lequel j'aurai plus tard bien des choses à vous raconter.

De temps à autre le roi de Navarre venait au Louvre, où il aurait dû être accueilli avec tous les égards dus à son rang, puisqu'il était le plus proche parent de François II., après les frères de ce monarque; mais le cardinal de Lorraine et le duc de Guise faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour qu'il se dégoûtât de la cour et n'y reparût plus; et Bourbon, dont le caractère était trop fier ou trop timide pour se plaindre, eut bien des fois envie de quitter Paris et de n'y jamais revenir.

Le prince de Condé, son frère, était au contraire hardi et entreprenant. Indigné de l'insolence de Guise, il se mit à la tête d'un complot qui avait pour objet d'enlever le jeune roi à ces deux princes, et de les faire punir sévèrement pour avoir persécuté les protestants et trompé la bonne foi du monarque.

Ce complot, que l'on nomme ordinairement la CONJURATION D'AMBOISE, parce que ce fut dans cette ville, où la cour se trouvait alors, qu'il devait être mis à exécution, manqua entièrement par l'adresse du duc de Guise. Un grand nombre de calvinistes, qui étaient entrés dans la conjuration, périrent les armes à la main, ou furent condamnés à la peine capitale, et le prince de Condé lui-même, que l'on accusa d'avoir voulu renverser le roi de son trône, ce qui n'était certainement pas vrai, allait subir le même sort si le jeune

François II., dont la santé était chancelante depuis sa plus tendre enfance, ne fût mort dans ce moment même, à peine âgé de dix-sept ans, et n'ayant connu, pour ainsi dire, que les embarras de la royauté, à travers les intrigues dont son règne avait été rempli.

La reine Marie Stuart, se trouvant ainsi sans mari, s'en retourna dans son royaume d'Écosse, et lorsqu'elle monta sur le vaisseau qui devait l'emmener loin de la France, on dit que ses yeux se remplirent de larmes, comme si elle eût déjà pressenti les malheurs dont elle devait plus tard devenir la victime.

[1] Ne gardèrent plus de ménagement, *observed no more circumspection.* [2] Indigna tellement ceux qu'elle atteignit, *incensed those to such a degree at whom it was aimed.* [3] Ajoutait foi à, *gave credit to, believed.* [4] De très-bonne foi, *very sincerely.* [5] Halle-au-Blé, *corn-market.* [6] Autant vaudrait, *it would be as right.*

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Depuis l'an 1560 *jusqu'à l'an* 1574.

Charles IX., mes jeunes amis, était le second fils de Henri II., et il n'avait que dix ans lorsque, par la mort de son frère François, il se trouva roi de France, sous la régence de sa mère Catherine de Médicis.

Je vous ai déjà raconté l'histoire de plusieurs règnes entièrement remplis de guerres, de désastres et de calamités de toute espèce, et pourtant celui de Charles IX. fut encore plus funeste à la France que tous les maux qui avait assailli le royaume dans le temps du roi Jean et de Charles VI.

Dans les guerres contre les Anglais, ce n'étaient du moins que des étrangers qu'il fallait combattre et repousser, mais maintenant c'étaient des habitants des

mêmes villes, des voisins, des parents même, qui s'égorgeaient les uns les autres. Ces malheurs effroyables sont ce que l'on nomme ordinairement une guerre civile, et il n'y eut jamais, pour une nation de fléau comparable à celui-là.

Les protestants persécutés avec tant de rigueur sous François II., par le conseil des Guise, et enhardis par le courage du prince de Condé et de l'amiral de Coligni, frère aîné de l'inflexible d'Andelot, qui s'étaient mis à leur tête, se plaignirent si hautement de ce qu'ils avaient souffert jusqu'alors, que peut-être ils eussent été l'objet de nouvelles persécutions, s'il n'y avait eu dans ce temps auprès de la reine Catherine un homme de bien, que cette princesse avait appelé à la cour pour la conseiller contre le duc de Guise, dont l'orgueil et l'ambition démesurés commençaient à lui inspirer des craintes.

Cet homme respectable se nommait Michel de L'Hôpital, il était chancelier du royaume, c'est-à-dire qu'il était chargé de la garde des sceaux de l'Etat, que l'on appose ordinairement au bas des ordonnances du roi. La figure seule de L'Hôpital imposait du respect aux partisans les plus audacieux des princes lorrains; il avait une grande barbe blanche, le visage pâle, l'air grave, mais bon; et comme il ne parlait jamais que pour le bien public, le roi et la reine se faisaient un devoir d'écouter ses avis.

Le chancelier de L'Hôpital, mes jeunes amis, était bon catholique; mais il ne pouvait voir sans indignation que l'on usât de violence envers les protestants, qui jusqu'alors s'étaient montrés aussi fidèles sujets au roi que tous les autres Français, il obtint donc que désormais aucun calviniste ne serait brûlé ni pendu; les princes de Lorraine furent éloignés, et l'on ne vit plus s'allumer dans les provinces les bûchers où tant d'infortunés avaient péri.

Il semble que les protestants auraient dû se contenter d'être mieux traités qu'auparavant; mais, en-

hardis par ces concessions, ils ne songèrent qu'à en profiter pour obtenir de nouveaux avantages ; dès qu'ils ne furent plus persécutés, ils devinrent mutins et rebelles. Sous prétexte que les Guise, ayant réuni des troupes, avaient enlevé le jeune roi et sa mère de leur château de Fontainebleau, où ils s'étaient retirés, pour les ramener à Paris, le prince de Condé et l'amiral de Coligni rassemblèrent des armées de calvinistes, et marchèrent contre les troupes royales ; chaque jour le royaume fut ensanglanté par de cruels combats, où périrent de part et d'autre un grand nombre de Français.

Alors, comme aux plus mauvais jours de la monarchie, Dieu parut avoir entièrement abandonné la France ; le sang français coula de tous côtés ; les laboureurs, les citoyens des villes, désertèrent leurs maisons pour prendre les armes, et personne ne se trouva plus à l'abri de la rage de tant de furieux.

Cependant la plupart de ceux qui avaient causé ces désastres, soit en persécutant les protestants, soit en feignant de les défendre, mais en effet pour leur propre intérêt, ne furent point épargnés par le courroux du ciel. Le connétable de Montmorency, qui avait vécu sous quatre rois, le roi de Navarre, le prince de Condé, périrent dans des batailles ; et François de Guise, ce chef ambitieux mais intrépide, qui avait été le premier auteur de tous les malheurs publics, fut assassiné par un calviniste nommé Poltrot, au moment de se rendre maître d'Orléans, où un grand nombre de ses ennemis s'étaient réfugiés. Alors ce seigneur, se sentant près de mourir, se repentit en bon chrétien des fautes qu'il avait commises ; avant d'expirer il fit amener devant lui son meurtrier Poltrot, et lui demanda avec douceur quel motif il avait eu pour attenter à sa vie.

Poltrot, selon toute apparence, avait été conduit à commettre ce crime par quelque ennemi acharné du duc de Guise (on dit même qu'il nomma plus tard l'amiral de Coligni ; mais il répondit alors que sa re-

ligion seule lui avait commandé cet homicide ; ce qui n'était certainement pas vrai, car il n'y a pas de religion qui puisse ordonner un assassinat.

Mais le mourant n'eut pas plus tôt entendu cette réponse : "Eh bien ! lui dit-il, ma religion vaut donc mieux que la tienne ; car elle t'a commandé le meurtre et la vengeance, et la mienne m'ordonne de te pardonner."

En effet, ce généreux prince aurait voulu qu'on renvoyât cet homme sans lui faire aucun mal ; mais, après sa mort, ses amis au désespoir firent expirer Poltrot dans les supplices.

Le duc de Guise, en parlant ainsi, s'était montré vrai chrétien et excellent catholique, car nous ne pouvons rien faire qui soit plus agréable à Dieu que de pardonner sincèrement à nos ennemis le mal qu'ils nous ont fait.

De tant de chefs qui avaient allumé la guerre civile dans le royaume, il ne restait plus que le cardinal de Lorraine, et l'amiral de Coligni, et ces hommes étaient toujours ennemis irréconciliables. François de Guise en mourant avait laissé un fils nommé Henri, qui prit aussitôt le titre de son père, et qui annonçait déjà un caractère aussi intraitable et des idées aussi ambitieuses que celles de toute sa famille. On l'avait surnommé le Balafré, à cause d'une blessure qu'il avait reçue au visage dans une bataille, et dont il porta toute sa vie la cicatrice apparente.

A côté de ce prince, qui, presque enfant encore, annonçait assez déjà ce qu'il deviendrait un jour, on voyait un autre jeune homme, dont les premières années promettaient dès lors cette franchise et cette loyauté dont il ne s'écarta jamais un seul jour : c'était Henri, roi de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret.

Le jeune roi de Navarre avait été élevé dans la religion protestante par sa mère, femme d'une grande énergie et d'un beau caractère, et les regards des cal-

vinistes se tournaient vers lui, quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, parce qu'il était le seul héritier de cette famille de Bourbon, dont les chefs avaient péri pour la défense de la nouvelle religion.

Catherine de Médicis comprit de bonne heure tout ce qu'elle aurait à craindre d'un pareil homme, si jamais il se déclarait son ennemi et celui de ses enfants. Elle lui offrit la main de MARGUERITE DE VALOIS, sœur de Charles IX., princesse d'une beauté remarquable, et Henri, en fils respectueux, demanda l'agrément de sa mère, à qui l'on assura que ce mariage mettrait un terme à toutes les calamités dont le royaume avait été accablé depuis tant d'années.

L'amiral de Coligni, comme les autres protestants, crut de bonne foi que la guerre civile serait finie par cette union, et il se rendit à Paris, où Charles IX. le reçut avec les égards dus à son rang et à son âge avancé. Ce prince l'appela son père, lui accorda toutes les faveurs qu'il pouvait désirer pour sa famille et pour ses amis, et le combla de toutes sortes de présents. Le bon vieillard ne put cacher sa joie d'un si heureux changement, et l'allégresse fut générale dans le royaume, à la vue de cette réconciliation. Il n'y eut que les Guise qui parurent tristes et inquiets, et ne purent dissimuler la haine qu'ils portaient aux calvinistes, et surtout à l'amiral de Coligni.

Les noces du jeune Henri avec Marguerite de Valois étaient près de se conclure, lorsque la reine Jeanne d'Albret, atteinte d'un mal subit, mourut en peu d'instants entre les bras de son fils inconsolable. Le bruit se répandit qu'elle avait été empoisonnée par quelque odieuse trahison; et en vérité, dans ce temps-là, il était bien permis de le croire; car tout en ayant l'air de se rapprocher les uns des autres,[1] les catholiques et les protestants se haïssaient chaque jour davantage. Le roi de Navarre perdit ainsi la meilleure des mères, et ce malheur fut le signal de tous ceux qui l'assaillirent bientôt après.

Tandis que les délais accordés à la douleur d'un bon fils, qui venait de faire une perte irréparable, retardaient la conclusion du mariage projeté, un nouvel événement vint jeter le trouble dans l'esprit des calvinistes, et susciter des inquiétudes aux amis de Coligni. Des avis secrets, mais qui paraissaient venir de bonne source, l'avertissaient chaque jour qu'un complot était formé contre sa personne, et qu'il eût à veiller à sa propre vie. Le noble amiral rejeta avec mépris les soupçons qu'on cherchait à lui inspirer, et lorsqu'il en parla au roi, celui-ci, repoussant d'un air indigné l'idée d'un pareil attentat, assura le bon vieillard que ses jours étaient parfaitement en sûreté.

Il ne faut pas penser, mes enfants, que Charles IX. usât alors d'une affreuse dissimulation pour faire tomber l'amiral dans le piége qu'on lui avait tendu; une telle duplicité serait si odieuse dans un jeune prince, qu'on doit éviter d'y ajouter foi; et en effet il paraît certain que Catherine de Médicis, le duc de Guise et les seigneurs de leur parti, n'avaient point confié au monarque le complot qu'ils avaient formé contre la vie de leur ennemi; mais peu de jours après, comme l'amiral sortait du Louvre, un assassin, caché dans une maison voisine de ce palais, le blessa grièvement d'un coup de feu,[2] qui lui traversa le bras gauche et lui emporta un doigt de la main droite; le meurtrier échappa à toutes les recherches et Coligni tout sanglant, quoique sa blessure ne fût point mortelle, fut reporté chez lui par ses domestiques. A la nouvelle de cet attentat, Charles IX. se hâta de se rendre avec sa suite auprès du lit du blessé; il lui promit d'en faire punir sévèrement les auteurs, quels qu'ils fussent, et parvint ainsi à rendre un peu de confiance à l'esprit des calvinistes.

Dans ces tristes circonstances, les noces de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois venaient d'être célébrées, et ce prince était devenu le beau-frère de Charles IX., qui lui témoigna beaucoup d'amitié; à la vérité Henri était si aimable, que la reine Catherine

voulait toujours l'avoir auprès d'elle, à cause de sa gentillesse, disait-elle, mais, en effet, de peur qu'on ne trouvât moyen de l'avertir de ce qui se tramait contre les protestants.

Il y avait à peine quelques jours que le roi de Navarre était le mari de Marguerite, lorsqu'au milieu de la nuit, on entendit retentir dans tout Paris la cloche d'alarme de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, qui existe encore auprès du Louvre, et bientôt après celle du palais de la Cité, que l'on ne sonnait jamais que pour annoncer la naissance ou la mort des rois et des princes de leur famille.

A ce signal, des bandes d'hommes armés se répandirent dans les rues de cette grande ville, et égorgèrent sans pitié tous les calvinistes qu'ils purent atteindre. On les perçait de coups jusque dans leur lit; on les précipitait par les fênetres, et on les jetait ensuite dans la rivière, dont les eaux étaient rougies de leur sang. On dit même que beaucoup de femmes et de pauvres petits enfants furent égorgés par ces furieux, dont la rage ne pouvait plus être apaisée.

Dès que le tocsin s'était fait entendre, le duc de Guise, à la tête d'une troupe armée, s'était rendu à la maison de l'amiral de Coligni, qui, réveillé par le bruit était sorti de son lit, et s'était couvert d'une robe de chambre. Ce vieillard, qui avait affronté la mort dans cent batailles, renvoya quelques fidèles serviteurs qui voulaient le défendre jusqu'à leur dernier soupir, et s'avança seul au-devant de ses meurtriers, dont il voyait, à la lueur des torches, briller les épées et les poignards.

En apercevant devant eux cet homme vénérable, dont le front était aussi calme que dans un jour de fête, quelques uns de ces méchants s'arrêtèrent, et furent sur le point de prendre la fuite; mais un d'eux, nommé Besme, plus scélérat que tous les autres, lui porta plusieurs coups d'épée, et le noble amiral tomba baigné dans son sang; alors ces misérables jetèrent par la

fenêtre son corps, que le duc de Guise attendait dans la cour de la maison, et qu'il abandonna ensuite à la populace, toujours altérée de sang et avide de cruauté.

Je ne vous dirai pas toutes les horreurs qui se commirent à Paris pendant cette nuit fatale, et je suis déjà bien fâché d'avoir été obligé de vous raconter ces scènes affreuses, que l'on nomme les MASSACRES DE LA SAINT-BARTHÉLEMY, parce qu'elles eurent lieu le jour de la fête de ce saint. Ce jour est tristement célèbre dans notre histoire, et les événements qu'il rappelle seront toujours pour la France un souvenir de deuil.

Pendant que le jeune Henri, retenu par ordre de Charles IX. dans ses appartements du Louvre, voyait égorger sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs qui étaient protestants comme lui, un de ces infortunés, poursuivi par des soldats, vint chercher un refuge jusque sous le lit de la reine de Navarre, mais il en fut arraché pour être massacré, malgré les prières de cette princesse. Ces malheureux périssaient ainsi dans tous les quartiers de la ville, sans qu'aucun d'eux songeât à se défendre, parce que les meurtriers criaient à tue-tête :[3] " Le roi le veut ! le roi le commande !" afin que personne n'osât leur résister.

Ces affreux massacres ne se bornèrent point à la seule ville de Paris, où Charles IX donnait l'exemple de la fureur, en tirant[4] lui-même des fenêtres du Louvre, sur les calvinistes qui cherchaient à traverser la Seine pour se dérober aux coups de leurs ennemis ; des ordres furent envoyés dans les provinces, où un nombre infini d'innocents périrent également victimes de la fureur populaire excitée par les émissaires des Guise et de la cour.

Il faut pourtant que je vous dise, mes jeunes amis, pour vous reposer d'une si déplorable histoire,[5] que tous les gouverneurs du royaume ne souffrirent pas que dans leurs villes les ordres sanguinaires qu'ils avaient reçus fussent mis à exécution. Plusieurs s'y refusèrent formellement, et je dois vous citer à cette occasion la

belle réponse du VICOMTE D'ORTHEZ, gouverneur de Bayonne, qui, ayant reçu comme les autres l'injonction de faire main-basse sur tous les calvinistes,[6] écrivit au roi Charles IX., dans ces termes honorables :

" Sire, j'ai communiqué aux habitants de la ville et aux gens de guerre les ordres de votre majesté ; mais je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau."

Charles IX. ne survécut pas longtemps à cette horrible boucherie d'une partie de ses sujets : comme s'il eût été accablé de douleur que tant de crimes eussent été commis en son nom, lorsque d'un seul mot il aurait pu les empêcher, il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit en peu de mois au tombeau.

On dit qu'à ses derniers moments ce malheureux prince ne cessait de demander pardon à Dieu de tous les maux dont il s'était rendu complice, et en expirant il versait encore les larmes du plus amer repentir.

Le roi Charles IX., mes enfants, n'était peut-être pas né méchant, mais il avait été perverti par les mauvais conseils de ceux qui l'entouraient, et je dois vous dire que les mauvais conseils sont si pernicieux, qu'ils peuvent corrompre en peu de temps le meilleur naturel ; pour moi, je pense que celui qui les donne n'est pas moins coupable qu'un empoisonneur, car celui-ci au moins ne fait du mal qu'au corps, tandis que l'autre gâte l'âme et le cœur.

[1] Car tout en ayant l'air de se rapprocher les uns des autres, *for, while seeming to be drawing towards a reconciliation.* [2] Coup de feu, *shot.* [3] A tue-tête, *with all their might, as loud as they could bawl.* [4] Tirant, *firing.* [5] Pour vous reposer d'une si déplorable histoire, *in order to compose your minds after such a lamentable story.* [6] De faire main-basse sur tous les calvinistes, *to put all the Calvinists to the sword.*

LA LIGUE.

Depuis l'an 1574 jusqu'à l'an 1587.

Jusqu'à présent, mes jeunes amis, vous avez vu qu'en France la royauté était HÉRÉDITAIRE c'est-à-dire que chaque roi transmettait sa couronne à son fils aîné ou à son plus proche parent comme un héritage, mais il n'en était pas de même[1] autrefois dans tous les royaumes de l'Europe, et en POLOGNE[2] particulièrement, l'un des états du nord de cette partie du monde, la royauté était ÉLECTIVE, ce qui veut dire qu'après la mort de chaque monarque, ses parents ne régnaient point après lui, et que la nation pouvait appeler au trône un prince qui ne fût pas même de la famille royale.

Le troisième fils de Henri II. qui avait nom HENRI, duc d'Anjou, avait été appelé par les Polonais,[3] à régner sur leur pays, pendant que Charles IX. vivait encore ; mais dès que Henri eut appris que son frère venait de mourir, il quitta secrètement la Pologne, et revint en toute hâte en France, où il monta sur le trône : ce nouveau roi prit le nom de HENRI III.

La France était encore consternée des malheurs des deux derniers règnes, et cependant rien n'annonçait que des jours plus tranquilles dussent succéder à tant de misères. Les calvinistes qui avaient échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy tournaient leurs espérances vers le roi de Navarre, et ne nourrissaient plus que des projets de vengeance ; tandis que de son côté Henri le Balafré, enhardi par la défaite de ses ennemis et la mort de Coligni, était devenu si arrogant, que la reine Catherine elle-même redoutait plus que jamais son audace et son insolence.

Pendant ce temps, Henri III., au lieu de détourner le nouvel orage qui se formait sur le royaume, s'en-

tourait de jeunes seigneurs brillants et spirituels, qui ne rêvaient que fêtes, plaisirs et combats; le peuple pouvait les voir à toute heure du jour dans les salles basses du Louvre s'exercer à toutes sortes de jeux d'adresse et de force, manier des épées et des poignards, franchir légèrement des barrières, et écouter avec avidité les récits des guerres et des batailles qui avaient ensanglanté les dernières années.

Autrefois Duguesclin et Bayard se faisaient aussi raconter dans leur première jeunesse les faits d'armes des anciens chevaliers, et se disposaient à les surpasser encore par leur vaillance; mais ces nobles guerriers ne connaissaient point d'autres ennemis que ceux du roi et du pays. Du temps de Henri III., au contraire, c'était contre d'autres Français que tous ces préparatifs de guerre étaient dirigés, et il n'était pas difficile de prévoir que d'autres désastres allaient encore assaillir le royaume.

Le nouveau roi avait choisi, parmi les jeunes gens de sa cour, les plus beaux et les plus aimables pour le suivre et l'accompagner continuellement; ces jeunes seigneurs se faisaient remarquer par leurs toques élégantes, leurs hautes collerettes du travail le plus merveilleux, et la richesse de leurs habits, tout brillants d'or et de pierreries: on les nommait les MIGNONS du roi, parce qu'il semblait les aimer de toute son âme, et ne pouvait se passer d'eux[4] un instant. Il éloignait de sa cour, pour leur plaire, les personnes raisonnables, et ne voulait rien voir que par leurs yeux. Malheureusement, parmi ces favoris, il n'y en avait pas un seul qui pût lui donner un bon conseil; au lieu de s'occuper des choses sérieuses, chacun d'eux ne songeait qu'à s'amuser et à inventer chaque jour de nouveaux divertissements; mais une pareille vie ne leur porta point bonheur, et ils périrent tous misérablement.

Dans ce temps-là il se forma en France, à l'instigation des partisans du duc de Guise, une association

dont la défense de la religion catholique fut le prétexte, et qui s'étendit bientôt dans toutes les provinces du royaume; cette association, qui se composait de seigneurs, de prêtres, de bourgeois et de gens de toute espèce, avait pour but d'abattre entièrement les protestants en France, et elle prit le nom de la LIGUE.

Le Balafré aurait bien voulu devenir le chef de cette ligue, car alors il eût été plus puissant que le roi lui-même, et aurait pu facilement se mettre à sa place; mais Henri III. fut averti à temps du danger qu'il courrait si ce prince turbulent acquérait tant d'autorité. Il convoqua les états généraux du royaume à BLOIS, qui est une ville située entre Orléans et Tours, sur les bords de la Loire; et lorsqu'ils furent assemblés, le roi déclara hautement qu'il voulait être lui-même le chef de la ligue, et ne point souffrir qu'aucun autre le fût.

Le duc de Guise fut bien déconcerté lorsqu'il entendit ces paroles du roi, lui qui n'avait formé la ligue que pour en être le maître; il feignit pourtant de se soumettre aux volontés de Henri, mais en secret il ne cessait de murmurer, d'accueillir les mécontents, et de mal parler de ce prince toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

Cependant le roi de Navarre, qui est protestant, comme vous savez, s'aperçut bientôt qu'il n'était plus en sûreté au milieu de Paris, où les amis du duc de Guise ne cessaient d'exciter le peuple contre ceux qui professaient sa religion; et un jour, sous prétexte d'une partie de chasse, il se sauva de la cour, et fut reçu à bras ouverts par les calvinistes, qui connaissaient son courage et sa loyauté.

Alors, après bien des débats qui durèrent plusieurs années, on vit se rallumer ces déplorables guerres civiles qui avaient déjà fait couler tant de sang français. Henri III. aimait beaucoup son beau-frère le roi de Navarre, et il aurait bien voulu ne pas être obligé d'envoyer des soldats contre cet aimable prince, mais

les ligueurs étaient là qui le pressaient de toutes parts ; et quoiqu'il fût leur chef, il n'était plus maître de ne pas les contenter.[5]

Il fallut enfin que Henri ordonnât à l'un de ses mignons, qui se nommait le duc de Joyeuse, jeune homme plus accoutumé à la vie molle de la cour qu'aux fatigues de la guerre, de conduire une armée contre le roi de Navarre. Joyeuse ne manquait certainement pas de courage, mais il avait encore plus de présomption que de valeur, et dès qu'il vit les protestants, qui étaient beaucoup moins nombreux que ses soldats, il s'imagina qu'il lui serait facile de les mettre en fuite; mais vous allez voir combien il se trompait.

L'armée de Joyeuse était toute brillante d'or et de parures ; celle du roi de Navarre au contraire n'avait que de vieux habits et des armes presque rouillées ; mais elle se composait de seigneurs calvinistes exercés à la guerre, de soldats et de chefs qui se souvenaient de la Saint-Barthélemy et qui brûlaient d'en tirer vengeance.[6]

Lorsque les deux armées se rencontrèrent auprès d'un village nommé Coutras, le roi de Navarre ne put s'empêcher, avant d'en venir aux mains, de déplorer à haute voix les malheurs de ces guerres civiles qui arment les amis contre les amis, et les frères contre leurs propres frères ; il plaignit le sort de la France, à qui la victoire devait être fatale de quelque côté qu'elle penchât, et prit Dieu à témoin qu'il aurait voulu éviter un aussi affreux combat.

Dans ce moment, un ami de ce prince nommé Mornay, homme d'une probité inébranlable, vint trouver le roi, et lui rappela qu'il s'était rendu coupable d'une faute qui avait porté le trouble dans une honnête famille à laquelle il devait une réparation publique avant de combattre, puisqu'il pouvait être tué dans la bataille.

Le roi fut touché de cette remontrance, et comme il savait que l'on ne doit pas être honteux de réparer une

faute que l'on n'a pas eu honte de commettre, il fit aussitôt ce que Mornay lui avait demandé, en disant tout haut qu'on ne pouvait trop s'humilier devant Dieu, ni trop braver les hommes.

Il y eut dans cet endroit une grande bataille, qui coûta la vie à bien des soldats de part et d'autre; la victoire demeura au roi de Navarre, et Joyeuse, ne voulant pas survivre à sa défaite, se jeta au milieu des bataillons ennemis, où il périt en combattant vaillamment.

On ne saurait exprimer quelle fut la douleur du roi de Navarre, lorsqu'il vit ce champ de bataille couvert de morts et de mourants, qui tous étaient Français; il fit enterrer honorablement ceux qui avaient cessé de vivre, et ordonna qu'on prît soin des blessés, dont il sauva un grand nombre. Ce prince n'avait alors que vingt-deux ans, et il annonçait déjà ce qu'il serait un jour sous le nom de Henri IV.

Je dois vous faire remarquer, à l'occasion de la mort de Joyeuse, que ce jeune imprudent fut le seul des mignons de Henri III. qui trouva une fin honorable sur un champ de bataille; tous les autres favoris de ce prince périrent dans de misérables querelles, où ils faisaient parade d'un courage inutile et funeste, et le roi leur fit élever, dans une église de Paris, de magnifiques tombeaux de marbre blanc, qui furent brisés par la populace pendant les événements que je vous raconterai tout à l'heure.

[1] Mais il n'en était pas de même, *but it was not so, this was not the case.* [2] Pologne, *Poland.* [3] Polonais, *Poles.* [4] Ne pouvait se passer d'eux, *could not do without them.* [5] Il n'était plus maître de ne pas les contenter, *he was obliged to gratify them.* [6] Et qui brûlaient d'en tirer vengeance, *and who longed to be revenged.*

LA JOURNÉE DES BARRICADES.

Depuis l'an 1587 *jusqu'à l'an* 1589.

Pendant ce temps il se passait à Paris d'étranges choses; Henri III. s'était brouillé avec le Balafré, que les Ligueurs voulaient mettre sur le trône de France, quoiqu'il n'y eût aucun droit, et quelques-uns de ces rebelles parlaient même déjà de couper les cheveux au roi, et de le jeter dans un cloître, comme cela s'était vu du temps de Charles-Martel et des rois fainéants.

La ville de Paris, mes jeunes amis, était alors divisée en seize quartiers, à la tête de chacun desquels se trouvaient les magistrats choisis par le peuple, qui, dans les circonstances graves, se réunissaient en une seule assemblée nommée le CONSEIL DES SEIZE; pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire. Or ces magistrats, que les ligueurs avaient eu soin de choisir parmi leurs chefs les plus audacieux, étaient tous dévoués au duc de Guise, et ils avaient résolu, pour en finir d'un seul coup, d'enlever le roi, dans une des promenades qu'il faisait souvent autour de Paris, et de le plonger dans quelque prison, où on lui laisserait finir ses jours.

Henri III., averti à temps de ce complot, sut en prévenir l'exécution en ne se montrant plus qu'entouré d'une garde nombreuse que les ligueurs n'osèrent point attaquer; mais le lendemain il fut informé qu'un nouveau complot était formé pour le surprendre dans son palais du Louvre, et l'en arracher de vive force.[1] On lui fit savoir en même temps que le duc de Guise n'était plus qu'à quelques lieues de Paris, où sa présence devait exciter un soulèvement général.

Le roi, bien embarrassé dans cette circonstance, et ne sachant de qui prendre conseil, car il ne voyait

autour de lui que des visages incertains et consternés, résolut de mander à Paris un corps de troupes étrangères mais fidèles, pour se mettre à l'abri de toute insulte. Au même instant il écrivit au Balafré pour lui interdire l'entrée de la capitale, mais lorsqu'il fallut lui faire parvenir cette lettre, on ne put expédier le courrier qui devait la porter à son adresse, parce qu'il ne se trouva pas dans les coffres du roi vingt-cinq écus pour payer les frais de son voyage. Vous pouvez juger par-là combien il fallait dans ce temps que le royaume fût misérable,[2] pour que le roi de France n'eût pas à sa disposition une si modique somme.

Sur ces entrefaites, le duc de Guise avait continué son voyage, et, incapable d'aucune crainte, il venait d'entrer à cheval dans Paris, accompagné de sept domestiques seulement, bien certain que dès qu'il paraîtrait le peuple se porterait en foule[3] sur son passage. En effet, à peine la nouvelle de son arrivée fut-elle répandue, qu'il se trouva entouré d'une armée de trente mille hommes au moins, qui le saluaient de mille acclamations, et dont quelques-uns, dans leur enthousiasme, se mettaient à genoux devant lui, et baisaient le bas de ses vêtements. Ce fut suivi de cette foule immense qu'il osa se présenter au Louvre, où le roi lui reprocha faiblement sa désobéissance; mais un avis secret l'ayant prévenu qu'on en voulait à sa vie,[4] il sortit précipitamment du palais, et se retira dans son hôtel, où le peuple en armes voulut veiller à sa sûreté.

Mais voilà qu'à la pointe du jour, le bruit s'étant propagé tout-à-coup que les troupes étrangères que le roi avait mandées venaient d'entrer à Paris, on vit en un instant, au son du tocsin des églises, se tendre dans toutes les rues les chaînes qu'Étienne Marcel y avait fait placer autrefois, et bientôt s'élever à l'entrée de chaque rue des monceaux de meubles, de tonneaux et de planches de toute espèce, qui les fermèrent entièrement. Ce fut là ce que l'on nomma des BARRICADES,

et c'est ce qui a donné son nom à cette journée, ou Henri III., bientôt resserré dans son Louvre, n'eut d'autre parti à prendre que de s'échapper de Paris le plus secrètement possible, pour ne pas tomber entre les mains des ligueurs. Il abandonna ainsi sa capitale au duc de Guise, qui usa noblement de sa victoire en arrachant des mains de la populace les soldats de Henri qu'elle voulait égorger.

Cependant un tel excès d'insolence était devenu insupportable, et Henri III. ne pouvant plus rentrer dans Paris, où le parti des Seize était triomphant, convoqua une seconde fois à Blois les états généraux du royaume, où il vit accourir une foule de seigneurs et de bourgeois effrayés de l'audace des ligueurs; mais parmi cette assemblée on ne comptait qu'un petit nombre d'hommes assez courageaux pour se prononcer ouvertement contre le Balafré.

Ce prince audacieux ne manqua pas de se rendre à Blois comme les autres; dès qu'il y fut arrivé, le roi lui envoya l'ordre de se présenter devant lui pour se justifier: le duc de Guise avait bien envie de ne point y aller, et plusieurs de ses amis l'avaient même averti que sa vie était menacée; son courage accoutumé l'emporta pourtant sur les craintes[5] qu'on lui avait inspirées, et il se rendit chez le roi avec un calme apparent, quoiqu'il ne pût se défendre en effet d'une certaine émotion qui ne lui était point ordinaire; mais à peine fut-il entré dans les appartements du château, qu'une troupe de gardes du roi l'assaillirent et le tuèrent à coups d'épée.

On raconte, mes jeunes amis, que Henri III., qui se tenait dans une salle voisine au moment où ce meurtre fut accompli, étant accouru dès qu'on l'avertit que son ennemi avait cessé de vivre, ne put s'empêcher, en voyant ce malheureux corps criblé de coups et étendu sur le plancher, de s'écrier d'une voix troublée:—
"Jamais je ne l'avais vu si grand qu'aujourd'hui."

Ainsi finit cet homme, qui, doué de mille qualités

brillantes, avait, à l'exemple de son père, bouleversé le royaume, et porté l'ambition jusqu'à vouloir placer la couronne sur sa tête : son frère, le cardinal de Guise, et plusieurs de leurs principaux amis, subirent le même sort, mais le trouble qu'ils avaient semé dans l'État ne devait pas finir avec eux.

Le premier soin de Henri III., après la mort de ces factieux, fut de se réunir au roi de Navarre, qu'il avait toujours aimé ; ces deux princes se donnèrent rendez-vous au château de Plessis-lez-Tours, dont il est question dans l'histoire de Louis XI. Dès que Henri de Navarre aperçut le roi de France, il se jeta à ses pieds en versant des larmes de joie, et ce prince, le relevant aussitôt, l'embrassa avec tendresse, en lui donnant le doux nom de frère : chacun fut attendri de cette réconciliation, qui était sincère, à l'exception pourtant de quelques seigneurs catholiques de la cour de Henri III., qui ne pouvaient pardonner au roi de Navarre de marcher à la tête des calvinistes. Depuis ce moment les deux princes furent amis jusqu'à la mort.

Alors ils réunirent leurs soldats, et marchèrent tous deux contre Paris, qui était encore au pouvoir des ligueurs, et où la nouvelle du meurtre des Guise avait excité des transports de rage impossibles à décrire ; le duc de MAYENNE, frère des princes assassinés, s'était mis à la tête de la ligue, et secondé par les Seize, qui avaient soulevé la populace, il se disposait à défendre cette grande ville contre l'armée des deux rois, qui s'avancèrent ainsi jusqu'à Saint-Cloud.

A leur approche la consternation se répandit dans Paris parmi les ligueurs et les mauvaises gens que les Seize avaient armés, et qui craignaient déjà d'être punis comme ils le méritaient ; plusieurs parlaient même d'aller, pieds nus et la corde au cou,[6] se jeter aux pieds de Henri III., et lui demander grâce, lorsqu'on apprit tout-à-coup que ce prince venait d'être assassiné par un moine parisien nommé JACQUES[7] CLÉMENT.

En effet, ce misérable, feignant de vouloir remettre une lettre au roi en particulier, était parvenu à se faire introduire dans son cabinet, et tandis que ce prince lisait attentivement cette dépêche, le moine tira de sa manche un long couteau qu'il y avait caché, et le lui plongea tout entier dans le ventre. Quoique blessé mortellement, Henri eut encore la force d'arracher le couteau de sa plaie, et d'en frapper le meurtrier au visage ; les gardes, attirés par ses cris, se précipitèrent sur ce scélérat, et le mirent en pièces avant qu'il eût pu se défendre.

Henri III. ne survécut qu'un seul jour à cette terrible blessure ; il déplora avant de mourir le triste état où il laissait le royaume, pardonna, comme Dieu nous l'ordonne, à tous ses ennemis, et se tournant vers les seigneurs catholiques qui entouraient son lit de mort, il leur déclara que le roi de Navarre, son plus proche parent, devait monter sur le trône après lui.

Peu d'instants après ces dernières paroles il rendit l'âme, et fut pleuré sincèrement par le prince qu'il venait de désigner pour son successeur ; car, outre la douleur de cette perte, qu'il ressentait vivement, le nouveau roi ne pouvait douter que cet événement ne lui suscitât des malheurs sans nombre. Déjà plusieurs des seigneurs qui avaient suivi Henri III. jusqu'à sa mort s'étaient retirés précipitamment dans leurs châteaux pour y attendre l'issue des événements, et d'autres avaient témoigné qu'ils n'obéiraient jamais à un prince calviniste.

Henri III. fut le dernier roi de la famille des Valois, et vous avez pu remarquer que la plupart des princes de cette maison ont été très-malheureux. Le roi de Navarre, qui lui succéda sous le nom de Henri IV., commença la dynastie des Bourbons, dont la branche cadette règne aujourd'hui sur les Français.

[1] De vive force, *by open force.* [2] Combien il fallait dans ce temps que le royaume fût misérable, *what a sad state the kingdom must have been in at that time.* [3] Se porterait en foule, *would repair in great numbers.* [4] Qu'on en voulait à sa vie, *they had a design upon his life.* [5] L'emporta pourtant sur les craintes, *however got the better of the fears.* [6] Pieds nus et la corde au cou, *bare-footed and with halters about their necks.* [7] Jacques, *James.*

HENRI IV.

Depuis l'an 1589 *jusqu'à l'an* 1594.

Je vous ai déjà beaucoup parlé de ce roi de Navarre, que Henri III., dont il était le plus proche parent, proclama en expirant l'héritier du trône de France ; je vous l'ai montré au milieu des hasards de la guerre, encore plus grand par son humanité que par son courage ; aussi je ne vous reparlerai plus guère de ces qualités brillantes, mais je vous raconterai le mieux qu'il me sera possible par quelles actions il a mérité d'être le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

C'est qu'en effet, mes enfants, quoique ce bon prince soit mort depuis plus de deux cents ans, son nom et sa figure franche autant que majestueuse sont connus jusque dans les plus pauvres chaumières du royaume ; et s'il était possible qu'il reparût un seul jour sur la terre, il n'y a peut-être pas un Français qui ne s'écriât en le voyant : " Voilà notre roi Henri IV."

Henri ne fut point élevé délicatement, comme le sont ordinairement les enfants des princes et des grands personnages ; au moment même de sa naissance, sa mère, Jeanne d'Albret, chanta gaîment une chanson dans le patois de son pays ; son grand-père ayant pris dans ses bras le petit prince qui était déjà fort

et vivace, lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail, selon l'usage des paysans béarnais, et lui fit avaler quelques gouttes de vin, que l'enfant parut goûter avec plaisir.

Aussitôt que Henri commença à marcher, on le laissa courir avec les autres enfants de son âge, la tête découverte et les pieds nus, en hiver comme en été ; cela le rendit bientôt leste et vigoureux, et dès son jeune âge il prit dans toutes ses manières un air de franchise et d'aisance qu'il conserva toute sa vie, et qui le fit aimer de tous ceux qui l'approchèrent.

A présent que vous connaissez la manière dont cet excellent prince avait été élevé, vous ne serez point surpris que, né avec les plus heureuses dispositions, il ait montré de bonne heure une âme généreuse et ferme dans un corps sain et vigoureux. Jeanne d'Albret, femme d'un caractère mâle et énergique, cultiva dans le jeune cœur de son fils les germes des belles qualités qu'il renfermait ; et vous savez que ce fut par elle que Henri fut élevé dans la religion protestante, qu'elle avait adoptée.

Le roi de Navarre, comme je vous l'ai raconté, se trouva héritier de la couronne de France après la mort de Henri III. : quoiqu'une si haute fortune eût droit de le charmer, il n'en fut pas moins affligé de la perte de ce prince, qu'il avait toujours aimé, malgré les événements qui, pendant quelque temps, les avaient armés l'un contre l'autre ; d'ailleurs en prenant le titre de roi de France, Henri IV. était loin encore d'être le maître de ce royaume, et il lui fallut acheter par bien des traverses un trône qui lui appartenait cependant par droit de naissance.

Dès qu'on apprit à Paris le meurtre de Henri III. et l'avénement de son successeur, les ligueurs qui occupaient cette grande ville passèrent successivement des excès d'une gaieté insolente aux transports d'une fureur aveugle ; après avoir allumé des feux de joie[1] dans les divers quartiers de la capitale, ils se réunirent

en grandes processions pour parcourir les rues, travestis de mille manières bizarres et s'armant de broches, de vieilles épées et de tout ce qu'ils pouvaient rencontrer : c'était ainsi qu'ils se préparaient à combattre en criant à tue-tête qu'ils aimaient mieux mourir que de se soumettre à un roi HUGUENOT, car c'était le nom que le peuple donnait aux calvinistes.

Le duc de Mayenne lui-même fut effrayé lorsqu'il vit cette multitude s'agiter en proférant d'horribles menaces, et il n'est presque pas douteux que, s'il eût été libre, il eût préféré se jeter aux pieds de Henri IV., dont la grandeur d'âme lui était connue, plûtot que de demeurer au milieu de ces forcenés, que le conseil des Seize, composé de méchants et de factieux, soulevait ou retenait à son gré.

Malgré les cris de ces furieux, Henri IV. se serait bientôt rendu maître de Paris si les ligueurs n'eussent appelé à leur secours une armée espagnole pour défendre cette ville contre son roi. Dans ce temps-là c'était encore Philippe II., fils du fameux Charles-Quint qui régnait en Espagne, et ce prince étranger ne demandait pas mieux que de causer des malheurs à la France, espérant qu'il en retirerait quelque profit.

Ces raisons d'État qui excitent ainsi l'un contre l'autre les rois et les nations, sont ce que l'on appelle la POLITIQUE, et depuis les temps les plus reculés cette science funeste a été la cause de bien des désastres.

Cependant Henri IV., qui déplorait sans cesse le malheur de ces guerres continuelles, dont les succès et les revers faisaient également couler le sang français, se vit bientôt dans la nécessité de combattre le duc de Mayenne, qui avait marché contre lui avec une armée considérable de ligueurs et de cavaliers espagnols ; Henri ne comptait point un si grand nombre de soldats que son ennemi, mais chacun des siens était résolu de mourir pour un si bon roi. Les deux armées se ren-

contrèrent dans la plaine d'Ivry, qui est à environ vingt lieues de Paris, et tout se prépara pour une grande bataille, à laquelle on a donné ce nom.

Quoiqu'il fût doué d'un grand courage, Henri IV. ne put envisager de sang-froid la perte prochaine de tant d'hommes qui allaient être tués dans le combat, et dès qu'il vit l'ennemi s'approcher, il monta sur son cheval de bataille, et s'avança sur le front de son armée, la tête découverte, afin que tous les soldats pussent voir son visage ; alors, joignant les mains et levant les yeux au ciel :

"Seigneur, s'écria-t-il, vous savez mes pensées, et vous connaissez le fond de mon cœur : s'il est avantageux à mon peuple que je possède la couronne, favorisez ma cause, et protégez mes armes ; si votre sainte volonté en a autrement disposé, ôtez-moi la vie, ô mon Dieu, en même temps que vous m'ôterez ce royaume, et que je meure du moins à la vue de ces braves guerriers qui s'exposent pour mon service."

Tous ceux qui l'environnaient entendirent cette prière touchante, prononcée avec véhémence par Henri, et aussitôt il s'éleva dans l'armée un cri général de Vive le Roi ! qui est le cri ordinaire de notre nation dans les grands périls et dans les grandes joies.

A ces acclamations, Henri, reprenant un air gai et serein, dit en regardant ses troupes et leur montrant de la main celles de Mayenne : "Mes amis, vous êtes Français, je suis votre roi, voilà l'ennemi ; si l'étendard vous manque, suivez mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et du devoir." En achevant ces paroles il prit son casque ombragé de plumes blanches, et donna le signal du combat.

Alors s'engagea un terrible bataille, où le roi combattit avec tant de vaillance et d'ardeur, qu'au milieu de la fumée il disparut aux yeux de ses soldats, qui cherchaient en vain dans la mêlée son panache blanc ; le bruit se répandit bientôt qu'il avait été renversé, et peut-être tué, et quelques-uns parlaient déjà de prendre

la fuite, lorsque Henri, reparaissant tout couvert de poussière, leur cria qu'ils tournassent au moins la tête pour le voir mourir, s'ils étaient assez lâches pour l'abandonner ; ces mots rendirent le courage aux plus timides, les ligueurs furent taillés en pièces, et le duc de Mayenne n'eut que le temps de se dérober par la fuite à une mort certaine.

Dans ce funeste combat, Henri ne cessait d'ordonner aux siens d'épargner le sang français, et l'ennemi avait à peine tourné le dos, qu'il songeait déjà à faire relever les blessés, et à secourir les prisonniers.

Cette humanité touchante dans un pareil moment lui assura plus la couronne que la victoire même qu'il venait de remporter ; tous les prisonniers, auxquels il rendit la liberté, ne manquèrent pas de publier les soins qu'il leur avait fait donner : d'abord les ligueurs refusèrent de croire à tant de vertus, et lorsqu'il leur devint impossible d'en douter, beaucoup d'entre eux hésitèrent s'ils n'iraient pas se jeter aux genoux de ce bon prince.

Le roi ne tarda pas à se présenter devant Paris, qu'il fit entourer par son armée, de telle façon que personne ne pouvait plus y entrer ni en sortir ; il devint même impossible d'y introduire la farine, la viande et les autres aliments les plus nécessaires à la vie, et en peu de mois les habitants de cette malheureuse capitale furent réduits aux dernières extrémités du désespoir et de la faim.

Pendant les premiers moments on essaya de faire durer le peu de provisions qui se trouvaient dans la ville, en réduisant chaque personne au plus strict nécessaire ; mais enfin, le pain venant à manquer tout-à-fait, ce fut une chose horrible que l'aspect de cette immense population mourant de faim, et cherchant à se procurer de la nourriture par tous les moyens possibles : on tua les chevaux, les chiens, les chats, et les animaux même les plus dégoûtants, pour se nourrir de leur chair ; et lorsque cette ressource fut épuisée, on

fit bouillir les peaux de ces bêtes, les cuirs des bottes et des souliers, et beaucoup d'hommes parvinrent à subsister de cette manière. Enfin la famine devint si affreuse, que l'on assure que quelques misérables firent du pain avec des os de mort broyés, mais cette exécrable nourriture coûta la vie à tous ceux que le désespoir poussa jusqu'à cette extrémité. On a bien de la peine à croire de pareilles choses, n'est-ce pas? et pourtant toutes les histoires de ce temps racontent ces horreurs.

Le cœur de Henri IV. saignait en apprenant tant de misères, et il ne put supporter l'idée que son peuple endurait de si épouvantables souffrances ; plusieurs fois des troupes de ligueurs affamés, hommes, femmes et enfants, avaient essayé de sortir de cette malheureuse ville, dont les rues étaient déjà encombrées d'infortunés, morts d'inanition, et les soldats du roi les ayant repoussés avec dureté, ces misérables avaient péri sans secours dans les fossés des remparts ; mais Henri défendit qu'à l'avenir on traitât avec autant de rigueur ceux qui se présenteraient, disant que c'étaient encore des Français, dont il devait être le père ; et lorsqu'il s'en présenta de nouveau, il leur fit distribuer du pain, et leur permit de s'éloigner. Ces malheureux, en voyant la bonté du roi, pleuraient de reconnaissance et de regrets d'avoir outragé si longtemps cet excellent prince, qui les soulageait avec tant de charité dans leurs misères.

Cependant, mes bons amis, le parti de la ligue, poussé au désespoir par cette suite non interrompue de revers, imagina de choisir un autre roi pour que tous les Français se détachassent de Henri IV., et vinssent se soumettre au monarque que l'on aurait désigné. Les Seize surtout résolurent d'offrir la couronne au roi d'Espagne, pour engager ce prince à faire de nouveaux efforts en leur faveur ; mais le parlement de Paris, qui avait toujours haï la ligue, déclara que la couronne de France ne pouvait appartentir à un souverain étranger,

et cette courageuse résistance du Parlement ouvrit les yeux à tous les Français, qui reconnurent enfin, mais trop tard, qu'ils avaient été trompés par les ligueurs. Les Seize, ainsi abandonnés du peuple, furent obligés de s'enfuir, les Espagnols vaincus sortirent du royaume, et le duc de Mayenne lui-même se soumit au roi, auquel Paris ouvrit ses portes.

Quelque temps auparavant, Henri IV. s'était fait sacrer dans la ville de Chartres, parce que les ligueurs étaient encore maîtres de Reims, et comme le plus grand nombre des Français professe la religion catholique, il avait renoncé au culte protestant, dans une cérémonie qui eut lieu à Saint-Denis, et que l'on nomma son ABJURATION.

[1] Feux de joie, *bon-fires.*

LE MARÉCHAL DE BIRON.

Depuis l'an 1594 *jusqu'à l'an* 1610.

Henri IV., s'étant rendu maître de Paris, fut bientôt après reconnu roi de toute la France, et depuis bien des siècles un si grand prince ne s'était pas assis sur le trône de Charlemagne, de Philippe-Auguste et de saint Louis : il accorda un généreux pardon à tous ses ennemis, et ne s'occupa plus que de faire du bien à ce pauvre peuple qui avait tant souffert sous les règnes précédents.

Je vous ai dit déjà que Henri, n'étant encore que roi de Navarre, était devenu le mari de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX., peu de jours avant les massacres de la Saint-Barthélemy ; il semblait que le ciel n'eût point approuvé cette union contractée sous

de si tristes auspices, et ces deux époux, qui ne s'aimaient guère, vécurent presque toujours éloignés l'un de l'autre.

D'un commun accord, ils sollicitèrent du pape la dissolution de ce mariage, et le souverain pontife y consentit, parce qu'il se trouva que Henri et Marguerite étaient cousins. Alors le roi demanda la main d'une belle princesse italienne nommé Marie de Médicis, qui était parente de la reine Catherine, dont je vous ai tant parlé sous les règnes de François II. et de Charles IX. : Marie de Médicis fut donc amenée en France, où le roi, après l'avoir épousée, la fit asseoir à côté de lui sur son trône.

Les rois sont ordinairement entourés de flatteurs et de courtisans, mais il appartenait à Henri IV. d'avoir de véritables amis: c'étaient BIRON, dont le père était mort en combattant pour son service; MORNAY, l'homme le plus sévère et le plus irréprochable du royaume; d'AUBIGNÉ, qui n'avait jamais quitté Henri ni dans ses revers, ni dans les victoires; et enfin SULLY, sujet fidèle, ami sincère, ministre intègre, dont la vie tout entière fut employée à servir la France en servant le roi.

De ces quatre hommes précieux qui entouraient le monarque de leur affection, un seul causa à cet excellent prince le plus vif chagrin qu'il pût éprouver: ce fut Biron, le plus jeune de tous, que Henri IV. avait vu grandir sous ses yeux, et qu'il aimait comme un fils, malgré son caractère léger, inquiet et ambitieux.

Le roi l'avait comblé de dignités et de récompenses de toute espèce, et pourtant Biron n'était pas encore satisfait; il aurait voulu encore de plus grands honneurs et de plus grandes richesses; une couronne royale ne lui eût point paru trop pesante, et il eut la folie de se lier avec les ennemis de son bienfaiteur, qui flattèrent cette ambition ridicule; mais il lui arriva précisément ce qu'un malheureux dévoré d'une fièvre

ardente éprouverait s'il se précipitait dans un fleuve, c'est-à-dire qu'il se perdît entièrement.

Henri fut averti des liaisons criminelles de Biron, et d'abord il n'en voulut rien croire, tant ce jeune étourdi lui était cher : il fallut pourtant à la fin qu'il se rendît à l'évidence, et il fut contraint de le livrer à des juges, qui le condamnèrent à mort, comme coupable de trahison envers le roi et l'État.

Une chose trop ordinaire dans le monde, c'est de voir ceux qui tombent dans la mauvaise fortune abandonnés des personnes mêmes qui paraissaient leur être le plus attachées, comme si le malheur était contagieux ; aussi Biron, naguère encore si vanté, si recherché, si flatté, dut-il n'être point surpris de n'entendre aucune voix s'élever pour le défendre dès qu'il fut accusé. Mais comment quelqu'un aurait-il pu parler en sa faveur, lorsqu'il fut le premier à abandonner sa propre cause ? au lieu de montrer un juste repentir des desseins coupables qu'il avait formés, et d'implorer sa grâce du roi, qui ne la lui aurait pas refusée, il prétendit que l'on avait employé des sortiléges pour le faire manquer à ses devoirs ; et je puis vous assurer qu'il était bien ridicule d'entendre un maréchal de France, qui avait exposé sa vie dans tant de batailles, soutenir sérieusement qu'il avait été ensorcelé pour mal faire.

Dès ce temps-là il n'y avait plus une personne raisonnable qui pût conserver une pareille croyance, et Biron faisait alors comme ces enfants menteurs, qui, lorsqu'ils ont commis quelque faute, donnent pour se justifier des raisons qu'ils ne croient pas eux-mêmes.

Cette pitoyable excuse ne put pas sauver le malheureux maréchal, et Henri, tout prêt à pardonner, attendit vainement que Biron lui fît demander sa grâce.

Pendant ce temps le royaume devenait plus florissant qu'il n'avait jamais été : le roi, secondé par les talents

et la probité de Sully, s'occupait à réparer les désastres des guerres civiles ; le peuple était heureux, et célébrait partout les louanges du roi par des chansons qui sont parvenues jusqu'à nous, et dont la plus connue est celle de VIVE HENRI IV !

En voyant cette prospérité d'un grand peuple le bon roi souriait de plaisir, et souvent il répétait qu'il ne serait content que lorsque le dimanche chaque paysan de France pourrait mettre la poule au pot.

Malheureusement tout le monde n'appréciait pas également les bienfaits du roi, et il était bien difficile qu'après tant de troubles il ne restât pas quelques mécontents dans le royaume.

Le roi, peu de temps après s'être rendu maître de Paris, pour satisfaire les calvinistes, indignés de son abjuration, leur avait accordé la possession de plusieurs villes fortes de France, où ils pouvaient exercer librement leur religion. Bientôt il leur permit, sous de certaines conditions, de se livrer dans toute l'étendue du royaume à l'exercice de leur culte, par une ordonnance que l'on nomma l'ÉDIT DE NANTES, parce qu'elle fut rendue dans cette ville, où l'on montre encore la maison que ce prince habitait alors. Mais cette concession irrita de nouveau quelques vieux ligueurs qui ne pouvaient se consoler d'être soumis à un roi qu'ils avaient repoussé de toutes leurs forces pendant si longtemps, et beaucoup d'entre eux continuèrent à nourrir secrètement des projets de haine et de vengeance.

Depuis quelques mois Henri paraissait triste, rêveur, et agité de noires pensées, qui ne lui étaient point ordinaires ; quoiqu'il fût en parfaite santé, qu'il vît croître sous ses yeux deux fils que lui avait donnés la reine Marie de Médecis, et que tout semblât lui sourire, il ne cessait de parler de sa mort prochaine, comme si c'eût été malgré lui.

Ces funestes pressentiments ne tardèrent pas à se réaliser dans le moment qu'il se préparait encore à

faire la guerre contre les Espagnols, ces anciens ennemis de la France, qui avaient tant contribué à prolonger les troubles de la ligue.

Le lendemain de cette fête, le roi, après avoir dîné assez tristement au Louvre, était monté dans son carrosse pour aller visiter Sully, avec six seigneurs qui l'accompagnaient ordinairement: arrivé dans la rue DE LA FÉRONNERIE, l'une des plus fréquentées de Paris à cette époque, la voiture se trouva tout-à-coup arrêtée par un embarras de charrettes, et un homme s'étant élancé lestement sur le marche-pied du carrosse, frappa de deux coups de couteau dans le cœur cet excellent prince, qui expira sur-le-champ.

Ce misérable, dont le nom doit être à jamais en exécration à tous les Français, s'appelait RAVAILLAC; comme stupéfait du crime affreux qu'il venait de commettre, ce monstre resta immobile dans la rue, tenant encore le couteau ensanglanté, et les gardes du roi, l'ayant saisi, l'auraient mis en pièces, si on ne l'eût pas arraché de leurs mains.

Il fallut donc que le cortége reprît tristement le chemin du Louvre, où le désespoir que manifestèrent tous les domestiques du roi ne fut que le prélude du deuil qui se répandit bientôt sur la France entière. L'exécrable Ravaillac subit quelques jours après un supplice horrible, qu'il avait bien mérité en perçant ainsi le cœur du meilleur des rois.

LE CARDINAL RICHELIEU.

Depuis l'an 1610 *jusqu'à l'an* 1643.

Il n'y avait pas eu de roi appelé Louis depuis le bon Louis XII., surnommé le Père du peuple; et le

dauphin, fils aîné de Henri IV., qui n'avait que huit ans et demi lorsqu'il parvint au trône, prit le nom de Louis XIII.

Toutes les fois que le roi n'est pas âgé de treize ans au moins, on dit qu'il est en minorité, et il est d'usage en France de former une régence jusqu'à ce que le jeune monarque ait atteint cet âge : vous pouvez vous souvenir que cela se passa ainsi pendant l'enfance de saint Louis, et je dois vous faire remarquer que les temps de minorité ne sont presque jamais heureux ni tranquilles, parce que les hommes turbulents, comme il y en a toujours dans un grand État, n'ont jamais autant de respect pour les régents que pour le roi lui-même.

La reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV., fut nommée régente du royaume, ainsi que l'avait été la reine Blanche ; mais elle n'eut pas, comme cette princesse, la sagesse et le bonheur de faire prospérer l'État.

Lorsque Marie de Médicis était arrivée d'Italie pour épouser le roi Henri IV., elle avait mené avec elle une dame nommée Léonore Galigaï, qui était fort laide, mais qui avait tant d'esprit et d'amabilité que la reine ne put se décider à la renvoyer dans son pays, et demanda au roi la permission de conserver Léonore auprès d'elle : Henri n'aimait guère cette dame, dont le caractère lui inspirait de la défiance ; mais, cédant aux prières de la reine, il lui permit de la garder à son service.

Vers le même temps un gentilhomme italien nommé Concini, vint aussi à la cour de France, et quoique Léonore ne fût point belle, comme elle était riche et spirituelle, il demanda sa main, qu'elle lui accorda : Concini lui-même était un très-bel homme, qui s'exprimait avec tant d'élégance et de facilité que la reine elle-même prenait un plaisir extrême à l'entendre.

Ces deux adroites personnes, dès qu'elles furent unies, devinrent les confidents intimes de cette princesse,

même pendant la vie du roi Henri, et lorsque Marie fut devenue régente, il n'y eut pas de richesses ni de faveurs dont elle ne les comblât, jusqu'à donner à Concini le titre de Marquis d'Ancre, et la dignité de maréchal de France, qui ne s'accorde ordinairement qu'à de braves officiers qui ont commandé les armées dans des batailles, et pourtant le nouveau marquis n'avait jamais fait la guerre.

Une si haute faveur étonna tout le monde, et inspira tant d'orgueil au maréchal et à sa femme, qu'ils manquèrent souvent aux plus simples égards de la politesse envers les plus grands personnages de l'État; car il y a des gens qui s'imaginent que la puissance et la richesse les dispensent de l'honnêteté[1] que l'on doit à chacun, ce qui n'est certainement pas vrai; et je dois même vous dire, à ce sujet, que rien ne distingue mieux les personnes élevées en dignité, que des manières affables et polies envers tous ceux qui les approchent.

Les deux favoris de la régente ne se conduisirent point ainsi: après avoir éloigné du nouveau roi les plus fidèles serviteurs de Henri IV., et Sully lui-même, cet ancien et irréprochable ami de son maître, ils crurent que désormais rien ne pourrait leur résister; mais quelques seigneurs de la cour, indignés de tant d'audace, devinrent leurs ennemis mortels, et ne manquèrent pas, pour leur nuire, de prévenir contre eux le jeune Louis XIII., qui approchait de l'époque de sa majorité, c'est-à-dire, du temps où il devait gouverner par lui-même.

Le roi prit donc de très-bonne heure des impressions défavorables sur des parvenus[2] contre lesquels il ne recevait que des plaintes, et plusieurs fois il témoigna le désir[3] d'en être débarrassé.

Il n'en fallut pas davantage pour perdre les Concini, dont l'arrogance ne connaissait plus de bornes: un jour que le maréchal d'Ancre rentrait au Louvre après un voyage, il fut tué par le capitaine des gardes du roi,

sur le pont même du château. Son corps, abandonné à la populace, fut traîné dans les rues, et bientôt après mis en pièces.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la douleur de la reine en apprenant cette nouvelle ; elle fondit en larmes et se désespéra, mais elle fut bien plus affligée encore, lorsque sa favorite Léonore fut séparée d'elle, et conduite devant les juges du Parlement, qui la condamnèrent comme sorcière à être brûlée vive.

Cette femme n'était pourtant pas plus sorcière que vous et moi, mais cette accusation était le plus souvent portée contre les gens qu'on voulait perdre, comme vous avez pu le voir plusieurs fois dans cette histoire : ce fut ainsi que Léonore Galigaï fut punie des dédains insultants dont elle avait accablé tant de gens qui valaient mieux qu'elle, et elle paya bien cher les faveurs dont elle avait été comblée.

Après la mort de ces malheureux, la reine, irritée contre tous ceux qui avaient été leurs ennemis, ne voulut plus rester à la cour, et elle se retira dans ce château de Blois dont il a été si souvent question[4] dans l'histoire de Henri III.

Louis XIII., qui eut ainsi le malheur d'être privé tout jeune encore des conseils de sa mère, était d'un caractère timide et défiant, qui ne lui permettait pas de répondre avec facilité à ceux qui l'approchaient ; il ne perdait cette timidité si fâcheuse pour un grand prince, qu'au milieu des périls de la guerre, où sa contenance assurée faisait reconnaître aux soldats le fils du Béarnais.

Abandonné à lui-même dans un âge où les hommes privés ont déjà beaucoup de peine à se conduire eux-mêmes, il fit choix d'un ministre qu'il chargea de tout le poids d'un si grand royaume, et qui entreprit de le faire prospérer. Ce ministre fut le CARDINAL DE RICHELIEU, dont le nom est à jamais célèbre par les services qu'il rendit à la France.

Lorsque Richelieu parvint à la tête des affaires, il

trouva la puissance royale menacée d'un grand danger. La plupart des seigneurs en France, profitant de la faiblesse de la reine-mère, et de l'esprit d'intrigue de Concini, s'étaient emparés du gouvernement des différentes provinces du pays, et ils espéraient qu'un jour ils pourraient s'en faire de petits royaumes, comme les ducs et les comtes l'avaient fait du temps de Charles-le-Chauve, ainsi que je vous l'ai raconté.

La reine Marie et Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII., prince jeune et aimable, mais faible et irrésolu, paraissaient disposés à favoriser l'ambition de ces seigneurs, et Richelieu comprit aussitôt que la monarchie française était perdue, si la haute noblesse, abattue avec tant de peine par Louis XI., se trouvait encore une fois en possession des provinces, comme au temps de la féodalité.

Alors ce profond politique, qui n'était pas comme Sully l'ami de son maître, connaissant l'incapacité de Louis XIII., résolut, pour en venir à son but, d'empêcher qui que ce fût de captiver la confiance du roi.

A cet effet il mit tout en œuvre pour le brouiller avec sa mère, qu'il força même de sortir du royaume, et il inspira au roi une défiance insurmontable contre Gaston son frère, dont il frappa les meilleurs amis sans que ce prince timide osât élever la voix en leur faveur. Enfin, voyant que tous les obstacles fléchissaient devant son inflexible volonté, jusqu'à celle du roi lui-même, et ne trouvant pas le Parlement assez docile à ses vues, il choisit des juges entièrement soumis à ses ordres, qui condamnèrent à la mort ou à l'exil plusieurs des principaux seigneurs du royaume, qu'il jugea les plus capables de résister à ses desseins.

En même temps, ce ministre habile, qui ne reculait jamais devant une injustice[5] lorsqu'il la croyait utile, signalait son administration par d'importantes améliorations : il favorisait le commerce en accordant à tous les Français le droit de vendre et d'acheter certaines marchandises, que la reine Marie de Médicis n'avait

accordé qu'à quelques-uns de ses favoris, et rendait l'autorité royale plus forte qu'elle n'avait jamais été en obligeant les seigneurs du royaume, dont un grand nombre vivaient encore dans leurs terres et dans leurs châteaux, à se montrer à la cour pour y servir le roi de leurs personnes et de leurs biens.

Ce fut encore Richelieu qui conçut l'idée de réunir les plus savants hommes du royaume, pour en former une société illustre, qui existe encore aujourd'hui sous le nom d'ACADÉMIE FRANÇAISE. Enfin il fit élever plusieurs édifices remarquables, qui embellirent la capitale, et créa un bon nombre d'établissements utiles, qui se sont conservés jusqu'à nos jours.

Les protestants, devenus plus inquiets depuis la mort de Henri IV., s'étaient retranchés dans la ville de LA ROCHELLE, l'une de celles que ce prince leur avait abandonnées autrefois, et ils y accueillaient tous les mécontents et les mutins, quels qu'ils fussent; Richelieu parvint à décider le roi à marcher contre eux avec une armée, il s'y rendit en personne, et dirigea lui-même les attaques contre cette place, dont il finit par se rendre maître après un long siége.

La reine, femme de Louis XIII., était Allemande; elle se nommait ANNE d'Autriche,[6] et c'était une bonne et vertueuse princesse. Son plus grand désir était d'avoir un fils qui pût porter un jour la couronne de France; mais bien des années s'étaient écoulées sans que ce souhait fût accompli.

Alors, comme au temps de Louis-le-Jeune, qui obtint ainsi du ciel la naissance de Philippe-Auguste, Louis XIII. ordonna dans tout le royaume des processions publiques pour solliciter ce bienfait, qu'il n'osait presque plus espérer.

Enfin la Providence accorda aux vœux de Louis cet enfant si désiré, et, comme Philippe-Auguste, il fut un de nos plus grands rois.

La naissance du fils de Louis XIII. ne tarda pas à

être suivie de celle d'un autre enfant, qui reçut le nom de Philippe, et le titre de duc d'Orléans.

Il faudra vous souvenir de ce prince, qui fut le chef de la maison d'Orléans, que le vœu de la nation a appelé au trône il y a quelques années, dans la personne de LOUIS-PHILIPPE Ier, roi des Français.

Richelieu, déjà parvenu à un âge avancé, semblait avoir atteint le but des efforts de sa vie entière, en abaissant l'orgueil de la noblesse française, lorsqu'il apprit que deux jeunes seigneurs de la cour, dont l'un surtout avait obtenu toute la confiance du roi, étaient parvenus à indisposer ce prince contre lui,[7] et il n'en fallut pas davantage pour qu'il résolût leur perte.

En effet CINQ-MARS et DE THOU (c'étaient les noms de ces deux jeunes gens), ayant eu l'imprudence de laisser apercevoir qu'ils espéraient que le cardinal serait bientôt congédié, Richelieu parvint à découvrir qu'ils avaient formé des liaisons coupables avec les ennemis du royaume, les fit condamner à mort par des juges dévoués à ses intérêts, et ordonna qu'ils eussent la tête tranchée sur la place publique de la ville de Lyon, ce qui fut exécuté sans que le faible Louis XIII. osât même élever la voix en faveur du jeune Cinq-Mars, le seul homme peut-être qu'il eût jamais aimé.

Richelieu lui-même était à Lyon, tandis que ces deux infortunés subissaient le dernier supplice ; il les y avait amenés sur le Rhône, dans un bateau traîné à la suite du sien, et il quitta cette ville le jour même où ils cessèrent de vivre. Il partit pour Paris, porté par ses gardes dans une espèce de litière si grande, qu'il s'y trouvait un lit, une table et une chaise pour asseoir une personne chargée de le désennuyer par sa conversation, pendant le voyage, qui dura plusieurs jours, car il y a plus de cent lieues de Lyon à Paris.

Les porteurs ne marchaient que tête nue, à la pluie comme au soleil; lorsque les portes des maisons et des villes se trouvaient un peu trop étroites

pour que cette énorme voiture pût y entrer commodément, on abattait des pans entiers de muraille, afin que le cardinal n'éprouvât ni secousses ni dérangement : partout sur son passage il voyait accourir une foule de gens que son immense pouvoir faisait trembler devant lui.

Ce fut ainsi qu'il arriva à Paris, où il habitait ce magnifique château que l'on nommait alors le Palais-Cardinal, et qui est aujourd'hui le Palais-Royal.

Cependant cet homme puissant était atteint d'une maladie mortelle, et son visage, décomposé par les progrès du mal, annonçait déjà une fin prochaine ; mais dans ce triste état il gouvernait encore, et ses ennemis, tout nombreux qu'ils étaient, n'osaient pas encore lever les yeux.

La même année qui avait vu Cinq-Mars et de Thou périr sur un échaufaud vit aussi les derniers moments de leur implacable ennemi, comme si la Providence n'eût pas voulu qu'il survécût à ces déplorables victimes de son ambitieuse jalousie.

La reine Marie de Médicis, dont il avait aussi troublé la vie en l'éloignant du roi son fils, le précéda de quelques mois seulement dans la tombe ; la veuve de Henri IV. finit ses jours dans l'exil, et Louis XIII. mourut peu de temps après, laissant la puissance royale aux mains d'Anne d'Autriche, sa femme, et la couronne de France sur le front d'un enfant de cinq ans : cet enfant était Louis XIV.

[1] Les dispensent de l'honnêteté, *exempt them from the courtesy.* [2] Sur des parvenus, *to upstarts.* [3] Il témoigna le désir, *he expressed a wish.* [4] Dont il a été si souvent question, *which was so often mentioned.* [5] Qui ne reculait jamais devant une injustice, *who never flinched from an unjust act.* [6] Autriche, *Austria.* [7] Etaient parvenus à indisposer ce prince contre lui, *had succeeded in setting that prince against him.*

LA FRONDE.

Depuis l'an 1643 *jusqu'à l'an* 1652.

C'est une charge si difficile à remplir, mes jeunes amis, que le gouvernement d'un grand royaume, que la reine Anne d'Autriche, qui se trouva régente après la mort de son mari, aurait été bien embarrassée si elle n'avait fait choix, comme Louis XIII., d'un ministre habile qui l'aidât de ses lumières et de ses conseils.

Le nouveau ministre était encore un cardinal; il était Italien d'origine, et se nommait **Mazarin**: c'était un homme adroit et spirituel, moins fier en apparence que Richelieu, mais tout aussi ambitieux et avide de domination; toutefois, comme il n'avait pas autant que ce dernier le talent de se faire craindre, c'était par son astuce et sa souplesse qu'il prétendait se faire obéir. Les plus grands seigneurs de la cour, qu'il accablait de caresses et de prévenances, en le voyant si doucereux, ne doutèrent pas qu'avec un pareil homme il ne leur fût aisé de se dédommager de tout ce qu'ils avaient souffert sous le précédent règne.

La plupart d'entre eux, en attendant qu'ils pussent lui arracher des provinces, l'obligèrent à mettre à leur disposition tous les trésors du royaume, et à vider dans leurs mains les coffres-forts que l'administration du grand cardinal avait laissés bien garnis d'écus.

Or, comme il n'y a point de trésor dont on ne trouve la fin lorsqu'on y puise sans cesse, il arriva un moment où Mazarin, se trouvant dans l'impossibilité de satisfaire tant de demandeurs insatiables, n'imagina pas de meilleur moyen de ramasser quelque argent que de frapper le peuple de nouveaux impôts, qui parurent d'autant plus lourds à supporter que c'étaient les plus pauvres gens qui devaient les payer.

C'était l'usage depuis un grand nombre d'années,

que, lorsqu'on établissait de nouveaux impôts sur les habitants du royaume de France, le parlement de Paris inscrivît d'abord sur un gros registre l'édit du roi qui ordonnait cet impôt. Cette formalité se nommait l'Enregistrement, et les juges du Parlement, avant d'y procéder, avaient soin d'examiner avec attention s'il était juste de faire payer au peuple la somme qu'on lui demandait.

Au temps dont je vous parle, mes bons amis, ce Parlement, dont vous avez vu l'origine obscure sous Saint-Louis, était devenu une véritable puissance dans l'État, comme l'étaient autrefois les barons français qui se rendaient dans les cours plénières. Ces légistes n'avaient point, comme les anciens seigneurs féodaux, des hommes d'armes et des châteaux forts pour résister aux ordres du roi, mais en refusant l'enregistrement, ils arrêtaient d'un seul mot l'effet de sa volonté.

Ce fut précisément ce qui arriva, lorsque Mazarin voulut établir cet impôt dont le pauvre peuple devait seul supporter toute la charge; les magistrats prirent pitié du sort de tant de misérables, et quand on leur présenta l'édit à enregistrer, la plupart d'entre eux s'y refusèrent absolument.

Dans ce cas, le seul moyen qui restât pour contraindre les magistrats à l'obéissance, était une cérémonie appelée un Lit de Justice, dans laquelle le roi devait venir lui-même faire inscrire en sa présence sur le registre l'édit repoussé, sans que personne eût alors le droit de s'y opposer. Il fallut donc que le petit Louis XIV., à cette époque âgé de sept ans seulement, fût conduit en personne par son ministre au Parlement, où l'on enregistra devant lui l'impôt qui excitait tant de mécontentements.

Cependant Mazarin ne borna pas là sa vengeance; dans sa colère contre le Parlement, auquel il ne pouvait pardonner sa résistance, il fit saisir par des gardes et mettre en prison quelques-uns des magistrats

qui s'étaient montrés les plus récalcitrants. Mais le peuple de Paris, indigné que l'on traitât ainsi ceux qui avaient voulu prendre sa défense, et excité sous-main[1] par ceux qui haïssaient le ministre, se révolta contre les troupes du roi, délivra quelques-uns des prisonniers, éleva de nouvelles barricades, et l'on vit alors se succéder plusieurs années de troubles et de cabales, où le Parlement se montra irréconciliable contre le cardinal.

D'un côté, les amis de la régente, à laquelle était confiée la garde du jeune Louis XIV., et de l'autre les ennemis de Mazarin, prirent les armes pour se combattre, et cela devint l'occasion d'une nouvelle guerre civile; mais celle-ci du moins ne prit pas le caractère atroce des fureurs de la Ligue. Le parti opposé à Mazarin se nomma LA FRONDE, et ceux qui l'adoptèrent furent qualifiés de FRONDEURS.

Si vous me demandiez quelle fut l'origne de cette dénomination bizarre, je vous dirais qu'elle leur fut donnée parce que, dans leurs querelles et leurs combats contre les Mazarins (c'était ainsi qu'on désignait les partisans du cardinal), ils imitaient les mouvements d'une troupe d'enfants qui s'avancent et se retirent tour-à-tour en lançant de petites pierres avec des frondes ce qui était un jeu à la mode dans ce temps-là.

Au milieu de ces dissensions, dont le motif apparent semblait être uniquement la haine que le Parlement portait au cardinal, on vit le moment où un grand changement allait s'accomplir dans le royaume. Les Français, qui avaient appris pendant les guerres de religion, à mesurer leurs forces entre eux, avaient compris que les seigneurs, qui prétendaient former une classe particulière dans l'État, n'avaient pas d'autres droits pour commander à leurs semblables que ceux qu'on voulait bien leur supposer, et ils avaient conclu qu'il y avait beaucoup de choses à changer aux anciens usages.

La reine elle-mème, à laquelle les plaintes générales

avaient été portées, permit au Parlement de préparer un édit de réformation qui satisfît à de si justes demandes; mais quelques grands, reprenant l'espérance de se rendre nécessaires à la faveur du trouble, ayant excité de nouvelles querelles, l'édit de réformation fut ajourné, et la guerre civile se ralluma.

Toutefois la guerre de la Fronde ne ressemble à aucune de celles que je vous ai racontées: le plus souvent on se battait le matin et l'on dansait le soir. Les frondeurs, pour se distinguer, portaient à leurs chapeaux des bouquets de paille; ils se vengeaient par des plaisanteries et des chansons de la puissance de Mazarin, et c'est probablement depuis ce temps-là que notre nation passe pour être frivole et disposée à rire de tout.

Quoiqu'on se battît en plaisantant, cela n'empêcha pas que l'on ne tuât beaucoup de monde de part et d'autre; la régente, qui était sortie de Paris avec le jeune roi, pour se retirer à Saint-Germain, fut longtemps sans pouvoir rentrer dans cette capitale,[2] et le cardinal Mazarin, dont la tête avait été mise à prix par le Parlement,[3] fut contraint de s'exiler du royaume; il n'y revint qu'au bout de plusieurs années, et mourut peu de temps après à Paris, où Louis XIV., qui venait d'atteindre sa majorité, prit enfin les rênes de l'état.

[1] Sous-main, *secretly.* [2] Fut longtemps sans pouvoir rentrer dans cette capitale, *could not return to that capital for a long time.* [3] Dont la tête avait été mise à prix par le Parlement, *upon whose head a price had been set by the parliament.*

LES FÊTES DE LOUIS XIV.

Depuis l'an 1652 *jusqu'à l'an* 1678.

Lorsque Louis XIV. commença à régner par lui-même, mes jeunes amis, le royaume offrait un aspect qu'il n'avait jamais présenté à aucune autre époque de notre histoire: il n'y avait plus d'assemblées générales comme sous les rois franks de la première et de la seconde dynastie; les barons français ne se réunissaient plus en cours plénières comme sous les premiers Capétiens; on avait perdu l'usage de ces États généraux qui avaient joué un si grand rôle sous les Valois; les restes de la féodalité avaient été abattus par Richelieu, et la puissance parlementaire s'était épuisée dans sa lutte contre Mazarin. Il n'existait donc plus en réalité aucun des moyens de gouvernement que nous avons vus jusqu'ici pratiqués chez les Français.

Eh bien! ce fut un roi jeune, beau, aimable et spirituel, que jusqu'alors on avait tenu à l'écart à cause de sa jeunesse, qui mit sa volonté à la place de tous les anciens soutiens de la vieille monarchie: à sa vue tous les partis fatigués, se turent et se réunirent, et sa présence seule à la tête des affaires rétablit en peu de jours la tranquillité du royaume, que la fronde avait troublé depuis si longtemps.

A la vérité ce jeune roi, qui se présentait au peuple orné de tant de qualités brillantes, annonçait en même temps un grand courage et un caractère ferme et généreux. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Espagne, Louis voulut partager la gloire de ses généraux, qui repoussaient les ennemis de toutes parts; le prince DE CONDÉ, cousin du roi, et le maréchal DE TURENNE, les deux plus illustres guerriers de ce temps, virent le jeune monarque s'avancer sans émotion au milieu des plus grands périls, et chacun reconnut en

lui le digne petit-fils de Henri IV. Les Espagnols furent vaincus, et leur roi donna sa fille en mariage à Louis XIV., pour faire cesser la guerre entre les deux nations.

Il ne faut pas croire cependant, mes enfants, qu'il suffise à un roi de montrer du courage à la guerre; cette qualité est belle et glorieuse sans doute, mais elle cause trop de calamités aux peuples, et c'est surtout par la paix qu'un prince sage peut faire prospérer son royaume.

Louis XIV. aimait les fêtes et la magnificence; il y avait à peu de distance de Paris un endroit où il prenait souvent le plaisir de la chasse; le roi conçut la pensée d'y créer un vaste palais, et d'admirables jardins; il n'épargna ni dépenses ni travaux pour y parvenir, et VERSAILLES s'éleva comme par enchantement dans un lieu où auparavant l'on ne voyait que des bois et des marais.

Ce fut dans les bosquets de ce magnifique séjour, comparable aux palais dont parlent les contes de fées, que le roi voulut donner des fêtes tout-à-fait magiques, où il invita les plus grands seigneurs et les plus belles dames de sa cour; et tant qu'elles durèrent, les courses de bagues, les carrousels, les danses, les spectacles et les banquets se succédèrent sans interruption.

L'un de ces festins, qui se donnait dans une salle de verdure, fut éclairé par plus de deux cents flambeaux de cire blanche, que tenaient en main autant de personnes masquées, et par un nombre infini de girandoles d'or et d'argent.

Tout-à-coup parurent dans cette salle les Quatre Saisons, vêtues chacune suivant son caractère, et montées, le Printemps, sur un beau cheval d'Espagne; l'Été, sur un éléphant; l'Automne, sur un chameau; et l'Hiver, sur un ours. Le premier avait à sa suite douze jardiniers; le second, douze moissoneurs; le troisième, douze vendangeurs; et le dernier, douze

vieillards. Chacun de ces personnages portait sur sa tête un grand bassin rempli de fruits et de mets conformes à la saison qu'il accompagnait.

On vit ensuite des bergers et des chasseurs, placés sur une montagne roulante et couverte d'arbres, déposer sur une table magnifiquement ornée les tributs de leurs troupeaux et de leur chasse; en même temps on entendit une musique harmonieuse, et le roi, la reine et les dames qu'il avait invitées, vinrent prendre place à cette table sur des siéges élégants.

Une autre fois, pour amuser un jeune prince étranger qui venait visiter la cour du grand roi, on servit un somptueux déjeûner dans la belle forêt de Marly, voisine de Versailles, auprès de laquelle s'élevait alors un élégant château royal; tout-à-coup, un cerf lancé près de la feuillée passa comme par hasard sous les yeux du prince; cette vue excita en lui un mouvement involontaire, car il se plaisait singulièrement à la chasse: "Oh! oh! s'écria-t-il, si j'avais des chiens!" Et aussitôt une meute de chiens traversa la route, et s'élança après le léger animal. Le prince, dans son transport, ajouta qu'il voudrait bien avoir un cheval pour les suivre, et il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, que des chevaux parurent, non-seulement pour lui, mais pour tous les seigneurs qui l'accompagnaient.

Cependant le soin de ses plaisirs ne faisait pas négliger à Louis XIV. celui de sa gloire; en même temps qu'il aimait à s'entourer de prestiges et de majesté, il savait se faire respecter des nations étrangères; il ajoutait au royaume l'Alsace et la Franche-Comté, deux riches provinces qui avaient autrefois appartenu à l'empire de Charlemagne; il ouvrait en France de larges routes et de nouveaux canaux pour la facilité des communications et du commerce; il fondait l'hôtel des Invalides, destiné à recueillir et à récompenser des soldats blessés ou devenus infirmes en servant leur pays; il ordonnait que le Louvre devînt un des plus magni-

fiques palais du monde, et multipliait dans tout le royaume les édifices somptueux et utiles.

Je dois vous dire aussi que ce grand roi, qui régna plus longtemps que tous ces prédécesseurs, vit se former autour de lui une réunion d'hommes tels que jamais aucun autre pays ni aucune autre époque n'ont offert un pareil assemblage de talents et de grands caractères. Il eut pour généraux le grand Condé, le maréchal de Turenne, VAUBAN et VILLARS ; pour ministres, COLBERT et LOUVOIS ; pour ordonnateurs de ses fêtes, un CORNEILLE, un RACINE, un MOLIÈRE, qui ont enrichi le théâtre français d'une foule de chefs-d'œuvre ; pour prédicateurs, un MASCARON, un BOURDALOUE, un BOSSUET, un MASSILLON, qui seuls peut-être eurent le droit, au nom de la religion, de lui parler sans flatterie. Je n'en finirais pas si je voulais vous nommer tous les grands génies, tous les talents supérieurs, toutes les illustrations,[1] qui se trouvèrent réunis sous ce règne, que l'on a nommé le SIÈCLE DE LOUIS XIV., parce qu'il fut en effet le contemporain de tous ces personnages célèbres.

[1] Toutes les illustrations, *all the distinguished individuals.*

LE MASQUE DE FER.

Depuis l'an 1678 *jusqu'à l'an* 1715.

Du temps de ce grand prince il y avait un prisonnier dont l'histoire est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de vous en dire quelque chose. Tout le monde ignorait son nom et son pays, et on ne l'appelait que l'HOMME AU MASQUE DE FER, parce qu'en effet

il avait sans cesse la tête couverte d'un masque de ce métal, qui dérobait son visage à tous les regards.

Quelques personnes assuraient que ce prisonnier avait un air noble et des traits majestueux, qui lui donnaient une grande ressemblance avec Louis XIV., mais elles ne parlaient ainsi que par conjecture, car on ne laissait approcher qui que ce fût de ce personnage, qui sans doute était bien important à cacher à tous les yeux, puisque sa vie entière s'écoula dans une étroite prison.

Tous ceux qui le servaient ne lui parlaient jamais qu'avec les signes du respect et de la soumission, quoiqu'ils ignorassent comme les autres son nom et sa dignité; le gouverneur du château où il était enfermé n'approchait de son prisonnier que le chapeau à la main, et ne lui refusait rien de ce qui pouvait lui être agréable ou utile. Ce gouverneur savait probablement quel était ce mystérieux captif; mais il aurait mieux mourir que de laisser pénétrer un secret si important.

L'Homme au masque de fer, quel qu'il fût, passait bien tristement sa vie entre quatre murailles, dont il ne sortait que rarement pour se promener sur la plateforme d'une tour élevée, où il était constamment accompagné du gouverneur, et surveillé par des gardes: c'était alors surtout que son visage était couvert du redoutable masque. Toutes les douceurs, tous les respects dont il était entouré, lui semblaient à charge,[1] et il ne désirait que la liberté, le seul bien qu'il ne devait jamais connaître.

Pendant un grand nombre d'années cet inconnu fut enfermé dans un château situé aux îles SAINTE-MARGUERITE, sur la Méditerranée, et à peu de distance des côtes de France; et de l'étroite croisée de sa prison il voyait les flots de la mer battre le pied de la tour qu'il habitait, et les vaisseaux passer rapidement à la vue de son triste séjour: c'était là son unique amusement, quoiqu'il ne manquât pas de livres et d'in-

struments de musique, dont il savait tirer des sons mélodieux, mais toujours tristes ; rien ne lui paraissait digne d'envie comme le sort de ces matelots, qui, sur un frêle navire, allaient parcourir le monde entier, tandis que toute son existence, à lui, devait se consumer dans une chambre de dix pas de longueur.

Un jour, il conçut le désir de faire connaître son sort à quelque être humain, non pas dans l'espoir d'être délivré, mais parce que les malheureux trouvent une grande douceur à savoir que quelqu'un compatit à leur peine. Comme on ne lui laissait ni plume, ni encre, ni crayon, il prit un des plats d'argent dans lesquels on lui servait ses repas, et y grava, avec la pointe d'un couteau, son nom et l'histoire de sa vie.

Cela fait, il profita d'un moment où il se trouvait seul pour jeter à travers les barreaux de sa croisée le plat d'argent, qui tomba dans la mer.

A quelque temps de là un pêcheur qui avait tendu ses filets non loin du pied de cette tour fut tout étonné, en les retirant, d'y trouver quelque chose de lourd : c'était le plat d'argent du Masque de fer, et comme cet homme simple ne savait pas lire, il pensa que ce plat était tombé par mégarde dans les flots, et se hâta de le reporter au gouverneur dans l'espoir d'une récompense.

Celui-ci n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur l'écriture de son prisonnier, qu'il devint pâle et tremblant, car c'était là le secret dont il devait répondre sur sa tête.[2] Il fixa attentivement le pêcheur étonné,[3] et lui demanda d'une voix émue s'il savait ce qui était écrit sur ce plat. Cet homme lui répondit ingénument qu'il ne savait pas lire, et qu'il n'avait fait part à personne de sa rencontre. Alors le gouverneur parut soulagé d'une grande crainte, et après avoir donné une somme d'argent au pauvre pêcheur, il le renvoya en lui disant qu'il était bien heureux de ne pas savoir lire.

Peu de temps après cet événement l'Homme au masque de fer fut amené à Paris, dans une forteresse

que l'on nommait la Bastille, et qui était située à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui une fontaine formée par un éléphant colossal; il y passa de longues années, et mourut sans que l'on ait jamais pénétré le secret de son existence.

Louis XIV., qui sans doute portait un immense intérêt au mystère dont ce personnage fut toujours enveloppé, mourut au château de Versailles douze ans après lui, et la fin de ce règne si long et si glorieux fut marquée par de grands revers, et aussi par de grandes fautes.

Ce prince, qui aimait trop la guerre, comme il le dit lui-même à ses derniers moments, voulut faire asseoir son petit-fils sur le trône d'Espagne, auquel il était appelé par le testament du dernier roi de ce pays, et il y parvint en effet, non sans d'énormes sacrifices, car il eut à combattre l'Europe entière; mais il causa ainsi une partie des malheurs qui troublèrent les dernières années de son règne.

Dans sa vieillesse, Louis oublia ce que son aïeul Henri IV. devait au protestants, et ce qu'il leur avait promis par son édit de Nantes; il révoqua cet acte de la sagesse d'un bon roi, et un nombre infini de ces religionnaires, pour fuir de nouvelles persécutions, se retirèrent dans les pays étrangers, où ils portèrent leurs richesses et leur industrie.

Je dois vous répéter ici un mot de ce grand prince au moment même où il sentait la mort s'approcher: sa chambre était remplie des princes de sa famille et des gens de sa maison, et il remarqua auprès de son lit plusieurs de ses domestiqucs qui pleuraient à chaudes larmes, car ils ne pouvaient se persuader qu'un maître qui les avait vus naître ne dût pas aussi les voir mourir: "Aviez-vous cru," leur dit Louis avec douceur, "que les rois étaient immortels?"

C'est que ce puissant monarque, qui avait passé toute sa vie au milieu des pompes royales, savait que Dieu seul est éternel.

[1] Lui semblaient à charge, *appeared to him a burden.* [2] Car c'était là le secret dont il devait répondre sur sa tête, *as he was to be respon sable for that secret with his head.* [3] Il fixa attentivement le pêcheur étonné, *he intently fixed his eyes upon the astonished fisherman.*

LOUIS XV.

Depuis l'an 1715 *jusqu'à l'an* 1775.

L'un des plus grands malheurs qui accablèrent la vieillesse de Louis XIV., que l'on nomme aussi Louis-le-Grand à cause des glorieux événements qui signalèrent son long règne, fut certainement la perte du Dauphin son fils, et celle du duc de Bourgogne, l'aîné des enfants de ce prince, qui était appelé par sa naissance à succéder à son aïeul.

Le duc de Bourgogne, mes jeunes amis, avait été élevé par les deux hommes les plus habiles et les plus vertueux de ce temps, le duc de Beauvilliers et Fénélon, archevêque de Cambrai, qui composa pour l'instruction de son élève un livre admirable, que vous lirez certainement lorsque vous serez plus âgée, et je dois vous dire que jamais enfant ne profita mieux des leçons de ses maîtres.

Ce jeune prince, qui depuis la mort de son père portait le titre de dauphin, avait reçu de la nature le caractère le plus aimable ; il avait un esprit vif et pénétrant, et une application continuelle à ses devoirs ; il était doux, modeste, affable, compatissant envers les malheureux, et pour trouver une piété aussi sincère et aussi touchante que la sienne, il aurait fallu remonter jusqu'à Saint-Louis.

Avec cela, son âme élevée était capable de tous les sentiments nobles et touchants, et quoiqu'il n'aimât pas la guerre, à cause des malheurs qui en sont insépar-

ables, il n'en montrait pas moins un grand courage et une intrépidité peu commune,[1] lorsqu'il était obligé de la faire.

Cet excellent prince étant un jour pressé par une foule de pauvres qui connaissaient sa bienfaisance, et leur ayant déjà distribué tout son argent, détacha une magnifique croix de diamants que le roi lui avait donnée, et la fit vendre par un de ses domestiques, pour en partager le prix à ces malheureux : "Allez," dit-il à ce domestique en la lui remettant, "et faites, suivant le précepte de l'Évangile, que ces pierres deviennent du pain."

Tant de vertus, mes enfants, promettaient aux Français un règne paisible, et peut-être un demi-siècle de bonheur ; mais le duc de Bourgogne ne devait pas porter cette couronne ; en un mois de temps, ce prince, sa femme, l'aîné de leurs fils, périrent d'une cruelle maladie, et jamais personne n'emporta dans la tombe tant d'espérances et tant de regrets.

Louis XV. était le fils de ce bon prince, et par conséquent l'arrière-petit-fils[2] de Louis-le-Grand. Comme il n'avait que cinq ans lorsque, par la mort de son père il se trouva appelé au trône, il fallut, suivant l'ancien usage, nommer un régent pour gouverner le royaume jusqu'à ce que le jeune monarque eût atteint sa quatorzième année, et le choix du Parlement tomba sur le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV., et l'un des ancêtres de notre roi Louis-Philippe.

Lorsque Louis XV. fut devenu grand, il parut à tout le monde si beau, si aimable, si affable envers le peuple, que la France crut voir renaître en lui les meilleurs rois dont je vous ai raconté l'histoire ; et en effet, si ce jeune prince n'eût jamais écouté les mauvais conseils de cette foule de courtisans qui se plaisent à tromper les rois pour profiter de leurs erreurs, son règne n'eût pas été moins glorieux que celui de Louis XIV.

Pendant un voyage qu'il fit à Metz en Lorraine,

province qu'il venait de réunir à la France, Louis tomba si dangereusement malade qu'en peu de jours il fut aux portes du tombeau. A cette triste nouvelle la douleur du peuple ne peut se dépeindre : on ne voyait de tous côtés que des gens qui se rendaient en foule dans les églises pour demander à Dieu la conservation des jours du jeune roi. La Providence parut exaucer les prières de tout ce peuple ; Louis échappa contre toute attente au danger qu'il avait couru, et la joie publique éclata par tant de transports, qu'il reçut dès ce moment le surnom de BIEN-AIMÉ.[3]

Il semblerait, mes jeunes amis, que ce titre, qui rappelait à Louis XV. tout l'amour que lui portait un peuple généreux, aurait dû lui inspirer le désir de s'en rendre digne ; mais il n'en fut point ainsi, et tandis que la nation française, qui depuis le règne de Louis-le-Grand était devenue la plus polie et la plus éclairée de l'Europe, se plaçait au premier rang parmi les peuples du monde, elle voyait avec douleur son roi se livrer à une honteuse oisiveté dans ses palais de Versailles et de Marly, entouré de courtisans habiles à lui déguiser les besoins de son peuple, et confiant au hasard et à l'inexpérience de quelques ministres spirituels, mais imprudents, les destinées de cette grande nation. Dans les carosses dorés où prenait place cette cour splendide, mais efféminée, on aurait eu peine à reconnaître le successeur des rois chevelus, environnés de cette pompe rude et guerrière qui avait rendu, pendant tant de siècles, le nom français redoutable à tous les peuples de la terre.

Cependant une circonstance parut jeter quelque éclat sur cette époque dépouillée de tout ce qui avait fait autrefois la force et la gloire de la monarchie, ce fut lorsque les Anglais ayant de nouveau déclaré la guerre à la France, le roi s'arracha à cette cour à laquelle il avait déjà fait tant de sacrifices, et se rendit lui-même à son armée, que commandait le maréchal DE SAXE, général intrépide et expérimenté.

Les deux armées se rencontrèrent auprès d'un village de Flandre nommé FONTENOY, où se livra une terrible bataille : un grand nombre de braves soldats restèrent sur la place de part et d'autre, et la victoire demeura aux Français malgré le courage opiniâtre de leurs ennemis.

Quoique cette bataille de Fontenoy soit déjà fort ancienne, il n'y a pas encore bien longtemps qu'il existait à l'Hôtel des Invalides[4] de Paris un vieux soldat qui y avait combattu.

Louis XV. montra beaucoup de résolution et de fermeté dans cette journée, dont le succès fut dû aux talents et au courage du maréchal de Saxe, qui, atteint en ce moment d'une dangereuse maladie, se fit porter, pendant tout le combat, dans une litière attelée de deux chevaux, partout où il y avait du danger, voulant que, s'il devait mourir, le dernier jour de sa vie fût encore utile à la France.

La victoire de Fontenoy fut le dernier éclair de gloire que jeta le règne de Louis XV., qui, tout le reste de sa vie et même dans un âge avancé, ne s'occupa plus que de ses plaisirs : mais il ne faut pas croire pour cela que la molesse de ce règne ait énervé notre nation tout entière, car ce fut au contraire dans ce temps, que l'on vit renaître au milieu d'elle les précieux germes du patriotisme qui avait tant honoré autrefois les bourgeois des anciennes communes de France.

Le roi Louis XV. dans sa vieillesse, mes bons amis, eut comme Louis-le-Grand, la douleur de survivre au fils qui devait lui succéder dans l'ordre de la nature, prince dont la vie entière avait fait concevoir aux Français les plus belles espérances.

Ce dauphin, dont les vertus rappelaient celles du duc de Bourgogne, eut un jour dans une partie de chasse le malheur de blesser par accident un de ses écuyers, et il s'en montra si affligé que quelqu'un, le voyant au désespoir, crut le consoler en l'assurant que la blessure de l'écuyer ne paraissait point mortelle : " Faudrait-il

donc, s'écria-t-il, que j'eusse tué un homme pour être dans la douleur?" Depuis ce temps, cet excellent prince renonça entièrement au plaisir de la chasse, qu'il aimait passionément avant cet accident, et jamais on ne put le faire changer de résolution.

Une autre fois, ayant fait apporter devant le DUC DE BERRI, son fils aîné, et devant ses jeunes frères, le registre où l'on inscrit tous les enfants lorsqu'ils sont baptisés, il fit remarquer à ces petits princes que leurs noms y étaient écrits à côté de celui des pauvres et des artisans:

"Vous voyez," ajouta-t-il, "que la religion et la nature mettent tous les hommes au même niveau; la vertu seule apporte en eux quelque différence, et il ne suffit pas d'être grand aux yeux des peuples, mais il faut encore l'être aux yeux de Dieu."

Comme le duc de Bourgogne avec lequel il avait tant de ressemblance, ce vertueux dauphin ne porta point sur le trône ces précieuses qualités.

[1] Il n'en montrait pas moins un grand courage et une intrépidité peu commune, *he did not shew the less on that account great courage and uncommon intrepidity*. [2] Arrière-petit-fils, *great-grandson*. [3] Bien-Aimé, *beloved*. [4] L'Hôtel-des-Invalides, *an hospital for disabled soldiers, similar to Chelsea Hospital*.

LA MORT DE LOUIS XVI.

Depuis l'an 1774 *jusqu'à l'an* 1793.

Le duc de Berri, fils de cet illustre dauphin dont la mort trompait tant d'espérances, était encore dauphin lui-même lorsqu'il devint l'époux de MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, l'une des plus belles et des plus aimables princesses que l'on eût jamais vues.

Les noces de ces époux,[1] que leurs grâces et leur jeunesse faisaient aimer de tout le monde, furent célébrées à Paris par des fêtes magnifiques, dont le goût s'est toujours conservé en France depuis Louis XIV.; mais ces fêtes furent troublées par un événement qui sembla présager un avenir sinistre aux princes aimables qui en étaient l'objet.

On tirait un superbe feu d'artifice[2] sur cette vaste place qui sépare le jardin des Tuileries des Champs-Élysées, et, suivant l'usage, une foule immense de peuple s'était réunie dans ce lieu pour jouir d'un si beau spectacle. Tout-à-coup, au milieu de cette multitude rassemblée pour des réjouissances, des cris de douleur se font entendre,[3] des gémissements leur succèdent; la foule épouvantée veut fuir, et le désordre s'accroît par le nombre infini de personnes qui sont renversées et foulées aux pieds.[4] On dit que dans ce moment des scélérats, dans l'espoir de dépouiller les victimes, tendirent des cordes où une infinité de personnes s'engagèrent les pieds[5] et tombèrent: ces malheureux ne pouvant plus se relever furent écrasés par ceux qui venaient après eux, et plusieurs centaines de cadavres demeurèrent sur la place.

En apprenant ces affreux désastres, les cœurs du dauphin et de la dauphine furent brisés de douleur; ils se hâtèrent de faire porter des secours et des consolations aux parents de ceux qui avaient péri d'une manière si déplorable; mais ces bons princes ne purent jamais se consoler des malheurs que les fêtes de leur mariage avaient occasionés.

Peu de temps après cet événement le roi Louis XV. mourut, et le jeune dauphin en montant sur le trône prit le nom de Louis XVI. Ce prince était certainement un des plus honnêtes hommes de son royaume, mais il vivait dans un temps où des vertus modestes ne suffisaient pas pour savoir régner.

Les Français de cette époque ne ressemblaient plus en aucune façon à ces Franks, grossiers et ignorants,

qui, ne connaissant que l'emploi de la force, n'estimaient que la valeur guerrière. Depuis deux cents ans environ, notre nation était devenue la plus aimable, la plus polie, et la plus éclairée de toutes celles de l'Europe.

Il n'y avait plus de serfs en France; les plus grands seigneurs, au lieu d'imiter la rudesse des anciens châtelains féodaux, se faisaient un devoir de traiter leurs vassaux avec douceur, et aucun d'eux ne s'imaginait plus que ses inférieurs dussent vivre et mourir pour son bon plaisir.

En même temps la voix de l'humanité s'était fait entendre envers les hommes même les plus criminels. L'un des premiers soins de Louis XVI., en montant sur le trône, avait été d'interdire l'usage de ces effroyables tortures, dont nous avons vu plusieurs exemples dans cette histoire, et désormais personne ne pouvait être soumis aux épreuves cruelles de l'eau et du feu, restes de l'ancienne barbarie.

Presque tous les habitants des villes apprenaient à lire et à écrire, et chacun s'efforçait d'acquérir les connaissances de son état: comme les livres étaient devenus très-communs, chacun pouvait connaître ce qui s'était passé dans les anciens temps, et savoir ce qui lui manquait pour être libre et heureux. Par ce moyen il était aisé que les ABUS, car il en existait de grands dans l'ancienne monarchie, fussent signalés et étouffés sans retour.[6]

Ce que l'on nomme des abus dans un gouvernement, mes enfants, ce sont des usages pernicieux qui se sont introduits successivement pour l'avantage de quelques-uns, au détriment du plus grand nombre. Tel était sous le roi Jean II. le droit de prise, dont les États-Généraux avaient demandé l'abolition, comme vous pouvez vous en souvenir; mais, depuis cette époque, il s'en était établi bien d'autres.

C'est ainsi que sous le règne de Louis XVI., le clergé, c'est-à-dire les religieux des deux sexes, et les prêtres

de l'Église catholique, possédaient à eux seuls une grande partie du territoire du royaume, qu'ils avaient acquise successivement de siècle en siècle ; mais le roi n'avait pas le droit de leur faire payer des impôts, parce qu'ils disaient que leurs richesses étaient le bien de l'Église, auquel personne ne devait toucher. D'un autre côté la noblesse française, qui depuis l'origine de la royauté, s'était montrée tantôt turbulente et séditieuse, et tantôt soumise à la puissance du roi, qu'elle flattait contre le peuple ; la noblesse, veux-je dire, avait bien consenti depuis le temps du cardinal de Richelieu à servir l'État, mais elle avait refusé de contribuer aux charges du royaume, quoiqu'elle possédât comme le clergé une grande partie des terres de France ; de sorte qu'il ne restait guère que le pauvre peuple qui donnât de l'argent au roi, et lui fournît des soldats pour garder le pays.

Il y avait encore, mes bons amis, bien d'autres abus que vous comprendrez aisément lorsque vous serez plus âgés, et le peuple, lorsqu'il les connut, souhaita ardemment d'en être soulagé.

Cela fut cause que Louis XVI., qui ne pouvait remédier à lui seul à des maux si anciens, agit sagement en appelant autour de lui les États-Généraux, qui, comme vous savez, rendirent quelquefois de grands services au royaume, dans plusieurs circonstances difficiles de notre histoire ; mais cette fois le mal qu'il fallait guérir était trop enraciné[7] pour qu'on y pût porter un prompt remède, et il devint la source d'une terrible révolution qui, en bouleversant le royaume, détruisit entièrement le trône que tant de grands rois avaient occupé.

Le malheureux Louis XVI. tomba ainsi du faîte de la grandeur et de la puissance dans la dernière des infortunes : après avoir égorgé sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs, on l'arracha violemment de son palais pour le jeter dans une prison avec la reine Marie-Antoinette, leurs enfants et sa sœur, que l'on nommait

Madame ÉLISABETH, et qui était un ange de douceur et de beauté.

Avant cela, les deux princes ses frères avaient quitté le royaume avec un grand nombre de Français, qui, au lieu de réunir leurs efforts pour sauver leur patrie et leur roi, s'étaient retirés dans des pays étrangers, où ils n'avaient été reçus que par pitié : on leur donna le nom d'EMIGRÉS.

Louis, quoique déchu du trône, se fût estimé heureux dans sa prison de vivre au milieu de sa famille ; mais quelques-uns de ceux qui l'avaient détrôné crurent que, tant qu'il vivrait, la révolution que souhaitait la nation ne pourrait pas s'accomplir, et le malheureux prince porta sa tête sur un échafaud.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, mes jeunes amis, cette terrible catastrophe doit vous rappeler celle de Charles Ier, qui périt comme Louis XVI., par suite d'une[8] révolution qui changea entièrement la face de son royaume.

La reine Marie-Antoinette, cette belle et majestueuse princesse que tous les yeux avaient admirée sur le trône, éprouva quelques mois plus tard le sort affreux de son époux, et madame Élisabeth partagea bientôt après la triste destinée de ses infortunés parents, comme elle avait partagé toutes leurs souffrances.

Avant d'aller au martyre, qu'il subit avec tout le courage de l'innocence, l'infortuné Louis XVI. avait écrit un testament qui peint son âme tout entière ; il pardonna du fond de son cœur à ceux qui avaient cru sa mort nécessaire, et recommanda à son fils, s'il avait le malheur de devenir roi, de ne jamais chercher à le venger.

[1] Ces époux, *this couple.* [2] On tirait un superbe feu d'artifice, *they were letting off magnificent fire-works.* [3] Se font entendre, *were heard.* [4] Foulées aux pieds, *trampled under foot.* [5] S'engagèrent les pieds, *got their feet entangled.* [6] Signalés et étouffés sans retour, *pointed out and abolished for ever.* [7] Trop enraciné, *too deeply rooted.* [8] Par suite d'une, *in consequence of a.*

RÈGNE DE LOUIS XVII.

Depuis l'an 1793 jusqu'à l'an 1795.

Lorsque Louis XVI. et Marie-Antoinette eurent péri de la manière que je viens de vous raconter, mes bons amis, leur fils, qui n'avait que neuf ans, demeura captif dans la prison du temple, où il éprouva les traitements les plus barbares. C'est à ce pauvre enfant que l'on donne ordinairement le nom de Louis XVII., parce qu'il eût pris ce titre, s'il eût été appelé à succéder à son père.

Hélas ! il eût été bien plus heureux de n'être pas né si près du trône, car l'obscurité d'une autre condition lui eût épargné les malheurs dont il fut abreuvé.[1]

D'abord il fut séparé de la princesse sa sœur, qui, étant plus âgée que lui de quelques années, lui prodiguait les plus tendres soins : ensuite on mit auprès de lui, pour le garder à vue dans sa prison, le plus méchant homme que l'on pût rencontrer : c'était un cordonnier nommé SIMON, qui était si cruel et si grossier, qu'il ne se servait jamais, en parlant au petit prince, que des termes les plus injurieux.

Lorsque l'enfant était endormi sur le mauvais grabat qui lui servait de couche, Simon le réveillait en sursaut, en criant de toutes ses forces : " Capet ! dors-tu ?" et le petit infortuné était obligé de se lever tout nu, et de courir se présenter devant ce misérable, qui le renvoyait aussitôt en le rudoyant.

Ce n'était pas tout ; ce monstre et quelques autres misérables, qui partageaient avec lui ses odieuses fonctions, s'efforçaient de ne lui enseigner que les plus vilains mots, parce qu'ils étaient fâchés de voir qu'il se montrât toujours doux et honnête envers eux, malgré leurs infâmes traitements ; quelquefois même, quoique ces gens-là fussent des scélérats capables de tout, les

larmes leur venaient aux yeux de voir l'obéissance et la docilité du petit orphelin, qui avait été destiné en naissant à régner sur l'une des plus puissantes nations de la terre.

Cet enfant, qui souffrait avec tant de patience et de résignation tout ce qu'il y a de plus affreux au monde, avait pourtant été élevé avec tous les soins et les égards dont les princes sont entourés dès leur berceau : il avait été accoutumé à la nourriture la plus agréable et la plus recherchée, et maintenant on ne lui jetait qu'un morceau de pain noir ; les premières années de sa vie n'avaient été entourées que de personnes polies et empressées à lui plaire, et maintenant il n'entendait plus nuit et jour que les injures des gens les plus grossiers. Remerciez donc le bon Dieu de toute votre âme de ce qu'il vous a fait naître dans un rang où vous n'avez point à craindre de si cruelles infortunes, et surtout priez-le de vous conserver les parents qui ne cessent d'entourer votre jeunesse de tout leur amour.

Il ne vous sera pas difficile de croire que le malheureux enfant ne put supporter longtemps une vie si misérable ; il avait avant ses malheurs une figure charmante, de beaux yeux bleus, et les plus jolis cheveux blonds du monde ; mais bientôt ses yeux s'éteignirent,[2] son visage devint maigre et décoloré ; son corps se courba comme celui d'un vieillard, et il ne se traîna plus qu'avec peine.

Heureusement enfin il mourut, car une pareille vie, si elle se fût prolongée, eût été le plus grand de tous les malheurs ; et il alla dans le ciel recevoir la couronne des anges, qui est bien plus douce et bien plus durable que toutes les couronnes de la terre.

Depuis cette époque plusieurs imposteurs ont cherché à se faire passer pour l'infortuné fils de Louis XVI., mais on a fait promptement justice de ces intrigants,[3] parce qu'il n'a jamais été douteux pour personne que cet enfant n'eût péri dans la prison du Temple.

[1] Il fut abreuvé, *he was overwhelmed.* [2] S'éteignirent, *grew languid.* [3] Mais on a fait promptement justice de ces intrigants, *but those impostors were speedily punished.*

LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an 1795 *jusqu'à l'an* 1804.

Pendant que le jeune Louis XVII. languissait dans sa triste prison, la France avait supporté bien des infortunes, et il avait été décidé que ce vaste pays formerait désormais une RÉPUBLIQUE, c'est-à-dire un État où il n'y a point de roi.

Vous vous souvenez sans doute d'avoir lu dans l'Histoire romaine qu'il y eut aussi une république dans la ville de Rome, qui ne fut jamais plus puissante que dans ce temps-là ; mais alors tout le peuple romain était presque renfermé dans l'enceinte[1] de Rome, et ne s'étendait pas, comme la nation française, sur un immense territoire. De grands malheurs résultèrent de cette nouvelle forme de gouvernement.

D'abord une foule d'hommes, égarés par une funeste ambition, firent tomber sur des échafauds je ne sais combien de milliers de têtes innocentes ; bientôt après, de terribles divisions ayant éclaté entre les maîtres du pouvoir, ils s'égorgèrent entre eux, et la plupart de ceux qui avaient embrassé avec le plus d'ardeur le parti de la république en devinrent les victimes.

Jamais on n'avait vu en France tant de catastrophes, même dans les temps les plus malheureux dont je vous ai raconté l'histoire, et vos grands-pères, qui en ont été témoins, vous feraient trembler s'ils vous disaient tout ce qu'ils souffrirent alors.

Cependant le récit de tant de discordes civiles avait fait une profonde impression dans toute l'Europe ; plusieurs rois rassemblèrent des armées considérables, et pensèrent qu'il leur serait aisé de pénétrer en France, et de s'emparer de ce malheureux pays. Mais vous savez que, dans tous les temps, les Français ont aimé leur pays par-dessus toute chose : une multitude de jeunes gens prirent les armes, et ne pensèrent qu'à repousser les étrangers ; ils combattirent avec tant de courage, que les ennemis furent vaincus de toutes partes ; et la France, si malheureuse au dedans,[2] fut triomphante au dehors.[3]

Dans ce temps-là, le drapeau que suivaient nos soldats était le drapeau tricolore, c'est-à-dire bleu, blanc et rouge ; et c'est pour cela qu'il est si cher aux Français, auxquels il rappelle de grandes victoires et de belles actions.

Du milieu de tant de désordres, de combats, de triomphes et de misères, il sortit tout-à-coup un homme que l'on appelait Napoléon Bonaparte, et dont l'histoire est certainement la plus extraordinaire du monde.

Bonaparte avait été élevé à l'Ecole militaire que Louis XV. avait établie à Paris pour l'éducation de la jeunesse du royaume. Dès son enfance, il manifesta une intelligence supérieure et une grande aptitude pour le travail ; et lorsqu'il parut pour la première fois dans les guerres que la France eut à soutenir pour sa défense, il s'y distingua par son sang-froid dans les périls, et des talents militaires qu'il est bien rare de rencontrer dans un jeune officier.

Mais si Bonaparte était doué d'un mérite éminent, il avait en même temps, une ambition qui n'avait point de bornes ; en peu de temps il devint général en chef des armées de la république, avec lesquelles il remporta d'éclatantes victoires sur presque toutes les nations de l'Europe, et qu'il conduisit même en Égypte, où nos

soldats acquirent une gloire immortelle ; bientôt après il se fit nommer consul, pour imiter les magistrats de l'ancienne Rome ; et lorsqu'il vit que le peuple et l'armée, enivrés de sa gloire et témoins de ses grandes actions, ne demandaient qu'à lui obéir, il conçut la pensée de relever le trône de Charlemagne, et de placer sur son propre front la couronne impériale qu'avait portée ce puissant monarque.

Je dois vous dire qu'il n'y eut pas alors un Français qui ne regardât Bonaparte comme le sauveur de la patrie ; sa présence seule avait fait cesser tous les maux qui avaient désolé la France depuis tant d'années ; la prospérité publique semblait son ouvrage, et sa gloire rejaillissait sur toute la nation.

Cependant ceux qui avaient proscrit la famille de Louis XVI., pour ne plus obéir à un roi, ne pouvaient voir sans indignation un homme sorti des rangs de l'armée devenir leur maître, et rétablir la monarchie, dont les ruines avaient été arrosées de tant de sang ; ils craignirent même qu'il ne rappelât les princes de l'ancienne famille royale, qui cherchaient alors dans les diverses contrées de l'Europe un pays où nos victoires leur laissassent le temps de se reposer.

Mais Bonaparte leur fit bientôt voir qu'il était comme eux l'ennemi des Bourbons ; car ayant fait enlever secrètement un jeune prince de cette famille, il le fit mourir comme s'il eût été coupable de quelque grand crime. Le bruit de la mort du DUC D'ENGHIEN, c'est ainsi que se nommait ce malheureux prince, qui était le petit-fils du grand Condé, retentit dans toute l'Europe ; beaucoup de Français se réunirent aux autres ennemis de Bonaparte, et dès ce moment on put prévoir que sa puissance ne serait pas durable.

Peu de temps après cet événement, Bonaparte décida le pape à venir de Rome à Paris pour lui poser la couronne sur la tête : il prit le titre d'EMPEREUR DES FRANÇAIS, et ne se fit plus nommer que NAPOLÉON Ier.

[1] Dans l'enceinte, *in the interior, within the walls.* [2] Au dedans, *at home.* [3] Au dehors, *abroad.*

L'EMPIRE.

Depuis l'an 1804 *jusqu'à l'an* 1812.

Cependant ce grand capitaine, que la guerre avait élevé si haut, aimait par-dessus toute chose les combats et la gloire des armes: à la tête des soldats intrépides qu'il avait tant de fois conduits à la victoire, il combattit successivement toutes les puissances de l'Europe; il prit et garda le royaume d'Italie, à l'exemple de Charlemagne; et fatigué de couronnes, il ne les conquit bientôt plus que pour les donner; il créa des royaumes pour tous ses parents, et l'Europe entière parut devoir être le partage de cette nouvelle dynastie.

Napoléon lui-même devint l'époux de la fille de l'empereur d'Autriche, et il en eut un fils, auquel il donna le titre imposant de roi de Rome: tout semblait alors réussir au gré de ses désirs.[1]

En même temps il faisait entreprendre des travaux immenses, créait un grand nombre d'établissements utiles, et ordonnait plusieurs monuments magnifiques, dont le moindre eût suffi pour immortaliser un prince moins insatiable de gloire,

La colonne D'AUSTERLITZ, qui s'élève au milieu de la place Vendôme à Paris, et sur laquelle vous voyez maintenant la statue de cet homme célèbre, dans le costume même qu'il portait habituellement, fut construite par son ordre, en mémoire d'une célèbre bataille de ce nom, et le bronze dont elle est couverte provient des canons pris aux ennemis dans cette grande journée.

A l'une des extrémités de l'Europe se trouve un vaste empire que l'on nomme LA RUSSIE. Il n'y a guère plus de cent ans que les Russes ont pris part pour la première fois aux affaires du monde, et déjà depuis longtemps ils forment une puissance redoutable par sa force et son immense étendue.

Napoléon eut la pensée de conquérir cet empire comme il avait conquis tant d'autres royaumes; il rassembla sa GRANDE ARMÉE, c'était le nom que l'on donnait alors aux troupes qu'il commandait, non pas à cause du nombre de ses bataillons, mais à cause de la valeur des soldats qui la composaient, et ayant forcé plusieurs rois étrangers à se joindre à lui, il marcha sans hésiter vers cette contrée éloignée, où l'attendaient des revers inouïs.

D'abord il vainquit les armées russes partout où il les rencontra, livra de terribles batailles, et réduisit ces peuples tellement au désespoir, qu'ils fuyaient devant nos troupes, brûlaient eux-mêmes leurs villes et leurs villages, et détruisaient tout ce qu'ils laissaient derrière eux.

Les Russes occupent une partie des contrées qu'habitaient autrefois les Scythes,[2] dont parle l'Histoire grecque; et, comme sous leurs ancêtres, leur pays n'offrit bientôt de tout côté que l'aspect d'une vaste solitude.

Napoléon s'avança de cette façon jusqu'à MOSCOU, qui était la plus grande et la plus ancienne ville de cet empire; mais il ne s'en rendit maître que pour être témoin d'un effroyable incendie, que les habitants allumèrent de leurs propres mains, et qui réduisit en cendres cette immense cité.

Cependant le conquérant n'avait pas songé au plus redoutable ennemie qu'il aurait à combattre: l'hiver approchait, et je dois vous dire qu'en Russie cette saison est tellement rigoureuse, que, pendant cette partie de l'année, les champs y sont constamment couverts de neige, et les rivières entièrement glacées. Les hommes

eux-mêmes, qui ne voyagent alors que sur des traîneaux légers que des chevaux font glisser sur la glace, y mourraient infailliblement de froid, s'ils ne s'enveloppaient de peaux de bêtes lorsqu'ils sont dehors, et s'ils n'habitaient des maisons qu'ils échauffent au moyen de poêles énormes.

Lorsque Napoléon vit qu'au lieu de se soumettre à lui les Russes avaient brûlé Moscou, qu'ils nommaient cependant leur ville sainte, il comprit l'imprudence qu'il avait commise, et voulut retourner sur ses pas[3] avant que les rigueurs de ce terrible hiver ne vinssent fondre sur son armée ; mais il était déjà trop tard, et un froid excessif eut bientôt assailli ces intrépides soldats que rien jusqu'alors n'avait pu arrêter.

Je ne pourrais pas vous dire quel incroyable courage montrèrent nos Français au milieu d'une si affreuse calamité, et lorsque vous serez assez âgés pour lire cette histoire, vous admirerez comme tout le monde leur grandeur d'âme, qui ne se démentit pas un seul instant.[4]

Mourant de froid et de misère, ils n'abandonnaient leurs armes que lorsque leurs mains engourdies refusaient de les porter davantage ; les larmes que la douleur leur arrachait se glaçaient aussitôt sur leurs joues desséchées ; et lorsque, épuisés de fatigue et de faim, ils tombaient entièrement gelés, la neige recouvrait leur corps ; et c'était-là l'unique tombeau de tant de braves.

Un petit nombre seulement de ces vaillants soldats a survécu à ces désastres incroyables ; mais une santé détruite, des membres perclus, une vieillesse prématurée, sont les suites funestes des maux excessifs qu'ils ont endurés. Ceux qui connaissent leur courage héroïque ne parlent jamais d'eux qu'avec respect ; et c'est un devoir pour tous les Français d'honorer par des témoignages d'estime une si glorieuse infortune.

[1] Au gré de ses désirs, *according to his wishes.* [2] Scythes, *Scythians.* [3] Retourner sur ses pas, *to retrace his steps.* [4] Qui ne se démentit pas un seul instant, *which always remained the same*

LA RESTAURATION.

Depuis l'an 1814 *jusqu'à l'an* 1824.

La grande armée n'existait plus ; Napoléon avait perdu les plus fermes soutiens de sa puissance, et toutes les nations de l'Europe s'étaient coalisées pour accabler enfin l'homme qui avait si longtemps pesé sur elles.

Cependant, mes bons amis, le grand capitaine se flattait encore qu'il lui serait possible de faire tête à l'orage ; et assemblant de nouvelles armées, il les conduisit sur des champs de bataille, où nos jeunes soldats luttèrent encore avec gloire contre des troupes aguerries, et vingt fois plus nombreuses. Mais les Français étaient las de ces longues guerres, et le temps était passé où le monde entier tremblait devant nos armes ; bientôt, plus d'un million d'hommes de toutes les nations européennes envahirent la France, et y portèrent à leur tour les malheurs de la guerre.

Depuis le temps de l'insensé Charles VI., où la reine Isabeau appela les Anglais dans Paris, ainsi que je vous l'ai raconté, cette grande ville n'avait point vu d'armée ennemie ; vous pouvez donc vous imaginer quelle fut la terreur qui s'y répandit lorsqu'on apprit que les étrangers s'approchaient : on ne voyait de tous côtés que des personnes au désespoir, qui assuraient que les Russes voulaient brûler Paris pour venger l'incendie de Moscou, il n'en fut pourtant point ainsi, et vous allez voir ce qui arriva.

Je ne sais si vous vous souvenez encore de ces princes, frères de Louis XVI., qui s'étaient enfuis du royaume avec cette foule de Français timides auxquels on avait donné le titre d'émigrés ; eh bien ! après la mort du jeune Louis XVII., l'aîné de ces princes avait pris le nom de LOUIS XVIII., dans les pays étrangers où il s'était retiré. C'était un prince déjà âgé, mais prudent et instruit, qui avait consacré le temps de son exil à préparer des lois sages et durables, dont il se proposait de faire usage si jamais il devait être rappelé au trône de France.

Lorsque les souverains étrangers se rendirent maîtres de Paris après de sanglantes batailles, où Napoléon, malgré ses revers, se couvrit d'une nouvelle gloire, une foule de peuple se porta au-devant de[1] ces monarques, et plusieurs demandèrent à grands cris le retour de l'ancienne famille royale.

Alors Napoléon, vaincu par le sort, consentit à abdiquer la couronne, c'est-à-dire à déclarer publiquement qu'il renonçait à régner ; ce mémorable événement s'accomplit au château de Fontainebleau, près Paris, où ce grand homme fit ses adieux à son armée, dont chaque vieux grenadier versa des larmes amères en se séparant de son empereur.

Peu de temps après, Louis XVIII. arriva à Paris, accompagné du comte d'Artois son frère, et des autres princes de sa famille.

Il fut suivi de près par M. le duc d'Orléans, cousin du roi, prince qui, bien jeune encore, dans des temps de malheur, avait montré un grand courage et un noble caractère, sur les champs de bataille, où il avait combattu pour la patrie.

Ce retour en France de la famille des Bourbons est ce qu'on nomme ordinairement la RESTAURATION.

Louis XVIII. monta ainsi sur le trône sans opposition, et son premier soin fut de donner au royaume, sous le nom de CHARTE CONSTITUTIONNELLE, des lois

sur lesquelles il promit qu'à l'avenir reposeraient la force du trône et les libertés de la nation.

Cependant le temps des épreuves n'était pas encore terminé, et Napoléon, qui, après son abdication, avait été relégué dans la petite ILE D'ELBE,[2] très-voisine de l'Italie, débarqua tout-à-coup en France, où ses anciens soldats le reçurent avec des transports de joie.

Le roi, qui ne s'attendait point à cette brusque attaque, fut encore obligé de sortir du royaume, et Napoléon rétablit pour quelques mois seulement la puissance impériale, en promettant aux Français de les faire jouir d'une véritable liberté, s'ils voulaient le soutenir.

A cette nouvelle, toutes les nations de l'Europe, effrayées, reprirent les armes qu'elles avaient à peine déposées; et leurs troupes s'étant rassemblées de nouveau sur nos frontières, Napoléon, autour duquel s'étaient promptement ralliés une partie des débris de la grande armée, marcha au-devant des ennemis en Belgique, et les rencontra auprès d'un village de ce pays nommé WATERLOO, où s'engagea l'une des plus terribles batailles que l'on eût vues depuis longtemps. L'empereur des Français y fut vaincu par le nombre des assaillants, après les plus glorieux efforts de son armée, et les ennemis, marchant aussitôt sur Paris, s'emparèrent encore une fois de cette capitale. Alors Napoléon comprit que toute résistance était devenue inutile; en présence de l'Europe entière, armée contre un seul homme, il consentit de nouveau à abdiquer l'empire; et, brisé par tant de revers, il écrivit au roi d'Angleterre qu'il regardait comme le plus généreux de ses ennemis, pour lui demander un refuge dans ses États.

Mais l'attente de ce grand capitaine fut trompée: au lieu de l'asile honorable qu'il croyait obtenir, ce fut par une dure captivité que les souverains de l'Europe prétendirent faire expier à l'homme le plus prodigieux des temps modernes les humiliations dont il les avait abreuvés pendant tant d'années.

Cette fois le lieu de son exil fut l'ILE DE SAINTE-HÉLÈNE, qui n'est qu'un rocher aride situé à plus de trois cents lieues de tous les pays connus, où cet homme extraordinaire, qui avait vu le monde entier à ses pieds, passa cinq années dans la captivité, et mourut consumé d'ennuis et de dégoûts.

Pendant ce temps, Louis XVIII. s'était efforcé de cicatriser les plaies que tant de secousses avaient laissées en France, et peut-être serait-il parvenu à effacer jusqu'aux dernières traces de nos discordes civiles, si ceux qui l'entouraient n'eussent été les plus opposés à ses bonnes intentions.

Une courte guerre contre l'Espagne fut le seul événement militaire qui troubla la sécurité de ce règne tout pacifique; elle fut honorable pour les armes françaises, et le vieux roi ne survécut pas longtemps à la joie que ce succès lui fit éprouver.

Quoique l'histoire de ce règne, mes jeunes amis, ne soit pas illustrée par des combats glorieux, des traités célèbres ou des actions éclatantes, il est extrêmement remarquable par l'établissement de la Charte constitutionnelle, qui a fait connaître aux Français les avantages des institutions libérales, ce qui veut dire favorables à la liberté de tous.

[1] Se porta au-devant de, *went to meet.* [2] Elbe, *Elba.*

LA RÉVOLUTION DE 1830.

Depuis l'an 1824 *jusqu'à l'an* 1830.

Louis XVIII. avait promis que tous les princes de sa famille, en montant sur le trône, jureraient de respecter la Charte, afin que chaque Français pût être assuré que

ses enfants jouiraient comme lui des garanties qui lui étaient offertes par cet acte solennel.

En effet, le comte d'Artois, en succédant à son frère sous le nom de CHARLES X., sembla d'abord vouloir suivre les intentions du vieux prince: les paroles du nouveau roi, bienveillantes et agréables au peuple, firent concevoir d'heureuses espérances de ce règne, dont les commencements furent paisibles et pleins de prospérité.

Mais les mêmes hommes qui s'étaient montrés opposés aux sages volontés de Louis XVIII., espérant réussir auprès de son successeur, représentèrent à ce prince, qu'en changeant la Charte, il deviendrait certainement le plus puissant monarque de la terre ; Charles X. les écouta avec trop de complaisance, et le peuple, qui savait cela, s'accoutuma à se défier de son roi.

Il y a sur le rivage d'Afrique, mes jeunes amis, une ville nommée ALGER,[1] qui, depuis plus de trois cents ans, n'était habitée que par des brigands, continuellement en guerre contre toutes les nations de l'Europe. Les vaisseaux de ces pirates ne cessaient d'infester les mers et de piller les navires de toutes les puissances chrétiennes, dont ils réduisaient les sujets à l'esclavage le plus dur. Deux monarques redoutables, l'empereur Charles-Quint et Louis XIV., avaient entrepris autrefois de punir ces Barbares, mais ils n'avaient pu s'emparer de leur repaire.

La ville d'Alger est située sur cette côte africaine où existait dans l'ancien temps la fameuse Carthage, dont parle tant l'Histoire romaine, et non loin de cette autre ville de Tunis, devant laquelle mourut Saint-Louis, ainsi que je vous l'ai raconté.

Charles X., voulant faire cesser pour toujours les brigandages des Algériens, envoya contre ces pirates une flotte et une armée françaises, et cette fois encore nos soldats triomphèrent en quelques jours de tous les obstacles: les ennemis furent vaincus, leur ville fut prise, et leur roi lui-même, que l'on nommait un DEY,

se rendit à discrétion. On trouva dans son palais d'immenses trésors, fruit des rapines qu'Alger avait exercées sur l'Europe depuis trois siècles.

L'annonce d'une si glorieuse conquête fut reçue avec joie de toute la France; mais les mauvais conseillers de Charles X., profitant de la satisfaction qu'il ressentait de cette victoire, le décidèrent à publier des ordonnances qui changeaient entièrement la Charte.

Ce fut une grave imprudence que fit alors ce roi, et de plus une grande faute, que de vouloir ainsi détruire la Charte; car il avait juré de l'observer, et il n'ignorait pas que les Français étaient très-attachés à ces institutions, qui assuraient pour toujours leurs droits et leur liberté.

A cette nouvelle presque incroyable, le peuple de Paris prit les armes, et en trois jours de combats sanglants renversa le trône que la bonne foi paraissait avoir abandonné. Le cri des Parisiens, au milieu de ces journées, fut constamment VIVE LA CHARTE! pour montrer qu'ils ne combattaient que pour la conserver.

Enfin Charles X. fut contraint de renoncer au trône, et de sortir, pour la troisième fois, du royaume avec sa famille. Il traversa lentement, accompagné d'une suite peu nombreuse, une partie des provinces de France, et le silence du peuple accouru sur son passage fut la plus pénible leçon qu'il reçut dans un si terrible revers.

Il est bon que je vous fasse remarquer ici combien cette révolution fut différente de celle qui causa la mort de Louis XVI., et attira tant de malheurs sur la France; c'est qu'à présent le peuple français, qui est devenu plus instruit par les progrès de l'éducation publique, connaît mieux ses véritables intérêts; il sait bien que le bonheur général fait celui de chacun en particulier, et qu'il faut, avant tout, conserver l'ordre, sans lequel il n'y a point de société possible.

C'est pour cette raison, mes enfants, que vous devez étudier avec soin l'histoire de notre belle France, pour

apprendre à aimer votre patrie, et à lui être utiles lorsque vous serez en âge de la servir; car c'est servir sa patrie que d'être sage, laborieux et honnête homme, dans quelque position que l'on soit placé.

Cependant le trône ayant été déclaré vacant, les députés de la nation, qui s'étaient réunis à Paris dans ce péril général, offrirent la couronne au duc d'Orléans, cousin de Charles X., et prince dont le patriotisme était connu depuis les premiers temps de nos troubles; et lorsqu'ils se rendirent à NEUILLY, sa maison de campagne, pour le prier de gouverner les Français avec le titre de lieutenant-général du royaume, ils le trouvèrent entouré de ses jeunes enfants, qu'il fait tous élever dans les colléges publics, pour être un jour de bons et utiles citoyens.

Alors ce prince consentit, non sans peine, à se rendre à leurs vœux, et étant venu à Paris, il accepta la royauté peu de jours après, en jurant, au milieu des députés, une nouvelle Charte constitutionnelle.

Le roi, qui dans sa jeunesse a connu le malheur, n'ignore pas quels sont les besoins des plus pauvres citoyens, et son plus grand désir est de les soulager. C'est pour cela qu'il veut donner à chacun les moyens de bien élever ses enfants, et de les instruire, en faisant distribuer de petits livres à la portée de votre âge, afin qu'un jour chaque Français sache remplir les devoirs de son état, et devienne plus attaché à un gouvernement qui n'oublie pas les intérêts du moindre village du royaume.

M. le duc d'Orléans, en recevant la couronne, a pris le nom de LOUIS-PHILIPPE Ier, ROI DES FRANÇAIS, pour faire connaître à chacun que ce n'est point sur la terre de France que repose sa souveraineté, mais dans la confiance des Français, qui l'ont élevé librement au trône.

[1] Alger, *Algiers.*

LE FIN.





